Fr God
843.8
Fab/Oeu
101635

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

COLLECTION PALLAS

ŒUVRES CHOISIES

DE

Ferdinand Fabre

EXTRAITS ET NOTICE

DE

M. MAURICE PELLISSON

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

É. FASQUELLE, ÉDITEUR

Les Courbezon, 1862. — *Julien Savignac*, 1863. — *Mademoiselle de Malavieille*, 1865. — *Le Chevrier*, 1867. — *L'Abbé Tigrane*, 1873. — *Le Marquis de Pierreruc*, 1874[1]. — *Barnabé*, 1875. — *La Petite Mère*[2]; *Le Roman d'un Peintre*, 1878. — *L'Hospitalière*, 1880. — *Mon oncle Célestin*, 1881. — *Lucifer, le Roi Ramire*, 1884. — *Monsieur Jean*, 1886. — *Toussaint Galabru*, 1887. — *Norine, Ma Vocation*, 1889. — *Xavière, l'Abbé Roitelet*, 1890. — *Germy*, 1891. — *Sylviane*, 1892. — *Mon ami Gaffarot, Taillevent*, 1895.

1. Ce roman, en deux volumes, a été remanié par l'auteur et a désormais pour titre *Un Illuminé*, 1891.

2. Ce roman, en quatre volumes, a été récrit par l'auteur et a désormais pour titre *Madame Fuster*, 1887.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 319-99.

28 - 1977

ŒUVRES CHOISIES

DE

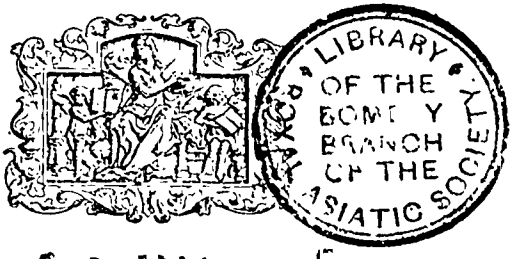
Ferdinand Fabre

EXTRAITS ET NOTICE

101635

DE

M. MAURICE PELLISSON



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

00101635

101635

NOTICE

I

Tout unie, toute simple, la vie de Ferdinand Fabre a été celle d'un sage modeste et d'un pur lettré.

Né à Bédarieux, le 11 juin 1827, il commença ses études au collège de sa ville natale. Son père, architecte très occupé, n'avait guère le loisir de le surveiller; et le petit écolier, sachant qu'il pouvait compter sur l'indulgence de sa mère, passait volontiers les heures de classe en libres courses dans la montagne. Les régents se plaignirent; le père gronda. Pour raccommoder les choses, l'abbé Fulcran Fabre se déclara prêt à se charger de l'instruction de son neveu et l'emmena avec lui à son rustique presbytère de Camplong.

Par son habile douceur, le bon oncle Fulcran réussit à discipliner cette nature non pas indocile, mais éprise de liberté et de mouvement. Ses devoirs faits, le jeune Ferdinand se

plaisait encore à vagabonder par les *garrigues* et les châtaigneraies; mais plus d'escapades, plus d'école buissonnière; très vite l'affection de son maître l'avait transformé en un écolier appliqué et, comme il convenait au neveu d'un saint homme, en un clergeon d'une piété exemplaire.

Au petit séminaire de Saint-Pons, où il acheva ses humanités, Ferdinand Fabre se fit aimer de ses maîtres, les contenta par ses succès et les édifia par sa conduite. Ce fut assez pour persuader à sa mère et à une tante fort dévote, qui vivait dans la maison paternelle, que la voie du jeune homme était toute tracée : élevé par un prêtre, qui avait empli son âme de doctrine et de vertu, lui-même serait prêtre un jour. C'est à quoi, de sa part, il n'avait guère songé; mais il s'attendrit à la pensée de complaire à sa mère, s'émut au souvenir de la vie si simple, mais si calme et si noble que son oncle Fulcran menait au presbytère de Camplong; enfin, non sans trouble, avec résolution pourtant, il entra au grand séminaire de Montpellier.

Au bout d'une année d'épreuve, sa vocation ne s'était pas décidée. Ses maîtres se louaient de lui, comme il se louait d'eux; malgré quelques émotions passagères son âme restait vierge de passion; sa foi subsistait tout entière; et pourtant son parti était pris de quitter à jamais le séminaire et la soutane. « Dans ce séminaire tout murmurant de prières,... disait-

il, mon esprit s'est formé une certaine conception du prêtre. Le prêtre, dans mon opinion, a le devoir étroit de se montrer constamment au-dessus de la nature humaine, de vivre constamment près du ciel. Je me décourage et je renonce à la poursuite d'une vocation qu'on veut m'imposer et qui n'est pas en moi. » Plus d'un camarade eut beau le railler doucement de se mettre ainsi à la torture; il eut beau se dire que, hors de l'Église, l'avenir ne lui présentait qu'incertitude; sans accuser personne, sans se plaindre de rien que de sa propre indignité, il renonça à la vie paisible et honorée qu'il avait rêvée un moment et que sa mère — cela surtout lui était douloureux — avait rêvée pour lui. Les jeunes gens prisent la liberté plus que tout : qu'on dise donc, si l'on veut, qu'en cette occasion Ferdinand Fabre ne fit aucun sacrifice; il fit en tout cas un acte de droiture et de loyauté.

L'éducation qu'il avait reçue jusqu'à ce jour, le milieu où il avait vécu ne le préparaient en rien à la vie pratique et, la vocation religieuse lui ayant manqué, ce fut la vocation littéraire qui l'attira. A peine débarqué à Paris, il publia le volume de vers par où tout apprenti débute inévitablement. De ces *Feuilles de lierre* (1853) on parla peu ou point; et bientôt lui-même n'y pensa plus. Nature honnête et grave, il comprenait qu'il lui fallait avant tout apprendre son métier et, le métier appris, s'assurer qu'il avait non seulement le goût, mais le don d'écrire.

Durant près de dix années il vécut dans une solitude laborieuse et il l'interrompit à peine pour voir quelques jeunes gens épris d'art comme lui. Au milieu de ses études poussées en tous sens, littérature ancienne et moderne, histoire, droit, médecine même, il ne cessait, comme il dit, de se sonder le cœur et les reins, passait par des alternatives de découragement et d'espoir, souffrait enfin « le martyre d'une vocation qui se débat ». — « A tout ce que j'éprouve d'intime enthousiasme devant les créations du génie, se disait-il alors, je devine que je suis fait, moi aussi, pour tenter quelque but glorieux. Je... l'avoue avec hardiesse : il est telle heure dans ma vie où mon cerveau, illuminé de lueurs soudaines, a la vision de la beauté et où il me semble que ma main ne serait pas tout à fait impuissante à la fixer. » Mais d'abord « ces éclairs, révélateurs de *sa* force cachée, *le* bouleversaient de fond en comble et amenaient une surexcitation qui *le* mettait dans l'incapacité absolue d'en retirer le moindre profit ». Le jour vint pourtant où il sentit « avec d'indicibles tressaillements qu'il aurait la force et la volonté de mener à bout son dessein »; et, en 1862, il donna son premier roman, les *Courbezon*, qu'il avait gardé près de cinq ans sur le métier.

Ce livre, où quelques gaucheries de détail dans l'exécution trahissent seules le débutant, était déjà d'un maître par la vigueur de l'observation, par le don de faire vivre les personnages, par je ne sais quoi de dru et de plein dans le

style. L'œuvre fit son chemin sans prôneurs: lettrés et critiques, de ce jour, ne perdirent plus de vue Ferdinand Fabre. Lui, cependant, encouragé, mais non grisé par ce premier succès, s'engageait résolument dans la voie qu'il a suivie jusqu'au bout; et durant trente années, patiemment, en toute sincérité, en toute conscience d'artiste, il écrivit plus de vingt volumes, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre et méritent de devenir classiques.

Au reste, il n'avait souci que de la valeur de ses livres, non du bruit qu'ils faisaient ou du gain qu'il en pouvait tirer. Il n'ignorait point par quels moyens un écrivain peut placer son nom en vedette : « Aujourd'hui, dit-il quelque part, la notoriété, la réputation, la gloire ne viennent pas à celui qui, dans la retraite, mûrit son œuvre et, par la lenteur qu'il met à la produire, prouve le respect de son art; elles appartiennent à l'impudent qui, dans l'effroyable brouhaha parisien, crie avec la plus grosse voix ». Mais il ne fut jamais tenté de surmonter sa répugnance pour ce charlatanisme. « J'avais rêvé, dit-il, la vie littéraire, ainsi que la réalisèrent nos ancêtres des deux derniers siècles, pleine de convenance et de dignité. » A ce rêve il a sacrifié les succès bruyants et lucratifs et l'appât des honneurs officiels n'eut point de prise sur son indépendance. D'ailleurs il ne prit jamais d'attitude; son sacrifice allait sans amertume et sans orgueil. Bien plus, un jour que, faisant un retour sur sa vie littéraire, il constatait que,

seule, « une toile d'araignée le séparait de la grande réputation », voici ce qu'il écrivait avec une modestie touchante, mais qu'on jugera excessive : « Si mon bras, un jour, ne met pas en pièces la toile d'araignée qui m'enveloppe, c'est que mon bras aura manqué de force, et comme l'art ne réclame que les forts, a le devoir de ne compter qu'avec les forts, il n'y aura pas lieu de se préoccuper de moi... La destinée ne me trahira que parce que je l'aurai trahie. »

Il n'a point trahi sa destinée; et pourtant n'est-il pas vrai qu'elle ne l'a pas récompensé suivant son talent et son mérite? — Il a caché sa vie; et les contemporains, distraits et frivoles, s'occupent surtout de ceux qui s'étalent. Mais, avec le temps, les œuvres seules comptent et celles qu'il écrivit le mettront à sa vraie place. Avant d'essayer de les caractériser, nous avons voulu faire ressortir ce qu'il y eut de sincérité, de modestie, de détachement de soi-même et de hauteur morale dans la vie de Ferdinand Fabre; car ces qualités qui, en lui, ont honoré l'homme, ont aussi comme pénétré son talent et marqué de leur empreinte ce qu'il a écrit.

II

Quand il sortit du séminaire, on peut dire, sans exagérer, qu'il ignorait tout de la littérature contemporaine. A Saint-Pons, son profes-

seur de rhétorique nommait parfois à ses élèves *Monsieur* de Lamartine et *Monsieur* Victor Hugo; il leur avait même lu, un jour, avec une émotion communicative, l'*Espoir en Dieu* de *Monsieur* Alfred de Musset; mais c'était tout. Le manuel de littérature française, en usage au séminaire, et qui avait pour auteur M. l'abbé Grozillez, « chanoine honoraire du diocèse de Saint-Claude », se terminait par cette affirmation catégorique : « Depuis la Révolution de 1789,... la France n'a pas produit un écrivain digne de voir son nom figurer ici ». Or, à l'heure où Ferdinand Fabre commençait son noviciat littéraire, la littérature traversait la crise d'où elle allait sortir transformée pour la seconde moitié du siècle.

Tandis que, de jour en jour, s'épuisait le romantisme, une école nouvelle se formait et quelques œuvres remarquables faisaient déjà prévoir son avènement. C'était le temps où paraissaient les premiers articles de Taine; en 1855, Alexandre Dumas fils donne le *Demi-Monde* et, l'année suivante, Flaubert publie *Madame Bovary*. Sainte-Beuve, en rendant compte de ce dernier ouvrage, constate que le mouvement littéraire a changé de direction : « En bien des endroits, dit-il, et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté ». — Vit-on jamais un débutant résister à l'attrait de la nouveauté? Et Ferdinand Fabre, qui ne

tenait de son éducation nulle doctrine, nulle préférence littéraire, n'était-il pas comme tout prêt à être conquis ? Il le fut en effet, et si bien qu'il ne crut pas pouvoir faire complètement son apprentissage d'écrivain, s'il n'acquérait une culture scientifique. Sans être inscrit sur les registres de la Faculté de Médecine, il se donna pour étudiant « et devint des plus attentifs à la clinique du Dr Michon, à l'hôpital de la Pitié ». Il y voulait apprendre comment on observe avec rigueur et précision.

Au reste, — et c'est un point qu'il faut noter, — avant de se mettre en peine d'aucune méthode, dès longtemps il était observateur par habitude et par goût. Dès les premiers jour où il s'était installé au presbytère de Camplong, son oncle Fulcran lui avait remis un gros registre : « Je veux, lui avait-il dit, que sur ces pages tu babilles à cœur ouvert ainsi que babillerait à bec ouvert un oisillon sur une branche. Deux, trois lignes pour un examen très court de conscience; puis vingt, puis cent, si tu le veux, à propos de tes divertissements dans le village, de tes courses dans les montagnes du Jougla, de Fonjouve, de Bataillo. » Et, sans se faire prier, l'enfant, pendant plusieurs années, tint à jour ses *écritures*. Au presbytère de Camplong, les événements étaient rares et les distractions peu variées; au sein de cette existence régulière et uniforme, rien n'empêchait l'attention d'avoir, pour ainsi dire, toutes ses prises sur le milieu familier. Si l'oncle Fulcran eût été

moins ingénu, peut-être se serait-il avisé que ces *écritures*, qui lui semblaient très propres à former un lévite, avaient surtout de quoi susciter un observateur et un peintre de la vie.

En fait, comme on le sait, c'est dans les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse que Ferdinand Fabre a pris presque toute la matière de son œuvre. Lui-même, dans un de ses romans, — le seul qui contienne des confidences à demi voilées sur sa vie littéraire, — nous a dit comment lui vint l'idée de puiser ainsi « de l'eau dans son puits ».

Au temps où il cherchait sa voie, s'étant convaincu que « les œuvres, dont l'exécution exige ou trop de rapidité d'esprit ou trop de légèreté de main, n'étaient pas à sa portée », il sentit que le roman « œuvre complexe, touffue... convenait à sa nature chercheuse, inquiète ». Il avait passé son enfance au milieu de paysages étranges ou magnifiques; sa tête était pleine des souvenirs de sa montagne cévenole, et le roman, « forme ondoyante et diverse, les encadrerait si bien, ces souvenirs du pays natal! » Du même coup, et comme naturellement, se trouvaient évoqués les personnages qu'il avait vus vivre et se mouvoir dans ce milieu. Les figures de ses tableaux étaient trouvées et la bordure dont il les entourerait. Son œuvre donc « serait une peinture de mœurs locales aussi saisissante que vraie. — Il verrait tout, ajoute-t-il, et il dirait tout, simplement, sobrement. Il comprit de quelle énorme ressource lui seraient ses études

antérieures : il appliquerait aux passions humaines le diagnostic infaillible de la physiologie [1]. »

Ainsi, dans la méthode littéraire qu'il se proposait d'appliquer nous reconnaissons aisément un contemporain de Flaubert, nous retrouvons l'auditeur assidu du cours du Dr Michon. Oui, mais c'est l'amour de sa terre maternelle qui lui indiqua la matière qu'il pourrait mettre en œuvre, et, après qu'il a écrit les *Courbezon*, quand il s'interroge avec angoisse sur le mérite de son livre, il se dit qu'après tout il se pourrait qu'il n'y eût là rien de plus que « la traduction, peut-être banale, de ce sentiment profond, indestructible, que l'homme des montagnes, voire le moins naïf, conserve au cœur pour le pays natal ».

Au vrai, ce sentiment où se mêlent la tendresse et le respect, est la source même de toute son inspiration. Il aura donc beau être résolument réaliste et de parti pris ; l'idée ne lui viendra pas que son système lui fasse une obligation d'évincer de son âme la sympathie ; il ne se croira pas interdit de concilier l'émotion qu'inspire le beau et l'intérêt qu'excite le vrai ; et sans peine il saura se préserver de ce qu'il y a souvent de sécheresse excessive et de dureté affectée chez nos réalistes français.

1. *Un Illuminé*, chez Charpentier.

*
* *

Mais, avant tout, peut-être convient-il de marquer qu'autant que pas un d'eux il a voulu et su exprimer la réalité avec une franchise complète et une exactitude serrée et précise.

Souvent il arrive à ceux qui firent leurs humanités au séminaire d'en garder une certaine timidité de goût, un penchant à ne se plaire qu'aux conventions solennelles et aux élégances apprêtées. A leurs yeux, les détails vulgaires, humbles ou familiers, ne peuvent ni ne doivent en aucun cas trouver leur place dans les œuvres littéraires. Si Ferdinand Fabre eut jamais quelque chose de ces préjugés, il s'en défit le jour où il prit la plume. Manifestement, il a toujours eu le souci de « situer » ses personnages dans leur véritable milieu. De ce milieu il veut tout savoir et n'hésite pas à en tout dire. Par lui, ne connaissons-nous pas le presbytère de Camplong de la cave à la *chambre à donner*? Ne pourrions-nous pas faire un inventaire presque complet des meubles de l'abbé Fulcran? Ne saurions-nous pas trouver à leur place la lampe carcel, le *Theologiæ cursus completus* et, dans le buffet, les belles tasses de l'abbé Combescure? Les héros mis en scène sont ainsi enveloppés d'une atmosphère d'intimité qui nous pénètre et nous prépare, pour ainsi dire, à vivre de leur vie.

S'il s'agit de peindre les localités, c'est la même minutie vigoureuse que pour les intérieurs. Quand on a lu Ferdinand Fabre, on se figure aisément qu'on a vécu aux environs de Bédarieux; les yeux fermés, on revoit les retombées du roc Philip avec leurs bouquets de chênes verts, les collines de Canals clairsemées de pâles oliviers, les eaux claires de l'Orb bordées de peupliers et d'oseraies, et, au besoin, l'on saurait se guider par les chemins qui mènent à Graissessac, Camplong ou Lunas. Dans notre littérature contemporaine, où les paysages abondent, je doute qu'on en puisse trouver beaucoup qui offrent des lignes plus nettes, un relief plus plein, une couleur plus intense et plus juste à la fois.

Costumes, mœurs, habitudes se retracent aussi devant nos yeux avec leurs traits les plus particuliers et les plus accusés. *Gavachs* émigrant en longues bandes pour aller faire la vendange au bas pays, paysans enfumés attisant le brasier de leurs *séchoirs*, bergers, enveloppés de leur *grisaoudo*, menant la' *cabrade* qu'escortent les *pillards* et les chiens-loups, et tant d'autres peintures du même genre, qui ont la marque du terroir, tout cela, comme on l'a dit, nous « dépayse » véritablement. Mais jamais Ferdinand Fabre n'atteint à des effets d'exécution plus rendue que dans ses tableaux de la vie spéciale aux hommes d'Église. De cette vie rien ne lui échappe : il connaît toutes les pièces du vestiaire d'un curé et il les nomme; il sait com-

ment on « rafraîchit » une tonsure et comment on fabrique les hosties; pratiques prescrites, attitudes consacrées, langage appris dès longtemps, ce qui donne enfin à l'homme son pli professionnel, tous ces détails lui sont familiers et il les grave patiemment, comme à l'eau-forte. Si bien que M. Jules Lemaître n'exagère rien, lorsqu'il dit en parlant de ces *scènes de la vie cléricale* : « Pas une phrase qui ne sente en plein l'église et qui ne traîne, pour ainsi dire, des plis de soutane ».

Sur ce fond de toile si solidement préparé se détachent des figures dont la physionomie est très caractéristique et qu'anime une vie fortement individuelle. Ne cherchez point dans les romans de Ferdinand Fabre le type du bon curé : il n'y est pas; mais il y a l'abbé Célestin, l'abbé Courbezon, l'abbé Ferrand, le chanoine Coulazou. N'y cherchez pas davantage le type du mauvais prêtre : il ne s'y trouve pas non plus; mais il y a l'abbé Clochard, l'abbé de Luzernat, l'abbé Capdepont. Ils vivent tous de leur vie propre; pas un n'est une abstraction. Pour ne prendre qu'un exemple, voyez l'abbé Courbezon et l'abbé Célestin : tous deux sont curés de pauvres villages, tous deux poussent le zèle de la charité jusqu'à l'imprudence; même situation et, si je peux ainsi dire, même passion maîtresse; et pourtant qu'ils se ressemblent peu! qui donc pourrait les confondre, tant ils sont nettement « différenciés »? Cela sans doute tient avant tout au don de communiquer la vie,

qui ne saurait s'analyser; mais il faut noter aussi que Ferdinand Fabre prend toujours le soin de nous détailler l'existence de ses personnages, de nous mettre au courant de leur origine, de leur éducation, des vicissitudes de leur carrière, en un mot de tout ce qui peut concourir à les « individualiser ». Et par là, comme l'auteur de la *Comédie humaine*, il aurait eu le droit de dire qu'avec ses héros il pouvait « faire concurrence à l'état civil ».

III

C'est en songeant à tout cela sans doute que Sainte-Beuve, après les *Courbezon*, appelait Ferdinand Fabre « un fort élève de Balzac ». Le mot manquait de justice, parce qu'il ne faisait pas une part assez large à l'originalité du jeune romancier; mais il avait sa justesse, s'il voulait signifier simplement que l'art réaliste comptait une nouvelle recrue.

Le réalisme de Ferdinand Fabre fut en effet toujours très conscient. Mais il le conçut comme une doctrine qu'il restait maître d'interpréter largement, non pas comme une formule d'école dans laquelle il devait étroitement s'enfermer. Aussi ne le voit-on pas se mêler aux débats littéraires où s'engagèrent si volontiers les hommes de sa génération; il a sa foi, mais pas de catéchisme; surtout il ne reconnaît pas de pontifes.

Grâce à cette indépendance, il échappa à des défauts irritants ou déplaisants dont la marque est sensible dans les œuvres de certains écrivains qui s'embrigadèrent et prirent le mot d'ordre. Trop souvent, en effet, les œuvres de ce genre semblent avoir été faites moins *pour* le lecteur que *contre* l'école rivale. Il arrive qu'elles aient un air de gageure, de défi, qu'une description d'intérieur, un paysage trahissent des intentions agressives et qu'à la fin de plus d'un paragraphe on croie entendre l'auteur lancer comme un *hein?* provocant à l'adresse des adversaires de son système. En se déguisant, la polémique se poursuit dans le roman.

Au contraire, le réalisme de Ferdinand Fabre n'est jamais, si l'on peut ainsi dire, un réalisme de réaction. On ne voit nulle part qu'il ait prétendu faire contraster ses humbles descriptions avec les tableaux éclatants de l'école romantique, ses personnages en soutane râpée avec les héros à pourpoint de Hugo et de ses disciples. Il peint la réalité pour elle-même, pour l'intérêt qu'il y trouve, en dehors de toute préoccupation d'école; il la peint avec sincérité, avec désintéressement; il pratique le réalisme, il ne le professe pas.

En lisant quelqu'un de ces ouvrages dont l'auteur se targue d'être un copiste exact de la nature, ne vous est-il pas arrivé d'éprouver aussi qu'il y manque une solidité véritable? Il se peut, vous êtes-vous dit, que ce livre ait été fait sur des observations; mais surtout les

observations me semblent avoir été faites pour le livre. Et ce fut en effet une erreur trop fréquente des doctrinaires du réalisme que de croire qu'en transcrivant, ou même en arrangeant des notes soigneusement prises sur le vif, ils pouvaient donner l'impression de la vérité et de la vie. Ces notes, en fait, nuisent plus qu'elles ne servent. Supposez un artiste aussi adroit, aussi expert que vous voudrez; rarement il réussira à leur faire perdre leur mine de notes; on discernera le placage; on sentira qu'il n'y a rien là que des surfaces. Si l'on réserve, en effet, quelques hommes exceptionnellement doués, des *voyants* comme Balzac, on peut dire qu'en matière d'art les résultats immédiats de l'observation sont de nulle valeur; et la raison en est que presque personne *ne sait voir ce qu'il voit*. Vous en doutez? Écoutez ce qu'en dit J.-J. Rousseau, qui s'y connaissait peut-être : « J'ai étudié les hommes et je me crois assez bon observateur; cependant je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient; je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance, rien ne m'échappe. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé; et il est rare que je me trompe. » Qu'est-ce à dire sinon

que le romancier, le moraliste, s'il a l'ambition de pénétrer les hommes et les choses, ne doit mettre en œuvre que ce qu'on me permettra d'appeler l'observation rétroactive? C'est tout justement celle que pratiqua toujours Ferdinand Fabre, et sans doute ses livres lui doivent ce qu'ils ont de plein, de solide, parfois même de profond.

* * *

Entre les articles du symbole réaliste, il n'en est pas de plus capital que celui qui prescrit l'impersonnalité de l'artiste. Celui-là, Ferdinand Fabre l'a sincèrement respecté; mais, comme on va voir, son respect alla sans superstition.

Il se pourrait bien que l'impersonnalité absolue fût une pure chimère. Flaubert a eu beau écrire : « J'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur »; son œuvre trahit quand même certains de ses sentiments, certaines de ses opinions, et l'on pourrait même dire que de ses opinions, de ses sentiments, elle trahit surtout ce qu'ils ont de plus particulier.

Ce que l'on peut exiger d'impersonnalité chez un romancier, — et cela, croyons-nous, on a vraiment le droit de l'exiger, — c'est qu'il ne se mette pas complaisamment en scène, qu'il ne nous conte pas ses propres aventures avec le préjugé qu'elles sont intéressantes par cela

même, par cela seul qu'elles sont ses aventures; qu'il n'essaie pas non plus, à la faveur de ses fictions, de nous tirer dans le sens de ses doctrines philosophiques, politiques ou littéraires. Nous lui disons : « Montrez-nous la réalité et cachez-vous ». Mais nous nous tenons satisfaits s'il s'efface; nous ne prétendons pas qu'il s'annule.

Cette mesure, Ferdinand Fabre, nous semble-t-il, a su la garder. Pour y réussir, il ne paraît pas qu'il ait eu besoin de se surveiller, de s'appliquer, qu'il lui ait fallu un effort pénible d'attention et de volonté. Il lui a suffi de sa modestie naturelle et de son instinct d'artiste épris de son œuvre et détaché de soi-même. — Et pourtant, dans plusieurs de ses romans, *Julien Savignac*, *Barnabé*, *Monsieur Jean*, *Xavière*, etc., ne voyons-nous pas qu'il joue un rôle? C'est lui qui fut l'hôte de l'ermite de Saint-Michel, l'amoureux de Méniquette et de Merlette, l'ami de Xavière et de Landry. — Il est vrai. Mais supposons que le nom de l'auteur nous soit inconnu, que nous ne sachions rien de sa vie, que nous ignorions que *Monsieur le Neveu* et Ferdinand Fabre ne font qu'un : les héros de ces livres ne nous intéresseraient-ils pas encore pour eux-mêmes, rien que pour eux-mêmes? Le charme de ces peintures des amours printanières et d'une enfance libre, agreste, pastorale, n'est-il pas tout à fait distinct et indépendant de la curiosité qui se prend à des détails autobiographiques? Bien plus, dans ce beau livre qui est intitulé *Ma Vocation* et qui se donne nettement

pour un fragment d'autobiographie, à quoi l'auteur s'attache-t-il et nous attache-t-il? Fort peu à ce qui lui est purement personnel: il songe avant tout à nous intéresser à la crise que traversent sans doute bien des lévites hésitant, quand ils ne peuvent se donner à Dieu sans réserve, à assumer un ministère qu'on ne saurait dignement exercer, si l'on n'y engage toute son âme.

Fort éloigné de nous imposer sa personne, Ferdinand Fabre ne prétend pas davantage à nous imposer ses idées. Et pourtant il était placé sur un terrain dont la pente pouvait aisément l'entraîner au prosélytisme. En retraçant des scènes de la vie du clergé, combien auraient cédé au désir de faire, les uns le procès, les autres l'apologie de l'Église et du prêtre! Et lui qui, élevé d'abord par l'Église, pour l'Église, avait plus tard, en reprenant lui-même l'œuvre de son éducation, conquis l'indépendance de la pensée, ne devait-il pas être tenté plus que personne de combattre au grand jour le combat qui s'était livré dans son âme? N'était-il pas comme sollicité d'écrire des œuvres polémiques? S'il éprouva jamais cette tentation, en tout cas il n'y a pas succombé. Voici ce qu'il disait, en 1863, dans la préface de *Julien Savignac* : « Comme l'homme d'État, le médecin, le laboureur, le bourgeois, — le prêtre appartient au romancier.... Cela veut-il dire que le prêtre se soit présenté à notre esprit comme un héros ordinaire, et que nous n'ayons pas senti à quels

ménagements particuliers a droit celui qui, par le fait de son dévouement unique, a accepté la redoutable mission de relever l'âme humaine de ses défaillances quotidiennes? Nullement. Le prêtre nous apparut environné de toutes sortes de prestiges et de mystères; mais, comme ses actes ne tardèrent pas à nous déceler l'homme, toutes réserves faites pour le caractère sacerdotal, nous nous emparâmes de l'homme et le soumîmes, sans faiblesse, comme sans animosité, au procédé d'analyse commun. C'est dans ce sentiment, à la fois de haute convenance et de complet désintéressement, qu'ont été écrites nos *Scènes de la Vie cléricale.* » Ce programme, où l'on sent tant de sincérité, Ferdinand Fabre l'a toujours fidèlement observé; toujours il a évité avec soin de se prononcer sur les idées qui font agir les acteurs qu'il introduit.

Dans les romans où il met aux prises les prêtres séculiers et les membres des congrégations, où trouver un motif pour affirmer qu'il est l'adversaire des uns, le partisan des autres? Jourfier, il est vrai, lutte âprement contre ce qu'il dénonce comme les empiétements des Jésuites; il pense, il parle, il agit suivant l'esprit de son rôle. Mais c'est en son nom propre qu'il agit et qu'il parle; l'auteur ne nous fait pas entendre qu'il le prenne pour l'interprète de ses sentiments. D'ailleurs, ces réguliers si malmenés par *Lucifer*, ne les voyons-nous pas, dans l'*Abbé Tigrane*, exaltés par un saint évêque, Mgr de Roquebrun, pour tous les services

qu'ils rendent à l'Église? — L'abbé Courbezon est durement frappé par la discipline ecclésiastique : serait-ce que Ferdinand Fabre nous engage à la condamner? Pourquoi alors eût-il prêté à l'abbé Ferrand les propos éloquents où il démontre que cette discipline est nécessaire? — Entre les prêtres qu'il a peints, le romancier a représenté des ambitieux, des intrigants, des âmes serviles ou grossières, pour qui le sacerdoce n'est rien de plus qu'un métier. Veut-il ainsi discréditer les hommes d'Église? Pourquoi alors aurait-il créé les figures si nobles et si pures des Ternisien, des Coulazou, des Courbezon et des Fulcran? — Nul doute que, devant sa conscience, il a pris parti dans le débat entre l'esprit moderne et la tradition catholique. Au temps de sa jeunesse studieuse, il a fait un long examen de ces questions, et il semble qu'il écrivit alors pour une revue ou une encyclopédie un article sur le rôle de Lamennais. Là, il lui fallait prendre des conclusions. Mais, ces conclusions, quelles qu'elles fussent, il n'a pas cru qu'il y eût place pour elles dans ses romans. Ses personnages ne sont pas des thèses, mais des êtres vivants; il ne les juge pas, il les raconte. Son œuvre n'a rien d'une satire, rien non plus d'une apologie : « Ne nous sentant, dit-il, ni la force qui entretient les haines vivaces, ni le génie qui allume les sublimes enthousiasmes, nous avons visé au seul but que nos faibles moyens nous laissassent l'espoir d'atteindre, à l'impartialité ».

IV

Entendons bien que cette impartialité n'est point du tout de l'impassibilité. — Et ici nous touchons au point où Ferdinand Fabre, non seulement se distingue, mais se sépare des réalistes d'école. — Si son intelligence reste toujours impartiale, si elle tient la balance égale entre les idées et les doctrines, il ne cache pas qu'il laisse son cœur suivre sa pente. Sans affecter, comme quelques-uns, le regret des croyances perdues, il s'abandonne naïvement à la douceur des émotions que réveillent en lui les souvenirs de sa pieuse enfance. Il se rappelle avec tendresse le temps où il a vécu dans le sanctuaire, où le moindre détail des cérémonies l'intéressait, « où, dit-il, la fumée de l'encensoir m'enlevait aux voûtes, jusqu'à ce ciel que mon oncle Fulcran me montrait de son doigt levé ». Son esprit a eu beau devenir indépendant, sa sensibilité religieuse subsiste tout entière et, sans contrainte, il lui permet de s'épancher : « Je me rappelle, dit-il dans *Monsieur Jean*, quelques mots de mon oncle, dont le sens ne s'est découvert pour moi qu'à la longue. Toutes les fois qu'il lui arrivait de me mêler à sa vie morale, soit par des lectures, soit par le récit de ses impressions sur tel ou tel événement en apparence insignifiant de la paroisse, soit par des besognes se rapportant à ses fonctions

sacrées, il avait l'habitude de me dire : « Jean, ne t'embarrasse pas de comprendre maintenant; tu comprendras un jour et, ce jour-là, tu remercieras ton oncle qui, lorsque tu étais enfant, à ton insu, travaillait à ennoblir ta vie ». Et vraiment l'oncle Fulcran parlait d'or : ces impressions, dont il pénétrait lentement et doucement la sensibilité de son neveu, devaient toujours y entretenir la limpidité et la fraîcheur. Elles devaient le rendre capable de ne jamais cesser d'éprouver « le délice avec lequel l'âme se baigne dans des émotions qui dépassent les précisions de la pensée ». Ainsi il a pu exprimer avec un accent unique ce qu'il y a de candide et de profond dans la piété de ses villageois et de ses prêtres; ainsi il a pu mettre dans la bouche de paysans des récits de miracles, où rien ne détonne, où tout sonne vrai. Dans l'avant-propos de *Ma Vocation*, cherchant à démêler les sentiments que, devenu homme, il a gardés pour l'Église, Ferdinand Fabre dit de lui-même : « On n'aime plus peut-être, mais on est encore charmé ». Et, parce que l'on est charmé, l'on charme. Cela, il n'a garde de le dire; mais il le sentait, sans doute, et nous pouvons, nous, achever sa pensée.

Ce n'est pas seulement par son respect attendri pour les choses de la religion que Ferdinand Fabre rompt avec l'impassibilité professée comme un dogme par certains réalistes. Il ne lui a jamais paru possible, en observant la vie et les hommes, de les réfléchir sans

intérêt, avec un détachement absolu. Il y a en lui une source de sympathie et il n'estime pas que son devoir d'artiste lui commande de la tarir. Nul effort pour persuader qu'il a complètement isolé de lui ses personnages, qu'ils lui sont étrangers, qu'ils ne le touchent par aucun point. Il a si peu cette prétention qu'il ne fait aucune façon pour interrompre parfois son récit, et, s'adressant au lecteur, il lui communique ses remarques sur la scène ou les acteurs. Qu'il y ait là un peu de maladresse, nous n'en disconviendrons pas; mais c'est aussi de la sincérité. Car il est vrai qu'il n'a rien écrit sans que son âme fût de la partie. Il importe toutefois de bien entendre ceci : si sa sympathie enveloppe et pénètre ses héros, ce n'est pas qu'il leur prête ses propres sentiments, c'est lui qui prend les leurs; il vit de leur vie, ce n'est pas eux qui vivent de la sienne; il ne les absorbe pas en lui, mais il s'absorbe en eux. Et, si l'on voit bien ce que l'émotion peut gagner par là, on ne voit pas trop ce que la vérité peut y perdre.

Voilà, nous le répétons, par où Ferdinand Fabre s'éloigne le plus des réalistes; c'est pourquoi, malgré ses peintures si exactes, malgré ses analyses si précises et si minutieuses, ils ne l'ont pas revendiqué comme un des leurs. Et sans doute, si l'on cherchait la cause de cette différence si profonde, on s'apercevrait vite que, tandis que l'école réaliste n'a souci de peindre que des situations et des tempéraments, Ferdinand Fabre veut atteindre jusqu'à l'âme et

exprimer ce qu'il en a pu saisir. Parlant d'un de ses personnages, « l'âme, dit M. Zola, est parfaitement absente, et j'en conviens, parce que je l'ai voulu ainsi ». L'ambition de Ferdinand Fabre, c'est au contraire de rendre l'âme partout présente et il nous dit son désespoir de n'y pouvoir réussir aussi pleinement qu'il le voudrait : « L'âme, écrit-il, se refuse obstinément à s'étaler tout entière sur le papier. C'est à peine si, par des efforts désespérés, l'artiste peut la contraindre à lui livrer la centième partie d'elle-même. L'âme divine, c'est l'oiseau du paradis que nous croyons tenir et qui s'enfuit toujours, laissant seulement entre nos doigts quelques misérables brins de plumes. On est convenu d'appeler grands hommes ceux dont la main, nerveuse et puissante comme la serre de l'aigle, parvient à retenir de plus riches dépouilles. Mais, hélas! ce ne sont jamais que des dépouilles. Triste condition humaine! L'oiseau doit éternellement nous échapper. »

Avec de pareilles visées, le romancier, sans jamais perdre la réalité de vue, sans jamais l'altérer, a pu cependant faire luire dans ses œuvres un reflet de la beauté morale. — Un tempérament qui se dépŕave va nécessairement, s'il est livré à lui-même, jusqu'aux dernières limites de la dégradation; une âme, fût-elle très pervertie, conserve toujours des ressources par où elle peut se redresser. Aussi n'y a-t-il guère de personnages, dans les livres de Ferdinand Fabre, qui nous présentent le spectacle d'une

abjection sans compensation et sans remède. Pancol, le *Sanglier*, est sans doute un rustre brutal, effréné, une sorte de fauve; et pourtant sa passion pour Sévéraguette le rend capable par moments de douceur et d'humanité. Quelle mégère que la Combale! L'avarice semble l'avoir prise tout entière; on croirait qu'elle ne peut rien aimer, hors sa terre et ses écus; cependant, quand sa fille, à un moment solennel, vient se presser contre sa poitrine, elle lui ouvre les bras et laisse échapper des larmes maternelles. Les personnages les plus passionnés, les plus dégradés, se relèvent ainsi par quelque endroit; rarement en eux la flamme divine est complètement éteinte. — Pour un réaliste, qui ne veut étudier les hommes que par rapport à la situation qu'ils occupent, un paysan ne saurait être qu'une brute, ou, en mettant les choses au mieux, une bonne bête. Ferdinand Fabre n'oublie pas par quels liens ces natures incultes tiennent encore à l'animalité primitive; mais il se souvient aussi que ces humbles sont des hommes et que leurs âmes, si lourdes et si grossières, peuvent être parfois soulevées par des élans qui les portent au-dessus d'eux-mêmes. Voyez Eran, le *Chevrier*; quand il apprend que la fille qu'il aime s'est donnée à un autre, dans un transport de jalousie, il lui jette à la face la plus brutale injure; car il est rude comme le pays où il est né, comme les bêtes avec lesquelles il vit. Mais, cette fille qui le désespère, quand il la verra méprisée, aban-

donnée de tous, alors, ému d'amour et de pitié, il saura trouver, pour consoler la malheureuse, des trésors de générosité tendre, délicate et héroïque.

Parce que les personnages de Ferdinand Fabre ne subissent pas les seules impulsions de leur tempérament, les seules servitudes de leur situation, mais ont des inspirations parties de l'âme, ils peuvent, si humbles qu'ils soient, se soustraire à la vulgarité et à la platitude ; et ses romans ont beau se passer toujours dans le même milieu, — l'âme étant infiniment mobile et variée, — ils échappent à la monotonie. La monotonie! on l'a, je le sais, reprochée à Ferdinand Fabre ; et lui qui, dans sa rare modestie, ne résistait guère aux critiques, semblait disposé à accepter ce reproche : « D'autres, disait-il, plus heureux, plus robustes, mieux doués, abordaient Paris, abordaient la province, abordaient le monde ; moi, je demeurais confiné dans mon coin étroit, dans mon *diocèse*, comme aurait dit Sainte-Beuve ». Et pourtant, s'il eût voulu se mettre en peine de se défendre, n'aurait-il pas eu beau jeu? « Il est vrai, aurait-il pu dire, j'ai voulu borner le champ de mon observation à une certaine catégorie d'hommes ; oui, je n'ai peint que mes Cévennes natales, les paysans et les prêtres au milieu desquels j'ai vécu naguère. Mais veuillez prendre garde que je n'ai pas seulement exprimé ce qui est particulier aux hommes de ce pays et de cette catégorie. Dans un milieu restreint, c'est l'homme tout entier, l'homme à

l'âme ondoyante et diverse, que j'ai cherché à faire vivre sous vos yeux. » Et, en vérité, peut-on nier, si l'on veut bien regarder, ou même simplement bien voir, que ses personnages offrent une singulière variété de caractères? Dans les limites d'un presbytère, d'un hameau de village, c'est toute la comédie humaine qu'ils jouent Le théâtre est étroit, sans doute; le décor reste toujours le même, le costume des acteurs est uniforme, d'accord. Mais la pièce a le mouvement et la variété de la vie; n'est-ce pas ce qui importe?

V

Devant ce décor qui ne change jamais, nous ne risquons pas d'ailleurs d'éprouver de l'ennui ou de la lassitude; car, outre qu'il est pittoresque à souhait, une atmosphère de poésie le baigne, le pénètre et l'anime.

Ferdinand Fabre en effet fut un poète. Quand l'on a dit de ses intérieurs qu'ils sont nettement dessinés et d'une couleur chaude, — de ses paysages, qu'ils ont de la fraîcheur, de la transparence et du relief, on sent bien que l'on n'a pas encore trouvé ce qui les caractérise. — Vous rappelez-vous le récit qu'il nous fait de son voyage de Bédarieux à Camplong, quand son oncle Fulcran l'emmène de la maison paternelle? L'enfant chemine à côté du vieux prêtre, tout content à la pensée de la vie nouvelle qu'il

va mener. La nuit cependant tombe peu à peu ; lentement les étoiles se montrent au ciel, puis une petite lune, mince et pâle, monte à l'horizon. Et lui, s'émerveillant devant ce pays qu'il ne connaissait pas encore, « mon âme, dit-il, séduite par l'attrait du changement, répandait sur toutes choses une lumière aussi douce que la lumière douce tombant de la lune et des étoiles ». Il en va de même dans ses livres, où l'âme de ses héros projette son reflet sur les choses qui les entourent et les pénètre, suivant les cas, de sa douceur, de sa force ou de sa noblesse. Et c'est par là que les descriptions de Ferdinand Fabre prennent toute leur valeur. — Quelle triste ruine que le prieuré de Linière-sur-Graveson! Cette masure pourtant ne nous donne point une impression pénible; car la bonté et la candeur de l'abbé Célestin éclairent doucement les murs de son presbytère délabré. N'est-il pas vrai que les angoisses tragiques de Capdepont, à l'heure où il croit que l'ambition de toute sa vie va être déçue, emplissent d'une sorte d'horreur le cabinet banal de l'évêque de Lormières? Et, dans *Xavière*, la piété des vieux âges, toujours vivante au cœur des montagnards cévenols, n'élève-t-elle pas jusqu'à la hauteur d'une scène d'épopée la description de la fête des ramasseurs de châtaignes?

Non seulement Ferdinand Fabre sait saisir et fixer ces mystérieuses correspondances entre l'âme humaine et les choses; mais, dans les choses, il distingue, il sent une âme qui leur est

propre. Les rochers, les eaux, les arbres qu'il nous peint nous intéressent autrement que par leurs couleurs et leurs formes; ils ont leur physionomie et comme un caractère personnel : le roc de Bataillo est grave, austère et sourcilleux; il y a de la perfidie dans la source des Fontinettes; des branches du châtaignier géant de Fonjouve s'exhalent des plaintes désespérées et des menaces de mort. Quant aux bêtes des champs, qui tiennent naturellement une large place dans les histoires rustiques de Ferdinand Fabre, c'est tout un chapitre qu'il faudrait leur consacrer. Et sans doute on montrerait d'abord que, lorsqu'il décrit leur aspect et leurs allures, il ne le cède en rien au plus habile des peintres *animaliers* : l'étable de M. Vincent Bassac, où ses moutons, vautrés dans les attitudes les plus libres, sommeillent et ruminent à la fois, vaut une toile de Jacques; et, dans l'œuvre de Troyon, vous ne trouveriez pas de bœufs plus superbement campés que ceux dont s'énorgueillit Cancalon, le meunier. — On ferait voir aussi que les habitudes, les mœurs de ces animaux sont familières au romancier jusque dans le plus menu détail; de leur histoire il sait tout jusqu'aux anecdotes, et il a pu ainsi tracer des tableaux de genre vraiment achevés : souvenez-vous de ce verdier qui prend si joliment son bain dans le jardin de M. le curé Matheron. Mais surtout il faudrait dire que, pour Ferdinand Fabre, comme pour La Fontaine, les animaux ne sont pas de purs automates; dans ses romans,

comme dans les fables immortelles, ils jouent un vrai rôle et le sentiment et la pensée se mettent de la partie. *Sacripant*, le bouc favori du chevrier Eran, reconnaissant à son maître pour les soins qu'il en reçoit, ne s'avise-t-il pas d'un moyen ingénieux pour lui sauver la vie? Et *Cardy*, le chardonneret du charbonnier Lebasset, s'évertue à adoucir par son chant l'agonie du pauvre homme qui l'a choyé, qui l'a aimé, et que, n'en doutez pas, il aime de sa part. Si l'on pensait qu'en tout cela il n'y a rien de plus qu'un vague instinct de tendresse, on devrait songer que quelques-uns de ces humbles héros de Ferdinand Fabre font preuve non seulement de sensibilité, mais d'esprit. *Baptistou*, l'âne de l'ermite Barnabé, a évidemment son grain de malice et mérite à coup sûr les éloges de son maître, qui le proclame *esprité* entre tous les bourriquets. Il y a, dans *Julien Savignac*, une bien fine alouette qui, pour déjouer les pièges de l'oiseleur, met en œuvre « toute une série d'idées capables d'humilier l'homme, cet autocrate superbe et naïf de l'intelligence ». Jamais d'ailleurs d'affectation, ni de miévrerie. Ces bêtes ont de la bonté et de l'esprit, mais à leur façon; Ferdinand Fabre les aime trop pour les défigurer, pour les dénaturer. Ce sont des créations d'un art charmant, mais dont le charme est fait surtout de vérité et d'émotion naïve.

Quant à la nature, prise dans son ensemble, c'est en poète encore qu'il la conçoit et l'interprète. Pour lui, elle ne fut jamais une admi-

rable matière à mettre en descriptions ; toujours il communia étroitement avec l'âme qu'il sent en elle, qu'il retrouve partout proche de la sienne. Tout enfant, il éprouvait déjà qu'elle l'enveloppait comme d'une affection maternelle et il lui vouait une filiale tendresse : « Dès le berceau, dit-il, par une pente mystérieuse de mon âme que personne n'expliquera, j'avais été conquis à la nature, à nos montagnes surtout, à nos superbes montagnes cévénoles, d'un profil si sévère, si noble, si hardi, où se découvrent toutes les richesses : des eaux qui défient l'éclat et la pureté du cristal, des bêtes fidèles et aux pieds sûrs, des hommes hardis et courageux. *Alma tellus!...* » Plus tard, quand il vit au presbytère de Camplong et qu'il est dans toute la ferveur de sa dévotion, la nature lui paraît pleine de l'esprit de Dieu ; c'est elle qui chante l'hymne universel à la gloire et à la bonté du créateur ; c'est elle qui, en offrant à l'homme l'asile de ses solitudes, est ici-bas l'ouvrière de la paix et de la félicité céleste. *O beata solitudo ! O sola beatitudo!* N'oublions pas que l'oncle Fulcran avait une dévotion spéciale à saint François d'Assise : « Nous allions par la campagne, où mon oncle aimait à se promener, parlant aux oiseaux, aux chèvres, aux arbres même, imitant saint François d'Assise, l'ami de toute la création épanouie sous l'œil de Dieu ». L'impression de ces promenades est demeurée ineffaçable dans l'esprit de Ferdinand Fabre ; et l'on pourrait noter chez lui plus d'une page sur laquelle a

passé ce souffle de mysticisme franciscain. Enfin, devenu homme, il a eu beau lire les livres des savants, il n'a pu se persuader que la nature ne soit rien de plus qu'une merveilleuse machine. Quand il cesse d'être chrétien avec saint François d'Assise, c'est pour devenir païen avec Lucrèce et les poètes des antiques cosmogonies : la nature ne l'édifie plus, mais elle lui communique toujours le frisson sacré, et en elle, il contemple la Cybèle divine « par qui tout aime et tout pullule dans le monde ». « Le lait de la grande nourrice, dit-il quelque part, monte aux lèvres de tous les êtres et les inonde à plaisir. » Remarquez au reste que, si nous avons distingué comme des moments entre ces sentiments divers, il leur arrive le plus souvent de se pénétrer et de se confondre. Ferdinand Fabre se met peu en peine de les démêler, de les analyser. A quoi bon? Ne sont-ils pas très conciliables en fin de compte? Ne lui permettent-ils pas d'admirer la nature pour sa beauté, de l'aimer pour sa bonté? Ne le laissent-ils pas libre de se confier en elle, puisque tous lui prêtent une âme de paix et de mansuétude?

On a montré à merveille comment Ferdinand Fabre avait été le peintre excellent et quasi unique du clergé catholique et des montagnards cévenols. Mais il nous a semblé que c'était lui

faire tort que de le confiner dans ce rôle de romancier « particulariste ». Sans doute, l'étude des mœurs parisiennes l'a laissé presque toujours indifférent, et lorsqu'il l'a tentée d'aventure, il y a peu réussi. Il a, il est vrai, ignoré la vie mondaine; mais, en revanche, il a connu la vie humaine et — bien qu'il ne soit pas sorti d'un milieu restreint — il a su en exprimer, sinon les aspects mobiles, du moins les passions essentielles et permanentes. Ne prenons donc pas ses livres pour de pures monographies; nous en réduirions singulièrement l'ampleur et la portée et nous commettrions une erreur et une injustice. Pour nous acquitter de ce que nous lui devons, il ne suffirait pas non plus de louer ses « notations » exactes, serrées et précises. Ne voir en lui que quelque chose comme un petit maître de l'école flamande, c'est ne saisir qu'un aspect — le moindre — de son talent. Songeons plutôt qu'à son réalisme si sain, si probe, si vigoureux, toujours hardi, jamais brutal, toujours franc, jamais grossier, il allie, sans disparate, une poésie pleine de largeur, de fraîcheur et de charme; et quand nous nous serons demandé combien d'artistes ont eu ce mérite ou cette fortune, nous pourrons nous rendre compte de ce que lui réserve la justice de l'avenir.

MAURICE PELLISSON.

LES COURBEZON

LES COURBEZON

I

Dans les premières années de la Restauration, les habitants des hameaux cévenols de Sanégra, Frangouille, le Mas du Saule et Saint-Xist, las de faire une longue course pour aller entendre la messe à Boussagues, chef-lieu de la commune, se mirent en tête d'avoir une église à eux. Ils étaient représentés au conseil municipal par un certain Antoine Fumat, qu'ils avaient surnommé l'*Avocat*, à cause de son habileté en affaires; ce fut lui qui, pour mener les choses à bien, se chargea de toutes les démarches près de l'évêque et du préfet.

L'entreprise n'était pas aisée. Par amour-propre local, les habitants de Boussagues voulaient que leur village restât chef-lieu de la paroisse. Leur maire, Mécanne, un de leurs conseillers, Justin Pancol, soutenaient avec ardeur leurs prétentions; et une rivalité d'homme à homme se mêlait à une rivalité de village à village.

Antoine Fumat, en effet, songeait à épouser Cécile Séverac, fille d'une sœur de Mécanne et de la Pancole, mère de Justin. Cécile Séverac, Sévéraguette, comme on la nommait, orpheline de père et de mère, possédait une maison commode à Saint-Xist, un beau domaine au soleil et des écus dans son armoire. Quelle aubaine, pensait Fumat, retors et cupide, si cette riche héritière devient un jour ma femme! Pour gagner le cœur de la jeune fille, très adonnée aux pratiques de dévotion, quel

meilleur moyen que de doter son village de Saint-Xist d'un curé et d'une église?

Mais Justin Pancol vit clair dans les menées de Fumat. Paresseux, débauché, violent au point qu'on l'appelait le *Sanglier*, ce rude paysan avait conçu pour sa cousine une affection à la fois tendre et passionnée; sa mère, la Pancole, âpre au gain, désireuse de réparer les brèches que son fils, par ses désordres, avait faites à son patrimoine, comptait pour cela sur le mariage de Justin et de Cécile; et, afin de parer à tout ce qui aurait pu déranger ce projet, elle était venue s'installer dans la maison de sa nièce.

Et voilà que Fumat, par ses intrigues, troublait le rêve d'amour du jeune homme, le rêve d'ambition de la vieille paysanne. Rien ne fut donc épargné pour entraver le succès de ses démarches; et, dans la lutte, Justin Pancol s'exaspéra jusqu'à la haine contre son rival.

Fumat cependant finit par réussir à obtenir l'érection de Saint-Xist en paroisse distincte. On répara les ruines du cloître et de la chapelle d'un couvent de Récollets; ce fut le presbytère et l'église; Séveraguette promit d'acheter la cloche à ses frais; et, vers la fin de 1817, l'évêque nomma l'abbé Pierre Courbezon desservant de la nouvelle paroisse.]

L'arrivée de l'abbé Courbezon à Saint-Xist fut un véritable triomphe. Les paysans des quatre hameaux, prévenus que leur curé viendrait par la route de Bédarieux, allèrent, de bon matin, l'attendre en foule jusqu'au village de Latour. Vers huit heures, l'abbé Courbezon parut, accompagné de l'Avocat, qui était parti de Sanégra avant le jour, ne voulant laisser à personne l'honneur de montrer au desservant de Saint-Xist le chemin de sa paroisse. En se trouvant tout à coup au milieu de ses ouailles, dont les cris d'allégresse retentissaient dans toute la plaine de Véreille, l'abbé Courbezon, sans doute peu habitué à ces enthousiasmes, se crut dans un pays de bénédiction. Il descendit de la mule où

Fumat l'avait contraint de monter, serra autour de lui les mains des paysans empressés, et, comme s'il avait hâte de reporter au ciel la joie immense dont son cœur débordait, entonna d'une voix forte les litanies de la Sainte Vierge. « *Sancta Maria!* » s'écria-t-il. Et toutes les voix répondirent en chœur : « *Ora pro nobis!* » Puis on se dirigea processionnellement vers l'église, à travers les bois d'oliviers qui séparent Frangouille de Saint-Xist.

Après la messe, le curé suivit Fumat à Sanégra.

L'abbé Courbezon était un homme d'environ soixante ans, petit et trapu. Ses mains noueuses et son cou extraordinairement court, s'adaptant à de grosses épaules rebondies, annonçaient une force herculéenne. Ses pieds, articulés à de puissantes chevilles, grâce à une chaussure très grossière, paraissaient si larges, si plats, si nerveux, qu'il était impossible de rêver une base plus solide à ce lourd monument de chair. Quoique très épais de toute sa personne, l'abbé Courbezon avait néanmoins l'allure preste et agile. Ses mouvements étaient d'une incroyable rapidité. Celui qui, à le voir cheminer de loin, l'eût pris pour un de ces énormes chanoines dont abondent nos cathédrales, n'aurait eu qu'à l'approcher, à examiner ses yeux brillants et mobiles, pour reconnaître qu'il y avait dans ce vieillard un principe immense d'activité, et qu'au besoin cette masse informe, en apparence si lente à se mouvoir, pourrait avoir des ailes et voler. Les yeux de l'abbé Courbezon étaient admirablement beaux. C'était du reste dans les yeux que semblait s'être réfugiée toute la pensée de ce prêtre; car ses joues, ses lèvres, son menton, sillonnés dans tous les sens par ces coutures immondes que laisse à la peau la petite vérole, en perdant la fer-

meté de leurs contours, avaient perdu toute expression de vie. Les méplats de son visage, autrefois sans doute très vigoureusement dessinés, s'étaient effacés maintenant sous des chairs devenues flasques et molles. Le nez, qui accentue si vivement la physionomie, large et camard chez l'abbé Courbezon comme chez Socrate, s'était encore aplati sous les trous innombrables dont la maladie l'avait criblé, et tendait visiblement à disparaître. Enfin, toute cette tête ronde, sans noblesse, avec des joues pendantes, des lèvres épaisses, un front recouvert presque en entier par une calotte grasse et luisante, faisait ressembler le pauvre curé de Saint-Xist à ces personnages corpulents et plantureux dont Jordaëns se plaisait à animer ses grandes toiles.

Cependant, quand on a une belle âme, l'enveloppe a beau être grossière, l'âme trouve toujours moyen de transpirer au dehors. Dieu ne permet pas que *la bête* voile absolument *l'esprit* insufflé en nous. Emprisonnée dans cette énorme charpente d'os et de chair, l'âme de l'abbé Courbezon éclatait toute dans ses yeux. C'était bien le cas de dire avec Pline : « *Profecto in oculis animus habitat* ». Ses yeux, bruns et profonds, étaient d'une vivacité extrême, et pourtant d'une douceur infinie. Quand il relevait sa tête, que l'habitude de la méditation ou peut-être le poids d'une destinée malheureuse lui faisait tenir penchée, et qu'il vous regardait, vous vous sentiez pris involontairement de sympathie pour ce curé de village disgracieux et commun. D'un regard, l'abbé Courbezon vous eût fait tomber à ses genoux et vous eût obligé à confesser son Dieu.

[Le nouveau curé de Saint-Xist avait déjà connu bien des épreuves. Fils d'un paysan aisé, il s'était senti attiré

vers l'état ecclésiastique par un ardent besoin de dévouement, et il entra au séminaire de Montpellier à la veille de la Révolution. La Terreur venue, il n'émigra point; mais, dans une humble chambre d'une ruelle de Montpellier, il disait la messe à quelques fidèles tremblants. Aussi l'évêque Le Kalonec, qui avait appris cette conduite courageuse, lui confia-t-il le poste de curé-doyen du canton de Saint-Chinian, quand l'Église se releva de ses ruines avec le Concordat.

A Saint-Chinian, l'abbé Courbezon montra les vertus d'un saint Vincent de Paul. Il ne lui suffit pas de donner ses maigres appointements pour secourir ses pauvres paroissiens; il se dépouilla de l'héritage paternel pour restaurer son église délabrée. Mais les dépenses passèrent un moment ses ressources; il eut des embarras avec son conseil de fabrique, avec l'entrepreneur, et l'évêque, qui ne pouvait souffrir que ses prêtres fissent parler d'eux, après un premier avertissement sévère, lui retira son titre de doyen et l'envoya comme desservant dans la misérable commune de Villecelle.

Il vécut là avec sa mère et sa sœur qu'il avait ruinées, qui avaient bien voulu être ruinées par lui, et, comme il souffrait cruellement de leur misère, il était résolu à modérer son zèle charitable. Mais sa sœur Marthe étant entrée en religion, il crut pouvoir se départir d'une prudence qui lui coûtait. Il rêva de bâtir une maison pour y installer une école de filles dirigée par des religieuses et sa mère le vit avec angoisse tracer le plan du couvent projeté.]

Tremblant que son fils ne s'engageât encore dans quelque entrèprise sans issue, la pauvre femme en était à se demander si elle ne hasarderait pas une observation ou ne ferait pas violemment disparaître toutes ces immenses feuilles de papier, quand, un matin, en ouvrant la porte de la cure pour aller entendre la messe, elle se trouva brusquement nez à nez avec l'architecte Rastoul, de Saint-Chinian.

« Mon Dieu! monsieur, que venez-vous faire ici? s'écria-t-elle épouvantée.

— M. Courbezon m'a mandé; il veut bâtir un couvent.

— Un couvent! dit la vieille paysanne qui pâlit affreusement; Jésus-Maria, un couvent!.... Mais mon enfant n'y pense pas, monsieur; il n'a pas tant seulement un rouge liard en poche. Oh! de grâce, mon bon monsieur Rastoul, — vous savez ce que nous avons souffert par sa manie de bâtir et de tout donner aux pauvres, — dissuadez-le, je vous en supplie, dissuadez-le.

— J'ai pensé justement qu'il était au moment de s'empêtrer de nouveau, ce saint homme, et je suis accouru.

— Pensez-vous qu'il vous écoute au moins?.... Sainte Vierge, un couvent!

— Soyez tranquille, madame, il abandonnera son idée. »

Le curé, la messe dite, rentra. Il serra avec effusion la main à Rastoul, puis lui ouvrit la porte du salon, en ayant soin, par un regard qu'elle comprit, de prier sa mère de ne pas les suivre.

Une fois assis tous deux autour de la table où le plan fut promptement étalé, l'abbé Courbezon prit la parole et expliqua son projet avec enthousiasme.

« La chose est fort simple, dit-il en terminant : à droite, en entrant, une grande salle pour la classe des petites; à gauche, une autre grande pièce où nous pourrons, un jour, établir une crèche, car il est fort triste de voir de tout petits enfants, emportés aux champs par leurs parents, pleurer en se roulant dans les sillons, tandis que ceux-ci travaillent; tout au fond, la cuisine et un salon où pourront se

réunir les sœurs ; au premier étage, les chambres de ces dames.

— Le projet est superbe, répondit Rastoul après avoir fait quelques chiffres ; mais il ne coûtera pas moins de six mille francs à réaliser.

— Ce n'est pas trop.

— Vous avez donc six mille francs en caisse ?

— Non, certes !... Pourvu que je les aie à la fin des travaux pour parer à toutes les exigences.

— Monsieur le curé, dit Rastoul avec une dignité froide et respectueuse, en recevant votre lettre, j'ai pressenti que vous alliez vous précipiter dans de nouveaux embarras, et je suis venu à franc étrier de Saint-Chinian pour vous sauver de vous-même. J'admire votre bon cœur, M. Courbezon ; je sais que vous marcheriez pieds nus pour chausser un pauvre et que vous consentiriez à mourir de faim pour nourrir les malheureux. Mais votre dévouement inconsidéré désole Mme votre mère. Mme Courbezon, je suis obligé de vous l'avouer, a frissonné en me voyant. Réfléchissez donc, mon ami. Il est impossible que, dans ce petit hameau, vous ramassiez jamais six mille francs ; or, vous le savez, vous ne possédez plus un pouce de terre à Castanet. Voyons, oubliez cette école. Saint Vincent de Paul, curé de Villecelle-Mourcairol, en aurait été réduit comme vous à se manger le sang... »

Rastoul partit ; et le curé, après avoir essuyé les reproches, hélas ! bien timides, de sa mère, confus, humilié, s'enferma dans sa chambre où il éclata en sanglots.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il dans les larmes, je ne pourrai donc rien faire pour votre gloire ! »

Le lendemain, il alla voir, à Saint-Gervais, Mme de

Serviès. La baronne de Serviès, convaincue que la Révolution n'était qu'une échauffourée de manants, n'avait pas suivi sa famille dans l'émigration; elle s'était obstinée à se cacher à Montpellier, s'attendant chaque jour à rentrer dans le château de ses pères. Étant des plus zélées à assister, avec sa sœur, aujourd'hui supérieure de l'Hôpital Général de Montpellier, à la messe de la rue d'Aigrefeuille, elle avait alors beaucoup connu l'abbé Courbezon. Le curé pensa à intéresser à son œuvre toutes les personnes charitables de sa connaissance, et à quêter leurs aumônes pour arriver plus vite à ses fins. Mme de Serviès fut donc inscrite la première sur la liste. La baronne, qui n'avait pas revu l'abbé depuis les mauvais jours de 93, charmée de sa visite, lui donna cinq cents francs. Cette aubaine encouragea le desservant. Il ne parut pas de plusieurs jours à Villecelle. Il y rentra seulement le samedi, après une longue tournée, apportant onze cents francs dans sa besace. Malgré ses prières, la générosité des âmes charitables n'avait pu dépasser ce chiffre. Heureux cependant de ce maigre résultat, il assembla, le dimanche, ses marguilliers, s'ouvrit de ses projets, et fit prendre à ces bonnes gens une délibération par laquelle la fabrique s'imposait de quinze cents francs.

Il n'en fallait pas davantage au chimérique desservant pour appeler immédiatement les maçons. Avec les onze cents francs de la quête, les quinze cents de la fabrique, et ce qu'il ajouterait lui-même, — son cœur l'aveuglant toujours sur le néant de ses ressources, il oubliait son absolu dénûment, — on pouvait bien commencer l'école des filles. Donc, malgré sa mère, à laquelle il imposa silence par un geste sévère, des ouvriers arrivèrent par son ordre

de Saint-Gervais, et bientôt les murailles du couvent s'élevèrent hors de terre. L'entrepreneur, plein de confiance, épuisa d'abord ses avances. Il bâtit tout le rez-de-chaussée sans demander le moindre argent; mais au moment de poser le seuil des fenêtres du premier étage, il vint à la cure et exigea deux mille francs pour continuer les travaux. L'abbé Courbezon, embarrassé, promit de donner cette somme dans la huitaine, et l'entrepreneur, désappointé, — il avait compté que son argent l'attendait au presbytère, — se retira inquiet et maugréant.

Cependant le malheureux desservant vivait dans des transes horribles : il voyait chaque jour, avec une terreur croissante, s'avancer le terme fatal fixé par lui au maître maçon, car il ne savait où trouver les deux mille francs promis. Hélas! le lendemain même de la pose de la première pierre du couvent, deux ou trois cas de petite vérole avaient mis le village en émoi; puis, tout à coup, la maladie, gagnant de proche en proche, était devenue une véritable épidémie. Au milieu de ses paroissiens malades, manquant de tout, l'abbé Courbezon sentit son cœur se briser, et ne sut pas résister à la tentation de les secourir. Il puisa dans le sac des onze cents francs de la quête. En trois semaines, il avait dépensé pour ses paysans, en remèdes, nourriture substantielle, bon vin, visites de médecin, plus de huit cents francs. L'avant-veille du jour où l'entrepreneur devait réclamer son argent, le curé assembla ses marguilliers, leur expliqua dans quelle situation désespérée le mettait l'épidémie, et les supplia de fournir, à eux tous, les quinze cents francs dont la fabrique répondait. Cette somme, ajoutée aux deux cent quatre-vingts francs qui restaient de

la quête et à deux cent cinquante francs qu'il emprunterait au doyen de Saint-Gervais, réaliserait les deux mille francs indispensables. Pour le reste, on aurait du temps. Ces braves gens, dévoués corps et âme à leur curé, rentrèrent chez eux, résolus à lui rapporter leur dernier sou. Malheureusement la récolte des châtaignes, la plus productive du pays, n'était pas encore faite, et malgré tout leur dévouement, il fut impossible aux marguilliers de réunir plus de six cents francs. L'abbé Courbezon accepta cette misérable somme, partit tout de suite pour Saint-Gervais, où son doyen lui avança deux cents francs sur ses prochains trimestres, et rentra à Villecelle avec l'espoir que, pour le moment, il satisferait le maître maçon avec mille francs.

L'entrepreneur était un homme violent et grossier; se croyant joué, il s'emporta contre le curé jusqu'à lui reprocher d'avoir détourné l'argent qui lui était destiné.

« La fabrique vous a donné six cents francs, s'écria-t-il, et vous en avez, dites-vous, avancé deux cents de votre poche; mais alors cela devrait faire, avec les onze cents francs de la quête, dix-neuf cents francs.... Oh! tenez, vous avez beau dire, je ne vous crois point. Je sais qu'à Saint-Chinian vous avez eu déjà des difficultés avec les ouvriers et que Prosper Corbineau, de Béziers, a failli vous mener devant les tribunaux. Eh bien! je m'acquitterai de cette besogne, moi, soyez tranquille. Je vais d'abord trouver l'évêque, et nous verrons après! »

Quand l'entrepreneur se fut retiré, l'abbé Courbezon, que cette algarade avait laissé cloué sur sa chaise plus mort que vif, sentit le cœur lui manquer. Ne voulant pas alarmer sa mère, laquelle, ayant sans doute tout entendu de la cuisine, n'était

déjà que trop affligée, il se traîna jusqu'à la fenêtre pour respirer le grand air; mais ses yeux se troublèrent subitement, ses genoux fléchirent, et, sans avoir le temps d'appeler, il tomba lourdement sur le plancher.

« Au secours! au secours! » s'écria la Courbezonne, se précipitant dans le salon.

Les ouvriers du couvent, accourus à ce cri, aidèrent la malheureuse femme à relever son fils.

« Ce n'est rien », dit le curé rouvrant les yeux et remerciant les maçons par un regard d'une douceur céleste.

Les ouvriers se retirèrent.

« Ma mère! ma pauvre mère, dit l'abbé se penchant pour embrasser la Courbezonne tout en pleurs à ses genoux.... Ah! ajouta-t-il, je suis brisé!... »

Il se coucha, et l'épidémie, dont les ravages n'étaient pas près de cesser, le saisit à son tour.

Quoique épuisé par des privations de toute sorte, par des luttes morales incessantes, l'abbé Courbezon résista vigoureusement à la maladie. La petite vérole eut beau aplatir son nez, maculer son front, déchirer ses joues, ses lèvres, son menton, ses tempes, bouleverser enfin toute sa belle et noble figure d'apôtre, elle ne put rien contre ses muscles nerveux et durs comme l'acier, contre sa charpente d'Hercule Farnèse. Il se releva après trois semaines comme si de rien n'était, et demanda joyeusement son petit miroir à barbe, le seul qu'il y eût dans la maison : il voulait voir, disait-il, quel visage il avait plu à la maladie de lui accommoder. La Courbezonne, croyant épargner à son enfant l'impression douloureuse qu'elle avait éprouvée elle-même à le voir défiguré, sans songer qu'il en aurait un jour

besoin, avait caché le miroir. Il fallut de vives instances de la part de l'abbé pour l'obtenir. Le pauvre curé se contempla quelques instants sans que ses yeux trahissent le moindre étonnement, la moindre tristesse.

« Vous me trouvez affreusement laid, n'est-ce pas, ma mère? dit-il en souriant.

— Mon enfant! balbutia la vieille paysanne en lui arrachant le miroir et laissant tomber quelques larmes sur ses mains.

— Ma mère! dit l'abbé avec une sévérité douce, ne pleurez pas, car vous offensez Dieu. Notre corps appartient pendant notre vie à la maladie, et après notre mort aux vers de terre. Il est juste qu'il soit châtié : n'est-ce pas lui qui a péché? »

Malgré la Courbezonne qui voulut le retenir, il sortit pour aller visiter les malades dans le village.

II

[Quel coup l'attendait à son retour au presbytère! — Une lettre est venue de l'évêché; et l'abbé Courbezon y lit qu'il est suspendu de ses fonctions avec des considérants sévères.

La mort dans l'âme, il partit pour Montpellier, espérant pouvoir se justifier; mais la porte de l'évêque lui resta toujours fermée et, durant dix ans, le pauvre abbé traîna avec sa mère une existence misérable dans la mansarde qu'il avait habitée au temps de la Révolution.

Enfin Mgr Le Kalonec se laissa toucher par les sollicitations de quelques personnes émues de pitié et d'admiration pour l'héroïsme que le malheureux prêtre montrait dans sa disgrâce; et, quand fut créée la paroisse de Saint-Xist, l'abbé Courbezon, relevé de sa suspension, partit pour aller la desservir.

Le plus empressé de ses paroissiens fut, nous l'avons

vu, Antoine Fumat. Les réparations au presbytère des Récollets n'étant pas tout à fait achevées, il retint l'abbé chez lui, guettant le moment favorable pour lui parler de son désir d'épouser Séveraguette et pour le gagner à sa cause. Un jour qu'à son ordinaire il ruminait son projet, il rencontra la jeune fille.]

« Eh bien! Fumadou, lui dit-elle, est-ce que vous allez toujours garder notre curé par là-haut, à Sanégra?

— Mais, Cécile, tant qu'il voudra demeurer à la maison, je ne le mettrai point à la porte, Dieu me sauve!

— A quoi bon faire réparer les Récollets, si vous deviez loger M. le curé chez vous? reprit la jeune fille piquée.

— Oh! voyons, Sévéraguette, soyez de bon compte, et ne montez pas comme ça sur vos grands chevaux. Vous ne voulez pas, je pense, ressembler à votre tante Pancole qui ne sait point dire une bonne parole au brave monde... Vous êtes si douce naturellement, vous!... Parlons peu, mais parlons bien : franchement, que vouliez-vous que M. Courbezon allât faire dans ce grand *casal*[1] des Récollets, sans meubles, sans linge, sans servante? Vous savez bien que *ses affaires* ne sont point encore arrivées de Montpellier?

— S'il ne s'agissait que de meubles et de linge, je lui en aurais bien donné, moi. — Et, tenez, Fumadou, j'ai justement tous les meubles de ma chambre qui ne me sont plus utiles, car j'habite, depuis sa mort, la chambre de ma pauvre défunte mère; je vais tout de suite les envoyer à la cure.

— Vos jolis meubles de noyer! Gardez-vous-en

1. *Casal*, maison ruinée.

bien, Dieu me sauve! s'écria le Sanégrol retenant Sévéraguette qui s'élançait vers Saint-Xist. Vos meubles se portent bien chez vous, qu'ils y restent.

— Cependant je veux que Saint-Xist jouisse de son curé, moi.

— Les portes des Récollets ferment comme des mâchoires de chèvre, et l'humidité moisirait bien vitement votre mobilier, allez!

— Tant pis pour lui! Qu'est-ce que cela fait?

— Comment, qu'est-ce que cela fait! Y pensez-vous, Cécile? s'écria Fumat, dont toute l'avarice éclata au grand jour... D'ailleurs, ajouta-t-il un peu honteux d'avoir laissé percer son véritable caractère, M. Courbezon ne peut pas faire sa cuisine lui-même; ces gens-là, vous le comprenez, sont habitués à être servis, et il n'a pas encore de domestique.

— Et ma tante Pancole, donc! et moi donc! sommes-nous venues au monde pour nous croiser les bras tout le long de la journée? Vous imaginez-vous, par exemple, que nous laisserons M. le curé tremper sa soupe lui-même? Soyez sans inquiétude, Fumat: M. Courbezon n'aura qu'à se mettre à table, à déplier sa serviette et à manger.

— C'est égal, vous en ferez ce que vous voudrez, voyez-vous; mais à votre place je ne parlerais pas comme ça de meubles à M. le curé.

— Enfin pourquoi, Fumadou?

— Mon Dieu! parce que ça sera lui remémorer sa pauvreté. Si vous saviez tout!....

— Il est donc pauvre?

— Pardi, je le crois bien! Il est pauvre, sans comparaison, comme Job sur son fumier.

— Et qui vous l'a dit?

— Qui me l'a dit! c'est bien simple : figurez-vous

que, l'autre jour, en tirant le mouchoir de sa poche, il a laissé tomber sa bourse ; je l'ai vitement ramassée sans être vu, et j'ai farfouillé dans le fin fond... Devinez combien il y avait ?

— Je ne sais, moi... Parlez !... Combien ?

— Quarante sous ; pas un denier de plus, pas un denier de moins.

— Quarante sous !... Miséricorde !...

— Chut ! Cécile ; le voici qui vient ; chut au moins ! »

En effet, après avoir, à double tour, fermé la porte de l'église, le curé s'avançait à pas lents dans l'allée qui longe la muraille du cimetière.

« Bonjour, mademoiselle, dit-il ; comment va-t-on à Saint-Xist ?

— Pas trop bien, en vérité, monsieur Courbezon, pas trop bien.

— Quoi ! il y a des malades dans ma paroisse, et personne ne m'a prévenu ! s'écria le desservant alarmé.

— Oh ! rassurez-vous, monsieur le curé, reprit l'orpheline avec un léger sourire, et ne prenez point souci de cela, je vous prie. On n'est malade à Saint-Xist que de l'ennui de ne pas vous y voir.

— En effet, mademoiselle, je suis bien coupable ; mais j'attendais, pour aller visiter mes paroissiens, d'être installé aux Récollets. Après avoir vu ces braves gens chez eux, il m'eût été si doux de les recevoir à la cure !

— Quand pensez-vous qu'arrivera Mme Courbezon ?

— Hélas ! je n'ai pas eu de nouvelles depuis huit jours.

— Mais, monsieur le curé, si vous tenez à vous fixer tout de suite au presbytère, rien au monde n'est plus facile : je puis, aujourd'hui même, vous y

arranger une chambre avec des meubles dont je ne me sers pas...

— Non, Cécile, interrompit l'Avocat, ce n'est vraiment point la peine de mettre tout sens dessus dessous à Saint-Xist. Puisque M. le curé a attendu *ses affaires* pendant un mois, il les attendra bien encore quelques jours.

— Fumat a raison, mademoiselle : ma mère ne peut tarder à arriver.

— D'ailleurs, monsieur le curé, vous mourriez d'ennui tout seul dans cette ruine, continua le Sanégrol. C'est si triste dans une maison de trouver partout visage de bois!

— Oh! mon ami, la solitude a pour moi des charmes inexprimables! dit le vieillard, jetant sur les Récollets un œil d'envie. — Puis il murmura : Dieu habite dans le silence, « *Deus est absconditus* ».

— Monsieur le curé, dit Cécile, qui avait lu dans les yeux du vieillard ses secrets désirs, le déménagement de quelques meubles ne peut causer chez moi aucun dérangement sérieux. Je vais donc, avec votre permission, meubler votre chambre à coucher, et, dès demain, jour de la Toussaint, vous pourrez habiter définitivement les Récollets.

— Mais, s'écria Fumat impatienté, M. le curé ne pourra pas faire bouillir son pot lui-même.

— Je l'entends certes ainsi! répliqua Sévéraguette, et je pense bien que M. Courbezon, qui vous a fait l'honneur de s'asseoir un mois à votre table, ne refusera pas de prendre quelques repas à la mienne.

— Mademoiselle, j'accepte vos meubles de grand cœur, dit le vieillard avec une touchante simplicité; quant aux dîners, nous verrons; je n'ai besoin pour

vivre que d'une poignée de châtaignes, et les faire cuire, vous le savez, n'est ni long ni difficile.

— Vous me promettez du moins, monsieur le curé, de venir souper à Saint-Xist demain au soir?

— Allons, je vous promets cela.

— Fumadou, je vous charge d'amener M. le curé chez moi. Je pense bien que vous me ferez le plaisir de souper aussi à la maison avec nous. »

Le Sanégrol, qui était au moment de se fâcher tout rouge, désarmé par cette invitation, à laquelle il ne se fût jamais attendu, sourit agréablement à Cécile et lui fit un geste non équivoque d'acceptation et de reconnaissance; puis, tandis que l'orpheline, joyeuse, descendait vers Saint-Xist, il attaqua bravement la montée de Sanégra. Le vieux desservant le suivit, triste et pensif.

. . . . . .

III

Cécile Sévérac était une jeune fille de vingt-deux ans environ; sa tête manquant absolument de lignes, elle n'était pas belle à la juger d'après l'idée qu'on se fait ordinairement de la beauté chez la femme; mais si, négligeant les détails de sa physionomie, on s'en rapportait à l'effet général, malgré sa bouche grande, son nez trop recourbé, ses pommettes saillantes, on s'apercevait vite que Sévéraguette n'était pas sans avoir son charme. Il résultait de l'ensemble de ses traits irréguliers je ne sais quelle douceur irrésistible qui vous attachait, en vous révélant l'existence d'une âme neuve, immaculée. A mesure qu'on regardait davantage son front légèrement bombé, qu'illuminaient les rayons ineffables de la

pudeur, on se sentait soi-même envahi par un sentiment de calme profond, de divine pureté. Le visage placide et suave de Cécile, avec ses yeux bruns, dont deux paupières paresseuses, frangées de longs cils noirs, voilaient éternellement l'éclat, la faisait ressembler, non à ces vierges trop idéales des peintres italiens, mais à ces vierges plus humaines des peintres flamands, chez lesquelles, à travers l'ange, on peut encore entrevoir la femme. Du reste, si Sévéraguette tenait à la terre par des regards dont elle n'était pas maîtresse de modérer l'ardeur, le ton blanc et mat de ses joues attestait toute une vie passée dans la prière et le recueillement mystique. Évidemment cette créature primitive, pleine de parfums, qui brillait encore de tout son rayonnement céleste, n'avait pas affronté les vents orageux du monde. Sévéraguette, en effet, depuis l'âge de dix ans, était restée enfermée au couvent des sœurs de Sainte-Croix, à Bédarieux. Sa mère, — une Mécanne! — en consentant à se priver d'elle, avait cédé à ce penchant d'ambition qui, comme nous l'avons fait observer, troublait l'esprit à toute cette famille.

Cécile étant l'unique héritière de la maison, la Sévéraguette l'avait mise au couvent dans l'espoir qu'étant bien élevée elle pourrait, plus tard, épouser un médecin ou un notaire de la ville. Aussi la rappela-t-elle auprès d'elle avec un regret infini, quand, après la mort de Martin Sévérac, Marianne se trouva tout à coup seule et malade. Cécile, occupée à soigner sa mère, ne sortant guère que pour aller à Camplong se confesser à M. l'abbé Ferrand, directeur des religieuses de Bédarieux et de leurs élèves, ne perdit rien des charmes discrets et voilés que lui avait communiqués la solitude du couvent. Libre à

Saint-Xist comme à Bédarieux de prier et de se recueillir, elle continua la vie de contemplation à laquelle les sœurs de Sainte-Croix avaient de bonne heure façonné son âme tendre et pieuse. De cette existence intime, cachée, provenait une sorte de grâce angélique qui enveloppait et faisait rayonner pour ainsi dire toute cette jeune fille. C'est cette grâce intraduisible, dont la voix, les gestes se faisaient les innocents complices, qui avait si fort bouleversé le Sanglier, quand tout d'abord il était venu à Saint-Xist avec sa mère, et qui le tenait encore, à cette heure, haletant et fasciné.

[Le repas, auquel Cécile Séverac avait convié l'abbé Courbezon et Fumat, fut plein de froideur et de gêne. La Pancole, irritée que son fils n'eût pas été invité, inquiétée par la présence de Fumat, faisait à tous grise mine. L'abbé, sombre et préoccupé, ne tarda donc pas à quitter la table.]

Quand Sévéraguette vit ses hôtes au moment de sortir, elle tenta un effort sur elle-même, et s'approchant de l'abbé Courbezon :

« J'espère, monsieur le curé, lui dit-elle, que, jusqu'à l'arrivée de madame votre mère, vous voudrez bien maintenant nous faire le plaisir, à ma tante et à moi, de prendre vos repas chez nous. Fumat est un égoïste, et certainement je lui en veux de nous avoir jusqu'ici privées de vous voir à Saint-Xist. Vous êtes un peu le curé de Sanégra, 'en conviens; mais vous êtes beaucoup plus le curé de Saint-Xist, il me semble.

— Pardonnez à cet excellent Fumat de m'avoir presque mis sous clef, mademoiselle, et laissez-moi vous remercier de vos bontés. Hélas! si ma mère tarde encore, je serai obligé de penser à prendre

une gouvernante.... O mon Dieu! quand arrivera-t-elle, ma pauvre chère mère? » ajouta-t-il avec une poignante mélancolie.

Il descendit le perron suivi de l'Avocat, et bientôt ils disparurent dans le brouillard qui se levait, avec les étoiles, le long du ruisseau de Pierre-Brune.

« Oh! ma tante, dit Cécile revenant toute radieuse vers la Pancole, quel brave curé nous avons!

— Va donc! tu ne sais pas encore ce qu'il cache sous son bonnet, répondit sèchement la Boussagole.

— Comment! vous ne trouvez pas que M. Courbezon a l'air d'un saint?

— Tout ce qui brille n'est point or, ma fille. Est-ce qu'on connaît jamais ces robes noires!

— Bonsoir, ma tante, je vous laisse.

— Alors, tu te couches comme les poules, ce soir? Est-ce que tu veux faire le tour du cadran, par exemple?

— Peut-être bien... N'êtes-vous pas de trop mauvaise humeur, à cette heure, pour causer?

— Oh! pour ça, oui, Cécile, tu ne te trompes point, je suis de mauvaise humeur, dit la Pancole avec un accent plein d'amertume.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? demanda Sévéraguette, qui devinait les motifs de la tristesse sombre de sa tante.

— Tu oses me demander pourquoi, fillette?

— Oui, ma tante, j'ose vous demander pourquoi, et je vous prie de me le dire, répliqua la jeune orpheline prenant un visage de plus en plus sévère.

— Oh! murmura la perfide Boussagole avec une émotion toute feinte, si ma malheureuse Sévérague n'était pas couchée là-bas tout de son long dans le

cimetière, les choses ne se passeraient pas ainsi chez elle!

— Ma tante Pancole, dit Cécile, dont les yeux se remplirent de larmes soudaines, vous êtes cruelle, et vous me faites expier bien chèrement le plaisir que j'ai eu aujourd'hui. Si ma mère vivait, sachez-le, les choses se passeraient comme vous voyez, car elle m'aimait, elle, et ne trouvait jamais rien à reprendre dans ma conduite. »

Elle était sur le point de rentrer dans sa chambre, quand un pas lourd, qu'elle reconnut pour celui de son cousin, résonna sur les degrés du perron. La Pancole courut à la porte, l'ouvrit et le Sanglier, sombre, les traits bouleversés, l'œil enflammé, parut. Sans saluer sa cousine, sans articuler son *bonsoir* habituel, il alla s'asseoir près du feu et y resta immobile, sans parole.

« Il me semble, Justin, dit Sévéraguette, que je vous avais prié de venir plus rarement à Saint-Xist?

— Oui, vous m'avez chassé de chez vous pour être plus libre de vous marier avec l'Avocat. »

Cécile ouvrit de grands yeux étonnés : elle n'avait jamais songé à devenir la femme du conseiller de Sanégra.

« Justin, dit-elle après une pause, je ne pense pas à épouser Antoine Fumat, je vous le jure.

— Et qui épouserez-vous alors? »

Sévéraguette ne répondit pas.

« Pourquoi l'Avocat vient-il souper ici? reprit Pancol, je l'ai vu dévaler de chez vous en se frottant les mains de contentement.

— C'est à Fumat que nous devons un prêtre; tout le monde l'avait déjà fêté dans la paroisse; ne devais-je pas l'inviter à mon tour?

— Dieu me damne! grommela le Sanglier, vous ne m'invitez pas, moi!

— Parce que vous, vous vous êtes opposé de toutes vos forces à la nomination de notre curé.

— Je pensais que, vous mariant avec moi, vous viendriez demeurer à Boussagues; or, il y a un curé à Boussagues. »

Sévéraguette hésita.

« J'ignore, dit-elle enfin, si, même en vous prenant pour mari, j'aurais le courage d'abandonner ma maison. D'ailleurs, je ne suis pas encore votre femme, Justin, et vous auriez dû penser à cela durant les séances du conseil municipal.

— Mais vous la serez, ma femme, n'est-ce pas, Sévéraguette? dit le Sanglier avec une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Je ne sais encore; dans tous les cas, ce n'est pas en me désobéissant comme vous le faites que vous pourrez mériter ma main.

— O ma cousine! s'écria Pancol tombant aux pieds de Cécile par un mouvement de passion irrésistible, je vous le promets, je ne reviendrai à Saint-Xist que lorsque vous m'y appellerez. »

La jeune orpheline prit sa lampe et courut s'enfermer dans sa chambre.

Cécile se trouvait dans une singulière situation morale. Sans être le moins du monde attirée vers Pancol, elle se croyait obligée de l'épouser. Il lui semblait que repousser son cousin pour se donner à un autre, ou simplement pour suivre ses goûts, qui l'éloignaient du mariage, c'était désobéir à sa mère. Certes, la Sévérague avait autrefois rêvé pour sa fille un autre mari, et Cécile n'ignorait pas par quelles sollicitations de tous les instants la Pancole et le maire Mécanne avaient fini par vaincre

la résistance de sa mère mourante; mais enfin, sa mère ayant parlé, elle devait se résigner à sa volonté dernière. Pénétrée de ces idées d'obéissance posthume, Sévéraguette se levait tous les matins résolue à consommer l'acte qui devait à jamais fixer sa vie. Chaque jour, après avoir prié, elle sortait de sa chambre toute disposée à annoncer la bonne nouvelle à sa tante; mais jusqu'ici elle n'avait pu articuler une parole : la vue de la Pancole la glaçait. L'œil avide de la Boussagole se promenant sur toutes choses, témoignait trop visiblement de ses préoccupations intimes, et, sans le vouloir, la jeune orpheline avait, à la longue, deviné les vrais motifs du séjour de sa tante à Saint-Xist. Évidemment, ce n'était ni l'affection ni le dévouement qui l'y retenaient, mais l'espoir de satisfaire sa convoitise. Cette idée, réconfortée à toute heure par d'incessantes observations, en navrant Sévéraguette dans son cœur, avait, malgré elle, battu en brèche ses scrupules. Aussi, un jour que sa tante lui reprochait avec âpreté de dépenser trop d'argent à orner la nouvelle église, trouva-t-elle le courage de dire à Justin de rendre ses visites moins fréquentes. La Pancole donc, en mettant trop de zèle à préparer à son fils son entrée dans cette riche maison de Saint-Xist, le vrai fromage de Hollande de la fable, lui en fermait au contraire la porte par son avarice et sa cupidité trop manifestes. Maintenant, la volonté de sa mère, au lieu d'être un ordre pour Cécile, se transformait peu à peu en simple souvenir, et bientôt il suffirait d'une parole, d'un regard, d'un geste, pour que, les répugnances de la jeune fille prenant le dessus, elle rompît ouvertement, malgré sa timidité, avec sa tante et son cousin.

[Restés seuls, Justin Pancol et sa mère échangèrent leurs doléances. Justin n'avait en tête que son amour et sa jalousie; mais la Pancole, toute à son avarice, se plaignait déjà de voir Cécile faire trop grand accueil à l'abbé Courbezon. Au reste, en femme de précaution, elle a songé à sauver le plus possible dans ce pillage qui la navre; et elle force son fils à accepter trois cents francs qu'elle a *économisés* sur le produit de la vente du vin et du blé de Séveraguette.

L'abbé Courbezon cependant s'était rendu à Bédarieux pour assister à la conférence mensuelle dans laquelle les curés du canton discutaient des questions de théologie et de morale. Ses confrères, qui n'ignoraient pas son passé, lui réservaient une triste réception.]

IV

L'abbé Courbezon arriva l'un des premiers à la conférence. En entrant dans le salon du doyen, il salua les trois ou quatre membres déjà réunis, puis s'assit timidement sur une des chaises disposées autour d'une grande table ronde recouverte de livres et de papiers. Quoique peu habitué aux égards de ses confrères, obstinés à ne voir en lui qu'un homme frappé par les foudres de l'évêché, il fut néanmoins surpris de ne pas même les voir se retourner pour lui rendre son salut. Cet accueil glacial le navra. Replongé subitement dans des souvenirs auxquels il essayait d'échapper, ce saint homme revit en un clin d'œil le tableau de sa vie pleine de misères de toutes sortes; il revit sa soupente nue de la ruelle d'Aigrefeuille, sa mère contrainte à travailler pour se nourrir, sa sœur peut-être mourante. En ce moment, lui si fort pour endurer toutes les souffrances, se sentit prêt à plier

sous le faix. Abandonné de ses frères, rejeté par eux, peut-être méprisé, une fois encore il douta s'il n'était pas une brebis galeuse dans le troupeau de Jésus-Christ. Cette pensée, qui traversa son esprit comme un éclair sinistre, fit perler des gouttes de sueur froide à son front. Craignant de défaillir, il sortit brusquement de la salle des conférences, et courut à l'église demander assistance à Dieu.

Après avoir passé quelque temps en prière, l'âme réconfortée, il rentra au presbytère. La conférence était ouverte, et, sauf deux sièges, tous étaient occupés autour de la table. L'abbé Michelin, curé-doyen de Bédarieux, avait la parole. Le desservant de Saint-Xist, tout confus d'arriver quelques minutes trop tard, se coula, marchant sur la pointe des pieds, entre deux de ses confrères, et s'assit sur une des chaises vides. Au bruit qu'il fit pour se rapprocher de la table, le président tourna vers lui un regard irrité.

« Monsieur Courbezon, lui dit-il, vous interrompez la conférence; vous étiez pourtant prévenu qu'elle commence à onze heures précises. Tâchez, je vous prie, si vous ne voulez pas que Monseigneur en soit informé, d'être plus exact à l'avenir. »

Le pauvre vieux prêtre, vers qui convergèrent tous les regards, ne trouvant pas un mot d'excuse, baissa la tête. Le doyen reprit le fil de son discours. Mais il finissait à peine sa première phrase, que la porte s'ouvrit avec fracas, et l'abbé Montrose, curé de Saint-Martin d'Orb, entra, souriant, guilleret, tout aise. La conférence fut suspendue. Tous les membres de l'assemblée, y compris le président, se levèrent, entourèrent le nouveau venu, l'embrassèrent, l'accablèrent de cajoleries. L'abbé Courbezon, lui-même, pour céder à l'entraînement géné-

ral, s'inclina devant l'abbé Montrose, qui lui tourna brusquement le dos. On se rassit, et le tumulte occasionné par la soudaine irruption du desservant de Saint-Martin d'Orb, cessa.

Cependant, l'abbé Montrose, debout au milieu du salon, attendait que l'abbé Courbezon, assis, sans le savoir, à la place qu'il occupait d'ordinaire aux conférences, lui rendît sa chaise, et le curé de Saint-Xist restait immobile. Irrité de ce manque de déférence, il lui frappa légèrement sur l'épaule.

« Monsieur, lui dit-il, je ne savais pas que Mgr l'évêque, mon oncle, en vous octroyant la paroisse de Saint-Xist, vous eût du même coup octroyé mon siège à la conférence. »

L'humble desservant, abasourdi, se leva vivement, s'inclina de nouveau devant le neveu de Monseigneur, et alla s'asseoir tout honteux sur la dernière chaise inoccupée.

« C'est la place de M. le curé de Camplong, reprit M. Montrose, le sourire de la moquerie sur les lèvres.

— M. Ferrand ne viendra peut-être pas aujourd'hui à cause de sa mauvaise santé, dit le doyen; M. Courbezon peut donc s'asseoir. A la prochaine conférence, il trouvera la chaise de la paroisse de Saint-Xist. »

Il allait continuer son fameux discours, interrompu déjà deux fois, quand un petit homme maigre et pâle se glissa dans le salon.

« Monsieur Courbezon, dit le neveu de l'évêque, voici M. le curé de Camplong. »

Le vieux prêtre offrit son siège à M. Ferrand.

« Comment donc! monsieur l'abbé, s'écria le curé de Camplong, lui serrant les mains comme à un vieil ami, restez assis, je vous prie.

— Mais c'est votre place, monsieur; d'ailleurs, il n'y a pas d'autre chaise ici pour vous.

— S'il n'y avait pas d'autre chaise dans le presbytère, monsieur le chanoine, répondit l'abbé Ferrand jetant à ses confrères un regard de reproche, je me tiendrais debout par respect pour votre âge et pour vos vertus. Mais ne vous mettez pas en peine, notre doyen a plus de dix-huit chaises dans sa maison. »

Et, tandis que tous les membres de la réunion, confondus par l'accueil plein de cordiale condescendance que le prêtre le plus distingué du diocèse faisait à l'homme qu'ils avaient dédaigné, commençaient à sourire avec bienveillance à l'abbé Courbezon, M. Ferrand entrait familièrement dans la chambre à coucher du curé de Bédarieux, et en rapportait un magnifique fauteuil.

« Maintenant, monsieur Courbezon, dit-il, je vous invite à me céder ma chaise; vous serez mieux dans ce fauteuil. Après M. le doyen, vous êtes digne d'occuper ici la première place. »

Le pauvre curé de Saint-Xist, rougissant comme un enfant, leva sur l'abbé Ferrand ses beaux yeux où se peignait, à travers les larmes, une indicible reconnaissance, et, sans hésiter, prit le siège qui lui était présenté.

« Serrez vos chaises, messieurs! » dit le curé de Camplong d'un ton de voix impérieux.

Chacun se colla contre son voisin, et l'abbé Courbezon, au grand ébahissement de tous, fut placé par M. Ferrand juste en face du président.

[Prêtre de mœurs austères et de haute science, auteur de travaux remarquables, l'abbé Ferrand avait pris sur ses confrères de l'autorité morale; naguère, il avait refusé le poste de grand-vicaire et, par cet acte de

désintéressement, s'était assuré vis-à-vis de l'évêque même une sorte d'indépendance.

La conférence finie, il emmena l'abbé Courbezon sur une promenade déserte, voulant dans un entretien intime le faire profiter de son expérience des hommes et des choses du pays.]

« Mon frère, lui dit-il, ou bien mon père, car vous méritez ce nom à tous les titres, je vous ai mené en cet endroit écarté pour vous dire, tout de suite et sans témoins, quelle doit être votre conduite dans ce nouveau pays vis-à-vis de vos paroissiens et de vos confrères que vous ne connaissez point encore. Vous allez peut-être me trouver bien présomptueux d'oser vous donner des conseils; mais ma vie tout entière, passée au sein de ces montagnes et au milieu des hommes que vous venez de voir, m'autorise, sinon à vous imposer mes idées, du moins à vous communiquer les choses que l'expérience m'a apprises. Je sais vos malheurs. Me trouvant à Montpellier, il y a des années, la sœur Sainte-Marie, de l'Hôpital Général, crut que je jouissais de quelque crédit auprès de Monseigneur, et, après m'avoir raconté les vicissitudes de votre vie dans les plus intimes détails, me pria de voir Sa Grandeur pour obtenir votre réintégration dans le saint ministère. J'allai en effet à l'évêché, mais Monseigneur, dont vous connaissez le caractère inflexible, me laissa partir sans me rien accorder.... Enfin, vous voilà rentré dans le service actif de l'Église, Dieu soit béni! Seulement il faut désormais y rester, y rester jusqu'à la fin. Il serait triste, à votre âge, et quand tout le monde ignore le bien immense que vous avez fait à la religion et au prochain, de vous voir quitter cette troisième paroisse. Ne donnez donc aucune prise à notre évêque. Monseigneur vous a

frappé à regret, c'est incontestable; mais il n'hésiterait pas à vous frapper encore, si, méconnaissant sa volonté, vous alliez vous précipiter dans de nouveaux embarras pécuniaires. Depuis le rétablissement de notre sainte religion, le clergé du diocèse de Montpellier conserve une admirable tenue. Ce haut sentiment de dignité personnelle qu'ici chaque prêtre apporte dans sa conduite, est dû au frein de la discipline ecclésiastique, rétablie, dès 1802, par Mgr Le Kalonec, dans toute sa rigueur primitive. Quinze ans se sont écoulés, et aucun des scandales qui ont affligé les diocèses voisins n'a éclaté chez nous. Aussi notre évêque est-il fier de son clergé, et, soyez-en convaincu, c'est uniquement à la peur d'en voir l'honneur terni qu'il a sacrifié en appesantissant sa main sur vous. Vos dettes à Saint-Chinian, à Villecelle, contractées toutes, il est vrai, dans le but le plus charitable, pouvaient néanmoins d'un jour à l'autre vous mener devant les tribunaux et vous faire condamner... Monseigneur n'a pas voulu qu'un de ses prêtres eût à rougir devant la justice humaine, et il s'est montré impitoyable. N'allez pas croire maintenant, monsieur l'abbé, que pour vous avoir si sévèrement traité, notre évêque ne fît pas le plus grand cas de vos vertus, n'estimât votre caractère. Mgr Le Kalonec vous aime, au contraire, je le sais, et ne vous eût jamais retiré le titre de desservant de Villecelle, s'il n'eût écouté que son cœur. Malheureusement nous vivons dans des temps où l'Église a besoin, pour continuer son œuvre divine dans le monde, de se tenir fortement attachée à la logique de ses idées. Il était réservé à la Révolution française de nous prouver qu'avec le cœur on commet de sublimes imprudences, et que c'est avec la tête seule qu'on gouverne.

— O monsieur le curé, s'écria le pauvre abbé Courbezon transporté par l'éloquence fiévreuse du théologien, comme je dois avoir affligé Monseigneur, et qu'il a eu raison de m'arracher de mes deux paroisses de Saint-Chinian et de Villecelle, comme on déracine du sol une plante malfaisante et empestée!

— Voyons, monsieur Courbezon, poursuivit l'abbé Ferrand prenant par un mouvement affectueux les mains du vieux prêtre dans les siennes, vous avez eu tort, dites-vous, puisque Monseigneur a deux fois censuré votre conduite. Il s'agit donc, aujourd'hui, de ne plus retomber dans vos anciennes fautes. Les paysans de ces environs, particulièrement ceux de votre paroisse, sont câlins et fourbes. Ne vous fiez pas à leurs démonstrations : tout n'est qu'extérieur chez ces hommes durs et avares. Voyez-les quand ils seront malades, mais ne vous prodiguez pas : ils deviendraient familiers et vous ne feriez aucun bien. Il faut inspirer de la crainte à vos ouailles, si vous voulez qu'elles s'attachent à vous. A Villecelle-Mourcairol, où vos bienfaits ont laissé de si glorieuses traces, vous eûtes affaire à des gens simples et bons; ici, les paysans sont rusés et railleurs. Tenez, pour ne vous citer qu'un exemple, vous avez à Sanégra un homme qui, s'il eût fait des études, eût été un diplomate consommé. Vous ne sauriez croire avec quelle habileté Antoine Fumat, au milieu des plus grandes difficultés, a mené l'affaire de l'érection de Saint-Xist en paroisse. Fumat aimerait, dit-on, Cécile Sévérac, une de mes pénitentes, et ce serait son amour pour cette pieuse jeune fille qui lui aurait donné l'énergie de tout entreprendre. Quel qu'ait été le motif de sa belle action, il n'en a pas moins montré dans son exécu-

tion une admirable souplesse de caractère unie à une fermeté d'esprit peu commune. Soyez circonspect avec cet homme; il sera votre premier ami dans la paroisse, mais avec le naturel que je lui connais, il deviendrait votre ennemi le plus acharné, si jamais la religion vous forçait à le heurter dans sa vanité ou dans ses intérêts. Vous allez trouver une église pauvre; ne vous avisez pas surtout, mon ami, de demander aux paysans de l'argent pour l'orner ou l'agrandir. Vous les trouveriez probablement disposés à faire des sacrifices, ils signeraient même des listes de souscription; seulement, le jour où les mémoires des entrepreneurs pleuvraient au presbytère, le blé aurait manqué, les châtaignes se seraient vendues à vil prix, les vignes auraient été grêlées, enfin, ils inventeraient mille raisons pour ne pas vous donner un sou. Alors, monsieur le curé, vous voyez ce qui arriverait : vous vous retrouveriez plongé dans vos misères d'autrefois, et Monseigneur aurait encore le droit de se plaindre. Notre évêque saura par son neveu tout ce que vous faites, pensez-y! Soyez réservé avec tous nos confrères, et avec l'abbé Montrose particulièrement. Il ira sans doute vous voir à Saint-Xist; recevez-le simplement, dignement, vous souvenant surtout alors que, si la parole est d'argent, le silence est d'or. Sans doute il est pénible de falloir ainsi se contraindre au milieu des siens, et personne plus que moi ne souffre de cette gêne; mais elle est indispensable dans notre diocèse pour y fournir une carrière sans trouble, sans ennui. Il serait cruel pour votre vieille mère, et désolant pour moi qui vous aime, que votre grand cœur vous précipitât de nouveau dans l'horrible situation du prêtre inutile à l'Église. Modérez donc ces instincts

de votre âme qui vous poussent sans cesse à vous dévouer au delà de vos forces. Il est honteux de l'avouer, mon frère, mais nous vivons dans un siècle où tout, même le bien, doit être pratiqué avec mesure. Les passions extrêmes, bonnes ou mauvaises soient-elles, épouvantent notre société, qui ne veut être ni profondément pervertie, ni profondément religieuse, mais qui veut flotter paresseusement entre le vice et la vertu. Hélas ! les grandes organisations s'effacent avec les croyances, et nous courons de toutes parts à l'indifférentisme. Évidemment, si Dieu nous avait suscités pour le grand œuvre de régénération à accomplir, il n'eût pas souffert que vous fussiez broyé par le malheur, comme le froment par la meule, et que la maladie m'enlevât jour à jour mes forces; car vous le voyez, mon ami, la vie m'échappe. Dieu n'a pas pensé à nous, il ne nous a pas jugés assez vaillants. Contentons-nous donc de faire pour sa gloire ce qui est en notre puissance, sans rien tenter au delà. D'autres viendront avec la redoutable mission de renouveler la face du clergé et du monde. »

[Après avoir ainsi parlé, l'abbé Ferrand invita son vieux confrère à revenir chez le doyen pour y dîner, selon l'usage, avec les autres curés du canton. Comme l'abbé Courbezon déclinait cette offre, l'abbé Ferrand pensa qu'il était gêné par quelque scrupule de discrétion et lui dit pour le mettre à l'aise :]

« Alors, venez dîner !... Du reste, ce repas ne vous oblige à aucune reconnaissance envers M. Michelin ; vous le payerez quatre francs, comme chacun de nous.

— Quatre francs ! » s'écria l'abbé Courbezon tout troublé.

M. Ferrand le considéra avec étonnement.

« Comment, lui dit-il, est-ce que vous manquez d'argent?

— Je vous assure, mon ami, que je n'ai aucune envie de dîner.

— Monsieur Courbezon, reprit le curé de Camplong, lui serrant plus étroitement le bras, en ce moment vous m'affligez beaucoup.

— Moi! balbutia-t-il; et pourquoi, mon noble ami?

— Parce que vous manquez de confiance en moi. »

L'abbé Courbezon devint tout tremblant.

« Monsieur le curé, lui dit l'abbé Ferrand avec une gravité affectueuse, parlez-moi franchement : vous n'avez pas quatre francs dans votre bourse.

— Cela est vrai, murmura le vieillard, baissant la tête.

— Vous êtes donc parti de Montpellier sans argent?

— J'avais vingt-cinq francs quand j'ai quitté Montpellier.

— Vingt-cinq francs! Et comment avez-vous vécu depuis votre arrivée à Saint-Xist?

— Je mangeais chez un de mes paroissiens, chez Antoine Fumat.

— Vos vingt-cinq francs vous restent alors?

— Hélas! non, monsieur le curé.

— Vous les avez donnés aux pauvres?

— Oh! pas les vingt-cinq francs tout entiers, puisque j'ai dépensé six francs pour mon voyage de Montpellier à Saint-Xist, et qu'il me reste encore dix-huit sous.

— Dix-huit sous! voilà tout ce que vous possédez? »

Il fit un signe de tête affirmatif.

« Mais comment espérez-vous vivre pendant deux mois, car votre mandat n'écherra pas avant deux mois?

— Bah! je vivrai bien : j'ai un superbe jardin, et les paysans m'ont déjà donné des châtaignes.

— Et votre mère, la condamnerez-vous à ce régime? »

A ces mots, le curé de Saint-Xist leva sur son confrère des yeux humides et se tut. Ils entrèrent dans le presbytère.

« Il est impossible, continua l'abbé Ferrand, que votre mère, à son âge, supporte vos privations.

— Hélas! elle a déjà tant souffert! » balbutia le vieux prêtre. Et de grosses larmes, qu'il fit de vains efforts pour retenir, arrosèrent ses joues blêmes et crevassées.

Le curé de Camplong luttait depuis longtemps lui-même contre l'émotion. Il fut vaincu. Il attira le curé de Saint-Xist dans la chambre à coucher du doyen.

« Mon ami! mon père! lui dit-il en tombant à ses pieds, le visage inondé de pleurs, donnez-moi votre bénédiction. »

L'abbé Courbezon, tout bouleversé, le bénit.

« Maintenant, dit le grand théologien se relevant, accordez-moi une autre grâce : voici deux cents francs que je destinais à l'achat de la *Collection complète des Conciles*, acceptez-les. Je puis me passer encore de cet ouvrage pour mes travaux. »

Le vieux prêtre hésitait.

« Au nom de Dieu, au nom de votre mère, dit l'abbé Ferrand, ne me refusez pas le bonheur de vous venir en aide. »

L'abbé Courbezon, la tête perdue, prit l'argent, pâlit horriblement et tomba évanoui sur une chaise.

« Au secours! au secours! » cria le curé de Camplong.

Les ecclésiastiques de la conférence, réunis tous dans la salle à manger, accoururent en foule. Le curé de Saint-Xist fut rappelé à lui-même.

« Qu'y a-t-il donc? demandèrent les desservants étonnés, qu'y a-t-il donc?

— Il y a, répondit M. Ferrand dont le regard flamboyait, qu'un saint est entré ce matin dans cette maison, et que les siens n'ont pas voulu le recevoir, comme Jean l'Évangéliste le dit du Précurseur : « *Et sui eum non receperunt.* »

[Quand l'abbé Courbezon arriva à Saint-Xist, Fumat l'attendait sous le porche du presbytère. Inquiet, depuis qu'il ne tenait plus le curé en chartre privée, le rusé paysan avait hâte de savoir si l'abbé Courbezon serait ou non disposé à s'entremettre près de Sévéraguette et à le servir dans ses projets de mariage. Il n'osa aller droit au fait : « Sévéraguette, disait-il, est bien à plaindre; on veut lui faire épouser son cousin Pancol qu'elle n'aime pas et qui est ruiné et endetté ». Et il insinuait que M. le curé devrait bien intervenir pour empêcher sa jeune paroissienne de s'engager dans ce mauvais pas. Mais l'abbé Courbezon, tout plein encore des conseils de l'abbé Ferrand, l'arrêta net : Ce n'était pas son rôle, dit-il, de se mêler de ces questions de mariage. Et il congédia Fumat qui partit fort mécontent, mais sans oser souffler mot.

Assez maître de lui pour dissimuler son dépit, le lendemain il accompagna le vieux prêtre dans les visites qu'il voulait faire aux habitants. Les paysans étaient alors occupés à faire sécher leurs châtaignes dans leurs séchoirs de la montagne; et la tournée se prolongea ainsi assez tard.]

Enfin, vers les cinq heures, à la tombée de la nuit, l'abbé Courbezon entrait dans le dernier séchoir, tapi contre un rocher au sommet de la colline de Sanégra. Ce séchoir était le plus misérable de tous, car les murailles en pisé, vermoulues, crevassées de toutes parts, semblaient au moment de s'ébouler.

« Mon Dieu! s'écria l'abbé Courbezon, cette maison n'est pas solide.

— Je le sais bien, monsieur le curé, répondit une grande femme pâle qui distribuait la soupe à trois enfants affamés; mais je suis trop pauvre pour la faire arranger. Hélas! si Pierre n'était pas mort encore!....

— Pierre! murmura le vieillard se souvenant que sa mère l'appelait de ce nom. C'était votre mari, sans doute? »

La pauvre femme se taisait. Alors, le Sanégrol raconta au curé que Pierre Cassarot avait été brûlé dernièrement par le feu grisou dans la mine de Sainte-Barbe, à Graissessac, et que sa veuve, chargée de trois enfants, dont deux en bas âge, vivait dans la plus affreuse misère.

« Vous avez des châtaignes? demanda l'abbé.

— J'ai seulement une trentaine d'arbres dans la combe du Mas-du-Saule, puis j'ai glané chez le brave monde avec les petits, répondit la veuve.

— Cassarotte, dit le curé s'asseyant sur une escabelle auprès du feu et attirant les enfants sur ses genoux, mettez trois pommes de terre et un oignon à cuire sous la cendre; je soupe ce soir ici.

— Vous, monsieur le curé, vous! s'écria la paysanne, ouvrant de grands yeux pleins d'étonnement et de larmes.

— Oui, Cassarotte, je soupe chez vous : n'êtes-vous pas la plus pauvre de mes paroissiennes ?

— Hélas ! balbutia-t-elle.

— Mais, monsieur le curé, dit l'Avocat, que cette brusque décision du vieillard humiliait, je pensais que...

— Fumat, je ne suis heureux qu'avec les enfants et les pauvres, permettez-moi donc de rester ici ce soir.

— Pour lors, monsieur le curé, il faudra que je demeure aussi, car je ne puis, par cette nuit noire comme la gueule d'un loup, vous abandonner dans nos mauvais chemins. — Cassarotte, voulez-vous ajouter un oignon de plus pour moi ?

— Certainement, Fumadou », s'écria-t-elle toute confuse et toute heureuse.

Elle choisit ses plus grosses pommes de terre, ses plus beaux oignons doux et les enterra sous la cendre ; puis elle sortit d'un bahut — ce séchoir lézardé était son unique habitation — une serviette en loque, un gros pain fait de seigle et de châtaignes, et ranima le feu près de s'éteindre.

Pendant tout le souper l'abbé Courbezon ne cessa de consoler la veuve et de caresser ses enfants.

« Je voudrais bien voir vos châtaignes », dit-il quand il eut mangé son oignon.

La Cassarotte dressa une échelle contre la muraille du séchoir, et le curé monta avec le Sanégrol, qui tenait un rameau d'olivier sec allumé. Le vieux desservant passa la main dans le tas de châtaignes et descendit.

« Il n'y a pas longtemps que vous les chauffoz, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Depuis hier matin, comme tout le monde, monsieur le curé ! mais je ne les ai pas *poussées*

beaucoup, car le charbon me manque Hélas! il est si cher!

—Comment! votre mari est mort dans les mines et on refuse de vous donner du charbon gratuitement?

— On m'a promis du *nerbi*[1] », dit la Cassarotte.

Un si profond dénûment de toutes choses navra le cœur du vieux prêtre.

« Fumat, dit-il serrant les mains du conseiller municipal dans les siennes, voici une bonne action à faire, et vous la ferez, j'en suis sûr. Vous avez à peu près jugé ce qu'il y a de châtaignes là-haut; vous allez les mettre à sécher avec les vôtres, et, quand les *châtaignons* seront vendus, vous remettrez à la Cassarotte l'argent qui lui reviendra. »

Le Sanégrol grimaça légèrement, mais il ne sut refuser.

« Quant à vous, brave femme, ajouta l'abbé Courbezon, je ne veux pas que vous habitiez plus longtemps cette masure : elle s'écroulerait, un beau matin, sur vous et sur vos enfants. J'ai de la place aux Récollets pour vous loger avec votre famille. Du reste, il me faut bien quelqu'un pour me préparer mes repas jusqu'à l'arrivée de ma mère.... Lorsqu'elle sera ici, vous l'aiderez, car elle a quatre-vingts ans, la pauvre femme! C'est donc convenu, je vous attendrai demain matin à la cure. Je charge Fumat de déménager votre mobilier.

— O monsieur le curé, s'écria la pauvre veuve tombant aux pieds du vieillard et lui baisant les mains avec respect, vous êtes le bon Dieu!... Féli-

1. *Le nerf*, en patois languedocien *lou nerbi*, est un charbon mêlé de pierres crues qui, ne pouvant être mis dans le commerce, est livré à vil prix aux habitants de ces montagnes.

cien! Jeannot! Marinette! remerciez monsieur le curé. »

L'abbé Courbezon embrassa les enfants qui s'étaient jetés dans ses bras; puis, sans répondre à l'Avocat, acharné à l'attirer du côté de Sanégra, il descendit à pas précipités la montagne, se dirigeant au hasard vers le presbytère, dans l'épaisseur des ténèbres.

Le mercredi, à l'aube, comme il faisait sa méditation du matin, l'abbé Courbezon entendit frapper un grand coup à la porte des Récollets. C'était Fumat. Il arrivait avec ses deux mulets chargés des meubles de la Cassarotte. La veuve, honteuse, se tenait derrière, ayant ses trois enfants pendus à ses jupons.

« Montez cela dans la chambre du fond, dit le curé, et disposez toutes choses sans moi : je ne puis interrompre ma méditation. »

Il rentra dans sa chambre, laissant le Sanégrol, la Cassarotte et l'aîné des enfants, Félicien Cassarot, âgé de quinze ans environ, opérer seuls l'emménagement.

Cependant les meubles étaient charriés dans la pièce indiquée, Fumat même avait pu monter le lit de la veuve, et le curé ne paraissait pas. L'Avocat, qui aurait voulu recevoir des félicitations, attendit encore quelques instants. Mais voyant le jour grandir de plus en plus, et trop avare du temps pour s'amuser à le perdre, il enfourcha une de ses bêtes, et remonta vers Sanégra, se promettant de revenir au presbytère dans la soirée pour s'y expliquer cette fois définitivement.

Le Sanégrol venait à peine de partir quand le vieux prêtre entra, par la terrasse, dans la chambre destinée à la veuve.

« Cassarotte, dit-il, après la messe, vous donnerez à déjeuner aux petits, vous déjeunerez vous-même, puis vous irez à Bédarieux. Voici cinquante francs : vous achèterez de quoi habiller la famille et de quoi vous habiller vous-même plus convenablement. S'il reste de l'argent, rapportez quelques provisions. Mais il faut vêtir d'abord ces pauvres agneaux, car l'air devient plus vif de jour en jour, fit-il entre-caressant les enfants qui s'étaient groupés autour de lui.

— Eh, monsieur le curé, si je ne suis pas céans, qui vous préparera le dîner?

— Je vais aujourd'hui à Frangouille.

— Faudra-t-il laisser les enfants à la cure?

— Sans doute; Félicien est bien assez grand pour garder Jeannot et Marie... Au fait, je prierai Cécile Sévérac de les surveiller un peu.

— O monsieur le curé, que pourrai-je faire jamais pour reconnaître... »

Avant que la Cassarotte eût achevé ces mots, l'abbé Courbezon était sorti, emmenant avec lui Félicien. Ils entrèrent dans la sacristie. L'aîné des Cassarot, que son père avait, pendant deux ans, tenu à l'école à Graissessac, griffonnait passablement et lisait très couramment la lettre écrite ou moulée. Le curé, dans le but de lui apprendre à servir la messe, lui fit épeler du latin dans son bréviaire. Après cinq ou six répétitions des cérémonies, Félicien, dont l'intelligence était vive, se déclara capable d'assister son bienfaiteur à l'autel, et fut promu aux fonctions d'acolyte de la paroisse.

Selon son habitude, Sévéraguette était à la messe. Elle ne fut pas peu surprise quand, par la porte du presbytère, elle vit entrer dans l'église la veuve Cassarot suivie de ses enfants. Sans rien savoir de

ce qui s'était passé la veille à Sanégra, la jeune orpheline devina tout. Elle comprit que l'abbé Courbezon, ayant appris dans quelle misère vivait cette malheureuse femme, s'était empressé de la recueillir avec toute sa famille. Oh! pourquoi ne l'avait-elle pas devancé dans cette grande œuvre de charité? Comment, à deux pas de sa maison où tout abondait, avait-elle pu laisser cette pauvre mère dans le dénûment? La messe terminée, elle courut au presbytère, où la Sanégrole lui raconta toutes choses.

« Notre curé est un saint! » s'écria Sévéraguette avec enthousiasme.

[Et, voyant la Cassarotte qui distribuait du pain sec à ses enfants, elle la força à venir jusqu'à sa maison où elle fit fête à la mère et aux petits. Grand crève-cœur pour la Pancole.]

« Nous ne sommes pas sans doute assez de monde ici pour manger les revenus, grommela la mère de Justin regardant fixement les cendres du foyer, que tu ailles chercher toutes ces bouches affamées... Pardi! tu as bien besoin de bailler comme ça nos meilleures confitures à ces mendiants. S'ils n'ont rien, qu'ils travaillent! Je me suis exterminé toute la vie le tempérament, moi, pour gagner un morceau de pain... Va, va, l'argent est rond, ma fillette, il file vite, et ce n'est pas avec tes jolis ongles et tes doigts blancs que tu le rattraperas... Nous verrons plus tard comment tu te retourneras, quand on aura mis tout à sec par ici... Est-ce ton gros curé qui t'a embéguinée de cette séquelle? Elle est belle, ma foi, sa séquelle! Il devrait au moins la nourrir, lui, si elle lui plaît, et non pas la jeter sur la croûte de notre pain... Ah! misère de nous, comme ce curé t'ensorcelle... C'est un malin, va, celui-là, et pourvu

que tu l'écoutes, ce pauvre bien de Saint-Xist sera bientôt *à quia*... Des chapes! des chandeliers d'or! des aubes blanches brodées! des meubles! et maintenant une kyrielle de fainéants... Tu ne dis rien, tu ne sais que répondre, n'est-ce pas? Eh bien, moi, je vas te mettre toute cette gueusaille à la porte, et hardiment!... »

La vieille, pourpre de rage, se leva, et, voyant les enfants au moment de dévorer une seconde tartine de raisiné, elle allait les saisir par le bras et leur faire dégringoler le perron, quand Sévéraguette, jusque-là grave et silencieuse, s'interposa tout à coup.

« Ma tante, dit-elle, accoutumez-vous à voir la Cassarotte et ses enfants chez moi, car, dès aujourd'hui, ils y viendront chaque jour. Je le veux ainsi. Si les pauvres mangent mon bien, je ne le regretterai pas : « *Les pauvres*, nous dit l'Évangile, *sont les membres vivants de Jésus-Christ* ». Calmez-vous donc, et laissez-nous, ces petits et moi, déjeuner tranquillement. »

VI

[Cependant Fumat, qui comprenait combien les sorties de l'avare Pancole indisposaient Sévéraguette, qui sentait qu'elle n'épouserait que l'homme patronné près d'elle par le curé, ne négligeait rien pour se concilier l'abbé Courbezon. Si serré qu'il fût, il avait promis cinq cents francs pour doter l'église de Saint-Xist de fonts baptismaux et, attendant une occasion favorable pour parler de ce qui lui tenait au cœur, il multipliait ses visites au presbytère. Un jour qu'il s'y trouvait avec Sévéraguette, celle-ci l'envoya chez elle faire une commission à la Pancole. Fumat, ayant surpris entre la vieille avare et son fils Justin une conversation qui

prouvait qu'ils volaient l'argent de Sévéraguette, crut tenir l'occasion qu'il attendait. Dès qu'il fut seul avec l'abbé Courbezon, il se hâta de lui conter les méfaits des Pancol et l'adjura de demander pour lui la main de l'orpheline. Mais s'étant heurté à un refus du vieux prêtre, il le quitta ulcéré et désormais prêt à tout pour lui nuire.

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Saint-Xist la mère de l'abbé Courbezon et sa sœur Marthe, qui, très souffrante, avait obtenu de sa supérieure l'autorisation de passer quelque temps près de son frère pour rétablir sa santé. En apprenant leur venue, Sévéraguette s'inquiéta de la façon dont elles pourraient être reçues dans la pauvre maison du curé, et s'en enquit près de la Cassarotte.]

« Cassarotte, lui dit-elle, qu'avez-vous à donner à tout votre monde pour dîner ?

— Ah ! Cécile, tu me vois plus embarassée qu'un rat avec trois noix; je ne sais comment me retourner; imagine-toi que je n'ai que cela à cette heure. »

Elle découvrit une grande marmite dans laquelle bouillaient des choux mêlés à de rares morceaux de lard.

« Comment, vous voulez que ma sœur Marthe, malade encore, mange cette soupe? Et puis la mère de M. le curé est vraiment trop âgée pour se nourrir si mal.

— Hélas ! Cécile, j'ai pensé à tout cela; mais que faire ? J'ai, vois-tu, depuis l'arrivée des parents de M. le curé, *la tête exterminée*, car je sais bien que ce dîner ne leur convient point.

— Il fallait tout bonnement tuer deux ou trois poulets. Je vous ai bien apporté six poulets, l'autre jour?

— Tes poulets ! ma fille. Ah ! ils ont cheminé, tes

poulets. Est-ce que M. le curé peut garder quelque chose céans? Tes poulets ont servi à faire du bouillon à deux malades du Mas-du-Saule, pardi! Ce saint homme baillerait jusqu'à sa chemise quand il voit des malheureux; c'est plus fort que lui. Aussi tous les pauvres le savent maintenant, et, du matin au soir, c'est une vraie procession de mendiants aux Récollets. Il en pleut partout. On n'entend que des *Pater noster* à notre porte. Hier, il nous est venu une femme des Nières et un homme d'Estréchoux. Bénédiction de Dieu! il n'est pas permis de se dépouiller comme ça....

— Vous auriez dû prendre de l'argent et courir à Lunas acheter des provisions.

— Prendre de l'argent! Et où veux-tu que j'en prenne, de l'argent? Tu parles comme saint Paul avec la bouche ouverte, toi; mais tu ne connais pas notre position.... Cécile, murmura la Cassarotte à voix basse, le boulanger de Latour a pensé hier me refuser du pain, parce que nous lui en devons pour plus de trente francs. Voilà où nous en sommes, ma fille.

— Est-ce possible, mon Dieu! ne put s'empêcher de crier la jeune fille.

— C'est exactement comme je te dis et non autrement. Quand je suis arrivée ici, il y avait à peu près deux cents francs dans le tiroir de la table de M. le curé. Mais bientôt tous ces écus sont partis à la file, on ne sait de quel côté. Comme M. le curé est fort distrait, qu'il ne sait jamais l'argent qu'il a ou qu'il n'a pas, je me suis tuée à battre du chanvre pour tout le pays, et, à mesure qu'on me payait, je glissais comme ça mes pièces de vingt sous dans le tiroir. Malheureusement mes bras n'ont pu suffire à mon cœur; tout est dépensé. Cette

kyrielle de quémandeurs qui nous frappe à la porte avalerait la mer et ses poissons.

— Et maintenant qu'allez-vous faire?

— Ma foi, Cécile, si le bon Dieu ne vient pas à notre secours, j'ignore ce que nous deviendrons tous ici. La faim va nous faire tirer la langue, à ce que je vois.... Si du moins je pouvais aller quelque part gagner beaucoup d'argent pour ce pauvre M. le curé, qui est un saint du paradis sur la terre! ajouta la veuve, dont les yeux brillèrent de grosses larmes contenues.

— Vous dites, demanda Sévéraguette pensive, qu'il ne s'aperçoit de rien quand on met de l'argent dans son tiroir?

— Lui! il est bien trop distrait pour ça.... Tu ne devinerais jamais ce qu'il m'a répondu lorsque, ce matin, je lui ai rapporté la conduite du boulanger de Latour. — « Cet homme a raison, m'a-t-il dit; « prenez de l'argent dans le tiroir et allez le « payer.... » J'ai été sur le point de crier : *Le tiroir est à sec!* Mais je ne sais pas quel effet ses paroles ont produit sur moi, je n'ai pu déclaver les dents, j'avais envie de pleurer.

— Écoutez, Cassarotte, nous ne devons pas laisser M. le curé dans cette situation. Je comprends son désintéressement : c'est un saint homme, M. Courbezon, et les choses de ce monde ne lui importent guère. Mais, puisqu'il refuse de s'occuper de ses affaires, nous allons nous en mêler un peu toutes deux, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! que pourrons-nous faire? demanda la Sanégrole joignant les mains par un mouvement de suprême inquiétude.

— J'ai plusieurs sacs de mille francs dans mon secrétaire, dit l'orpheline dont le visage rayonna :

je cours en chercher un, et vous le verserez dans le tiroir de M. le curé.

— Moi!... Es-tu folle, Sévéraguette? Mille francs!... Je ne me chargerai jamais de cette commission.

— Alors, dit la jeune fille, que son exaltation rendait sublime, je m'en charge moi! Où est la table dans laquelle M. le curé serre son argent?

— Là, dans sa chambre. »

Sévéraguette fit un pas pour sortir; la veuve, alarmée, la retint.

« Réfléchis donc, Cécile, lui dit-elle. Mille francs, c'est une grosse montagne d'écus, et si, au lieu de m'envoyer à son tiroir, M. le curé l'ouvre lui-même, il est impossible qu'il ne s'aperçoive pas.... »

L'orpheline s'arrêta.

« Vous avez raison, Cassarotte, il faut agir prudemment. Vous glisserez seulement aujourd'hui deux cents francs dans le tiroir. Nous les remplacerons à mesure que M. le curé les dépensera.

— Oh! Sévéraguette, je n'ose! je n'ose! dit la Sanégrole tremblante.

— Vous voulez alors que je vous laisse tous mourir de faim? Voyons, qu'allez vous devenir sans ressources? Cassarotte, la mère de M. le curé est trop âgée, la sœur Marthe trop souffrante encore, pour supporter sans danger la vie que vous menez ici. Il faut à l'une et à l'autre un régime substantiel.... Et peut-il se présenter pour moi une meilleure occasion de dépenser mon argent, que de l'employer à conserver sur la terre cette famille de saints? D'ailleurs, M. le curé donne tout, et je suis enchantée de trouver à faire l'aumône par ses mains. Si vous refusez de déposer mes deux cents francs dans le tiroir, promettez-moi au moins un

silence absolu sur tout ceci, je prends sur moi le reste.

— O Cécile! dit la veuve transportée et étreignant la jeune fille, tu es un ange du bon Dieu, fais de moi ce que tu voudras. »

Le charretier, qui avait fini sa besogne, entra.

« M. le curé n'est pas là? s'informa-t-il, tirant un lambeau de papier de son portefeuille crasseux.

— Il va rentrer, répondit la veuve.

— C'est sans doute votre facture que vous tenez là? demanda insidieusement Sévéraguette.

— Oui-bien!

— Ça coûte probablement bien cher le transport des meubles de Montpellier à Saint-Xist?

— Cette charretée se monte à quarante francs. J'avais trois chevaux. »

L'orpheline regarda intelligemment la Cassarotte.

« Vous devez éprouver le besoin de boire un coup? dit-elle au voiturier.

— Oh! oh! comme ci, comme ça! Je ne dis pas non : le vin est l'ami de l'homme.

— On ne vous attendait pas encore, et rien n'est prêt à la cure. Voulez-vous manger un morceau à Saint-Xist, chez moi? Je demeure à deux pas d'ici.

— Volontiers; je casserais bien une croûte tout de même : ça creuse rudement, l'air de ce pays-ci.

— Cassarotte, ajouta Cécile, il est inutile que vous cuisiniez : tout le monde dînera chez moi. Je vais dans un instant remonter pour inviter M. le curé, sa mère et sa sœur.

— Dieu! que dira la Pancole, si elle nous voit tous arriver à Saint-Xist? soupira la veuve avec un frisson d'épouvante.

— Ma tante ne dira rien, car elle est aux semailles ; nous serons seuls ! »

Sévéraguette s'en alla avec le charretier. Arrivée à Saint-Xist, elle l'installa devant un gigot froid à peine entamé de la veille, et lui servit une bouteille de vin contenant au moins cinq litres. Elle monta dans sa chambre, prit deux cents francs, et revint en toute hâte au presbytère.

Les Courbezon n'étaient pas encore sortis de la sacristie. La Cassarotte et Cécile se faufilèrent dans la chambre du curé, éparpillèrent les pièces de cinq francs dans le tiroir de sa table, et, tremblantes comme si elles venaient de commettre un crime, rentrèrent dans la cuisine. Elles étaient depuis un instant accroupies devant le feu, osant à peine se regarder, quand on entendit la porte de la sacristie s'ouvrir, se refermer, et des pas retentir dans le Cloître.

« Les voici ! » murmura Sévéraguette.

Elle se leva pour courir au-devant des Courbezon.

« Ah ! Cécile, dit le curé, dont la face était tout épanouie, je suis bien heureux ! »

Sévéraguette fit son invitation, que l'abbé Courbezon accepta avec son admirable simplicité, et tout le monde, jusqu'à la Cassarotte, Félicien, Jeannot et Marinette, dont Marthe s'était emparée, prit le chemin de Saint-Xist.

Bientôt ce fut un épouvantable vacarme dans la maison de l'orpheline. On aurait dit que Sévéraguette, dans l'immense contentement qu'elle éprouvait d'avoir à fêter de pareils hôtes, voulait leur immoler toute sa basse-cour. Les coqs, les poules, les dindons, les canards, les oies, les jeunes poulets, traqués, harcelés, pourchassés, criaient, glou-

gloutaient, piaulaient, glapissaient, se débattaient. C'était un sabbat infernal. Au milieu de cette population de bipèdes effarés, haletants, furieux, la Cassarotte, armée d'un coutelas de cuisine, se montrait implacable. Au grand désespoir de Marthe, la terrible veuve trancha la tête à trois canards, et saigna deux pauvres petits poulets. Il s'en fallut de bien peu qu'une oie grosse et grasse ne fût, elle aussi, passée au fil de l'épée; mais, le curé s'interposant, on sursit à son exécution. Comme on était à peu près affamé, la cuisine se fit avec une célérité incroyable. Tout le monde y mit les mains. Marthe, malgré ses répugnances, se résigna à tenir sur le feu une casserole dans laquelle Sévéraguette roussissait les membres encore palpitants des canards, et le vieux desservant fut obligé de monter trois fois le tournebroche où rôtissaient les jeunes poulets. Enfin, on se mit à table. La joie la plus douce, la plus cordiale présida à ce festin. Tous les fronts étaient calmes, toutes les lèvres souriantes. La Courbezonne ne pouvait détacher les yeux du visage de son fils, qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vu jamais si heureux : Saint-Xist était bien en effet un pays de bénédiction! Marthe, à cette table où son frère était content, sa mère radieuse, retrouvait un appétit depuis longtemps perdu. Après dîner, on parla d'une biroulade, et Cécile pour faire un choix de ses meilleures *châtaignes de Jeanne-Longue* [1], descendit elle-même, avec la Cassarotte, à la remise où l'on enfermait la récolte. Mais elle fut bien étonnée de rencontrer, assis au soleil

1. *Châtaignes de Jeanne-Longue.* On appelle de ce nom, dans les montagnes d'Orb, les châtaignes de première qualité.

devant la porte du vaste hangar, son cousin Justin Pancol.

« Tiens, vous voilà, Pancolou ! Qu'attendez-vous donc à la porte de la remise ?

— Je reviens de Lodève, répondit le Sanglier honteux d'être surpris, et je me repose un instant.

— Pourquoi n'êtes-vous pas monté à la maison ?

— Cécile, pouvez-vous me le demander ? ne le savez-vous pas ? » murmura le Boussagol avec une poignante tristesse.

Sévéraguette parut touchée.

« Pancolou, lui dit-elle avec bonté, je vous sais gré de votre obéissance, et je m'en souviendrai. En attendant, venez dîner et manger votre part de notre biroulade, car on fait aujourd'hui la biroulade chez nous. »

Le Boussagol, étourdi par ce bonheur inattendu, ne put répondre, il se contenta de lancer à sa cousine un regard étrangement fascinateur, qui empourpra le visage de la jeune fille ; puis, après avoir choisi les plus belles châtaignes, ils remontèrent vers la maison.

Sévéraguette présenta son cousin aux Courbezon, et lui servit elle-même à dîner. Le pauvre Sanglier perdait la tête ; il ne savait à quoi attribuer tant de prévenance de la part de Cécile. Dans la joie intérieure qui l'inondait, il eût embrassé ce curé que sa mère lui avait appris à haïr, car évidemment l'abbé Courbezon seul pouvait avoir changé les dispositions de sa cousine à son égard.

Pancol donc, ébahi de tout ce qui lui arrivait, complètement heureux, rouvrait son cœur à ses premières espérances, et le cercle des convives se formait près de la cheminée, autour du paillasson où la Cassarotte venait, selon l'expression du pays, *de*

mettre à confire la biroulade, quand le charretier, l'œil allumé, la respiration oppressée par l'énorme gigot qu'il avait avalé tout entier sans scrupule, se leva et produisit de nouveau sa facture.

« C'est quarante francs tout au juste? demanda l'abbé Courbezon.

— Oui-bien, monsieur le curé, bredouilla-t-il.

— Cassarotte, ajouta le vieux prêtre tendant la facture à la veuve par un geste aussi naturel que celui d'un banquier envoyant un commis à sa caisse, allez payer ce brave homme. »

Sévéraguette et la Cassarotte, qui avaient un moment tremblé que leur stratagème ne fût découvert, échangèrent un regard qui fut un éclair de joie.

VII

Dès que Fumat, évincé par l'abbé Courbezon, sut que Justin Pancol avait été bien reçu par sa cousine, il jugea qu'il était grand temps de faire jouer toutes ses batteries. Il lui fallait d'abord perdre Justin : à force de ruses il parvint à racheter une créance de 2 000 francs que Mécanne avait sur son neveu; par là il tenait dès lors son rival à sa merci. Fumat voulait de plus se venger de l'abbé Courbezon; point de bruit calomnieux qu'il ne répandit sur lui dans le pays; et, quand arriva au presbytère le mémoire des fonts baptismaux qu'il avait promis naguère et que, sur sa foi, le curé avait cru pouvoir commander, le paysan, sans scrupule, ne cacha pas qu'il ne tiendrait point sa promesse, si l'abbé Courbezon n'en passait pas par ce qu'il voulait.

Indigné et désolé, le malheureux curé, qui se vit de nouveau livré aux embarras d'argent, partit pour Camplong, résolu à confier sa peine à l'abbé Ferrand. Mais il le trouva à l'agonie et ne put que pleurer sur cet ami qu'il perdait. Tout espoir lui échappait : déjà il se

voyait de nouveau frappé par son évêque et entraînant sa vieille mère dans la misère.

En son absence, la Cassarotte était allée réclamer à Fumat une petite somme qu'il lui devait pour des châtaignes qu'elle lui avait vendues. A son retour, elle rencontra Sévéraguette : « Je viens, lui dit-elle, de traiter comme il le mérite ce vilain ladre de Fumat : croirais-tu, ma fille, qu'il ne veut plus payer les fonts baptismaux, comme il l'avait promis, parce que M. Courbezon refuse de t'engager à devenir sa femme? » Et Sévéraguette alors conta à la Cassarotte, qu'ayant deviné la détresse de l'abbé, elle venait de verser à la dérobée une somme de mille francs dans son tiroir. A ce moment, M. Courbezon parut :]

« Cassarotte! Cassarotte! » cria l'abbé Courbezon s'arrêtant au milieu du sentier.

La Sanégrole, toute blême, quitta Cécile.

« Fumat ne vous a donc point remis l'argent de vos *châtaignons*? lui demanda le desservant.

— Non, monsieur le curé; mais il m'a promis comme ça de descendre aux Récollets dans la vesprée.

— Vous a-t-il dit combien il vous doit, au moins?

— Soixante-deux francs tant seulement », balbutia la veuve toute honteuse d'apporter un si mince secours.

L'abbé Courbezon se remit en marche vers Saint-Xist, toujours entre sa mère et sa sœur.

« Je vous le promets, dit-il, demain j'aurai le courage de parler de ma situation à mes confrères.

— Hélas! murmura la Courbezonne, ces messieurs sont notre seul espoir maintenant, car tu m'as dépouillée tout à fait, moi; je n'ai plus rien, rien de rien; je reste nue sur la terre comme un ver!

— Ma mère, dit l'abbé Courbezon levant un bras

vers le ciel par un geste d'une simplicité solennelle, Dieu nous voit et nous entend! ne nous plaignons jamais, mettons notre confiance en lui.

— Notre Père qui êtes aux cieux, articula Marthe, joignant les mains sur sa poitrine palpitante, sauvez-nous, nous périssons! »

L'abbé murmura ce verset du psalmiste :

« *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.* »

Il faisait nuit, quand on arriva aux Récollets. Le curé ouvrit la porte du presbytère et monta avec sa mère, tandis que la religieuse s'arrêtait sous le porche, attendant Sévéraguette et la Cassarotte, qui, obligées à cause des enfants de ralentir le pas, étaient restées en arrière. Elles parurent enfin. L'orpheline, déposant Marinette qu'elle portait dans ses bras, embrassa brusquement la sœur de charité, puis fit quelques pas vers Saint-Xist.

« Comment, Cécile, s'écria Marthe courant après elle, vous nous quittez?...

— Je crains que ma tante...

— Votre tante sait que vous êtes avec nous et ne peut être en peine.

— Mais je voudrais...

— Est-ce que vous êtes souffrante encore, ma Cécile? avouez-le, je vous aime, moi, et vous soignerai bien.

— Non, ma sœur, non, murmura Sévéraguette qui tremblait de tous ses membres.

— Eh bien, alors, adieu! dit Marthe d'un ton de voix où, sous la résignation, éclatait la plus amère douleur... Ah! nous allons nous trouver bien seuls ce soir... Hélas! nous sommes si tristes! »

Et elle serra convulsivement la jeune fille dans ses bras.

« Oh! je viens avec vous! je viens, ma sœur Marthe! » s'écria Sévéraguette bouleversée par cette étreinte ardente, désespérée, et se sentant tous les courages.

En montant le grand escalier du presbytère, elles rencontrèrent Fumat.

« Bonsoir, Cécile et la compagnie! » dit le Sanégrol.

Sévéraguette s'arrêta sur les marches et regarda l'Avocat avec mépris.

« Est-ce pour faire encore du chagrin à M. le curé que vous venez ici, Fumat? lui demanda-t-elle d'un ton de reproche.

— Du chagrin à ce bon M. le curé que j'aime tant!.. Jésus-Seigneur! mais vous n'y pensez pas, Cécile.

— Sachez, Fumat, qu'on peut se passer de vous aux Récollets.

— Mais j'apportais de l'argent...

— De l'argent! murmura Marthe avec un tressaillement de tout son être.

— On n'a pas besoin de votre argent, et vous pouvez vous en retourner à Sanégra », reprit sèchement l'orpheline.

Et, prenant le bras de la sœur de charité, elle l'entraîna toute consternée dans la cuisine du presbytère. Le Sanégrol s'y glissa derrière elles.

« Ah! vous voilà, Fumat! dit le curé se levant du siège où il s'était laissé tomber à côté de sa mère.

— Comme vous voyez, monsieur le curé; je suis descendu pour vous remettre cet argent.

— Les soixante-deux francs de la Cassarotte, n'est-ce pas?

— Oh! cela et autre chose avec, monsieur le curé, si vous le permettez. »

La Courbezonne dressa la tête et fixa les yeux sur l'Avocat avec inquiétude.

« Que voulez-vous dire? demanda le desservant surpris.

— Dieu me sauve! cette année les *châtaignons* ne se sont pas mal vendus, et je suis content. Pour lors je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme ça un sacrifice... Notre église, malgré tous les dons de Sévéraguette, est encore bien pauvre, bien nue... D'ailleurs, pour dire vérité, les fonts de Prosper Corbineau sont jolis, ils me plaisent, et sept cents francs ne seront pas la mort d'un homme comme Fumat, qui possède pour plus de quarante mille francs de bon bien au soleil, sans compter le magot de la Fumade. »

Il s'interrompit pour lancer un regard à Cécile.

« Oh! je puis les payer, allez, ces fonts! Je ne suis pas embarrassé, moi! j'ai les reins forts, moi! j'ai du foin dans les bottes, moi! Tenez, voyez si on en manque de ces rondelles qui font chanter les aveugles! Monsieur le curé n'a qu'à dire un mot, — il sait bien à qui, — et tout cela lui appartient. »

Espérant peut-être que l'or fascinerait l'abbé Courbezon comme, en plein midi, à la Place-aux-Herbes de Bédarieux, il avait fasciné Mécanne, le paysan madré vida sur la table ses deux poches littéralement pleines de pièces de vingt et de quarante francs. L'émotion fut on ne peut plus vive parmi les assistants. Marthe, croyant tout sauvé, sourit à Fumat, et la Courbezonne courut vers la table, l'œil enflammé de désir, la bouche béante, les bras tendus.

Cependant, le vieux desservant, pâle et le front inondé de sueur, restait debout auprès de sa chaise,

pétrifié. Son âme était en proie à une lutte poignante. Allait-il accepter l'argent de cet homme et abaisser son caractère de prêtre, ou bien exposerait-il sa vie, celle de sa mère, l'honneur du clergé? Cet instant d'incertitude fut atroce. Enfin, il s'avança vers la table, et, comme le Sanégrol comptait les sept cents francs du marbrier avec une précipitation convulsive, lui, par un geste de dédain superbe, renversa la pile de louis.

« Fumat, dit-il, prenant trois pièces de vingt francs dans la main, si vous avez quarante sous à me donner, cela fera soixante-deux francs, et vous ne nous devrez rien! »

Le Sanégrol, hébété, regarda fixement le curé.

« Quarante sous! balbutia-t-il, quarante sous! Vous ne voulez donc pas que je paye les fonts baptismaux? »

Marthe, ne pouvant s'expliquer le refus de son frère, ouvrit de grands yeux pleins d'étonnement, et fut sur le point de le presser d'accepter l'argent de l'Avocat; mais l'air à la fois triste et solennel de l'abbé lui imposa; elle se tut. Quant à la Courbezonne, muette aussi de surprise, elle était retombée sur sa chaise et s'y tenait doublée sur elle-même, dans une attitude d'indescriptible accablement. La Cassarotte et Cécile, en un coin de la vaste pièce assombrie, se dressaient silencieuses et blanches comme des statues. Les enfants eux-mêmes, saisis par la grandeur de cette scène, avaient cessé leurs amusements, et s'étaient assis sur le perron du foyer, boudeurs, ennuyés, inquiets.

Cependant l'abbé Courbezon, debout devant Fumat qui cherchait dans toutes ses poches de l'argent, et n'y trouvait que de l'or, attendait patiemment les quarante sous, complément de la somme due à la

Cassarotte. Enfin, une pièce de deux francs brilla dans les doigts du Sanégrol; il la remit au curé, lequel entra dans sa chambre pour la déposer, avec les trois louis, dans le tiroir de sa table. A cet instant, la Cassarotte et Sévéraguette, comme atteintes par une commotion électrique, sortirent de leur immobilité. Toutes deux, la tête perdue, ne sachant où se réfugier, — tout allait être infailliblement découvert, — se dirigèrent instinctivement vers la porte. Mais un cri de l'abbé Courbezon les cloua tremblantes et blêmes sur le seuil. La Courbezonne et Marthe, alarmées, se précipitèrent vers la chambre et trouvèrent l'abbé les mains enfoncées dans le tiroir de la table regorgeant d'écus.

« O mon Dieu! soyez béni! » s'écrièrent à la fois la mère et la sœur du vieillard, âmes pleines de simplesse.

Le curé, honteux d'être surpris les mains sur un argent qu'il ne savait d'où venu, les retira vivement.

« Ma mère, demanda-t-il haletant d'une joie intime qu'il cherchait en vain à dominer, est-ce vous qui avez mis cet argent dans le tiroir?

— Non, mon enfant, non, c'est le bon Dieu!

— Est-ce toi, Marthe?

— Non, mon frère, Dieu a voulu nous sauver!

— Dieu fait des miracles pour ses saints, non pour de misérables pécheurs comme nous, dit l'abbé d'une voix profonde. — Cassarotte! s'écria-t-il, Cassarotte! »

La pauvre veuve parut.

« D'où est venu cet argent? s'informa-t-il sévèrement.

— Je..., je croyais..., Cécile.... »

Elle éclata en sanglots.

« Je comprends », murmura l'abbé.

Il saisit le sachet où le matin il avait serré ses cent quarante-cinq francs, et, sans songer à en retirer cette somme, y entassa à belles poignées les mille francs de l'orpheline.

« Appelez Sévéraguette », dit-il, quand il eut lié le sac.

La jeune fille, blanche comme les ruches de sa coiffe de mousseline, marchant avec peine, à son tour entra dans la chambre.

« Cécile Sévérac, lui dit le vieux desservant, voici de l'argent que vous avez apparemment oublié dans le tiroir de cette table qui vous appartient, je vous prie de l'emporter chez vous. »

Atterrée par ces simples paroles, où éclataient toute la dignité, toute la noblesse, toute la grandeur du caractère de l'abbé Courbezon, Sévéraguette prit le sac qu'on lui tendait, et resta un moment interdite, stupide. Elle revint pourtant à elle-même, et, n'osant rien tenter contre le curé, dont la physionomie froide, rigide, l'effrayait, elle tomba aux genoux de la Courbezonne et de Marthe.

« Ma mère, dit-elle les yeux ruisselants de larmes, et vous, ma sœur, car vous êtes maintenant toute ma famille, aidez-moi à fléchir M. le curé. Oh! je vous en conjure, faites-lui accepter cet argent. Si Fumat ne paye pas les fonts baptismaux, comme il s'y était engagé, c'est parce que M. le curé n'a pas voulu me dire de l'épouser... Fumat n'agit pas en honnête homme ; aussi, qu'il m'entende bien : je ne serai jamais sa femme, jamais!... Monsieur le curé, ajouta-t-elle, se retournant vers le vieux desservant, monsieur le curé, pourquoi refuseriez-vous mon argent? Ne suis-je pas libre d'en faire ce que je veux? N'est-il pas à moi, à moi seule? Puisque j'ai

acheté des candélabres et des ornements, je puis bien acheter des fonts baptismaux!... Non, non, continua-t-elle avec plus d'énergie, personne ne m'empêchera de dépenser mon argent comme je l'entends, et jamais je ne consentirai à reprendre ces mille francs! Je veux que cette somme soit employée à acquitter le mandat de Prosper Corbineau, qui est peut-être en route pour Saint-Xist, et je suis sûre, monsieur le curé, que vous ne saurez refuser cette grâce à votre mère et à votre sœur qui m'aiment. »

Et, saisissant de ses deux mains la Courbezonne et Marthe, elle les traîna avec elle aux pieds du vieillard.

« Pierre! balbutia la paysanne de Castanet, Pierre!

— Mon frère! murmura la sœur de charité.

— Sévéraguette, dit le curé, élevant par un mouvement d'une largeur idéale ses bras tremblants d'émotion sur la tête de l'orpheline, que Dieu vous bénisse comme je vous bénis, et qu'il vous rende, un jour, dans le ciel, ce que vous faites aujourd'hui pour nous! »

L'abbé Courbezon, avec une insouciante simplicité, reprit le sac et le jeta dans le tiroir.

Tout le monde rentra dans la cuisine; mais quand la Courbezonne et Marthe, le cœur débordant de reconnaissance, recherchèrent Cécile pour la remercier, au lieu de la jeune fille, leurs yeux ne rencontrèrent que Fumat, dont le visage sombre, l'attitude sinistre, leur communiquèrent un frisson d'épouvante au milieu de leur brusque joie.

VIII

[Témoin de cette scène, Fumat, en effet, avait vraiment souffert en voyant que Sévéraguette disposait, sans compter, de la fortune qu'il convoitait si fort. Reconduit par l'abbé Courbezon, il fit près de lui une dernière tentative : « Glissez un mot pour moi à Cécile, lui disait-il; sinon, c'est la guerre. » Et, voyant que l'abbé Courbezon restait inébranlable : « Vous l'aurez voulu, lui cria-t-il; puisque vous refusez de me servir, si je n'épouse pas Sévéraguette, du moins elle ne sera jamais à Pancol; j'ai en mains tout ce qu'il faut pour le ruiner, le mettre sur le fumier. Puis votre tour viendra pour ma vengeance. »

Le *Sanglier*, qui rôdait à cette heure par les chemins, surprit la conversation de l'*Avocat* et du curé. Il rongeait son frein depuis le jour où il avait su que Mécanne avait vendu sa créance à Fumat. En entendant son ennemi se vanter de le tenir pieds et poings liés, sa haine s'exaspéra jusqu'à la pensée du crime. Et suivant Fumat dans la nuit, quand il le vit arrivé près d'un ruisseau bordé de rochers à pic, il se rua sur lui, l'assomma de coups et, après s'être assuré qu'il était mort, le jeta à l'eau.

Malgré toutes les recherches qu'on put faire, on ne parvint pas à découvrir l'assassin. Mais un jour Sévéraguette, qui déjà s'était aperçue que sa tante et son cousin la volaient, reconnut la trace des pas de Pancol à l'endroit même où Fumat avait été tué. Elle se tut; mais vis-à-vis de son cousin, devenu un criminel, elle cessa de se croire liée par la volonté de sa mère mourante; elle signifia un jour à Justin que jamais elle ne serait sa femme, lui fit entendre qu'elle savait tout, et eût même obligé la Pancole à sortir de sa maison, si elle n'eût été retenue par un reste de pitié.

Cécile Séverac avait en effet pris son parti; elle voulait entrer en religion; et, son dessein ayant été approuvé par l'abbé Courbezon, elle attendait chaque jour l'autorisation de faire son noviciat. Cependant elle cherchait

tous les moyens de seconder l'abbé dans ses œuvres charitables; si bien que celui-ci, comme entraîné par l'enthousiasme de la jeune fille, revint à ses rêves d'autrefois. Peu à peu naquit dans son esprit le projet de bâtir une école de filles sur un terrain appartenant à Sévéraguette.

De tout cela la Pancole ne savait rien. Mais elle sentait qu'il lui faudrait tôt ou tard quitter la maison de sa nièce; les Courbezon, à son gré, avaient causé toutes ses peines et elle les haïssait de toute son âme. Un jour qu'elle gardait son troupeau, elle crut distinguer les voix du curé et de Cécile.]

Elle resta tout à coup immobile, comme fichée en terre : elle avait entendu parler derrière elle. Revenant à pas muets vers la haie, elle passa la tête dans le treillis feuillu, au risque de s'y ensanglanter le visage, et vit, en face d'elle, à quelques enjambées seulement, le curé, Marthe, Sévéraguette debout et causant. Dévorée de curiosité, elle dressa l'oreille; mais ce fut à peine si le vent, maintenant dans toute sa force, lui apportait, de temps à autre, quelques bruits confus de voix. Elle ne pouvait néanmoins rentrer à Saint-Xist sans connaître le but de la visite du curé au champ de la Croix-Blanche, où il n'avait jamais mis les pieds auparavant.

Frappée d'un horrible pressentiment et déterminée à tout savoir, la Pancole, comme une couleuvre, se glissa le long de la haie, et parvint, en rampant, non loin du groupe des trois interlocuteurs. Là, elle se rasa dans l'esparcette déjà haute, et, l'oreille collée au sol, écouta.

« Et vous pensez, monsieur le curé, disait Sévéraguette, que ce champ serait assez vaste?

— Certes, je crois bien! il suffirait largement à exécuter mon plan.

— Eh bien, pourquoi ne l'exécuteriez-vous pas, votre plan?

— J'ai essayé une fois à Villecelle, et vous savez ce qui m'est arrivé.

— Je sais que vous n'avez pu terminer l'école des filles faute d'argent; mais si vous en trouviez, ici, de l'argent?

— Sévéraguette, dit le curé, ne me tentez pas : je serais capable de succomber.

— O Cécile! articula Marthe, vous n'ignorez pas ce que nous ont coûté l'église de Saint-Chinian et l'école de Villecelle, ayez pitié de nous!

— Que ce champ de la Croix-Blanche est bien exposé! interjeta l'abbé Courbezon, promenant avidement ses regards d'une haie à l'autre.

— Viens, mon frère, allons-nous-en.

— Ne penses-tu pas, Marthe, que des sœurs, logées dans une belle maison au milieu d'un jardin, tout près de nous, seraient bien heureuses? Quels bienfaits ne répandraient-elles pas dans le pays, ces saintes filles!

— Pierre, Pierre, notre mère nous attend! » dit la sœur de charité, évoquant le souvenir de la Courbezonne, image la plus fidèle et la plus triste du passé.

Le vieux desservant fit quatre pas; puis, sentant sourdre en lui tous ses premiers instincts si longtemps comprimés, il s'arrêta de nouveau.

« Et, si je trouvais cinq mille francs pour bâtir mon petit couvent, vous me donneriez le champ de la Croix-Blanche, Cécile? demanda-t-il, ressaisissant sa marotte.

— Non seulement je vous donne le champ de la Croix-Blanche, monsieur le curé, mais aussi les cinq mille francs nécessaires pour construire l'école.

— Quoi! vous, Cécile...

— Vous n'y pensez pas, Sévéraguette, s'écria Marthe aux abois. Cela est impossible.

— Pourquoi donc, ma sœur? pourquoi donc! » dit le curé, dont le cœur emportait la raison dans ses battements précipités.

Au même instant, l'orpheline porta une main à son oreille : elle venait d'entendre comme le sifflement d'une balle.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle... Oh! monsieur le curé, vous êtes blessé! »

Une pierre, partie du milieu des *gamacès*, venait, en effet, d'atteindre le vieillard à la tête, et, de la pointe de ses cheveux, de grosses gouttes de sang lui pleuvaient sur le visage.

« Seigneur! mon frère!...

— Ce n'est rien, dit l'abbé, je n'ai pas même senti le coup.

— Mais qui donc a lancé cette pierre? » demanda la religieuse étanchant le sang avec son mouchoir.

Sévéraguette restait muette, les yeux tournés vers la haie, qui craquait à quelques pas d'elle.

« C'est moi qui l'ai lancée, cette pierre, belle dame, ricana la Pancole, dont la tête hideuse émergea au-dessus des *gamacès*; oui, c'est moi, et j'en suis bien contente, puisqu'elle a attrapé le curé. Ah! vous croyez qu'on ne vous entend point, quand vous ruinez comme ça cette bonne bête de Cécile? J'étais là à l'espère, et je sais vos plans, voleurs que vous êtes! Touchez-y tant seulement au champ de la Croix-Blanche, pour y bâtir votre bicoque, et nous verrons! Je vous le promets, foi de Pancole, si vous ne finissez de nous mettre la main dans les poches pour nous détourner notre argent, il arrivera des malheurs. Ne vous en a-t-on point fait

tenir assez d'argent avec les ornements, les chandeliers, les meubles, la cloche et tout ce que je ne sais pas! Enfin, je n'ai plus rien à vous dire, mais souvenez-vous que je ne vous quitte pas du coin de l'œil. »

Elle vociféra de nouveau son « *tou! tou!* » pour réunir les chèvres éparses; puis, sa tête ayant glissé sous les broussailles, elle disparut.

L'apparition inattendue de la Boussagole, l'accent violent de sa parole grosse de sarcasmes et de menaces, avaient terrifié les trois personnages de cette scène. Paralysés par une stupeur invincible, le curé et les deux femmes avaient écouté jusqu'à la fin, sans oser l'interrompre, la vieille, dont la bouche écumante de furie vengeresse lançait la malédiction. Cependant, quand ils la virent défiler au loin, sous le ciel devenu plus sombre, avec son long troupeau, ils se regardèrent d'un air plein à la fois d'étonnement triste et d'amère désillusion.

« Vous voyez, Cécile, Dieu n'a pas béni notre pensée, dit l'abbé Courbezon.

— Comment, monsieur le curé, parce que la Pancole est une mauvaise femme, un démon que je m'en vais chasser de chez moi, vous renonceriez à bâtir l'école des filles!

— Votre tante a cédé à un juste emportement; vous avez déjà fait trop de sacrifices pour l'église. Votre fortune appartient à vos parents.

— Ma fortune appartient à Dieu! s'écria Sévéraguette avec toute l'exaltation d'une mystique, et c'est pour sa gloire que j'entends la dépenser.

— Dieu ne demande pas que vous vous dépouilliez absolument pour le prochain, mon enfant.

— Dieu dit : — « *Partage ton pain, tes habits, ton toit avec ceux qui en manquent.* »

— Vous avez fait cela, ma fille.

— Mais n'avez-vous pas mille fois répété que, pour soulager les pauvres, il fallait savoir ôter le pain de sa bouche?

— C'est, en effet, l'esprit de l'Évangile.

— Eh bien, je n'ai jamais pratiqué l'aumône jusque-là, puisque, en ce moment même, j'ai dans mon secrétaire douze mille francs qui ne sont utiles à personne.

— Douze mille francs! fit le vieillard, étourdi.

— Oui, monsieur le curé, douze mille francs, que je vais déposer chez vous dans un quart d'heure pour commencer tout de suite le couvent.

— Ah! cela ne se peut, Sévéraguette, s'écria spontanément la sœur de charité. — Allons, Pierre, rentrons. »

L'abbé restait immobile, les pieds cloués au champ de la Croix-Blanche.

« Alors, sœur Marthe, si vous ne me permettez pas de dépenser cet argent en bonnes œuvres, qu'en ferai-je, devant partir pour Paris avec vous?

— Vous le laisserez à vos parents, vos héritiers naturels.

— Mes parents sont tous dans l'aisance, tandis que les pauvres.....

— Monseigneur a défendu à mon frère de bâtir.

— De bâtir sans avances suffisantes, répliqua l'abbé. Or, ici, Monseigneur ne trouverait aucun motif de blâme, puisque douze mille francs.....

— Et n'ai-je pas encore pour quarante mille francs de biens au soleil, que je puis vendre demain, si telle est ma volonté?

— Quarante mille francs! s'écria le vieux prêtre. Seigneur, que de larmes on pourrait sécher! »

Et, laissant aller la main qui retenait son mou-

choir collé contre sa tempe, des gouttes d'un sang brun, semblables à celles qui de la couronne d'épines tombent sur la face de Jésus, dans l'admirable tête du Christ de Guido Reni, perlèrent le long du visage du vieillard. Marthe banda de nouveau la blessure.

« Monsieur le curé, je dois quitter le pays dans six mois; défalquez de mon bien ce qu'il me faut emporter à Paris, et disposez du reste, je vous en supplie. C'est par vos mains que je veux pratiquer l'aumône, car il n'en est pas de plus pures sur la terre.

— O Cécile, que vous devez me trouver faible! Hélas! il y a tant de malheureux, et je voudrais soulager tout le monde dans la contrée! Aux uns je désirerais donner l'instruction religieuse, aux autres du pain. Pourtant, je ne sais si je puis accepter vos généreux sacrifices. Je demande à méditer devant Dieu avant de vous répondre. Adieu, Cécile, rentrez à Saint-Xist et calmez votre tante; dites-lui surtout que je ne lui en veux pas. Qui sait si la pierre dont elle a frappé ma tête n'est pas un avertissement du ciel! »

Sévéraguette, sans répondre, descendit vers sa maison par le sentier où naguère s'en allait la Pancole, tandis que l'abbé Courbezon, appuyé sur le bras de sa sœur, se dirigeait vers les Récollets. La nuit était proche, et les premières gouttes de pluie, emportées dans les sifflements du vent à travers la plaine nue, après avoir embaumé l'atmosphère, venaient s'aplatir contre le sol avec un petit bruit sec d'une horrible mélancolie.

IX

[Du jour où les ouvriers, venus pour construire l'école de filles, eurent donné le premier coup de pioche, l'abbé Courbezon fut rempli de joie. Tout d'abord marchait à souhait. Sévéraguette, en apprenant à sa tante qu'elle se faisait religieuse, lui avait annoncé aussi qu'à son entrée au couvent elle lui laisserait toutes ses terres; dès lors Pancole, se croyant sûre de posséder bientôt ce domaine si convoité, laissait, sans trop de criailleries, la jeune fille dépenser son argent.

Puis les embarras survinrent; dans ce pays de montagne la main-d'œuvre coûte très cher; les prévisions furent dépassées. L'argent fondait. L'abbé Courbezon sentit bien que sa mère souffrait de le voir entraîné sur cette pente; il se cacha d'elle, et, à table, un jour, la pauvre vieille le lui reprocha. Ce fut pour l'abbé un coup très cruel.]

Hélas! non seulement la Courbezonne aimait son fils, mais elle l'admirait, le respectait, et la pensée qu'elle venait de l'offenser lui était un crève-cœur horrible. Certainement les méfiances de Pierre avaient quelque chose de blessant pour elle qui avait tout sacrifié: mais enfin devait-elle lui demander compte de ses heures, quand elle savait qu'il les employait toutes au bien du prochain? Elle s'en voulut d'avoir contristé ce fils, dont plus d'une fois, à l'église, elle avait cru voir la tête s'environner d'une auréole de gloire, comme les saints peints sur les murs, et, devant lui, à table, elle fut timide, inquiète, tremblante. De son côté, le vieux desservant faisait des réflexions sérieuses. Il descendait en lui-même et se trouvait bien coupable. Pourquoi harceler éternellement les siens? Oh! si sa mère s'était laissé emporter jusqu'à lui dire qu'il ne

l'aimait plus, il fallait qu'elle fût bien malheureuse! Il pensa tomber à ses pieds, lui demander grâce et renoncer à jamais au couvent. En ce moment, toutes ses entreprises lui parurent misérables, sinon criminelles, et, comme un enfant qu'il était, ce vieillard eut envie de pleurer ses fautes dans le sein maternel.

La Cassarotte observait son monde.

« Voilà pourtant ce que c'est, monsieur le curé, dit-elle, vous avez trop travaillé ce matin à cette école de Sévéraguette, et maintenant vous n'avez pas tant seulement envie d'ouvrir la bouche.

— Je ne suis point fatigué, Cassarotte, je vous assure.

— Point fatigué, point fatigué, c'est bon à dire, cela, monsieur le curé; on ne croit point l'être, fatigué, et puis on l'est tout de même, allez! Différemment, il faut bien que vous ayez quelque chose, puisque vous ne dînez point, et que, par votre mine, vous empêchez votre mère de dîner.

— J'empêche ma mère de dîner!

— Quand je dis que vous l'empêchez de dîner, je m'entends : je veux dire que, comme elle vous aime à l'adoration, votre brave mère, elle ne peut toucher à son assiette si vous ne touchez premièrement à la vôtre. »

Le vieux prêtre saisissait sa fourchette et, malgré qu'il en eût, se disposait à manger, quand le facteur rural entra.

« Une lettre! » cria-t-il.

La sœur Marthe tendit la main.

« Oh! dit-elle, elle vient de Murat, près de Castanet, cette lettre.

— De Murat! fit la Courbezonne, dont l'œil s'humecta d'une larme subite. — Hélas! Pierre, qui

peut t'écrire de par là-haut? Ce ne sont point des créanciers, je pense, car si nous n'avons plus ni terre ni deniers, au moins nous ne devons rien à personne.

— Non, ma mère, dit le curé tout joyeux et prenant la lettre, ce ne sont point des créanciers qui m'écrivent de Murat, c'est la Supérieure du couvent de Sainte-Agnès.

— La supérieure de Sainte-Agnès! Et pourquoi t'écrit-elle, cette Supérieure?

— Elle ne fait que répondre à la lettre que nous lui avons adressée, Sévéraguette et moi, il y a huit jours, pour lui demander deux sœurs de son Ordre. Il nous faut bien au moins deux sœurs pour notre couvent.

— Ah! c'est vrai », soupira-t-elle.

Et elle accompagna ces mots d'un geste d'indescriptible découragement.

Le curé se tut. Sans la lire, il serra la lettre dans la poche de sa soutane et essaya de dîner. A force de courage, de volonté, il parvint à manger un peu de viande et quelques *châtaignons* bouillis, dessert obligé de tous les repas au presbytère. Il se leva. Pourtant il lui en coûtait de quitter sitôt sa mère, qu'il venait encore de contrister malgré lui. Il resta un instant immobile, le regard arrêté sur la vieille paysanne, en proie à mille déchirements intérieurs. Enfin, il alla vers la porte; mais, se retournant, il courut se jeter aux pieds de la Courbezonne.

« Ma mère, murmura-t-il d'une voix haletante d'émotion, n'appréhendez plus rien de l'avenir; soyez heureuse : je renonce à bâtir l'école des filles.

— Que dis-tu, mon enfant, que dis-tu?

— Je dis que je ne veux pas vous voir mourir de

chagrin. Dieu, pour le servir, ne commande pas qu'on tue sa mère.

— Mon pauvre Pierre.....

— Je vivrai désormais auprès de vous, tranquillement, comme à Montpellier. Je ne ferai rien, absolument rien que vous aimer. Vous verrez quelles belles promenades par la campagne! Nous irons au Mas-du-Saule, à Frangouille, peut-être même jusqu'à Bédarieux. — N'est-ce pas, Marthe, que tu viendras avec nous? — Oh! allez, je ne vous sacrifierai plus à mes entreprises. Qui sait, d'ailleurs, où m'aurait mené celle-ci?

— Tu n'y penses pas, mon enfant; et Clavel?

— On payera son travail à Clavel, et on le congédiera.

— Sévéraguette ne se résignera pas, comme toi, à abandonner son idée, mon frère, dit Marthe.

— Sévéraguette aime notre mère! » répliqua l'abbé embrassant la Courbezonne.

Un pas léger montait vivement l'escalier. Cécile Sévérac parut. Sa robe poussiéreuse et ses souliers brûlés par la chaux annonçaient les occupations auxquelles elle se livrait, depuis l'arrivée des maçons à Saint-Xist.

« Monsieur le curé, dit-elle, Clavel, qui voudrait distribuer à ses ouvriers la pierre de taille de la porte d'entrée, m'envoie vous demander le plan du couvent.

— Le plan, le voici! »

Par un mouvement instinctif, il étendit la main vers un grand rouleau de papier gisant sur une chaise. Mais se ravisant :

« Sévéraguette, dit-il tristement, j'ai à vous demander un grand sacrifice.

— Vous savez bien, monsieur le curé, qu'il m'est

toujours doux de vous obéir. Que souhaitez-vous de moi? »

L'abbé Courbezon hésita; enfin, avec un effort héroïque :

« Sévéraguette, murmura-t-il d'une voix expirante, il faut renoncer à nos projets.

— A bâtir l'école des filles?

— Le repos de ma mère l'exige impérieusement. Vous ne voudriez pas, je suppose, causer le moindre chagrin à ma pauvre mère, qui vous aime comme sa fille?... »

Il ne put en dire davantage. Il était horriblement pâle et son front ruisselait de sueur. Il s'assit.

« Monsieur le curé, dit Cécile subissant avec la docilité d'un ange un revirement si brusque de situation, je cours de ce pas dire à Clavel d'arrêter les travaux. »

Elle allait s'élancer vers la porte, quand la Courbezonne s'écria transportée :

« Embrasse-moi, ma fille, ma seconde fille! »

Cécile se précipita dans le sein de la vieille paysanne.

« Oh! ne croyez pas au moins ce que vient de dire Pierre, ma bonne Sévéraguette, ajouta la Courbezonne, il se trompe; je ne suis point malheureuse de vous voir bâtir le couvent, non vraiment, je n'en suis point malheureuse! »

Elle essaya de sourire.

« Mais demandez donc à Marthe, reprit-elle, si je ne lui disais pas hier encore : — « Elle sera belle tout de même, cette école du champ de la Croix-Blanche! » — C'est vrai que souvent je suis triste et que je désole mon pauvre enfant, qui est un juste devant Dieu. Mais il faut me pardonner ma mine : j'ai eu tant de traverses dans ma vie! et puis je suis

si vieille! Savez-vous bien, ma fille, que, quand on a passé quatre-vingts ans, on ne sait pas toujours ce que l'on fait, ce que l'on dit, ce que l'on est? Jugez-en : tout à l'heure, Pierre a prononcé le nom de Murat. Eh bien! parce que j'avais autrefois du bien dans ce pays, voilà que j'ai eu envie de pleurer au souvenir de ma belle ferme vendue. Quelle pitié, n'est-ce pas?... Que sommes-nous donc que nous tenions tant à la terre? Moi, j'aimais trop les champs, où je travaillais à côté de mon homme, et Dieu, pour me punir, me les a tous ravis par la main de mon fils. Que le saint nom de Dieu soit béni, et que mon fils ne regrette rien, car il a été l'instrument de la Providence, qui voulait me purifier de toute avarice!... Ah! Cécile, laissez dire votre tante Pancole, et continuez à vous dévouer aux pauvres... Tenez, voilà le plan, bâtissez! »

Elle lui donna le rouleau de vélin.

« Certes, continua-t-elle, il est probable que, si vous suivez les conseils de Pierre, qui court dans le chemin de la charité comme un lièvre à travers champs, il vous mènera jusqu'à votre dernier écu. N'importe, suivez-le toujours, mon enfant, car la voie par où il vous conduit va droit au ciel! »

La Courbezonne avait trouvé l'inspiration religieuse de son fils, ou plutôt, si, comme l'a dit un profond naturaliste, l'homme relève surtout de sa mère, la vieille paysanne venait de montrer la source cachée où l'abbé avait puisé sa naïve éloquence et son indomptable charité.

Elle s'assit épuisée. Sévéraguette, Marthe, la Cassarotte, saisies d'un enthousiasme pieux, tombèrent à ses genoux, et le vieux prêtre lui tint les mains embrassées, murmurant au milieu des larmes :

« Ma sainte mère! ma sainte mère! »

X

[Bientôt toutes les ressources de Sévéraguette furent épuisées : elle donna même le revenu qu'elle tirait de la vente de ses récoltes. Ce n'était pas encore assez. Elle eut alors recours à un misérable usurier, nommé Vernouhrel, qui, abusant de l'enthousiasme de la jeune fille, l'amena à lui faire la cession d'une de ses propriétés pour une somme dérisoire. Quand la Pancole, par une indiscrétion de Vernouhrel, sut que Cécile avait disposé du bien qu'elle avait promis de lui laisser, elle fut prise d'une vraie crise de rage. Ruinée, elle voulut du moins se venger de l'abbé Courbezon, qu'elle considérait comme l'auteur de sa ruine. Un jour que son fils Justin était venu la voir, elle lui apprit que Cécile, prête à entrer en religion, ne serait jamais à lui : « C'est, lui disait-elle, ce maudit curé qui t'enlève ainsi celle que tu aimes; s'il n'était plus là, Cécile reviendrait à toi. Débarrasse-nous de lui. Je vais aller lui dire que tu as été empoisonné par des champignons, que tu veux te confesser; tandis qu'il viendra, tu l'attendras sur la route et tu nous vengeras. » En lui soufflant ainsi la haine, elle le grisait d'eau-de-vie qu'elle lui versait à larges rasades. C'était par une lourde nuit d'orage : l'ivresse, l'amour déçu, exaltaient la violence native du *Sanglier*. La Pancole vit qu'il était prêt à commettre un second crime; elle l'entraîna sur la route, le fit cacher, et courut au presbytère pour attirer l'abbé Courbezon dans le guet-apens.]

Une fois tapi dans les amarines, le Sanglier ne fit aucune réflexion; il attendit. Comme le tigre qui guette sa proie, et chez qui l'instinct féroce seul est vivant, Pancol, le cerveau vide d'idées, tenait ses deux petits yeux fixés sur les Récollets, cherchant impatiemment la lanterne qui devait lui annoncer l'approche de son ennemi. Par un mouvement machinal, il passait et repassait la lame de son

couteau sur la paume de sa main gauche, ayant l'air de l'aiguiser... Tout à coup, une lueur vague apparut! Le Sanglier essuya ses yeux, offusqués par les rasades d'eau-de-vie et par le sang qui lui inondait la tête à flots, et regarda : c'était la lanterne! Il éprouva les tressaillements d'une joie sauvage. D'abord des bruits indistincts arrivèrent jusqu'à lui, puis bientôt il démêla des paroles... On avançait de plus en plus... Encore quelques pas, et le curé, qu'il aperçut grâce aux rayons de la lanterne dirigés habilement tout entiers sur lui, se trouvait à portée de sa main.

« ... Où a-t-il donc cueilli ces champignons? demandait le desservant.

— Il va vous le dire lui-même », répondit la Boussagole.

Au même instant, elle souffla la lanterne, et Pancol bondit sur le curé.

Alors commença dans les ténèbres une effroyable lutte. L'abbé Courbezon, dont l'arme du meurtrier n'avait fait qu'effleurer l'épaule, en se sentant assailli, se retourna vivement, et de ses deux mains larges, noueuses, carrées, saisit le bras de l'agresseur inconnu. Cette étreinte énergique fit rugir le Sanglier. Pourtant il se dégagea, et, comme un taureau furieux, donnant un terrible coup de tête dans la poitrine de son adversaire, il le coucha sur le sol à ses pieds.

« Pancole! Pancole! cria le curé, au secours!

— Voici du secours! » ricana le Boussagol.

Et il leva sur lui son couteau. Mais, soit que l'obscurité où ils se débattaient l'eût empêché de mesurer son coup, soit que l'ivresse troublât un peu sa vue, le couteau se perdit dans les plis profonds de la soutane et n'atteignit pas l'abbé, qui se releva

tout aussitôt par un élan d'une incroyable impétuosité. Le Sanglier, furibond, voulut s'élancer sur lui ; mais le prêtre, dont l'âge n'avait pas entamé les muscles solides, le devançant, le prit dans ses bras, l'y serra étroitement comme entre les deux montants d'un étau, et parvint à le désarmer. Cette résistance inattendue épouvanta le Sanglier.

« Dieu me damne! vas-tu me lâcher, brigand qui veux me voler Sévéraguette! » hurla-t-il.

L'abbé Courbezon le reconnut.

« Pancol, lui dit-il, le retenant toujours vigoureusement, Dieu m'est témoin que je ne défends pas ma vie, mais la vôtre que vous exposiez en m'assassinant. Que vous ai-je fait? »

Il jeta le couteau dans l'oseraie. Justin profita de ce hasard : enchaîné par un seul bras, il fit un effort désespéré, glissa la tête en bas et se trouva libre. Alors il se pencha, tâtant l'herbe mouillée, dans l'espoir d'y retrouver son couteau. L'abbé Courbezon se crut sauvé ; il sauta effaré dans le premier chemin venu et disparut.

« Suis-le, Justin, suis-le, il monte vers la mare! cria la Pancole dans l'ombre. Si tu ne le tues pas à présent, nous sommes perdus! »

En effet, le curé, égaré, fou de désespoir et d'horreur, ne pouvant d'ailleurs choisir ses pas dans l'épaisseur des ténèbres, au lieu de courir vers les Récollets, s'était jeté dans le sentier qui longe Pierre-Brune. Le Sanglier, dont les dents grinçaient de rage, se précipita sur ses traces, et l'atteignit au moment où, se reconnaissant au milieu des blocs granitiques qui enceignent la mare d'un formidable rempart, le pauvre desservant allait descendre vers le presbytère et se suspendre à la cloche pour y appeler du secours. Avec le stupide

acharnement de la bête féroce, le Boussagol se rua sur lui. L'abbé fut renversé. Justin le saisit rudement à la gorge et l'entraîna comme une masse inerte sur le bord d'un énorme rocher, dont les flots de la mare, grossis par les pluies, battaient les flancs avec fureur. L'abîme était à un mètre, béant, sombre, effroyable. Encore un tour de main, et le malheureux abbé Courbezon roulait dans les ronces qui bordaient la roche vive, des ronces sur les angles aigus du granit, et des angles dans le gouffre mugissant et grondant.

Cependant le malheureux curé, à bout de force et de courage, ne résistait plus à son ennemi. Les mains jointes sur la poitrine et les yeux au ciel, il attendait la mort... Tout à coup, la bataille changea d'aspect... Réveillé de son atonie par l'épouvantable fracas des eaux, le desservant se releva, et d'un de ses poings serrés asséna un si rude coup sur la tête à Pancol, que celui-ci, placé tout au bord de l'immense bloc pour précipiter sa victime dans la mare, chancela, perdit l'équilibre et disparut. Une seconde après, un horrible blasphème montait du noir précipice mêlé à des hurlements désespérés.

« Pancolou! mon Pancolou! cria la voix joyeuse de la Boussagole, viens vite, viens! Il est mort à cette heure, le curé, va! Les rochers ont plus de cent pieds de hauteur. Viens donc! Cécile sera ta femme maintenant... Dépêchons-nous de rentrer! »

L'abbé Courbezon, la tête perdue, précipita ses pas vers les Récollets.

XI

En arrivant à la cure, il heurta violemment à la porte de la Cassarotte.

« Levez-vous! lui cria-t-il, levez-vous! »

Il s'affaissa sur lui-même, et resta tout de son long étendu sur le plancher, en proie à une crise de nerfs effrayante.

« O mon Dieu, monsieur le curé, qu'avez-vous? que se passe-t-il? demanda la Sanégrole foudroyée et faisant de vains efforts pour le relever.

— Laissez-moi, bégaya-t-il, je suis un malheureux, sonnez la cloche, allez... à la mare, j'ai... tu... ué... Pa... ancol! »

D'affreux tremblements l'agitaient.

« Que faire, Seigneur? s'écria la Cassarotte levant les mains sur sa tête par un mouvement d'indescriptible angoisse.

— Sonnez, so... nnez! » murmura-t-il de nouveau.

Elle appela la Courbezonne et courut au clocher.

Rien ne fut plus funèbre, plus sinistre, que les tintements de la cloche dans cette nuit ténébreuse et maudite. C'étaient bien les cris d'une âme désespérée qui appelait du secours. Dans les quatre hameaux de la paroisse, les paysans, réveillés en sursaut, ne pouvant douter qu'il ne fût survenu quelque événement funeste au presbytère, sautèrent à leurs lanternes, s'armèrent de leurs bâtons, et, malgré la tempête, gagnèrent les Récollets de toute la vitesse de leurs jambes. Le battant n'avait pas vingt fois frappé le métal, que, de toutes parts, des points lumineux sillonnaient l'obscurité. Les habi-

tants de Saint-Xist, arrivés les premiers à la cure, enlevèrent l'abbé Courbezon dans leurs bras, lui arrachèrent ses vêtements imbibés, et le déposèrent dans son lit, à la prière de sa mère dont il faut renoncer à dépeindre l'incommensurable douleur.

Lui, cependant, se débattant dans d'horribles convulsions, n'articulant plus une parole, adressait seulement de temps à autre un geste de remercîment aux paysans empressés qui l'entouraient. Le presbytère fut bientôt encombré de monde. Chacun, ne sachant que croire et que penser, interrogeait son voisin, qui, ne pouvant répondre, ouvrait de grands yeux étonnés. Enfin, on entendit de longs chuchotements dans le Cloître : c'étaient les Sanégrols...

« S'ils étaient en retard, disaient-ils, c'est qu'ils avaient été retenus par une fort triste besogne. Ils venaient de recueillir et de porter à Saint-Xist les cadavres de Justin Pancol et de sa mère, qu'en descendant de Sanégra, ils avaient trouvés échoués sur la rive de la mare de Pierre-Brune débordée. La Pancole était encore chaude; on espérait la sauver. »

En ce moment, comme si les intimes vibrations de l'air lui eussent apporté ces révélations désolantes, l'abbé Courbezon, malgré les bras qui le retenaient, se dressa sur son séant, et, montrant aux assistants un visage où se peignait une sorte d'égarement farouche, il s'écria :

« C'est moi, mes amis, qui ai tué Pancol, je l'ai poussé dans la mare!... je suis le seul coupable! »

Jusque vers les sept heures du matin, ce furent des alternatives d'exaltation et d'abattement.

Enfin, l'œil du vieux prêtre, hagard et troublé,

s'éclaircit peu à peu. La première personne sur laquelle il l'arrêta fut la Courbezonne, assise à son chevet.

« O ma mère! ma mère! » s'écria-t-il d'une voix étouffée par les sanglots.

La pauvre vieille femme se jeta dans ses bras, et ils confondirent leurs larmes. Ils se tenaient encore embrassés, quand entra dans la chambre l'abbé Michelin, que la Cassarotte avait mandé en toute hâte.

« Mon ami! » balbutia l'abbé Courbezon...

Puis, se reprenant aussitôt :

« Monsieur le doyen, dit-il courbant son front rouge de honte, monsieur le doyen, ayez pitié de moi! »

Alors, devant sa mère, devant les paysans qui avaient envahi la maison, avec une lucidité surprenante, il raconta au curé de Bédarieux tout l'effroyable drame de la nuit. De la visite de la Pancole à la cure au rocher fatal de la mare, il n'omit aucun détail. Le guet-apens des Boussagols fut étalé aux yeux de tous dans son infernale hideur. Quoique assiégé par des émotions terribles, le malheureux abbé fit son récit avec un calme, une mesure, une raison, qu'on ne devait pas attendre de lui, après la crise qu'il venait de traverser. Cependant quand, parvenu aux dernières péripéties, il eut dit : — « Je levai le bras, le frappai et Pancol tomba! » — il ne put retenir les larmes qui lui inondèrent subitement les yeux.

M. Michelin l'embrassa fraternellement.

« Du courage, mon ami, lui dit-il, vous n'avez rien à vous reprocher. Le Seigneur luttait avec vous pour la justice, et le Seigneur a triomphé : gloire à lui! »

[Ce drame s'était passé en l'absence de Sévéraguette. Elle apprit à son retour le crime et la mort de son cousin et de sa tante : un tel crime, commis par un membre de sa famille, lui interdisait l'espoir d'être admise à porter l'habit religieux. Quelle tristesse pour elle que de renoncer à un rêve qui lui était si cher! Mais la généreuse fille s'oubliait elle-même pour donner ses soins à l'abbé Courbezon et à la Courbezonne que ces terribles émotions emportèrent bientôt.

Quand l'évêque connut les événements de Saint-Xist, irrité de tout ce scandale et conseillé par son neveu, l'abbé Montrose, il prit un arrêté d'interdiction contre le vieux desservant. Heureusement, le pli qui apportait cette nouvelle, fut décacheté par les abbés Salinas et Michelin qui veillaient leur confrère malade. L'abbé Michelin partit aussitôt pour Montpellier, résolu à tout faire pour sauver l'honneur de l'abbé Courbezon.

Ignorant tout, celui-ci cependant semblait se rétablir peu à peu.]

Enfin, après une semaine de réclusion absolue, on réussit à distraire assez le desservant de Saint-Xist pour l'arracher à sa chambre. Sévéraguette, qui ne le quittait pas plus que M. Salinas, s'engagea dans le sentier du champ de la Croix-Blanche. Elle espérait que la vue de l'école, où les sœurs s'étaient maintenant installées et où accouraient déjà les enfants de la vallée, contribuerait à divertir le vieillard de ses préoccupations poignantes. Mais il n'avait pas fait dix pas, qu'il s'arrêta soudain. Il fallut le reconduire... Néanmoins, le grand air l'ayant un peu ravivé, le lendemain il, demanda lui-même à sortir. On arriva jusqu'au couvent. Les sœurs de Sainte-Agnès et les petites filles — Marinette la première — firent fête au pauvre curé, qui ne sut que fondre en larmes en embrassant tous ces jolis minois éveillés qui lui souriaient.

Le cœur soulagé, il regagna le presbytère d'un

pas plus ferme, d'une allure moins abattue, moins consternée.

« Allons, pensa l'abbé Salinas, il est sauvé! »

Le soir de cette heureuse excursion, le doyen arriva.

« Mon ami, dit-il au malade, je vous apporte de bonnes nouvelles de Montpellier.

— De Montpellier! balbutia l'abbé Courbezon... O mon Dieu! Monseigneur...

— Monseigneur, interrompit le doyen, a appris avec regret le malheur qui vient de vous frapper, et il m'a chargé de vous offrir ses compliments de condoléance. Il m'a chargé en outre de vous faire certain que les déplorables événements survenus à Saint-Xist, et dont vous avez failli périr victime, bien loin de l'irriter contre vous, n'avaient rendu que plus vifs les sentiments de sa paternelle affection. Quelques prêtres de son entourage — je ne doit pas vous cacher cela — et, parmi les plus acharnés, M. Montrose, ont essayé d'attirer sur vous les rigueurs canoniques, ou du moins d'obtenir votre changement de paroisse. Sa Grandeur, résistant à de perfides insinuations, s'abstient non seulement de vous infliger la moindre censure ecclésiastique, mais Elle désire, Elle veut que vous conserviez ce poste où Elle vous a placé.

— « En attendant que M. l'abbé Courbezon puisse « reprendre les fonctions de son ministère, m'a dit « notre évêque, vous prierez M. le curé de Bous- « sagues de le suppléer; j'autorise M. Salinas à « biner[1]. »

Malgré les espérances de rétablissement qu'on avait d'abord conçues, l'abbé Courbezon dépéris-

1. *Biner*, dire deux messes le même jour.

sait à vue d'œil, et bientôt il en vint à un tel état de faiblesse, qu'on dut craindre d'un jour à l'autre de le voir mourir. Assis dans un vaste fauteuil auprès du feu, il avait maintenant renoncé à descendre l'escalier du presbytère, et se contentait de faire un signe de tête négatif, si l'abbé Salinas ou Sévéraguette, toujours empressés, lui proposaient de sortir. Cécile seule avait encore le pouvoir de lui faire faire deux pas sur la terrasse, quand le temps était beau.

« Voyons, monsieur le curé, je vous en supplie, lui disait-elle, nous n'irons que jusqu'à la première tige de giroflée. »

Et le vieillard se laissait entraîner. Il fallait voir avec quelle fierté touchante l'orpheline, qui refoulait ses larmes, supportait le poids du pauvre moribond qui s'appuyait sur elle! Durant ces courtes promenades au soleil, il n'était pas dit un mot du passé.

A quoi bon aviver des plaies saignantes? Dans des conversations complètement désintéressées de leurs malheurs mutuels, quand il se sentait la force de parler, l'abbé Courbezon entretenait la jeune fille de toutes sortes de sujets se rapportant à la religion. Alors les textes sacrés lui revenaient en abondance à l'esprit, et parfois, oubliant absolument la présence de Cécile, il se laissait aller à réciter des chapitres entiers de l'Évangile ou de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Un jour, cependant, toutes les citations de l'abbé semblèrent être des allusions directes aux événements accomplis à la mare de Pierre-Brune. Sévéraguette ne comprenait pas le latin, mais les textes que murmurait le vieux prêtre étaient si souvent passés sous ses yeux, si souvent elle les lui avait

entendu traduire, qu'elle ne perdait pas le sens d'un mot.

« O monsieur le curé, Dieu vous a pardonné! » soupira-t-elle.

L'abbé continua :

« *Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele.*

— Mais vous n'avez pas péché, vous n'avez pas péché! s'écria Cécile.

— Mon enfant, repondit-il, votre présence seule à Saint-Xist n'est-elle pas un reproche pour moi!

— Ma présence à Saint-Xist?

— Croyez-vous que je ne sache pas pourquoi vous n'êtes pas partie, pourquoi vous ne pouvez plus partir pour Toulouse? »

La jeune fille se troubla.

« C'est moi, moi seul, qui vous ai empêchée d'accomplir votre vocation, en portant par mes exigences le déshonneur dans votre famille. »

Jeannot et Marinette jouaient sur la terrasse.

« Et qui veillerait sur ces petits que j'ai adoptés? dit Cécile, embrassant étroitement les enfants de la Cassarotte.

— J'ai dévoré votre bien! » articula l'abbé Courbezon, regagnant tristement son fauteuil.

Sévéraguette, qui la veille s'était acquittée envers Vernoubrel, ne possédait plus en effet que ses terres de Saint-Xist et ses châtaigneraies du Mas-du-Saule.

Désormais, le pauvre vieil abbé tomba dans une prostration morale et physique à laquelle ne purent l'arracher ni les pressantes sollicitations de l'abbé Salinas, ni les prières de Sévéraguette, ni les pleurs de la Cassarotte. Il était étendu dans le fauteuil, ses mains sèches croisées sur la poitrine, roide et

morne. Si on ne l'eût entendu doucement prier, et si de temps à autre on n'eût vu entre ses doigts osseux glisser les grains de son chapelet, on eût pu le croire mort. Il refusait toute espèce de nourriture, et avalait seulement quelques gorgées de lait que Marinette et Jeannot, excités par Cécile, lui tendaient dans une tasse. Comment résister à l'enfance? Il buvait.

Un jour, il se leva brusquement de son siège; c'était l'avant-veille de Noël.

« Monsieur Salinas, dit-il à son confrère, confessez-moi, je veux dire la messe aujourd'hui.

— Mais, mon ami, attendez encore quelques jours, vous êtes trop faible, répondit le curé de Boussagues étourdi de la proposition,

— Voulez-vous dire que je ne suis plus digne d'offrir le saint sacrifice? s'écria l'abbé Courbezon avec une énergie tout à fait surprenante.

— Moi, mon frère... » balbutia M. Salinas.

Il fit un geste à la Cassarotte et à Cécile, qui se retirèrent, puis, tombant à genoux, il reçut la confession du vieillard.

« Menez-moi à la sacristie! » demanda-t-il impérieusement après l'absolution.

Comme si cette soudaine et extraordinaire surexcitation du malade était l'indice d'un malheur prochain, le curé de Boussagues hésitait. L'abbé Courbezon tendit vers lui des bras suppliants.

« Venez, mon noble et saint ami, venez! »

Aidé de Cécile, il le conduisit à la sacristie.

« Je veux dire une messe de *requiem* pour ma mère », dit-il.

L'abbé Salinas et Cécile l'habillèrent de l'amict, de l'aube, de l'étole, de la chasuble noire, puis l'assistèrent jusqu'au chœur.

« Qu'on me laisse! cria-t-il, je marcherai seul. »

La face animée, l'œil étincelant de vie, il alla en effet, seul et d'un pas ferme, de la sainte table à l'autel. Là, il s'arrêta, et récita d'une voix claire et forte les versets qui précèdent la messe. Il gravit les marches vers le tabernacle... Il fit une halte... Enfin il se dirigea, à droite, vers le missel, et, se penchant un peu, il murmura :

« *Requiem æternam dona ei, Domine...* »

Sa voix faiblit, s'embarrassa.

L'abbé Salinas, qui ne le perdait pas des yeux, le vit pâlir, chanceler... Il le reçut dans ses bras.

Il était mort!

L'ABBÉ TIGRANE

L'ABBÉ TIGRANE

I

[Dans la cour du grand séminaire de Lormières, les jeunes abbés, mêlés à leurs graves directeurs, se livraient à une bruyante partie de balle, quand sur le seuil de la chapelle, parut un petit vieillard, vêtue d'une soutane violette râpée et se soutenant sur une canne à pomme d'or. C'était l'évêque, Mgr de Roquebrun. Le jeu cessa aussitôt; le silence se fit.

Lorsque le supérieur, l'abbé Rufin Capdepont, fut sans empressement venu jusqu'à lui, l'évêque, d'un ton sec, lui reprocha de tolérer un jeu qu'il avait dès longtemps interdit, et l'invita à prévenir les directeurs qu'ils eussent à se rendre dans la *salle des Conférences*. Après avoir accueilli par d'âpres répliques les observations de son évêque, après l'avoir défié d'un regard haineux, l'abbé Capdepont transmit son ordre aux maîtres du grand séminaire, et, dans la *salle des Conférences*, il n'entra que le dernier.]

Le front penché en avant, les yeux attachés aux dalles, — sans doute il craignait d'être tenté de les diriger de nouveau *contre* son évêque, — il s'achemina vers la dernière stalle vide, dont machinalement il releva le champignon de bois pour s'appuyer. Ce mouvement, si simple en lui-même,

frappa Monseigneur de Roquebrun. Son esprit prévenu crut y voir une intention bien nette de lui manquer le respect.

« Monsieur l'abbé Capdepont, dit-il, incapable de se contenir, je suis ici chez moi, et je ne sache point que j'aie encore autorisé personne à s'asseoir. »

Comme le cheval à qui l'on vient d'enfoncer l'éperon jusqu'au sang, le Supérieur, d'un mouvement hardi, releva la tête.

« Monseigneur, répliqua-t-il, le quatrième concile de Carthage recommandait à l'évêque de ne jamais permettre, lui étant assis, qu'un de ses prêtres se tînt debout : « *Episcopus, in quolibet loco sedens, non patiatur stare presbyterum...* »

— Monsieur, vous êtes un excellent professeur d'*histoire ecclésiastique*; je pense néanmoins qu'il serait de bon goût, quand vous parlez à votre évêque, de vous départir de vos habitudes professionnelles. Votre science des conciles me ravit; mais peut-être conviendrait-il d'ajouter à tout ce fatras quelque peu de savoir-vivre. »

Ces dernières paroles furent lancées avec une finesse impertinente, où certainement le gentilhomme avait mis plus du sien que l'évêque.

« Messieurs, ajouta-t-il coup sur coup, pour atténuer l'effet de sa riposte trop vive, je vous invite à vous asseoir. »

[Plus calme après cette sortie, Mgr de Roquebrun annonça alors qu'il avait résolu d'appeler des prêtres réguliers à la direction du grand séminaire et fit connaître à chacun des directeurs l'emploi nouveau qu'il lui assignait : l'abbé Mical, professeur de morale, était nommé curé-doyen de la Bastide-sur-Mont, l'abbé Turlot recevait le titre d'aumônier des prisons.]

. Monsieur l'abbé Lavernède, continua Monseigneur de Roquebrun, nous vous nommons aumônier de l'Orphelinat fondé par nous à la Bastide-sur-Mont. — Emploi nouveau.

— Pauvre mère! » articula l'abbé Lavernède d'une voix étouffée.

L'évêque, saisi, le regarda.

« Est-ce que vous êtes souffrant, monsieur l'abbé? » lui demanda-t-il avec une nuance très délicate d'intérêt.

L'abbé Lavernède, professeur d'*éloquence sacrée*, le plus distingué des directeurs du grand séminaire, après l'abbé Capdepont, était horriblement pâle.

« Ce n'est rien, Monseigneur, balbutia-t-il. Ma mère... »

Il ne put achever.

« Votre mère?... insista Monseigneur de Roquebrun, troublé.

— Elle a quatre-vingt-deux ans. Elle est infirme. Elle ne pourra supporter le voyage de Lormières à la Bastide-sur-Mont... Comment l'abandonner, cependant? Elle n'a que moi... Mais n'importe! ajouta-t-il d'un ton plus raffermi, je suis prêtre, et ce n'est pas moi qui prononcerai jamais le terrible mot de l'Écriture : « *Non serviam*, je n'obéirai pas!... » Je suis dans les mains de Dieu et dans celles de mon évêque.

— Le langage que vous tenez là vous honore, monsieur l'abbé, dit Monseigneur de Roquebrun, dont une émotion subite humecta les petits yeux gris, et je regrette que mon secrétaire intime, qui vous respecte et qui vous aime, ne m'ait pas fait connaître quels devoirs touchants vous attachent à Lormières.

— Votre secrétaire est un étranger, et, à ce titre, il ne saurait lui être permis de s'intéresser aux prêtres diocésains », interjeta l'abbé Rufin Capdepont sortant tout d'un coup de son impassibilité.

Confondu de tant d'audace, l'évêque considéra le Supérieur du grand séminaire avec une sorte de stupeur. Puis, d'un air de persiflage accablant :

« Peut-être, avec votre caractère abrupt, presque sauvage, ne savez-vous pas, monsieur, lui dit-il, que vous venez de commettre une impertinence ; si vous ignorez cela, je me hâte de vous l'apprendre. »

L'abbé Capdepont se mordit les lèvres et resta silencieux.

« Monsieur Lavernède, reprit Monseigneur de Roquebrun, nous prenons en considération les devoirs de famille qui vous retiennent dans notre ville épiscopale, et nous autorisons très gracieusement une permutation entre M. l'abbé Turlot et vous. M. Turlot ira à la Bastide-sur-Mont, et vous prendrez l'aumônerie des prisons. »

Il déposa sur le large accoudoir de la stalle abbatiale son binocle, sa grande feuille de papier, et fit une pause.

Bien que l'évêque eût relevé par quelques mots fort durs l'interruption de l'abbé Rufin Capdepont, l'intrusion grossière de ce personnage, avec lequel il n'avait eu déjà que de trop nombreux démêlés, dans des affaires placées hors de sa compétence, l'avait blessé profondément. Du reste, ne venait-on pas d'attaquer son secrétaire intime, son ami, son enfant, l'abbé Ternisien, le modèle du prêtre, un saint? C'était évident, il ne pouvait, sans forfaire à l'amitié, à Dieu! passer outre à un tel affront.

Monseigneur de Roquebrun, nature de combat, trop irritable pour un ministère tout de conciliation et de paix, avait encore les nerfs frémissants. Il n'y tint plus, et, dévisageant le Supérieur du grand séminaire de la tête aux pieds :

« Il me semble, monsieur, lui dit-il, que tout à l'heure vous vous êtes permis de parler de M. l'abbé Ternisien. Expliquez-vous, je vous prie.

— J'ai seulement fait observer à Votre Grandeur, répondit l'abbé Capdepont, auquel l'abbé Mical avait furtivement tiré la manche, sans doute pour l'inviter au calme, que M. Ternisien, refusant d'intervenir à propos de M. Lavernède, avait parfaitement compris la réserve que lui impose sa situation d'étranger.

— Alors, c'est moi qui n'ai pas compris la réserve que m'imposait ma situation d'évêque, quand j'ai amené M. Ternisien dans ce diocèse?

— Peut-être.

— Franchement, je suis charmé d'apprendre que c'est moi, moi seul, qu'il vous plaît d'honorer de vos attaques... Voyons, qu'avez-vous à me reprocher?

— Ce que je vous reproche? s'écria l'abbé Capdepont d'une voix stridente et faisant un pas en avant de sa stalle, je vous reproche, avec votre soif de réformes, de ne pas nous permettre de fêter nos Saints, d'avoir en quelque sorte aboli le *Propre* du diocèse de Lormières, un des plus anciens et des plus glorieux du martyrologe de l'Église de France[1]. Je vous reproche une administration tatillonne et tracassière, funeste surtout aux pauvres desservants,

1. Le *Propre*, petit livre contenant les offices des Saints particuliers à chaque diocèse.

que vous déplacez pour les motifs les plus futiles... Je vous reproche une hauteur de parole et d'attitude, qui peut bien ne point paraître déplacée dans la caste à laquelle vous êtes si fier d'appartenir, mais qui le fut toujours dans l'Église, où le Divin Maître a proclamé l'égalité de tous. Il y a peu de jours encore, n'avez-vous pas répondu au succursaliste de Moutiers, qui vous demandait humblement si vous le laisseriez longtempts dans sa nouvelle paroisse : « — *Quamdiu nobis placuerit*, aussi longtemps que cela nous fera plaisir. » — Je vous reproche enfin d'avoir livré le diocèse, comme une proie, à l'appétit des Réguliers. Est-il, dans ce département, une ville, un village, où le clergé paroissial n'ait à lutter contre l'empiétement des corporations religieuses? Partout, jusque dans le coin le plus reculé de nos montagnes, les Maristes, les Pères de l'Espérance, les Passionnistes édifient des chapelles, ouvrent des oratoires, et affament vos prêtres, désarmés devant cette invasion... Oh! je n'ignore pas qu'à Rome on vous sait gré de tant de condescendance, et qu'en retour de si généreux sacrifices, vous avez reçu dernièrement le droit de revêtir la *cape-magne* et de porter la croix de Grégoire le Grand. Ces honneurs ont leur prix, mais votre clergé trouve qu'ils sont trop chèrement achetés...

— Prenez garde, monsieur, interrompit l'évêque avec une indulgence moqueuse, faite pour exaspérer l'abbé Capdepont, entre nous, je crois que vous allez un peu loin. Vous connaissant de longue main, je puis trouver de nulle conséquence vos emportements envers moi, — vous m'y avez habitué; — cependant, si vous poussiez l'audace jusqu'à attaquer les décisions du Souverain Pontife...

— L'octroi d'une décoration et d'un vêtement de soie n'est certes pas une décision dogmatique, et ce que j'ai dit de ces colifichets de la vanité sacerdotale ne saurait être considéré comme une attaque au Saint-Père, que je respecte et que j'honore.

— Voilà enfin de la modération, je vous en félicite... Continuez... »

L'invitation ironique de l'évêque déconcerta le terrible Supérieur du grand séminaire. Il resta un moment au milieu de la salle des Conférences, car, à son insu, il s'était avancé jusque-là. Il regarda vaguement à travers l'espace. Il épongea son front, parsemé de grosses gouttes brillantes. Enfin, son extrême fureur intime ne lui permettant plus de renouer le fil de ses idées, il fit un bond par-dessus toutes les invectives qu'il avait à jeter encore à la face de Monseigneur de Roquebrun, et se contenta, pour se ménager une retraite honorable après une action si chaude, de renouveler la question de l'abbé Mical.

« Puis-je demander, à mon tour, Monseigneur, dit-il, si ce sont les Maristes, ou les Dominicains, ou les Lazaristes qui doivent prendre, après nous, possession de cet établissement ?

— Cela vous préoccupe donc bien ?

— Il serait étrange qu'il en fût autrement, quand on nous contraint à léguer à ceux qui doivent venir le plus précieux des héritages, un héritage d'intelligences d'élite, de cœurs simples et pieux.

— Soyez satisfait : ce sont les *Pères de l'Instruction Catholique*, du diocèse d'Arras.

— Les *Pères de l'Instruction catholique* ! s'écria l'abbé Capdepont se cabrant de nouveau. Mais cette corporation est absolument inconnue. Quoi ! c'est pour ces messieurs que vous nous chassez ?

— C'en est trop ! riposta Monseigneur de Roquebrun, lassé enfin et résolu à en finir... Je suis votre évêque, monsieur, ajouta-t-il avec une grande dignité, et je vous somme, dès le 27 de ce mois de mai, d'aller occuper votre place de chanoine titulaire au chapitre de Saint-Irénée, si vous ne voulez être chassé de là comme d'ici.

— Vous êtes le maître ! » articula l'abbé Capdepont d'une voix profonde et regagnant sa stalle à pas lents.

Par un mouvement brusque des jarrets, le vieil évêque se mit debout. L'indignation l'avait soulevé.

« Monsieur l'abbé, dit-il, vous venez de prononcer des paroles qui respirent la haine et peut-être le désir de la vengeance. Je n'ai pas oublié, monsieur, que lorsque, par le libre choix du Souverain Pontife, je fus nommé évêque de Lormières, vous étiez sur les rangs pour obtenir le siège que j'occupe. Il était donc inutile de me rappeler ce souvenir par vos outrages. Grâce à vos nombreux protecteurs de Paris, — je ne dis pas de Rome, — il se peut que vous soyez un jour élevé à l'épiscopat; en attendant, vous obéirez à la première autorité du diocèse, ou cette autorité vous brisera. »

Malgré l'abbé Mical, qui essaya de le retenir, l'abbé Rufin Capdepont, dont tout le sang bouillonnait, s'inclina et sortit.

L'abbé Lavernède se leva.

« Monseigneur dit-il, je regrette que mon nom ait servi de prétexte à une scène tout à fait déplorable. Je vous prie de croire que je n'avais nullement chargé M. le supérieur du grand séminaire de défendre mes intérêts auprès de Votre Grandeur. Il y a bien des années qu'entre M. l'abbé Capde-

pont et moi, il n'existe d'autre lien que le lien obligé de la hiérarchie.

— Messieurs les directeurs, reprit l'évêque, qui recouvrait un peu de sang-froid, je pourvoirai prochainement ceux d'entre vous à qui je n'ai pas assigné de poste. »

Et, après avoir serré la main à l'abbé Lavernède, — honneur qu'il ne prodiguait pas, — il prit son chapeau, sa canne, et quitta le grand séminaire sans regarder derrière lui.

II

[Évêque de Lormières depuis dix années, Mgr de Roquebrun était très aimé dans sa ville épiscopale. Pour fonder des établissements charitables, il avait dépensé sa fortune personnelle, plus de cinq cent mille francs; aux pauvres gens du *quartier des Papeteries* il donnait beaucoup et il donnait bien, avec affabilité, avec tendresse. Son origine patricienne et ses grandes façons, son intimité avec M. de Castagnerte, chef du parti légitimiste, lui valaient une haute considération dans le *quartier des Couvents*, habité par les familles aristocratiques. Mais il avait un ennemi, qui, sans trêve, fomentait contre lui le mauvais vouloir du clergé paroissial. En apparence, l'animosité de l'abbé Capdepont contre Mgr de Roquebrun venait des faveurs accordées par l'évêque aux prêtres réguliers; en réalité il ne pouvait lui pardonner d'avoir été nommé au siège épiscopal qu'il briguait lui-même.]

L'abbé Rufin Capdepont était né vers 1815, à l'extrémité du diocèse, sur la frontière d'Espagne, dans le petit village de Harros. Il vint à Lormières à vingt ans seulement, pour entrer au grand séminaire. Ses études classiques avaient été bâclées à

la diable, au hameau natal, par un vieux curé, plus soucieux de tendre des filets aux truites dans les eaux poissonneuses de la montagne que de défricher l'intelligence du jeune Rufin. Heureusement la terre était bonne, et quelque négligence que l'ont mit à jeter la semence, les rares grains tombés de temps à autre dans le sillon levèrent si rapidement que l'élève demanda lui-même de nouveaux maîtres et voulut quitter le pays.

Les débuts de Capdepont au grand séminaire, où il entra comme boursier du diocèse, ne furent pour lui ni sans amertume ni sans souffrance. Les jeunes gens, même ceux sur qui pèse la discipline la plus dure, ont les travers de leur âge : ils sont moqueurs, taquins, agressifs. Au séminaire, comme partout ailleurs, il faut que jeunesse se passe. Or Rufin Capdepont, dont les traits heurtés, dans le courant des années s'étaient fondus harmonieusement, dont le visage avait pris à la longue un caractère de rigidité froide qui n'était ni sans distinction ni sans noblesse, avait, à vingt ans, une face anguleuse et blafarde, les yeux à teinte jaunâtre qu'on eût dit troués avec une vrille, un nez long et plantureux, fendu au bout par une entaille très apparente, une chevelure embroussaillée, à pointes vives comme un buisson de houx.

« Quel museau ! quel museau ! » lui criaient ses camarades, gambadant autour de lui.

Il eût dû rire. Mais non, ses poings se crispaient. Volontiers, il eût fondu sur ses ennemis.

Un jour, le tonsuré Mical, malin comme un singe, ayant raillé la façon désordonnée et sans goût dont le naturel de Harros plantait son rabat autour de son long cou de cigogne, celui-ci s'élança le bras levé ; puis, réprimant ses ardeurs sauvages, il

s'éloigna, et alla verser en un coin isolé les pleurs de rage qui lui remplissaient les yeux.

Une chose déplaisante chez les Méridionaux, c'est leur manie d'infliger des surnoms. Par quel sobriquet désignerait-on le nouveau séminariste? Ces têtes juvéniles travaillaient.

Un matin, à la leçon d'*histoire ecclésiastique*, le professeur adressa cette question au jeune Rufin :

« Pourriez-vous me nommer quelqu'un des rois qui, avec Cyrus, coopérèrent à la prise de Babylone?

— Tigrane, roi d'Arménie », répondit l'abbé Capdepont.

Tous ses condisciples, ébahis, le regardèrent.

Le mot que l'on cherchait était trouvé.

« Eh, *Tigrane! Tigrane!* » lui cria-t-on de toutes parts, quand l'heure de la récréation fut venue.

Pour le coup, le vigoureux paysan de Harros ne put se contenir, et, s'en prenant à l'abbé Lavernède, le premier de ses camarades qui lui tomba sous la main, il le saisit d'un poignet nerveux et le renversa brutalement sur le sol.

« Ah! tigre!... Tu es un tigre! » gémit le malheureux Lavernède, dont le genou droit, entamé, avait laissé plus d'une goutte de sang aux cailloux aigus de la cour.

Mais Capdepont eut beau jouer des bras, on avait deviné ses instincts, et on ne l'appela plus désormais que l'*abbé Tigrane*.

Que faire cependant? Comment imposer quelque trêve à des persécutions devenues intolérables? Son orgueil ne montra à Capdepont qu'une voie ouverte pour obtenir ce résultat important : il fallait qu'il s'élevât au-dessus de tous, et par la régularité de sa conduite et par son assiduité au travail. Le jour

où il serait le premier élève de sa classe, où les directeurs rendraient publiquement témoignage de sa bonne tenue, qui oserait l'attaquer?

Il en alla ainsi qui l'avait voulu. Huit mois après son entrée au grand séminaire, l'abbé Rufin Capdepont, par des succès continus, avait conquis tous ses maîtres et réduit au silence ses condisciples, tout ahuris, tout penauds de l'avoir si longtemps méconnu.

Aux vacances, quand chacun volait joyeusement vers sa famille, notre jeune ecclésiastique, dans toute la ferveur de ses études, sollicita et obtint la permission de ne point quitter le grand séminaire.

[Il travailla ainsi avec une ardeur fiévreuse jusqu'au jour où il reçut le sous-diaconat.]

C'est vers cette époque que, se voyant irrévocablement engagé dans la cléricature, il songea, pour la première fois, à diriger ses facultés vers les études qui pouvaient le plus utilement servir sa carrière. La *casuistique* n'était pas décidément son fait. Sa nature ardente, passionnée, demandait plutôt à batailler contre les hommes que contre des subtilités oiseuses, et il lui parut que l'*histoire* était le vrai domaine où se complairait son esprit. Or quelle histoire plus attachante, plus grandiose, que l'histoire ecclésiastique, laquelle, durant des siècles, résume l'histoire du monde?... Quel intérêt! les papes établissant l'unité de doctrine; les papes, rois effectifs de l'univers, donnant l'investiture des royaumes; les papes pétrissant en quelque sorte l'Europe et tirant du type divin du gouvernement de l'Église toutes les monarchies terrestres. Puis quel rêve! dire que jusqu'à ce trône de la Papauté,

le plus haut de tous et le plus éclatant, Sixte-Quint, un simple gardeur de pourceaux, avait pu s'élever, un jour !...

A son insu, Capdepont, comme affolé par la splendeur de ses visions, songeait, que, lui aussi, tout enfant, dans les forêts de chênes qui dominent Ilarros, il avait plus d'une fois mené les marcassins à la glandée. Du reste, son patron, *Tyrrannius Rufin*, lui indiquait nettement de suivre cette voie : n'avait-il pas traduit lui-même en latin vers le commencement du ve siècle l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée?

A vingt-cinq ans, l'abbé Capdepont fut ordonné prêtre et attaché, en qualité de vicaire, à la paroisse de Saint-Frumence, à Lormières. L'évêque, à qui était arrivé le retentissement de ses succès scolaires, avait tenu à ne pas placer trop loin de lui un sujet aussi distingué.

Mais, en dépit de nouveaux témoignages de bienveillance qu'il reçut de Monseigneur Grandin, quatrième successeur de Monseigneur de la Guinaudie, au bout de deux ans seulement de vicariat, à Saint-Frumence d'abord, puis à Saint-Irénée, Capdepont se sentit gagné par un insurmontable ennui. Administrer les sacrements aux malades, confesser des dévotes incorrigibles, cette besogne, accomplie toujours sans le moindre murmure, dans le fond l'excédait affreusement. Où d'ailleurs tous ces devoirs ponctuellement remplis le mèneraient-ils? Peut-être, au bout de vingt ans, serait-il nommé curé-doyen de quelque pauvre canton dans les montagnes. Était-ce donc pour cela qu'il avait tant pâli sur les livres, qu'il étudiait encore avec une sorte d'acharnement, et préparait, pour un célèbre éditeur de Paris, une traduction nouvelle, avec notes, des

œuvres de saint Thomas d'Aquin? Il fallait, coûte que coûte, tourner bride à une vie absorbée dans de si mesquines pratiques, noyée pour ainsi dire dans des vulgarités professionnelles auxquelles tant d'autres suffiraient mieux que lui.

Hélas! comment secouerait-il son joug? Comment conquerrait-il sa liberté?...

Il avait son plan.

[Voici comment il l'exécuta.

Le député de Lormières, M. le baron Thévenot, avait un fils en âge de commencer ses études. L'abbé Capdepont réussit à se faire choisir comme précepteur de cet enfant, suivit son élève à Paris, se rendit indispensable dans la maison du baron Thévenot, et, grâce à l'appui de son patron, noua des relations dans le monde politique et les bureaux du ministère des cultes. Un certain M. Jérôme Bonnardot servait plus particulièrement ses intérêts et, par lui, l'abbé Capdepont, vers la fin de 1847, apprit que son nom venait d'être inscrit sur la liste des candidats à l'épiscopat.

La Révolution de 1848, en rendant le baron Thévenot à la vie privée, ne ruina pas les espérances de l'ambitieux abbé. De retour à Lormières il trouva moyen de s'insinuer près de son évêque, Mgr Grandin, alors mourant, d'obtenir les titres de supérieur du grand séminaire et de vicaire général et il persuada à tous les prêtres du diocèse qu'il était désigné pour occuper le siège épiscopal de Lormières, le jour prochain où il serait vacant. Et en effet M. Bonnardot, qui, le second empire venu, avait conservé ses entrées dans les bureaux du ministère des cultes, s'employait toujours pour Capdepont et réussit même à lui gagner l'appui de l'Impératrice.

Quand Mgr Grandin vint à mourir, l'abbé touchait donc à son but. Il le manqua pourtant. Le général comte de Roquebrun, sénateur, enleva la nomination de son frère, l'abbé Armand de Roquebrun, chanoine d'Arras.

Aux yeux de Capdepont le nouvel évêque fut un véritable usurpateur; et, dès qu'il arriva dans son diocèse,

Mgr de Roquebrun s'aperçut qu'il avait un ennemi. Ayant d'abord essayé en vain de le gagner par des distinctions et des faveurs, il feignit ensuite de l'ignorer.]

Mais les situations fausses n'engendrent qu'une fausse sécurité, et, malgré le dessein très ferme de Monseigneur de Roquebrun d'éviter le Supérieur du grand séminaire, l'évêque et le chanoine ne tardèrent pas à se rencontrer de nouveau face à face. Ces deux hommes avaient besoin de se heurter.

Il faut dire, du reste, que Rufin Capdepont mettait nous ne savons quelle rage à courir au-devant de son ennemi. L'évêque, pour la cérémonie la plus insignifiante, ne paraissait pas dans une chapelle soit des Dominicains, soit des Lazaristes, que Capdepont, qui pourtant détestait les Réguliers et n'en faisait pas mystère, ne se trouvât là, le harcelant de son regard haineux, l'invitant par toute son attitude provocatrice à lui livrer bataille sans marchander. *Tigrane* se tenait aux aguets, toujours prêt à s'élancer sur sa proie.

Cette fureur dans la persécution venait, chez le rude montagnard de Harros, du long martyre de son ambition. — « *Pour être bon dans la souffrance, il faut être plus qu'un homme* », a écrit Lamennais. — En vain, depuis dix ans, toutes les fois qu'un évêché était devenu vacant, Capdepont avait-il fait le voyage de Paris; en vain pour qu'il ne pût être élevé aucun doute sur ses opinions à l'endroit du pouvoir civil, avait-il réédité, avec une préface très explicite, la fameuse *Déclaration* de Bossuet à l'Assemblée du Clergé en 1682; en vain, tout dernièrement encore, avait-il porté sa tête aux Tuileries, afin de faire tâter au célèbre professeur de la Sorbonne, chargé tout spécialement d'un cours

de phrénologie cléricale, l'énorme bosse gallicane qui lui avait poussé sur le front; on pourvoyait aux évêchés et on l'oubliait à Lormières. Prétendait-on ne jamais arriver à lui? A la fin, il se lassait d'attendre.

Dans son désespoir, Rufin Capdepont, dont le tempérament débordait sans digue, s'en prenait à tout ce qui vivait, respirait autour de lui, à l'abbé Mical, qu'il molestait sans cesse, qu'il battait, — un jour, il lui asséna un coup de poing qui le laissa étourdi pendant plus d'un quart d'heure, — surtout à Monseigneur de Roquebrun, qui lui avait volé son bien : la mitre, la crosse et l'anneau. L'Impératrice ne lui avait-elle pas dit, en novembre 1855, à Compiègne : « Vous le serez! »

On ne sait pas assez chez les laïques ce qu'est l'épiscopat pour un prêtre. Hier, vous étiez simple soldat dans une armée de quatre-vingt mille hommes, — il y a environ quatre-vingt mille ecclésiastiques en France; — aujourd'hui, vous passez tout d'un coup général. La transition n'est pas plus ménagée que cela. Le desservant, le curé-doyen, le chanoine, le grand-vicaire, possèdent les mêmes droits canoniques restreints; l'évêque seul possède le sacerdoce dans sa plénitude. Et puis, quelle situation autre dans le monde! Vous êtes prince de la sainte Église romaine; on vous appelle *Monseigneur*; le Pape ne vous nomme plus que *Vénérable Frère*; s'il peut prononcer une décision relative à la réforme du dogme ou de la discipline, il ne peut le faire sans vous; vous allez à Rome, *ad limina Apostolorum*, comme on dit, et l'on vous reçoit au Vatican avec la haute distinction accordée aux souverains. Qui sait, maintenant que vous avez la mitre d'évêque, si vous n'obtiendrez pas plus tard la barrette de car-

dinal? qui sait même si, par le fait des révolutions dont nos temps ne sont pas avares, vous ne coifferez pas un jour la tiare? Urbain IV n'était-il pas le fils d'un savetier de Troyes! Jean XXII n'avait-il pas vu le jour à Cahors?

Ces rêves fous, l'imagination de Rufin Capdepont les avait caressés délicieusement. Que de fois cet homme, né pour le commandement, au milieu du silence du cloître des Minimes, morigénait *ses* prêtres, opérait les réformes les plus radicales dans un diocèse fictif. Et, après tant de promesses, on lui manquait de parole! Et toutes les espérances de sa longue vie de torture allaient sombrer impitoyablement! On ne pensait donc pas, à Paris qu'il marchait sur ses cinquante ans! Ah! qu'on lui mît la crosse en main, et l'on en verrait de belles avec lui! Pour faire payer au gouvernement tant de lenteurs intolérables, il se sentait capable de tout, même de se tourner vers Rome et de se montrer aussi ultramontain que Monseigneur de Roquebrun.

Cependant l'évêque de Lormières, malgré l'assiduité irritante du Supérieur du grand séminaire à se précipiter sur ses pas, était parvenu à éviter d'échanger la moindre parole avec lui. Il feignait de ne pas apercevoir Capdepont et passait dignement. Mais à certains gestes involontaires, à une certaine crispation des traits, on devinait que le vieillard était à bout d'efforts et que la sagesse de l'abbé Ternisien, homme de concorde et de paix à tout prix, ne suffirait plus longtemps à le retenir.

En effet, l'orage qui couvait depuis des années éclata formidablement à une séance de l'Officialité diocésaine.

Bien que membre de ce tribunal, Rufin Capdepont, retenu au grand séminaire par ses devoirs de

Supérieur et de professeur d'*histoire ecclésiastique*, n'y avait jamais paru, quand, le 5 août 1865, pour l'affaire insignifiante d'un desservant accusé par le préfet du département de faire mauvais ménage avec son maire, il s'avisa tout à coup de venir occuper son siège.

« M. Capdepont, lui dit l'évêque, président naturel de l'Officialité, vous arrivez trop tard : la cause est entendue et jugée.

— J'aurais pourtant quelques mots à dire.

— C'est d'un beau zèle, monsieur; mais les conclusions sont formulées, et votre éloquence ne serait d'aucun profit pour votre client.

— Je n'ai pu parler, mon droit donc reste entier. »

L'évêque fit mine de se lever.

« Je proteste contre l'arrêt rendu ! » s'écria Capdepont furieux.

Et, sur son pupitre, il frappa un coup qui faillit en briser le couvercle.

Monseigneur de Roquebrun, que la grande chaleur d'un jour caniculaire incommodait déjà, à cet affront inattendu devint pourpre de colère.

« Monsieur, dit-il, dans ma longue vie ecclésiastique, j'ai vu des prêtres durs, ingrats, immoraux; mais je n'ai rien rencontré qui vous ressemble. Je vous accablai de faveurs, et toutes vous les retournâtes contre moi, vous en faisant une arme meurtrière pour me blesser. A qui devez-vous d'être membre de cette Officialité? N'est-ce pas à votre évêque? Et vous vous conduisez ici comme si les âmes charitables du diocèse de Lormières n'avaient rien fait pour vous, comme si vous étiez encore un paysan brutal et sauvage de Harros, comme si vous gardiez toujours des bêtes immondes dans les bois.

— Je suis prêt à verser dans la caisse diocésaine

le prix de mes cinq années de grand séminaire, s'écria *Tigrane* bondissant sous l'affront.

— La caisse diocésaine n'acceptera rien de vous. Pour châtier votre farouche orgueil, je vous condamne à vivre sous le poids de l'aumône reçue.

— Une aumône! une aumône!

— Cela vous humilie, n'est-il pas vrai? vous qui fûtes assez adroit pour vous glisser dans les Ordres sans dépouiller aucune des misérables passions humaines. Tenez, je voudrais qu'en ce moment tout le diocèse vous vît dans cette salle, il apprendrait combien vous étiez digne de devenir son boursier.

— Peut-être apprendrait-il aussi combien vous étiez digne de devenir son évêque! » répondit Capdepont levant un bras menaçant.

Monseigneur de Roquebrun était debout. Il resta tout interdit. Ses lèvres s'agitèrent, mais n'articulèrent pas un seul mot. Tout d'un coup sa face se revêtit d'une nuance violacée qui le défigura. Il s'affaissa dans son fauteuil. L'apoplexie l'avait foudroyé.

Tandis que tout le monde s'empressait autour de l'évêque, que l'abbé Ternisien poussait des cris de douleur, Rufin Capdepont, fort calme, recueillait sur son pupitre quelques feuilles de papier éparses, les pliait soigneusement, puis sortait à pas lents de la salle de l'Officialité.

III

[Le coup qui avait frappé Mgr de Roquebrun ne l'emporta pas. Sa convalescence se prolongea; mais quand il fut rétabli, il comprit qu'il lui fallait agir, qu'il ne pouvait laisser plus longtemps l'abbé Capdepont à la

tête du grand séminaire, où il inspirait aux prêtres de demain des sentiments d'hostilité contre leur évêque, et c'est alors que, comme nous l'avons vu, il décida d'appeler des Réguliers à la direction de cet établissement.

Ce coup d'Etat ecclésiastique ne lui parut même pas suffisant. Se sentant atteint aux sources de la vie, il ne voulait pas que son diocèse pût, après sa mort, tomber aux mains de cet ambitieux et haineux Capdepont, qu'il considérait comme un méchant homme et un mauvais prêtre. Il songea alors que, grâce à l'appui de son frère le général, il pourrait peut-être obtenir qu'on lui donnât comme coadjuteur son secrétaire, l'abbé Ternisien, qui deviendrait ainsi l'évêque éventuel de Lormières. Ils iraient tous deux à Paris; ils diraient, quoi qu'il pût leur en coûter, comment ils avaient prodigué leur fortune pour doter le diocèse d'établissements charitables; ils feraient connaître sous son vrai jour le caractère de l'abbé Capdepont.

L'humilité de l'abbé Ternisien se résigna non sans peine au rôle que Mgr de Roquebrun voulait lui faire jouer; mais son affection pour le vieil évêque l'emporta sur les scrupules de sa modestie et le grand voyage fut décidé entre eux.

Cependant l'abbé Capdepont se remuait. Il avait obtenu d'un grand nombre de prêtres qu'ils signassent une protestation contre le changement de direction du grand séminaire. L'archiprêtre Clamouse devait la lire à Mgr de Roquebrun dans la salle des conférences où il réunissait son clergé, au jour de l'ordination. « Au coup d'Etat, avait dit Capdepont, il faut répondre par une révolution. » Et il espérait que cette manifestation hostile atteindrait l'évêque en plein cœur.

Le jour de la réunion étant venu],

Monseigneur de Roquebrun s'avança appuyé sur le bras de son secrétaire intime, et gravit les marches du trône abbatial. La longue cérémonie de l'Ordination l'avait sans doute fatigué, car il s'assit et resta silencieux, dans une sorte d'accablement.

Le vieil abbé Clamouse, averti par un clignement d'yeux de Rufin Capdepont, se souleva péniblement. Aidé par l'abbé Mical, il se traîna jusqu'au milieu de la salle des Conférences.

« Monseigneur voudrait-il me permettre, gémit-il d'une voix expirante, de lui adresser quelques mots.

— Je vous écoute, monsieur l'Archiprêtre. »

M. Clamouse toussa, affermit ses bésicles au bout de son nez crochu sali de tabac, et, dépliant une longue pancarte, il glapit ces paroles :

« Monseigneur,

« Le clergé de votre diocèse éprouve la plus pro-
« fonde douleur devant les empiétements, chaque
« jour plus considérables, des corporations reli-
« gieuses... »

L'évêque se mit debout vivement.

« Arrêtez! monsieur. Vous ne me parlez pas, vous lisez, je crois....

— Sans doute, balbutia l'Archiprêtre, ahuri.

— Et où avez-vous vu qu'il vous fût permis d'adresser des remontrances à votre évêque ?

— Mais, Monseigneur....

— Est-ce dans les traités de discipline ecclésiastique ou dans le droit canon? Il me semble, au contraire, que Thomassin, en ses écrits, interdit ces manifestations inconvenantes.

— C'est seulement une supplique à propos des Réguliers....

— Je ne veux pas l'entendre. Si vous aviez quelque observation à me soumettre relativement aux actes de mon administration, que ne preniez-vous la peine de venir jusqu'à l'évêché? Ne vous

y ai-je pas reçu cent fois? Et quand ai-je cessé de vous marquer la déférence due à votre long sacerdoce, que, plus d'une fois, je citai dans mon grand séminaire comme un exemple aux jeunes clercs? Depuis mon intronisation à ce siège de Lormières, ma porte vous fut ouverte à deux battants, et non seulement à vous, monsieur, mais à tous les prêtres, aux plus humbles comme aux plus élevés dans la hiérarchie. S'il en est un à qui j'aie refusé jamais de faire accueil, qu'il se lève et m'accuse.

— Je suis désolé, Monseigneur, balbutia M. Clamouse tout tremblant, et je vous demande pardon....

— Vous êtes absous, monsieur l'Archiprêtre. Quand vous cheminiez jusqu'ici ce matin, malgré des infirmités qui devaient vous retenir dans votre cure, je veux croire que vous ne saviez trop ce que vous veniez y faire. Mais *un autre* le savait à votre place. Il s'agissait de porter un coup terrible à votre évêque, et l'on tenait à ce que ce fût le prêtre le plus respectable du diocèse qui frappât ce coup. Songez donc! Monseigneur de Roquebrun réprimandé par M. l'archiprêtre Clamouse devant un clergé nombreux, c'était un grand et beau spectacle! Heureusement, malgré leurs fautes, leur insuffisance, leur indignité, Dieu veille sur ceux à qui il a commis la garde de son Église, et Dieu n'a pas permis qu'une entreprise satanique, où l'on vous avait mêlé à votre insu, réussît par votre intervention. Dieu a eu pitié de vos soixante ans de vertu, d'immolation à sa gloire; c'est lui-même qui vient de vous arracher des mains du Tentateur. »

De petites larmes brillantes arrosèrent les joues parcheminées du vieil Archiprêtre. Il s'avança vers le trône abbatial, et, arrivé à la première marche, sans mot dire, il plia les deux genoux.

Monseigneur de Roquebrun descendit vers lui et essaya de le relever.

« Non, non! murmura M. Clamouse, bénissez-moi, Monseigneur, bénissez-moi, parce que j'ai péché. »

L'évêque leva les mains solennellement.

Quand l'Archiprêtre se remit débout, Monseigneur de Roquebrun était encore devant lui, le regardant, tout bouleversé.

Tout à coup, entraînés par un mouvement généreux de leur cœur, ces deux vieillards se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent étroitement.

Un frisson parcourut l'assistance. Çà et là, l'on entendit comme des sanglots étouffés.

L'abbé Mical fit une grimace hideuse.

Quant à l'abbé Capdepont, ses traits avaient pris une rigidité marmoréenne. Il se tenait dans sa stalle, immobile et froid comme une statue.

L'évêque reparut sur le trône abbatial; sa face rayonnait d'une sainte joie.

« Monsieur l'Archiprêtre, dit-il avec une émotion pénétrante, ce jour qu'on voulait me rendre si triste, vous le faites le jour le plus heureux de mon épiscopat. En vous étreignant, il m'a semblé que j'étreignais tout mon diocèse, et j'en ai tressailli d'allégresse!... Mon Dieu, ajouta-t-il, laissant, lui aussi, couler des larmes, mon Dieu, dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour qu'on m'aime? Il est si doux d'être aimé!...

— On vous aime, Monseigneur, on vous aime! s'écria toute la salle des Conférences, emportée par un irrésistible attendrissement.

— Vous viendrez tous me voir à l'évêché; vous me direz les fautes, les erreurs que j'ai pu com-

mettre. et désormais nous ne formerons qu'une famille bien unie....

— Oui, nous irons, nous irons tous!

— Je serai un père dévoué jusqu'à la mort à ses enfants, repartit l'évêque, montrant à nu son cœur affamé d'affection. Il n'est pas jusqu'à la question des Religieux que je ne sois disposé à trancher en votre faveur, s'il m'est démontré que leur présence dans ce diocèse est en quoi que ce soit préjudiciable à mon clergé. Du reste, pourquoi ai-je appelé des Réguliers ici? pourquoi ai-je établi dans les coins les plus reculés de nos montagnes, sinon pour qu'ils aidassent mes prêtres dans la prédication, dans l'instruction des enfants, dans l'administration des divers sacrements? Je ne vous ai point cherché des ennemis, mais des amis dévoués, prêts à toute heure à vous prêter leur concours dans les œuvres de notre sainte religion. Certes, le clergé paroissial m'a fourni des preuves multipliées de son zèle; il est pourtant plus d'un endroit où ses efforts avaient échoué. Faut-il vous citer un exemple? A Harros, la patrie de l'éminent abbé Capdepont, depuis des années la semence divine tombait sur la pierre. Les Maristes sont venus, ils ont défoncé cette terre rebelle, et, aujourd'hui, elle porte une moisson abondante, *messis multa*... Et puis, étant prêtres, pourquoi ne pas nous souvenir que c'est dans les communautés religieuses qu'il est le plus aisé de pratiquer les exercices recommandés par les saints conciles, pour atteindre à la perfection chrétienne?... »

Monseigneur de Roquebrun respira un moment.

L'abbé Ternisien se penchant vers lui, ils échangèrent quelques paroles.

« Messieurs les ordinands qui venez de recevoir

la prêtrise, dit le secrétaire intime, Monseigneur, qui a besoin d'un instant de repos, me charge de vous désigner les vicariats auxquels Sa Grandeur daigne vous appeler. »

Il lut une assez longue liste. Il finissait à peine, que l'évêque, par un effort énergique, se remit debout :

« Je devais, dit-il, assigner aujourd'hui des postes à quelques directeurs du grand séminaire; mais, après ce qui vient de se passer, je me sens plein d'hésitation. Puisque, ici, tous les cœurs se sont un peu dilatés, qui sait si je ne ferais pas mieux de rompre les négociations entamées avec les Pères de l'Instruction Catholique? »

Et, brusquement, se tournant vers l'abbé Capdepont :

« Que pensez-vous de cette rupture, monsieur le Supérieur? lui demanda-t-il.

— Je pense, Monseigneur, que, s'il y a eu engagement, l'engagement doit être tenu.

— Mais si l'affaire n'avait pas été conclue définitivement?

— Dans ce cas, vous seriez libre vis-à-vis des Pères de l'Instruction Catholique; mais vous ne le seriez pas vis-à-vis de nous, les directeurs de cet établissement.

— Pourquoi donc?

— N'avez-vous pas assigné des postes à M. Mical, à M. Turlot, à M. Lavernède? Ne m'avez-vous pas enjoint d'aller occuper ma stalle au Chapitre de Saint-Irénée?

— Il vous déplairait donc de conserver la direction du grand séminaire?

— Puisque vous m'avez vous-même dégagé de mes fonctions, vraisemblablement vous aviez des motifs sérieux pour le faire....

— Enfin, s'il m'était agréable de vous conserver cette situation que vous occupez depuis si longtemps?

— A mon très grand regret, je me verrais contraint de décliner cette faveur.

— C'est une résolution bien prise : quand votre évêque fait deux pas pour se rapprocher de vous, vous refusez d'en faire un pour vous rapprocher de lui?

— Je respecte mon évêque. »

C'était assez d'avances; encore une fois Monseigneur de Roquebrun venait de toucher du doigt le fond de ce caractère indomptable : une pierre dure et glacée.

« Allons, monsieur Capdepont!.. allons, monsieur le Supérieur!.. ne put s'empêcher de lui crier toute l'assistance, l'invitant à des égards et à des concessions.

— Que me voulez-vous enfin, vous autres? répliqua cet homme farouche, se dressant de toute sa taille et jetant sur le clergé qui l'environnait un regard de hautain mépris.

— *Beati pacifici*, monsieur le Supérieur! interjeta le vieux Clamouse.

— *Beati pauperes spiritu*, monsieur l'Archiprêtre! lui riposta Capdepont, disposé à tous les éclats.

— Messieurs, dit l'évêque, luttant contre la colère qui de nouveau venait de lui embraser le sang, le plus terrible châtiment que Dieu ait infligé au *Prince des Ténèbres*, sainte Thérèse nous le rapporte : il lui a défendu d'aimer.

— Monseigneur!... » s'écria Capdepont, dont les yeux lancèrent des flammes.

L'évêque allongea le bras, comme dans la céré-

monie de l'exorcisme, quand on chasse les démons, et, sans proférer une parole, sortit de la salle des Conférences.

Tous les prêtres, curés et desservants, firent cortège à Monseigneur de Roquebrun.

Seuls, les abbés Capdepont et Mical ne l'accompagnèrent pas à travers les vastes corridors du cloître des Minimes. Ils restèrent tous deux comme pétrifiés dans leurs stalles.

« Nous sommes joués! dit enfin Mical, revenu de sa stupeur.

— Les imbéciles! les lâches! articula Capdepont avec un geste désespéré... Ah! si je suis jamais leur évêque....

— Tu te vengeras, n'est-il pas vrai?

— Tiens, sortons... J'étouffe!.... »

Ils allèrent respirer le grand air sous les ormes ombreux de la cour.

IV

[Au lendemain de cette scène violente, Mgr de Roquebrun et l'abbé Ternisien quittèrent Lormières. On croyait qu'ils se rendaient à Lyon, où ils passèrent en effet. Lorsque l'abbé Capdepont apprit par M. Bonnardot que de là ils étaient allés à Paris, il ne put se défendre de la plus vive inquiétude : « C'est *contre* moi, disait-il, que l'évêque fait ce voyage. » Et il parlait de partir le soir même, d'aller voir le Ministre, de solliciter une audience de l'Impératrice. Son fidèle Mical essayait de le calmer, lui conseillait la patience et réussissait mal à se faire écouter, quand une dépêche de M. Bonnardot apporta à Capdepont la nouvelle de la mort de Mgr de Roquebrun et lui annonça en même temps qu'il était désigné comme Vicaire Général capitulaire. Il prit à peine le temps de prévenir ses directeurs de ce grave

événement et courut en hâte aux bureaux de l'évêché.

A Lormières, la mort de M. de Roquebrun avait causé un deuil général. M. de Castagnerte fit savoir aux ouvriers qu'un grand service funèbre serait célébré à la cathédrale en mémoire de l'évêque défunt; et, à l'heure dite, une foule immense se pressait devant l'église. Mais, quand M. de Castagnerte arriva, il s'étonna de voir qu'on n'avait fait aucun préparatif. A ses questions, l'archiprêtre Clamouse répondit qu'il ne pouvait procéder à cette cérémonie sans l'autorisation du Vicaire Général capitulaire. Après s'être assuré que, quoi qu'il advint, l'abbé Lavernède dirait la messe des morts, le vieux gentilhomme, indigné, se hâta vers l'évêché où il comptait trouver Capdepont.]

M. de Castagnerte frappa à la porte du rez-de-chaussée.

« Entrez! » glapit la voix grêle, bien reconnaissable de l'abbé Mical.

Le vieux gentilhomme souleva une lourde cadole en fer forgé.

« M. l'abbé Capdepont? demanda-t-il, s'adressant à M. Mical.

— Que lui voulez-vous, monsieur? » s'écria le Vicaire Général capitulaire lui-même, se dressant dans la demi-obscurité de cette salle basse où ne pénétraient jamais les rayons du soleil.

Cet accueil brutal déconcerta un peu M. de Castagnerte, habitué aux grandes manières de Monseigneur de Roquebrun, qui lui rappelaient l'ancienne cour où il avait vécu. Il se remit pourtant.

« Si M. l'abbé Capdepont est là, reprit-il finement, je désirerais avoir l'honneur de l'entretenir une minute.

— Le voici, monsieur le vicomte », lui répondit M. Mical, qui avait compris.

Et il lui désigna d'un geste poli le farouche abbé.

« Pardon, monsieur le Vicaire Général, dit le vieillard ; il fait si sombre dans cette pièce que je ne vous avais point aperçu.... Comme vous êtes désormais à la tête du diocèse, je viens solliciter l'autorisation de faire célébrer un service....

— Pour votre ami l'évêque Roquebrun ? acheva vivement Rufin Capdepont.

— Vous l'avez dit, monsieur, pour mon noble ami, Monseigneur le marquis Gabriel-Armand de Roquebrun, évêque de Lormières.

— Cette cérémonie est prématurée. On verra plus tard.

— Veuillez considérer, monsieur, que tous les ouvriers des papeteries....

— Il appartient à ceux qui ont appelé les ouvriers à Saint-Irénée de prendre le soin d'en débarrasser notre cathédrale.

— *Notre* cathédrale !... Peste, monsieur l'abbé, il paraît qu'on se fait vite au langage épiscopal.

— Chercheriez-vous à insinuer par là que je suis indigne d'exercer l'épiscopat ?

— A Dieu ne plaise ! Si vous devez être notre évêque, je souhaite seulement que vous ne fassiez pas trop regretter votre prédécesseur.

— L'évêque Roquebrun était mon ennemi ! s'écria le paysan de Harros, dont tout le sang bouillonnait.

— Vous vous trompez, monsieur : vous étiez le sien ! répliqua M. de Castagnerte avec une hautaine dignité.

— Voulez-vous des preuves ?

— Je vous en préviens, il me les faudra irrécusables.

[Et Capdepont lut une lettre dans laquelle M. Bonnardot lui contait que Mgr de Roquebrun avant sa mort avait demandé que l'abbé Ternisien lui fût donné comme coadjuteur, et qu'il eût réussi s'il n'avait eu la franchise maladroite d'avouer que son protégé avait des opinions ultramontaines. Capdepont, se tournant alors vers M. de Castagnerte] :

« Eh bien, monsieur, lui demanda-t-il tout frémissant encore de sa lecture, que pensez-vous de cette conspiration ourdie contre moi?

— Je pense que Monseigneur de Roquebrun, trouvant auprès de lui un ecclésiastique du plus grand mérite, de la piété la plus parfaite, avait plus que le droit, qu'il avait le devoir de lui rendre facile l'accession de l'épiscopat.

— Comment! l'évêque Roquebrun savait, à n'en pas douter, que j'avais été distingué par le ministère, que mon nom figurait parmi les premiers qui devaient être élus, et son voyage clandestin à Paris, ses entreprises contre ma candidature, tout cela vous paraît naturel?

— Cela me paraît religieux. Monseigneur de Roquebrun, s'imposant les fatigues qui l'ont tué, se préoccupait, non de vous, monsieur, mais de l'Église.

— Ce qui veut dire, sans doute, que moi je ne m'en préoccupe guère! » s'écria Capdepont, s'avançant hardiment sur M. de Castagnerte.

Le vicomte ne recula pas d'une semelle.

« Vous, vous avez assez affaire de vous préoccuper de vous-même », lui riposta-t-il d'un ton dédaigneux et tranchant.

Une minute, ces deux hommes, que soulevaient tant de sentiments contraires, restèrent debout l'un en face de l'autre, se mesurant de l'œil comme

deux ennemis sur le point d'en venir aux mains.

Mical, épouvanté, ainsi qu'une anguille se glissa entre eux deux pour les séparer.

« Monsieur le vicomte, articula-t-il d'une voix mielleuse, il est tard, et, pour peu que vous perdiez encore du temps, vous ne découvrirez pas, dans la ville, un prêtre pour dire votre messe. »

M. de Castagnerte ne put s'empêcher de hausser les épaules.

Il sortit.

[Au retour de M. de Castagnerte, l'abbé Lavernède monta à l'autel et, malgré le refus du Vicaire Général, célébra le service annoncé.

Capdepont cependant vivait dans les transes. En vain recevait-il de bonnes nouvelles de Paris; en vain son ami Mical faisait-il couvrir de signatures une pétition sollicitant sa nomination au siège épiscopal de Lormières; il se demandait avec angoisse si la candidature de l'abbé Ternisien n'était pas plus agréable à la nonciature, et si les opinions gallicanes qu'il avait professées, lui, Capdepont, ne l'empêcheraient pas, fût-il désigné par le gouvernement impérial, d'être préconisé par Pie IX. Un jour il confia à Mical l'inquiétude qui le torturait] :

« Depuis quelques jours, murmura-t-il, j'étais agité de sombres pressentiments. Cette dernière nuit, j'ai fait un rêve horrible..... Dans cet accablant cauchemar, j'assistais à mon propre naufrage.... Ces imaginations nocturnes vous secouent comme de poignantes réalités.... J'en tremble encore.... Je gravissais un escalier tournant en spirale au milieu d'une vaste tour. Au haut de cette tour, en tout semblable à celle de Saint-Irénée, luisaient dans la lumière et étincelaient sur un plateau d'or tous les attributs de l'épiscopat : la mitre, la crosse et l'anneau.... Je les voyais distinctement.... Je mon-

tais, je montais, je montais.... Enfin j'atteignis la dernière marche. O désespoir! elle était inaccessible.... Figure-toi, Mical, un cube de granit mesurant dix mètres de hauteur et présentant à l'œil une surface parfaitement unie. Il faudrait aller à mon village de Harros, parmi les décombres des Pyrénées gigantesques, pour découvrir un bloc pareil... Comment tenter l'escalade de cette masse résistante et polie? Où engager le pied? Où accrocher la main?... Une sueur froide inondait mon front, tout mon visage, et j'avais besoin de temps à autre de tourner les yeux vers la mitre éblouissante pour ne pas sentir tout courage m'abandonner.... A force de tâter l'énorme roche dans tous les sens, je lui découvris quelques légères fissures. Le temps fait son œuvre, même sur le granit. Avec mes ongles, que la rage rendait plus durs et plus aigus, je détachai quelques menus fragments.... Je ne te dirai pas, Mical, avec quels transports de joie je vis la pierre s'émietter peu à peu. J'en viendrais à bout peut-être et mon cœur se gonflait dans ma poitrine à me la remplir et à m'étouffer....

« Enfin, après plusieurs heures d'un travail haletant, acharné, tout était prêt pour l'assaut. Je m'élançai sans la moindre hésitation. Mes pieds et mes mains avaient pris tout à coup l'apparence de véritables griffes. J'enlaçai le granit aussi étroitement que l'eût fait un reptile, et je pus me mouvoir avec facilité. Je m'en souviens, ma peau collée à la pierre en ressentait la fraîcheur, et faisant corps pour ainsi dire avec elle, j'avançais lentement, sûrement, vers le plateau d'or où gisaient toutes mes convoitises, toutes mes fièvres, toutes mes folies. Quelle peine! quels efforts! quels ver-

tiges! Mais aussi quels tressaillements de toutes mes fibres, en constatant que j'avançais toujours....

« La mître et la crosse entre-croisées étaient là rayonnantes, j'y touchais presque.... Fasciné, ébloui, n'y tenant plus, je détachai simultanément mes deux mains pour les saisir et les emporter. O effroyable catastrophe! je sentis mes pieds manquer subitement d'appui, et du haut de la grande tour de Saint-Irénée, je fus lancé dans l'espace... Le coup que je reçus, quand ma tête se brisa contre le pavé de la rue, me réveilla en sursaut.... Si je t'avouais, Mical, que le front me fait mal encore, et que, depuis ce matin, il m'est arrivé de le tâter à plusieurs reprises, me demandant si, en effet, il n'avait pas été entamé! »

Capdepont frémissait de tous ses membres, son œil était hagard.

« C'est un enfantillage, interrompit le professeur de *morale*. Voyons, soyons sérieux.

— Sérieux! je le fus toujours. Mais tu n'empêcheras pas que l'Écriture ne nous présente de nombreux rêves envoyés par Dieu comme des avertissements. D'ailleurs, la lettre reçue de Paris ce matin ne nous fait-elle pas entrevoir des obstacles auxquels nous n'avions pas songé!... Rome, voilà le bloc de granit de la tour.

— Au bout du compte, s'écria Mical, pourquoi le Saint-Père s'opposerait-il à ta nomination, si tant est, ce dont je doute, qu'il soit consulté? Et si tu es nommé, pourquoi refuserait-il de te préconiser? Je ne sache pas, en dépit de ta publication sur l'Assemblée du Clergé de 1682, que tu aies jamais émis des opinions qui ne soient parfaitement orthodoxes.

— A Dieu ne plaise!... En attaquant certains

privilèges du Pontife Romain, je le proclame hautement, je n'eus jamais l'intention de porter la moindre atteinte à la sainte Église, ma mère.

— Eh bien, alors?... J'espère que ce ne sont pas tes mœurs qu'on osera incriminer.

— Je fus chaste, dit-il, avec une simplicité émue, qui ne laissait aucun doute sur ce côté si délicat et si intime de sa vie.

— Tu vois donc.... »

L'abbé Mical était assis sur une chaise de grosse paille, un coude appuyé à la table. Il paraissait perdu en de profondes réflexions.

Capdepont poussa le fauteuil auprès duquel il se tenait debout, se rapprochant du professeur de *morale*. Il s'assit à son tour.

« Mon cher ami, dit-il, prenant dans ses mains les mains de Mical....

— Mais tu as la fièvre? interrompit celui-ci à ce contact brûlant.

— Mon cher ami, reprit le Vicaire Général sans se laisser détourner de ses préoccupations, c'est en vain que tu t'efforces de me rassurer : j'ai des peurs d'enfant, j'ai des peurs terribles. Et sais-tu, à l'instant suprême où se débat ma destinée, d'où me viennent ces terreurs qui me secouent, me brisent, me terrassent? Désormais, ce n'est plus de Paris, ce n'est plus même de Rome, c'est de Là-Haut! »

Il leva un doigt et montra le ciel.

« Mical, poursuivit-il, en toute cette affaire où ma vie se trouve engagée, je n'ai pas assez invoqué le nom de Dieu..... Je tremble.... Certes, quand l'idée de m'élever jusqu'à l'épiscopat envahit pour la première fois mon esprit, je ne pensais qu'à l'Église. C'était pour la gloire de l'Église

uniquement que je songeais à gravir les échelons de la hiérarchie. Devenir comme un soutien pour elle, c'était si beau! J'étais alors dans la jeunesse, et, bien que j'éprouvasse déjà certains mouvements d'irrésistible orgueil, les luttes si âpres de l'ambition n'avaient encore étouffé en moi ni l'enthousiasme ni la naïveté. Heureux temps de mon humble vicariat à Saint-Frumence et à Saint-Irénée! Hélas! que de chutes depuis... J'ai voulu devenir évêque, et peut-être le serai-je un jour. Mais qui dira mon long martyre et les abaissements où j'ai dû descendre?

« Oh! il y a quelque chose de révoltant dans la situation humiliante que les lois civiles ont faites aux prêtres à qui leur intelligence et leur vertu donnent le droit d'aspirer aux dignités ecclésiastiques. En vérité, si on ne pouvait revenir à l'élection des évêques par les fidèles, comme cela se pratiqua saintement dans la Primitive Église, pourquoi ne point ériger le clergé de chaque diocèse en corps électoral, et ne point lui permettre, à la mort de son premier pasteur, de pourvoir lui-même à la vacance du siège? On aurait sauvegardé ainsi la dignité et l'honneur du prêtre en général, la dignité et l'honneur du Souverain-Pontife, tenu de ratifier chaque jour, et souvent malgré lui, les choix imposés par les gouvernements. Mais non! il fallait qu'après avoir asservi toutes les institutions à sa volonté, le Premier Consul asservît également l'Église. Les évêques pouvant devenir pour lui comme les préfets des consciences, il lui importait de tenir dans sa main ces nouveaux agents de son pouvoir. C'était là un nouvel instrument de domination, *instrumentum regni*....

« Aussi qu'est-il arrivé? L'Église, ayant accepté ou subi les Concordats, ces chaînes de fer qui la lient désormais à la politique des nations, a dû recevoir le contre-coup de tous les événements. Elle, faite pour planer dans le ciel bien au-dessus des peuples et des rois, quand on l'a vue amalgamée, confondue avec les intérêts terrestres les plus misérables, on l'a prise en haine ou en mépris. Puisque, au lieu de conserver son indépendance divine, elle s'était inféodée au prince quel qu'il fût, n'était-il pas naturel que, dans nos révolutions trop fréquentes, les foules aveugles et hostiles lui imposassent sa part de responsabilité?...

« Ah! Mical, continua-t-il avec une tristesse pénétrante, tandis que je courais cette carrière hasardeuse de l'ambition, que je m'égarais, en compagnie de la famille Thévenot, désormais attachée à mon œuvre, dans les agissements obscurs de l'intrigue, que de fois je me sentis abreuvé d'amer dégoût! Ma première visite au ministre des cultes fut une station douloureuse et poignante. Certes, M. Bonnardot, qui ne me quittait pas, ne négligea rien pour me dissimuler les ennuis de ma démarche. Mais je dus m'asseoir dans une antichambre, au milieu de vingt autres solliciteurs, et là je mesurai toute la profondeur de mon abjection. Figure-toi que le hasard m'avait placé vis-à-vis d'une grande glace et que, pour peu que je relevasse la tête, je me voyais avec ma mine piteuse, tournant mon chapeau entre mes doigts, ne sachant comment me tenir. Aucun mot ne te peindra le mal que me procurait la vue de ma soutane, de ma ceinture, de mon rabat. Quoi! j'étais prêtre, c'est-à-dire élu par Dieu dominateur, pacificateur, purificateur des âmes, et maintenant je me trouvais sur la banquette

usée d'une antichambre, les mains aux genoux, l'œil éteint, l'échine arrondie, comme un esclave prêt à recevoir le bâton! Mical, j'ai bu cette honte... »

A ce souvenir, il ne put tenir en place; il se leva, et, gesticulant avec une sorte de fureur, fit de nouveau quelques pas à travers la salle basse.

« Franchement, lui dit le professeur de *morale*, je t'eusse cru plus aguerri.

— Aguerri! » s'écria-t-il.

Il s'arrêta. Puis, fixant sur son ami des yeux où par moments passaient des éclairs :

« Ah çà! penses-tu vraiment que tous ces hommes entassés dans l'antichambre du ministre, que le ministre lui-même me fissent peur? Je me faisais peur à moi-même, imbécile! voilà tout. Sais-tu ce qui me rendait timide, contraint, embarrassé? C'était l'excès de ma force. Cela arrive à certains hommes trempés comme je le suis. D'ailleurs, le caractère sacerdotal, que je ne ressentis jamais aussi vivant, pesait sur moi de tout le poids que Dieu y a attaché et m'écrasait... *Tu es sacerdos in æternum!* Une voix me criait ces terribles paroles... J'eusse été laïque, que je me fusse tenu fièrement sur cette banquette d'ignominie; mais j'étais prêtre, et comme un prêtre ne doit jamais être surpris avouant des motifs ignobles et que ma présence en cet endroit renfermait tout un aveu, je courbais honteusement le front. Admis chez un évêque, chez un cardinal, chez le Souverain-Pontife lui-même, le simple desservant peut conserver une attitude pleine de dignité; chez un ministre, il ne peut être que bas, à moins qu'il ne soit insolent. C'est étrange! quand mon tour arriva de paraître devant le haut fonctionnaire que j'étais venu solliciter, je sentais ma poitrine pleine d'emportements farouches. J'étais

humble, et volontiers je me fusse révolté. Que le ministre, personnage empesé et solennel, m'eût dit un mot maladroit, et j'éclatais... Pourquoi tant de colères contenues? vas-tu me demander. Parce qu'en dehors de la sainte hiérarchie de l'Église, il ne saurait exister de supérieurs pour nous. Nous ne sommes pas faits pour nous courber devant les laïques, mais les laïques sont faits pour tomber à nos genoux. C'est à nous qu'il a été dit : *Vous êtes le sel de la terre!*

— Avec de telles idées, il fallait, à ta sortie du grand séminaire, te faire nommer curé de Harros, et demeurer là jusqu'à la consommation des siècles.

— Et qui te dit que, dans mes longues années de fièvre, je n'ai pas regretté plus d'une fois de ne l'avoir pas fait? »

Mical, souriant finement :

« Eh bien! tu peux te satisfaire aujourd'hui. Puisque te voilà la première autorité du diocèse, que ne te nommes-tu toi-même desservant de tel village qu'il te plaira de choisir?

— Tu railles, et tu ne vois pas ce que je souffre! » articula Capdepont d'une voix profonde.

[Cette souffrance redoubla le jour où M. Thévenot lui écrivit que la candidature de l'abbé Ternisien, un moment écartée, semblait retrouver des chances de succès; le secrétaire de M. de Roquebrun possédait une fortune personnelle et un évêque riche, avait dit l'Empereur, fait du bien et à la religion et à l'État. D'ailleurs, après avoir fait embaumer son évêque, l'abbé Ternisien avait quitté Paris et il était introuvable.

« Que signifie ce mystère? se disait Capdepont; que machine-t-on contre moi? » En proie aux pensées les plus sombres, il allait à grands pas à travers son cabinet, et, dans sa solitude, il revit tout son passé.]

Durant cette promenade effrénée, il se raconta minutieusement à lui-même le long supplice de toute sa vie.

Il y avait vingt ans environ que le mal avait commencé... Il se complut dans le souvenir de son séjour à Paris. Tout lui paraissait beau alors; l'avenir s'ouvrait immense et rayonnant devant lui; d'ailleurs, il était si jeune! Oh! sa jeunesse!... Soudain, par un bond de sa pensée, il alla à Monseigneur de Roquebrun. Il s'arrêta court. Enfin, son irréconciliable ennemi émergeait de l'ombre, il était là, il le touchait...

Capdepont, un moment tenu en arrêt, n'osa ni faire un pas, ni articuler un mot. L'excès de sa haine le rendait impassible, muet, glacé. Ses yeux brillaient comme des charbons ardents, dirigés sur l'être imaginaire qu'il croyait voir poser devant lui. Par un effort, il décolla ses pieds rivés aux dalles et fit un pas : sa langue, inerte, se délia en même temps.

Dans une sorte d'hallucination furibonde, le chanoine, affolé, dépassa toutes les bornes. Tout à l'heure, il avait accusé M. Jérôme Bonnardot de négligence, la famille Thévenot d'ineptie, l'archevêque de Paris, auquel il avait arraché une promesse de le servir, d'égoïsme, tous ses amis d'imbécillité ou de couardise; mais que ne dit-il pas de Monseigneur de Roquebrun?

Pour lui, le dernier évêque de Lormières était le vrai coupable, peut-être le seul coupable. Après lui avoir adressé les plus odieuses invectives, il alla, dans sa rage démoniaque, jusqu'à refuser au pauvre défunt les notions de la plus simple probité. Ayant été mis à même de constater un déficit de trois mille francs dans la caisse diocésaine, déficit que

justifiaient amplement les abondantes aumônes de Monseigneur de Roquebrun, comme il l'avait déjà appelé voleur de mitre, il l'appela voleur d'argent.

En vérité, l'homme est-il ainsi fait que la passion le puisse ravaler à ce point? Hélas! oui, l'homme est ainsi fait. Rufin Capdepont, énergique, absolu, né pour la domination, par la loi même de son sang et de ses nerfs, devait se montrer excessif. Chez certaines natures, à quelque catégorie sociale qu'elles appartiennent d'ailleurs, il existe comme d'inéluctables férocités.

Un bruit se fit tout à coup : une voix avait parlé dans le silence de la vaste pièce...

Le Vicaire Général, qui, à cette minute même, déchirait à belles dents l'abbé Ternisien, cette pierre d'achoppement que l'évêque Roquebrun lui lançait du fond de sa tombe, saisi d'une sorte de frayeur subite, resta coi au milieu de son apostrophe enflammée...

D'où venait ce bruit qu'il avait perçu très distinctement?

Effaré, il regarda aux quatre coins de la chambre et le long des murailles nues. Rien. Il leva ses yeux hagards vers la table. O épouvante! ô miracle! il lui sembla que le crucifix d'ivoire remuait la tête. Qui sait? peut-être venait-il de parler. Qu'avait-il dit?...

Il écouta...

Rufin Capdepont tremblait de tous ses membres, car ni ses longues études, ni son frottement avec les hommes n'avaient aboli dans ce caractère entier la superstition. Prêtre et paysan, il croyait toujours au merveilleux... Dieu était intervenu... Dieu le jugeait... Dieu le menaçait peut-être!...

Il s'approcha de la table avec respect, et, pliant

les deux genoux devant le divin Crucifié, comme il l'avait fait la veille avec Mical, il se recueillit et pria.

V

[C'est dans cette posture si naturelle à un prêtre que les chanoines de Saint-Irénée surprirent Rufin Capdepont. Ils venaient lui lire un long mémoire en latin, adressé au pape, et dans lequel ils témoignaient que rien dans les livres de l'ancien supérieur du grand séminaire ne permettait de l'accuser d'hétérodoxie. Mical avait rédigé le mémoire et conseillé la démarche, avec l'espoir de calmer chez son ami les inquiétudes que lui donnait la cour de Rome. Ce fut en tout cas pour Capdepont l'occasion de renier son gallicanisme d'antan; et il termina l'allocution qu'il adressa aux chanoines par un cri retentissant de : Vive Pie IX! A ce moment un coup sec retentit à la porte.]

L'abbé Mical alla ouvrir.

O surprise! Sur le seuil, apparut, pâle, défait, couvert de poussière, l'ancien secrétaire intime de Monseigneur de Roquebrun, l'abbé Ternisien.

« Comment, vous ici! vous, étranger à ce diocèse, vous osez!... s'écria Rufin Capdepont, bondissant pour lui barrer le passage.

— Monsieur le Vicaire Général capitulaire, dit l'abbé Ternisien avec une grande douceur, j'arrive de Paris à l'instant. J'ai ramené le corps de Monseigneur de Roquebrun.

— Il n'y avait donc pas de place dans le cimetière d'Arras pour recevoir ce cadavre?

— Ignorez-vous, monsieur, que, depuis des siècles, les évêques de Lormières sont inhumés dans les caveaux de la cathédrale?

— Dans les caveaux de Saint-Irénée, l'évêque Roquebrun!

— Une coutume ancienne...

— Et vous avez compté sur moi pour procéder à cette inhumation?

— Sur vous, oui, monsieur... Mais, à votre défaut, sur la ville de Lormières, qui saura faire à son évêque défunt des funérailles dignes de lui.

— Un scandale?

— C'est vous qui l'aurez voulu... Déjà la population tout entière se porte vers la gare, et les femmes du quartier des Papeteries, qui n'ont pas oublié leur bienfaiteur, jonchent de branches de cyprès les rues que le cortège doit traverser.

— Le cortège!... De quel cortège parlez-vous, je vous prie? demanda l'abbé Capdepont avec un étonnement ironique.

— De celui à la tête duquel votre titre de Vicaire Général capitulaire vous fait un devoir de marcher.

— Mon devoir! vous osez parler de mon devoir, monsieur? Je ne l'ai jamais déserté, et plût au ciel que l'évêque Roquebrun se fût montré toujours esclave du sien! Le diocèse ne doit rien à cet homme, qui le remplit de désastres et de ruines. N'est-ce pas lui qui, sous prétexte de réformer notre liturgie, la bouleversa de fond en comble? N'est-ce pas lui que l'on trouva toujours impitoyable pour les misérables desservants de nos campagnes? N'est-ce pas lui qui, tout dernièrement encore, expulsait du grand séminaire les ecclésiastiques les plus respectables et les plus distingués? Enfin n'est-ce pas lui qui, s'élevant contre le désir manifeste de tout le diocèse de me voir, un jour, occuper le siège de Lormières, partit clandestine-

ment pour Paris, dans le dessein d'y battre en brèche ma candidature et de la faire échouer?

— Rassurez-vous, monsieur, vos affaires ne sont pas aussi désespérées que vous paraissez le croire.

— Et qu'en savez-vous?

— Si vous avez pu être effrayé de ce que mon nom avait été mis en avant, bannissez toute inquiétude. Je ne serai jamais évêque. »

La franchise de cet aveu bien inattendu déconcerta Capdepont. Mais, songeant à Machiavel, il craignit qu'on n'abusât de sa crédulité.

« Italien! » murmura-t-il entre ses dents.

Il reprit d'un ton plus élevé, dévorant l'abbé Ternisien de ses deux grands yeux ouverts :

« Il n'en est pas moins vrai que, durant votre séjour à Paris, vous avez vu le Nonce, vous avez vu le ministre, peut-être l'Empereur...

— J'ai connu Monseigneur le Nonce Apostolique à Rome, il y a douze ans de cela.

— Et le ministre?

— Monseigneur de Roquebrun se trouvait dans un tel état de santé, que je m'étais fait un devoir de l'accompagner partout.

— Même aux Tuileries?

— Même aux Tuileries, quand ses affaires l'y appelaient.

— Ses affaires! s'écria l'abbé Capdepont dont la colère montait. Vous voulez parler des vôtres, sans doute?

— Vos pièges sont peu dissimulés, monsieur : je les vois et je n'y tomberai point. Comme il n'entre pas dans mes habitudes de m'emporter, je ne dis que ce que je veux dire. »

Ces paroles, articulées avec un sang-froid glacial,

cinglèrent Rufin Capdepont au visage comme un coup de fouet.

« Vous l'entendez, messieurs, vous l'entendez! s'écria-t-il au comble de l'exaspération. Quand je vous assurais que M. l'abbé Ternisien avait longuement médité le livre *Du Prince*! Il sait se taire et parler à propos. Tout l'art de la diplomatie n'est-il pas là? Quel évêque nous aurons en lui, si l'on tient compte des recommandations de son protecteur!... »

L'abbé Ternisien, très calme, fit un pas en avant.

« Il reste donc bien entendu, monsieur le Vicaire Général, que vous refusez de procéder aux funérailles solennelles de Monseigneur de Roquebrun?

— Je refuse. S'il vous plaît d'enterrer ce mort que vous nous amenez de Paris, soyez libre; mais n'espérez pas qu'aucun de nous assiste à cette cérémonie.

— C'est fort bien. Cette après-midi, à quatre heures, je revêtirai mon surplis et j'irai seul faire la levée du corps à la gare. L'affluence d'un peuple fidèle me dédommagera de la désertion d'un clergé prévaricateur. »

Il s'inclina et sortit.

Les ecclésiastiques qui avaient assisté, tout ahuris, à cette scène épouvantable, chuchotaient entre eux.

Tout à coup, l'abbé Mical s'élança vers la porte; mais Capdepont, aux aguets, le saisit au bras rudement.

« Où allez-vous si vite? lui demanda-t-il.

— Je cours prévenir M. l'abbé Ternisien que vous ferez vous-même la levée du corps.

— Je vous le défends; ce serait de votre part une trahison!

— Dans ce cas, vous voulez vous perdre absolument ?

— Oui ! »

Ce cri sauvage jette comme un nouveau trait de lumière sur le caractère de ce prêtre, chez qui la haine était encore plus profonde que l'ambition.

[Tout ému de la résolution violente de Capdepont, l'abbé Ternisien rejoignit Lavernède, qui attendait le résultat de sa démarche. Quand l'aumônier des prisons sut ce qui venait de se passer : « Puisque Capdepont, dit-il, a tiré l'épée hors du fourreau, qu'il s'enferre et meure ! Nous ferons seuls la levée du corps ; le général de Roquebrun remarquera l'absence du Vicaire Général et de tout le clergé paroissial ; nous lui en expliquerons les motifs ; il informera l'Empereur de l'affront fait à la mémoire de son frère et de la conduite odieuse de Capdepont. Et alors la candidature de cet ambitieux sera perdue par le scandale qu'il aura lui-même provoqué. »

Mais Mical veillait. Il avait compris le danger ; il l'avait fait comprendre à son ami, revenu de son premier emportement ; et Capdepont, en qui la haine grondait toujours, mais que son intérêt contraignait à la prudence, se résigna à faire la levée du corps. La cérémonie achevée, le général de Roquebrun parti et la foule dispersée, irrité par les hommages que la dépouille de M. de Roquebrun avait reçus, énervé par l'orage qui menaçait, Capdepont se laissa de nouveau envahir par la haine. On était arrivé devant l'évêché et il ne restait plus que des prêtres autour du cercueil. Tout à coup, Capdepont, levant le bras vers les employés des pompes funèbres] :

« Descendez le cercueil et portez-le ici », dit-il.

Les hommes obéirent.

Le peuple des ecclésiastiques, affolé de curiosité, envahit la cour de l'évêché, dont le précautionneux Mical referma la porte doucement.

Le cercueil avait été déposé sur le gravier ; les

abbés Ternisien et Lavernède, entraînant quelques Religieux, entre autres le Provincial des Capucins, petit vieillard à barbe blanche, firent à l'évêque défunt comme une ceinture vivante. Je ne sais de quelles terreurs étranges ils étaient obsédés.

« Avez-vous peur qu'on ne vous vole ce mort? » ricana Capdepont, écartant de sa large main cinq ou six Barnabites, qui s'étaient posés imprudemment devant lui.

Puis, d'un pas hautain, marchant autour du cercueil pour élargir le cercle trop étroit des Religieux :

« Il faut de la place pour les prêtres du diocèse, messieurs! » dit-il.

Quelques rayons de soleil, filtrant entre les blocs qui encombraient le ciel, vinrent expirer sur le drap mortuaire de Monseigneur de Roquebrun.

Huit heures sonnèrent à la grosse horloge de Saint-Irénée.

Le tonnerre se taisait.

« Messieurs, reprit le Vicaire Général, se tournant vers le petit groupe des chanoines de la cathédrale, auxquels venait de se joindre leur doyen, le vieux Clamouse, on nous a ramené de Paris le cadavre de l'évêque Roquebrun, et on nous demande de l'inhumer dans les caveaux de notre basilique, réservés jusqu'ici à des saints...

— Depuis Monseigneur de la Guinaudie, le Chapitre ne refusa cet honneur à aucun des évêques morts à Lormières, interjeta vivement Lavernède.

— Il est possible, monsieur l'abbé, que vous ayez prochainement à rendre compte de votre conduite devant le tribunal de l'Officialité. En attendant, je vous invite à ne pas m'interrompre.

— Je vous interromprai toutes les fois qu'il vous

plaira de faire parler votre haine, au lieu de faire parler la justice.

— Ma haine?

— Oui. En refusant au pontife étendu dans ce cercueil les caveaux de Saint-Irénée; vous poursuivez une vengeance.

— Et quand cela serait! » s'écria Rufin Capdepont exaspéré par cette bravade, et comptant peut-être trop sur son prestige et sur son autorité.

Le Provincial des Capucins alla vers lui.

« Si cela était, monsieur le Vicaire Général, lui dit-il d'une voix que l'âge rendait tremblante, si cela était, moi, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, plus vieux que M. l'archiprêtre Clamouse ici présent, je n'hésiterais pas à vous condamner. La vengeance, de la part d'un prêtre, est toujours odieuse, et, dans la circonstance qui nous a réunis, elle serait infâme.

— Vous ignorez, mon Père, que l'évêque Roquebrun, en un jour de colère effroyable, me compara au *Prince des Ténèbres*, à Lucifer foudroyé par Dieu.

— N'aviez-vous pas, comme l'archange rebelle, fomenté quelque sédition?

— Il me semble, monsieur le Provincial...

— Notre divin Maître l'a dit : « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée... » — *Qui gladio*...

— Monsieur! »

Le vieux Religieux s'inclina et rentra dans le rang.

(Le cœur déchiré par cette scène, l'abbé Ternisien pleurait devant le cercueil de Mgr de Roquebrun. « Ce cercueil, s'écria-t-il tout à coup, ne peut rester plus longtemps sur les cailloux de cette cour. Permettez qu'on le dépose dans le salon de l'évêché que je trans-

formerai en chapelle ardente. » Et, comme personne ne lui répondait, dans un mouvement de tendresse sublime, il se jeta sur le cercueil de son maître défunt et essaya de l'entraîner.]

L'abbé Lavernède et quelques Religieux maristes s'empressèrent pour aider l'abbé Ternisien. Mais Rufin Capdepont, les arrêtant d'un geste :

« Messieurs, dit-il, il ne faut pas songer à introduire ce cercueil dans l'évêché. M. de Roquebrun laisse de nombreuses dettes, et, pour la garantie de ses créanciers, j'ai dû exiger des magistrats compétents l'apposition des scellés sur toutes les portes de ce palais. L'ancien évêque de Lormières se montra toujours prodigue de l'argent d'autrui. N'avons-nous pas constaté dans la caisse des retraites ecclésiastiques un énorme déficit?...

— Monsieur, riposta l'abbé Ternisien, veuillez vous souvenir que Monseigneur de Roquebrun dépensa toute sa fortune, cinq cent mille francs environ, à la fondation d'un *Hospice pour la vieillesse*, qu'il a créé le *Refuge des jeunes malades*, qu'il secourait, dans toute l'étendue du diocèse, plus de trois cents familles...

— ... Quant à la chapelle ardente dont vous parliez, il ne saurait en être sérieusement question. Conviendrait-il, en effet, d'exposer à la vue des fidèles une face que l'apoplexie a faite hideuse. « *Un évêque doit prêcher même après sa mort* », dit saint Grégoire le Grand. Or, je vous le demande à tous, que pourraient prêcher au peuple les traits bouleversés de l'évêque Roquebrun, sinon la violence, la colère, toutes les mauvaises passions dont son âme était remplie?

— Vous mentez, monsieur! vous mentez! » s'écria l'abbé Ternisien que l'indignation transportait.

Il se pencha sur le cercueil, fit glisser vivement les six crochets qui en retenaient le couvercle et l'ouvrit.

Les prêtres, saisis à la vue de leur évêque, reculèrent épouvantés.

L'abbé Capdepont lui-même battit en retraite de quelques pas.

Monseigneur de Roquebrun, couché sur un lit de satin lamé d'argent et relevé d'agréments violets, semblait dormir. Son visage calme et reposé respirait une douceur angélique. Ses joues, légèrement boursouflées, étaient lisses et affectaient le ton mat, un peu jauni de l'ivoire. Il était coiffé de la mitre blanche, et son bras droit, doucement ramené, s'allongeait le long de la crosse d'or, déposée à ses côtés. Sa croix pectorale descendait sur une chasuble immaculée. Les crépines éclatantes d'une riche étole lui retombaient sur les pieds, dont les pointes, redressées au milieu des plis de l'aube, laissaient paraître deux petites mules de soie ourlées d'un liséré noir.

[Pendant que les ecclésiastiques, effarés, se pressaient autour du cercueil, le Vicaire Général se ressaisissait peu à peu] :

« Messieurs les chanoines, dit-il, en ma qualité de Vicaire Général capitulaire, j'aurais pu trancher la question qui nous occupe, et faire, dès demain, inhumer le corps de l'évêque défunt dans le cimetière de la ville. Mais j'ai cru devoir vous consulter, avant de prendre une détermination de cette importance. Vous tous, comme moi, pendant dix ans, vous avez pu juger M. de Roquebrun à l'œuvre, et vous savez si son épiscopat orageux, si fatal à ce diocèse et à l'Église, mérite l'honneur qu'on nous presse de

lui décerner. Souvenez-vous, mes chers confrères...

— Souvenez-vous, messieurs, interrompit Lavernède, que, lorsque Monseigneur de Roquebrun arriva à Lormières, notre ville manquait absolument d'établissements hospitaliers, et que, grâce à sa charité inépuisable, elle en possède trois aujourd'hui...

— Souvenez-vous, poursuivit Capdepont, dont la colère enflait la voix...

— Souvenez-vous, interrompit encore l'intrépide aumônier des prisons, que, par les soins de Monseigneur de Roquebrun, deux cents sœurs de charité, réparties à travers nos montagnes, soignent les malades, instruisent les enfants, élèvent les orphelins...

— Monsieur l'abbé Lavernède, je suis votre supérieur hiérarchique. Encore une fois, je vous intime l'ordre de vous taire. Songez que j'ai le droit de vous infliger des censures, et que, si cela me plaît, je puis aller jusqu'à la suspense et même jusqu'à l'interdit.

— M'interdire!... On me connaît dans Lormières, dans tout le diocèse, monsieur; et je vous mets au défi de porter la moindre atteinte à mon caractère sacerdotal.

— Prenez garde!

— Je ne tremble pas, je ne tremblerai jamais devant vous!

— Je vous somme d'avoir à comparaître, demain, devant le tribunal de l'Officialité.

— J'y comparaîtrai, et que Dieu ait pitié de vous et de moi! »

Un long murmure de désapprobation s'éleva du milieu du clergé paroissial.

« Monsieur Lavernède, intervint M. Clamouse, le

Chapitre blâme la violence avec laquelle vous venez de parler à l'un de ses membres. Il vous invite au calme et à la modération.

— Et moi, j'invite tout le monde ici, même vous, monsieur l'Archiprêtre, au respect sacré de la mort. »

Quelques Religieux et quelques rares prêtres séculiers, scandalisés sans doute, se détachèrent des divers groupes et firent mine de se retirer.

« Une minute encore, messieurs », dit Rufin Capdepont, les arrêtant.

Puis, reprenant son attitude altière :

« Le cercueil de cet évêque ouvert devant nous, articula-t-il d'une voix solennelle, me rappelle un des faits les plus sinistres de notre histoire ecclésiastique. Ce fait, véritablement épouvantable, est celui du pape Formose déterré par les ordres d'Étienne VI et cité devant un concile. Étienne accusait Formose d'avoir usurpé le Souverain Pontificat, et le concile fut de son avis, car on trancha la tête à ce cadavre, on lui coupa le doigt qui avait retenu l'anneau pastoral, après quoi on le précipita dans le Tibre... Moi qui sais par quelles intrigues mondaines l'abbé de Roquebrun, chanoine d'Arras, en arriva à envahir l'épiscopat, n'ai-je pas le droit de m'ériger en justicier, et, quand on ose m'inviter à déposer sa dépouille dans les caveaux de la cathédrale, de la rejeter à la fosse commune? Cet homme n'a-t-il pas mérité cette flétrissure?

— Non, non! s'écria l'abbé Ternisien... Messieurs du Chapitre, on vous trompe, on vous égare... Je vous jure...

— Si vous tentez d'enlever ce cercueil pour le porter au cimetière de la ville, dit Lavernède se plantant devant Capdepont, nous vous l'arracherons

des mains, et nous irons l'inhumer, nous autres, dans les caveaux de Saint-Irénée.

— Qui, vous autres? demanda le Vicaire Général avec un dédain effronté.

— Moi, M. l'abbé Ternisien, ces Religieux, tous les prêtres du diocèse qui n'ont pas encore subi votre joug.

— La belle armée, pour résister à mon autorité légitime!

— Vous parlez d'une armée? Prenez garde! le peuple de Lormières n'a pas encore oublié Monseigneur de Roquebrun.

— Le peuple de Lormières?

— Il vous hait, et il ne faudrait qu'une parole tombée de la bouche de M. l'abbé Ternisien pour vous faire écharper à l'instant.

— Une émeute!

— N'éclata-t-il pas une émeute, le jour où Étienne VI précipita le pape Formose dans le Tibre? Puisqu'il vous a plu de nous rappeler les fureurs d'un siècle barbare, vous eussiez dû pousser plus avant votre récit, et ne point négliger de nous dire que le peuple de Rome, exaspéré par les cruautés d'Étienne, se souleva contre ce Pontife indigne, se saisit de lui, le jeta dans un cachot, et l'y étrangla sans pitié.

— C'est horrible! horrible! » murmura le Provincial des Capucins.

Capdepont ne répondit pas. Fasciné depuis un instant par le spectacle véritablement splendide de l'évêque endormi dans toute la pompe de ses ornements pontificaux, tandis que Lavernède parlait, il s'était rapproché doucement du cercueil pour voir les choses de plus près... Mon Dieu! que c'était beau, la mitre! Il la considéra longtemps, les pau-

pières effroyablement dilatées... Et la crosse, quel éclat! Comme il s'appuierait bien sur ce long bâton recourbé! Comme ce bâton accompagnerait bien son allure grave, digne, magistrale!... La grosse améthyste enchâssée dans l'or massif de l'anneau pastoral l'éblouit. Il tomba en arrêt. Ah! porter cet anneau lumineux à son doigt!... Il n'y tint plus, et, par un mouvement brusque, dégageant son bras droit des plis lourds de la chape noire, il tendit sa main brûlante, âpre comme la serre du vautour, et la jeta sur la main glacée du défunt.

« Ciel! » s'écria l'abbé Ternisien.

Et, s'élançant, il repoussa vigoureusement Capdepont. Ce mouton avait eu la force du taureau.

« Eh bien! eh bien! balbutia le Vicaire Général avec un calme effroyable, qu'y a-t-il?

— Il y a, malheureux, il y a que vous venez de commettre le plus exécrable des forfaits, un sacrilège! riposta l'abbé Lavernède se ruant vers lui et le menaçant de son bras levé.

— Moi? moi? » fit-il avec effarement.

Il était manifeste que Capdepont n'avait nullement conscience du crime qu'on lui reprochait. La passion, quand elle arrive à certaines profondeurs, crée des êtres totalement irresponsables. Capdepont, en proie à la monomanie ambitieuse, comme diraient les médecins aliénistes, avait eu une seconde de véritable folie.

VI

[Tandis que Mical, Clamouse, les chanoines et presque tous les prêtres du clergé paroissial l'entraînaient dans son appartement de l'évêché, Ternisien, Lavernède et les réguliers restaient groupés autour du cercueil. Bientôt l'orage éclata et une pluie ruisselante se mit à tomber. Mais en vain essaya-t-on de faire ouvrir la grande porte de l'évêché; elle resta obstinément close. « La cathédrale ne ferme qu'à neuf heures, dit Lavernède; portons-y Monseigneur. » Et cinquante bras soulevèrent le cercueil, et le funèbre cortège s'achemina vers le porche de Saint-Irénée à travers les rues désertes de Lormières.

C'est ce que la haine de Capdepont avait prévu. A l'insu de l'archiprêtre Clamouse, il avait donné l'ordre au chanoine Turlot de fermer la cathédrale et d'en garder les clefs. C'en était trop : « Je dénoncerai à mon général ce que je viens de voir, dit le Prieur des Dominicains; s'il y a lieu de procéder plus tard à des informations canoniques sur M. Capdepont, une copie de ma lettre sera déposée par mes supérieurs dans les bureaux apostoliques. — J'agirai de mon côté comme vous », ajouta le Provincial des Capucins. Et Lavernède ayant enfin réussi à s'emparer des clefs de la cathédrale, on résolut d'un commun accord de rendre à Mgr de Roquebrun tous les honneurs que Capdepont voulait lui refuser.]

L'orage continuait effroyable. Un vent violent s'était levé et avait éteint les réverbères, dont les cordages, secoués par la rafale, faisaient grincer aigrement les poulies. La nuit était compacte, tassée, horrible. Au ciel, mêmes ténèbres que dans les rues. Le tonnerre se taisait un moment; mais le

bruit des eaux s'épanchant de toutes parts sur le pavé sonore lui avait succédé comme un vaste murmure destiné à en prolonger les rugissements. Au loin, on entendait l'Arbouse précipitant avec fracas ses cascades du haut de ses digues rompues.

Il pleuvait toujours.

Cependant une lueur, vague d'abord, puis plus nette et plus franche, blanchit de ses reflets les ombres accumulées. Tout à coup, les sept grandes fenêtres sveltes et légères qui font du chœur de Saint-Irénée une merveille d'architecture gothique, s'illuminèrent. Une à une, les élégantes rosaces des chapelles latérales rougirent. Bientôt l'énorme vaisseau de la cathédrale, dont toutes les ouvertures firent feu, s'enleva dans l'obscurité opaque, flamboyant, rayonnant, splendide.

Après avoir fait déposer le cercueil de Monseigneur de Roquebrun sur le marchepied du maître-autel, l'abbé Lavernède avait voulu édifier à l'évêque défunt une chapelle ardente capable de le venger de tous les affronts. Armé des clefs qui devaient lui ouvrir les tiroirs de la sacristie contenant les réserves en luminaires de toutes sortes, il y avait puisé à pleines mains. Pas un candélabre, pas une torchère, pas un chandelier qui, dans cette fête singulière, n'eût reçu son cierge ou sa bougie. Au bout d'une heure de cette activité fébrile, on eût dit d'un incendie dans l'intérieur de Saint-Irénée.

C'est au milieu de cet éclat lumineux, bien fait pour contraster avec l'épaisseur des ténèbres et le bouleversement redoutable de cette affreuse nuit, que les Religieux, — Capucins, Barnabites, Dominicains, Maristes, — suivis de quelques prêtres diocésains restés fidèles à la mémoire de Monsei-

gneur de Roquebrun, sortant de la sacristie, se dirigèrent à la file vers le chœur de la basilique. Chacun de son mieux avait dissimulé le désordre de sa toilette : celui-ci revêtant une chape de deuil pour cacher la boue qui lui avait rejailli jusqu'aux genoux; celui-là échangeant son surplis trempé jusqu'au dernier fil contre le rochet de quelque chanoine-prébendier.

Le Provincial des Capucins, morne et beau avec sa longue barbe blanche, marchait en arrière du cortège. La colonne tout entière défila devant le cercueil de l'évêque, mit un genou en terre, puis, se partageant, une partie alla occuper les stalles à droite du maître-autel, tandis que l'autre, recueillie, s'établissait dans les stalles de gauche. Ces divers mouvements furent accomplis dans le plus absolu silence, avec la gravité majestueuse dont le catholicisme a su empreindre ses cérémonies.

Les chants funèbres commencèrent.

Véritablement, ce fut quelque chose à la fois de grandiose et de terrible que cet office des morts célébré en pleine nuit par une centaine d'ecclésiastiques qui redoutaient, à chaque minute, de voir leurs prières interrompues par l'arrivée de l'abbé Capdepont. Sous les ondes de lumière qui tombaient des murailles, des voûtes où brillaient des lustres nombreux, quelques visages paraissaient inquiets. Que se passerait-il, si le Vicaire Général surgissait tout à coup au milieu de la nef? Pourtant, malgré les préoccupations qui troublaient les âmes et faisaient trembler plus d'un cœur, les psalmodies allaient leur train.

Une fois, un bruit sinistre, épouvantable, ébranla les quatre murs de l'édifice. Les colonnes vacillèrent, les candélabres frémirent sur les gradins de

l'autel et les vieilles stalles de noyer se plaignirent bruyamment. Les têtes, effarées, se retournèrent toutes vers la porte de la cathédrale restée ouverte. Satan allait-il faire irruption dans Saint-Irénée? On se rassura : c'était le tonnerre qui, avant le jour, pressé sans doute par le soleil de finir sa besogne, tirait ses derniers coups de canon dans les nuées.

« *Miserere mei!...* » entonna le Provincial des Capucins.

[Puis, le jour venu, l'on fit ouvrir la crypte, qui contenait la sépulture des évêques de Lormières, l'on y descendit le cercueil de Mgr de Roquebrun et l'ardent abbé Lavernède y improvisa l'éloge funèbre du prélat défunt.

Mical avait connu tous les détails de cette sorte d'émeute ecclésiastique; il avait su que le Prieur des Dominicains voulait écrire à Rome; il sentait que Capdepont se perdait et avait essayé de l'amener à quelque démarche qui pût réparer le scandale. Mais il n'avait rien gagné sur la haine farouche du Vicaire Général.

Tout allait finir; chacun se préparait à se retirer, quand tout à coup il vit Capdepont qui se dirigeait vers la cathédrale. Il s'élança alors au milieu de la sacristie, criant à tue-tête : « Le Vicaire Général, Messieurs, le Vicaire Général! »]

En effet, à travers la cathédrale qui commençait à se désemplir, l'abbé Capdepont s'avançait d'un pas lent et majestueux.

Il entra dans la sacristie. Il tenait la tête haute, mais sans nul air de bravade. Ses yeux étaient calmes, ses traits reposés. Une sérénité imposante, fruit d'une âme ou profondément humiliée ou pleinement satisfaite, émanait de toute sa personne.

Dans la foule des ecclésiastiques, l'apparition

subite de cet homme redouté produisit un étonnement mêlé de terreur.

L'abbé Mical, brûlé par une curiosité ardente, courut le premier vers Capdepont.

« Eh bien, lui dit-il, il est donc arrivé des nouvelles de Paris ? »

Le Vicaire Général capitulaire, tout entier à des préoccupations dont son masque impénétrable ne permettait pas de deviner l'objet, non seulement ne donna aucune réponse au professeur de *morale*, mais n'abaissa pas même un regard vers lui.

« M. l'abbé Ternisien est-il là ? » demanda-t-il d'une voix où l'on démêlait des inflexions tendres qui ne lui étaient pas habituelles.

L'ancien secrétaire de Monseigneur de Roquebrun, échappant à Lavernède qui essayait de le retenir, fit un pas vers Rufin Capdepont.

« Monsieur l'abbé, lui dit celui-ci, me trouvant, grâce aux soins empressés du docteur Mical, un peu soulagé des souffrances qui me torturent depuis quelques jours, et qui ce matin ont pris un caractère d'acuité tout à fait intolérable, je me suis traîné jusqu'ici pour vous renouveler les excuses qu'on a déjà dû vous présenter en mon nom. J'espérais que la cérémonie des funérailles de Monseigneur de Roquebrun n'était pas encore terminée, et qu'il me serait peut-être permis, en ma qualité de Vicaire Général capitulaire, de donner moi-même l'absoute... Hélas ! monsieur l'abbé, en face des restes d'un pontife tel que le dernier évêque de Lormières, il m'eût été pénible pour leur rendre un suprême devoir religieux, de n'avoir à invoquer d'autre titre que mon titre hiérarchique. Aussi Dieu, qui est à la fois et la souveraine justice et la souveraine miséricorde, a-t-il pris soin de m'éloigner

d'une solennité funèbre à laquelle d'anciens malentendus avec le défunt me rendaient indigne de présider.»

[A ces paroles prononcées sur un ton de déférence absolument inconnu chez le Vicaire Général, tous les prêtres présents ne doutèrent pas qu'il était perdu et que la candidature de l'abbé Ternisien l'emportait. Un murmure peu bienveillant s'éleva du milieu de l'assistance; on s'écarta de Capdepont; seul Mical resta près de lui.]

« Accusez-moi, messieurs, accusez-moi tous! reprit humblement le Vicaire Général. Je suis coupable, je suis le plus coupable des hommes. Et, cependant, malgré des erreurs qui vinrent de mon cerveau, jamais de mon cœur, qui plus que moi apprécia les hautes qualités qui distinguaient notre évêque?... Quel commandement! Quelle hauteur dans sa vie!... Certes, à cette heure plus solennelle pour moi que vous ne sauriez le pressentir, je ne célerai aucun de mes torts vis-à-vis de Monseigneur de Roquebrun. Je n'oublie pas avec quelle énergie je m'opposai à certaines réformes qu'il tentait de réaliser; je n'oublie pas nos luttes, quand il s'agit, il y a quelques années, de changer notre vieille liturgie, et quand, tout dernièrement encore au grand séminaire, il parla de remplacer les prêtres diocésains par des Religieux. Convenez pourtant qu'il y avait quelque courage à combattre aussi vaillamment pour ce que je croyais être la vérité... Je fus trop acharné, sans doute. Mais qui peut se vanter de rester, à toute heure, le maître absolu de ses passions? Pour moi, malgré l'austérité d'une vie toute de retraite et de travail, je n'eus pas tou-

jours la puissance d'écraser la tête aux mille serpents de malédiction qui tiennent aux entrailles l'homme né de la femme et sujet au péché. Si l'Ordination, cette faveur céleste, atténue en nous l'humanité, il y aurait orgueil à croire qu'elle la supprime complètement... Parce qu'en plus d'une circonstance vous entendîtes siffler par ma bouche les Démons que chacun porte en soi, cela veut-il dire que je ne les aie pas combattus jusqu'au harassement, que je n'aie pas tenté des efforts héroïques pour me conquérir tout entier à Dieu? Malheureusement le péché originel a mis en nous des résistances infernales au bien, et, pour qui a sondé les intimes secrets de la nature humaine, il est incontestable que ces résistances ne sont pas les mêmes chez tous. Il y a des hommes en qui, par un dessein caché de la Providence, l'esprit du mal pratiqua des brèches plus profondes. Né de la race espagnole, si violente et si âpre, mais aussi si catholique, peut-être suis-je un de ces hommes-là. Ma mère, vous ne devez pas l'oublier, vit le jour à Varla, hameau de la province de Biscaye, et je ressemble à ma mère, une nature de fer pour la terre et de feu pour le ciel... Messieurs, il faut se montrer indulgent pour les malheureux voués à des attaques perpétuelles, condamnés à vivre constamment sous les armes, à gagner la suprême quiétude de la mort par une vie sans trêve ni repos.

— Nos instincts pervertis par le péché, les lieux où nous prîmes naissance ne sauraient être une excuse à nos déportements! s'écria Lavernède.

— Monsieur l'abbé, reprit Capdepont avec un calme souverain, je crois les temps de la mansuétude arrivés. Quand je veux être pacifique, que gagnerez-vous, je vous prie, à me ramener à des

passions qui ne seront plus les miennes désormais? Saint Augustin disait : « *J'ai rejeté loin de moi le « vieil homme comme un haillon, et je ne le revê- « tirai plus,* non induam. » J'ai fait le même serment que saint Augustin... Les faits que vous me rappelez, monsieur Lavernède, et que je condamne comme vous, furent accomplis, j'en atteste Dieu! dans la maladie, dans la fièvre, dans le délire. C'est à peine si j'en ai conservé le souvenir. Il me revient pourtant que je vous citai à comparaître devant le tribunal de l'Officialité. N'y comparaissez pas, mon frère, et pardonnez-moi, comme je vous pardonne. »

Puis il murmura, levant les yeux au ciel :

« *Cor contritum et humiliatum, Deus, non des- « picies* : Vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu, un « cœur contrit et humilié. »

. . . . . .

« Une chose, reprit le Vicaire Général capitulaire, que je louai toujours sans réserve chez notre évêque défunt, c'est son attitude vis-à-vis du Saint-Siège. Jamais le diocèse de Lormières ne posséda un pontife plus romain. Sachant de quelles amertumes est journellement abreuvé le Successeur des Apôtres, il ne négligea aucune occasion de lui donner des marques non équivoques de sa soumission, de son respect, de son inaltérable attachement. Pour Monseigneur de Roquebrun, la barque de Pierre, assaillie par les orages, c'était l'Église, et nous l'avons vu pleurer, quand, au milieu des hontes de la politique contemporaine, il craignit de voir disparaître dans la tourmente l'arche sainte qui porte l'âme et le salut de l'humanité. Cet ardent amour de Monseigneur de Roquebrun, qui ne fut pas l'unique grandeur de son épiscopat, demeurera un exemple pour le successeur qu'il

plaira à Dieu de lui donner... Que Dieu lui accorde les grâces nécessaires dans l'accomplissement de sa redoutable mission!... »

[Les auditeurs de Capdepont, après cette déclaration ultramontaine imprévue, pensèrent qu'ils en avaient assez entendu. Il est évident, se disaient-ils, que Ternisien l'emporte. Et, pressés par l'heure du déjeuner, ils s'acheminaient en hâte vers la sortie.]

« Arrêtez! » s'écria le Vicaire Général, de cette voix de commandement âpre et altière que tout le monde connaissait bien.

Chacun resta fixe, et les yeux, pleins d'une surprise inquiète, se portèrent tous sur Capdepont.

Lui cependant avait une attitude superbe. La taille redressée, car tout à l'heure il se tenait à demi courbé devant l'abbé Ternisien, il venait de reprendre sa grande allure d'autrefois. On devinait néanmoins, à sa pose plus abandonnée, qu'une main inconnue, — était-ce le doigt de Dieu ou celui du Démon? — avait touché cette barre inflexible et qu'elle était désormais capable de plier et d'onduler comme un roseau. Le long de ses jambes, hautes et fermes, les plis de sa soutane tombaient droit, le drapant avec la rigidité marmoréenne d'une statue; mais évidemment cette statue avait des entrailles et un cœur.

La poitrine de l'abbé Capdepont, qu'on eût pu croire grêle, semblait s'être élargie tout à coup pour absorber plus d'air et respirer plus librement. Sa tête surtout paraissait transfigurée. Certes, c'étaient toujours les belles lignes sculpturales, pleines de noblesse, qui nous ont arrêté dès le commencement de cette étude; seulement, au lieu

de lire, sur les traits éternellemest convulsés de ce prêtre, l'angoisse, l'amertume, le dédain brutal de la supériorité, on y découvrait l'indulgence, la sympathie, presque la bonté. Ses yeux, foyers ardents d'où jaillirent tant de flammes criminelles, brillaient toujours comme des phares, à l'ombre de ses épais sourcils, mais l'éclat s'en trouvait singulièrement tempéré; plus d'éclairs sinistres, une lumière voilée, timide, quelque chose de tendre, de bienveillant et d'affectueux. Il n'était pas jusqu'à son abondante chevelure, dont, la veille, l'âpre obstination d'une vengeance atroce secouait les mèches ainsi que des serpents, qui, en encadrant désormais le visage de ses ondes grises, vaporeuses, transparentes, ne lui communiquât un caractère de résignation céleste et d'idéale douceur. Autour de ce front, siège d'une intelligence sublime, le nuage de ces cheveux argentés ressemblait au nimbe d'un saint ou à la couronne d'un roi.

« Messieurs, dit Capdepont avec une émotion qu'il n'était plus maître de contenir, et qui fit frissonner l'assistance, ce n'est pas seulement pour offrir des excuses à M. l'abbé Ternisien et déplorer publiquement les tristes débats qui s'élevèrent entre Monseigneur de Roquebrun et le Supérieur du grand séminaire que je suis venu à Saint-Irénée... »

Il fit une pause.

« Et pourquoi encore? » demanda vivement Mical.

L'abbé Capdepont déroula, sur ses prunelles ardentes comme celles de l'aigle, ses longues paupières bistrées, et se recueillit.

« Nous vous supplions de parler, monsieur le Vicaire Général, reprit le professeur de *morale*,

lequel se sentait des fourmillements par tout le corps.

— Parlez! parlez! » s'écrièrent toutes les bouches, tendues vers Rufin Capdepont comme tous les yeux.

Alors, le Vicaire Général capitulaire articula avec une lenteur qui lui permit d'en scander chaque syllabe, les quelques mots suivants :

« Messieurs, le second motif qui m'a conduit dans cette cathédrale est, comme le premier, un motif de pénitence... Suis-je digne, en effet, du ministère auguste auquel Dieu vient de m'appeler?... *Domine, non sum dignus*... Mes frères, mes amis, mes enfants, car il en est de jeunes parmi vous que j'aimerai comme un père, en recevant la nouvelle que, ce matin même, j'ai été nommé évêque de ce diocèse...

— Tu l'es! interrompit Mical, qui ne sut retenir ce cri.

— ... Je n'ai songé qu'à une chose, à venir m'humilier au pied des autels.

— Vive Monseigneur! s'écria Mical, transporté.

— Vive Monseigneur! » répétèrent les prêtres diocésains.

L'archiprêtre Clamouse avait brusquement quitté le bras de l'abbé Ternisien et était arrivé enfin sans encombre en face de l'abbé Capdepont.

« Vive Monseigneur! bredouilla-t-il avec tout le restant de ses forces... Si nous chantions un *Te Deum*? ajouta-t-il.

— Pas encore, messieurs, pas encore! » intervint véhémentement l'abbé Lavernède, dont la voix, qui portait la tempête, eut dans la sacristie des retentissements de clairon.

[En apprenant qu'il était nommé à ce siège épiscopal si longtemps convoité, la joie de l'ambition satisfaite avait comme détendu l'âme de Capdepont, et il s'était rendu à la cathédrale, résolu à s'y conduire en évêque. Mais provoqué par Lavernède, qui lui faisait entendre que le Souverain-Pontife serait renseigné sur tous les actes de sa vie, allait-il pouvoir soutenir son personnage jusqu'au bout?]

Il baissa les yeux pour ne point voir son ennemi. Qui sait peut-être, avait-il peur de ne pouvoir résister à la terrible tentation de se jeter en avant et de l'écharper? Mical n'avait-il pas accusé Capdepont de se précipiter, à certaines heures, comme une force aveugle? Quelle lutte, si le montagnard de Harros, un moment pacifié par le sentiment de son ambition satisfaite, en arrivait à ne pouvoir plus tenir en bride ses passions, qui s'élanceraient pareilles à des bêtes féroces, gueule béante et griffes déployées!

Il était manifeste qu'à cet instant même, Rufin Capdepont livrait à ses instincts en révolte la plus acharnée bataille de sa vie. Ses genoux, si assurés, avaient maintenant, sous la soutane, de petits mouvements convulsifs. Ses deux mains s'étaient fondues par une étreinte nerveuse en un poignet unique, quelque chose de formidable comme une massue. Le feu de la rage tordait la statue dont nous admirions les proportions harmonieuses, et semblait la disloquer. La tête de notre héros, cette tête si fière, retombait sur sa poitrine, de telle sorte que la révolution dont sa face était le théâtre sans doute, échappait complètement aux yeux. Que se passait-il là-dessous?

Enfin le Vicaire Général releva son beau front,

et laissa voir, à l'étonnement de tous, un visage tranquille, presque souriant. La Bruyère a écrit : « *Il n'y a rien, qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise.* » Il y avait, en effet, du rafraîchissement sur les traits paisibles de Rufin Capdepont. Il avait triomphé de lui-même.

« Monsieur Lavernède, que vous ai-je fait pour me persécuter ainsi ? demanda-t-il d'une voix mouillée de larmes.

— A moi, rien; mais vous menacez l'Église.

— L'Église pour laquelle je suis prêt à mourir!

— Et à vivre », ajouta l'aumônier des prisons avec sarcasme.

Capdepont pâlit, et, comme pris de défaillance, s'appuya brusquement sur le bras de l'abbé Mical, qu'il pressa de sa main crispée. Il était à bout. Il avait usé toutes ses forces, et, sentant son impuissance à soutenir plus longtemps son rôle de victime résignée, il appelait du secours. Le sang lui bouillonnait dans la poitrine comme une mer. Il allait être entraîné par les flots. Mical, l'habile, l'astucieux, l'instinctif Mical comprit l'attouchement énergique et brûlant de son maître. Il fallait le sauver.

« Messieurs, dit-il, Monseigneur Capdepont souffre... Je reconnais les signes avant-coureurs des crises auxquelles il est en proie depuis quelques jours... Monseigneur a besoin de repos... Monseigneur vous recevra tous prochainement... — Monsieur l'abbé Turlot, courez prévenir le docteur mon frère de se rendre immédiatement dans les bureaux de l'évêché. Je crains bien que Monseigneur n'ait besoin de son ministère. Allez vite... »

Il offrit son bras à l'abbé Capdepont, qui s'y appuya le plus sérieusement du monde.

« Mes amis, priez pour moi, priez pour moi, répéta le nouvel évêque de Lormières, traversant les rangs du clergé, qui le regardait avec un intérêt ému.

— Quel comédien! » ne put s'empêcher de murmurer Lavernède.

Capdepont l'entendit, mais son corps penché n'eut pas un frémissement.

« Mes révérends Pères, dit-il à voix basse, s'adressant aux Supérieurs des ordres religieux, si vous écrivez à Rome, priez vos Généraux respectifs de déclarer au Saint-Père que ma santé est des plus mauvaises, et que je redoute de ne pouvoir suffire aux charges écrasantes de l'épiscopat. Hélas! ma vie est atteinte aux sources; mais je mourrai les yeux tournés vers la Chaire de Pierre, qui eut toujours les tendresses de mon cœur et les soumissions de mon esprit. »

Cependant la plupart des curés de la ville, que l'archiprêtre Clamouse n'eut pas besoin d'aiguillonner, accompagnaient, à travers la cathédrale le pauvre évêque malade, qui fuyait, harcelé par l'aumônier des prisons.

En arrivant devant le catafalque de Monseigneur de Roquebrun, où quelques bouts de cierges, jetant des lueurs tremblotantes, achevaient de se consumer dans les bobèches d'argent, Rufin Capdepont s'arrêta. Il s'inclina, puis se signa gravement. Pour Lavernède, cette mômerie devant la crosse et la mitre qu'il avait tant convoitées, revêtit le caractère d'une profanation. Il n'y tint plus, et ce cri d'exécrable imprécation s'échappa de sa bouche :

« Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

Mais Rufin Capdepont, que Mical serra plus étroitement, ne répondit rien à cette accusation féroce; il se courba un peu plus sur le bras de son fidèle acolyte, et sortit de Saint-Irénée en chancelant. Rome n'ayant encore procédé à aucune information et la préconisation demeurant chose incertaine, l'heure n'était pas venue pour ce nouveau Sixte-Quint de rejeter ses béquilles, de se redresser de toute sa taille et d'imposer le respect ou la terreur à ses ennemis.

VII

[Cette savante comédie ne trompa point le peuple de Lormières. Fidèle à son affection pour Mgr de Roquebrun, il n'épargna rien pour manifester son hostilité à Capdepont. Si bien qu'un jour celui-ci quitta furtivement la ville : ne fallait-il pas d'ailleurs qu'il se rendit à Rome pour y dissiper les préventions qu'on pouvait avoir contre lui et détruire l'effet des rapports envoyés par les Réguliers? Lavernède et Ternisien apprirent bientôt que le nouvel évêque était dans la Ville Eternelle et qu'il y travaillait contre eux en même temps que pour lui. Ternisien partit aussitôt : il se savait aimé du cardinal Maffeï, chargé d'instruire l'affaire de Capdepont et, sans retard, sollicita de lui une audience. Reçu d'abord affectueusement, il ouvrit son cœur, dit les vertus de Mgr de Roquebrun, peignit l'âme violente de Capdepont. Mais à mesure qu'il parlait, le cardinal devenait de plus en plus sérieux et froid. Ternisien, qui s'en aperçut, se troubla et, le cardinal ayant blâmé son attitude et celle de Lavernède :]

« Vous croyez alors, Monseigneur, dit-il, que Sa Sainteté préconisera M. l'abbé Capdepont? »

Le cardinal se leva vivement.

« Eh quoi ! s'écria-t-il avec une colère qui n'allait pas sans ironie, parce qu'à Lormières, une bourgade au bout du monde, quelques prêtres diocésains et quelques Religieux se sont donné la satisfaction peu charitable de pousser à bout la nature fougueuse, peut-être trop fougueuse, de M. l'abbé Capdepont, il faudra que l'Eglise se prive des énormes avantages que cette même nature, conduite par elle, modifiée, modérée par elle, est susceptible de lui procurer? En vérité, monsieur, je reste confondu par les prétentions des gens qui vous envoient. Oui, l'outrecuidance est singulière !... Et depuis quand, je vous prie, appartient-il aux simples clercs de s'immiscer dans des questions qui relèvent uniquement du Saint-Père ou de ceux qu'il a délégués souverainement? Mais c'est un bouleversement complet de la hiérarchie... Si vous autres, Français, vous aimez la Révolution, nous, Romains, nous la détestons de tout notre cœur, et, nous refusant à courir les aventures, nous nous obstinons à vouloir rester immobiles sur la pierre, *super petram*, où nous plaça la main de Dieu... Prenez-en votre parti, monsieur l'abbé : le candidat que nous présente votre gouvernement pour le siège de Lormières sera canoniquement institué. Non que nous ayons pour votre Empereur, dont le but, nous ne l'ignorons point, est d'abaisser l'épiscopat français, espérant le dominer plus facilement quand il l'aura rempli de sujets incapables, plus de déférence qu'il ne convient; mais parce que les renseignements venus de la Nonciature de Paris et d'ailleurs nous présentent M. l'abbé Capdepont comme un ecclésiastique du plus grand mérite, de la plus haute vertu. Il possède une qualité supérieure entre toutes, et dont l'Eglise a le devoir de tenir compte,

dans ces temps où les pouvoirs laïques atteignent le comble de l'audace, de la scélératesse, de la perversité : il est courageux, M. l'abbé Lapdepont, voilà enfin un *caractère*. Ah! plût au ciel que la crosse pastorale tombât toujours en des mains aussi robustes et aussi dévouées!

— Oserai-je faire observer à Votre Eminence que ce dévouement au Saint-Siège est d'assez fraîche date? car autrefois...

— C'est une erreur. Le Vicaire Général de Lormières a subi l'autorité civile, il ne l'aima jamais. Il devait être évêque. Dieu, qui lui réservait une mission dans son Eglise, avait mis dès longtemps « *dans sa chair et dans ses os* », selon l'énergique expression biblique, le sentiment de sa force, et s'il fut contraint, pour faire aboutir une ambition dont le ciel devait tirer profit, de jeter quelques miettes de flatterie à votre ministre des cultes, dans le fond il jugeait la misère de ce qu'on appelle, dans le jargon politique, *les pouvoirs constitués* et les méprisait. Il parut, en effet, se soumettre à Paris; mais, en réalité, c'était à Rome qu'il se soumettait; c'est pour Rome qu'il s'humiliait jusqu'à ruser, quelquefois même jusqu'à... mentir.

— Mentir, Monseigneur, mentir! répéta Ternisien scandalisé.

— Eh bien! qu'est-ce qui vous prend, et quel sens étroit et ridicule attachez-vous à ce mot? Ah! comme on voit bien que vous nous avez quittés depuis plus de dix ans! Vous n'entendez donc plus notre langage? L'Église ne ment jamais, monsieur l'abbé! Il n'est pas dans la puissance de l'Église, la vérité même, de mentir. Seulement, l'Église, en lutte, dans les premiers temps, avec les derniers princes païens ; au moyen âge, avec des rois à demi

barbares; de nos jours, avec l'univers entier soulevé contre elle, pour poursuivre sa mission divine à travers les siècles, a eu constamment besoin de souplesse et d'habileté... Les cardinaux Caprara, Consalvi, harcelés par le général Bonaparte, capable de provoquer un schisme en France, furent forcés de lui mentir plus d'une fois, comme M. l'abbé Capdepont, empêtré dans les intrigues gallicanes de Napoléon III, lui a menti... Mais je vous le demande, monsieur, ment-on, quand on sauve l'Église? ment-on, quand, malgré les hommes, acharnés à exiler Dieu du monde, on emploie les ressources, les finesses, les subtilités même de son esprit à maintenir ici-bas le règne de Celui qui est la voie, la vérité et la vie, « *Ego sum via, veritas et vita*? »

Un grand trouble s'était emparé de l'abbé Ternisien. Il regarda le cardinal Maffei, qui venait de se rasseoir, avec une expression effarée.

« Et puis de quels talents M. l'abbé Capdepont n'a-t-il pas été doué! reprit le vieux prélat entraîné par l'enthousiasme. Je voudrais que vous vous fussiez trouvé à Saint-Louis-des-Français le jour de la fête de l'Assomption, et que vous l'eussiez entendu...

— Quoi! M. Capdepont est à Rome?

— Il a eu l'honneur insigne de prononcer le panégyrique de la Vierge Marie, en présence du Saint-Père et de tout le Sacré-Collège. Quelle élévation! quelle puissance! et aussi quelle chaleur dans sa parole! — « *Il me semble que j'entends saint Bernard* », a murmuré à plusieurs reprises le Cardinal-Vicaire... Dans l'après-midi de ce grand jour, Sa Sainteté a voulu recevoir M. l'abbé Capdepont pour lui adresser elle-même ses félicitations...

Mon cher Ternisien, si vous eussiez vu celui que vous aimez si peu dans les salons du Vatican, ses façons aisées, sa tournure à la fois altière et modeste, vous eussiez été d'avis, comme moi, que Dieu n'avait accordé à cet homme cette surprenante dignité extérieure que parce qu'il l'avait réservé de longue main à quelque haute destinée. — « *La mitre fera bien sur cette tête* », a dit le Saint-Père au Général des Jésuites, qui accompagnait le nouvel élu. — Puis, embrassant M. l'abbé Capdepont prosterné à ses pieds, Pie IX a daigné l'appeler « *Mon frère !* »

— Dans ce cas, tout est fini ?

— Tout est fini, mon enfant. M. l'abbé Capdepont — je vous autorise à faire parvenir cette nouvelle à Lormières — sera préconisé dans le consistoire qui sera tenu le 8 du mois prochain, jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge. »

L'abbé Ternisien se leva, il salua profondément Son Éminence, et, sans mot dire, se dirigea vers la porte du cabinet de travail.

« Et vous vous en allez ainsi sans murmurer un adieu ? » lui demanda le cardinal.

Le jeune prêtre se retourna, fit deux pas vers Monseigneur Maffeï, et soudain se mit à genoux devant lui.

Le vieux prélat se redressa, étendit gravement la main, puis fit le signe de la bénédiction.

« Voyons, mon enfant, dit-il à Ternisien, le relevant avec bonté, soyez absous de votre peccadille, et n'y retombez plus. Laissez les affaires de l'Église à ceux à qui Dieu en a imposé le poids. Tout à l'heure, vous allez retrouver dans notre adorable solitude de Tivoli, où vos frères vous attendent, la paix et le contentement. Que ne m'est-

il accordé de vous suivre!... N'êtes-vous pas plus heureux que moi?... Pourquoi le Saint-Père ne m'a-t-il point laissé là-bas au milieu de vous! Ah! j'échangerais volontiers ma pourpre avec ma bure d'autrefois!... Si vous saviez ce que sont les affaires, et combien peu les hommes aiment la justice!... Que vaut la dignité cardinalice comparée au repos que je goûtais! A Tivoli, je fus novice, puis moine, puis Abbé... Quelles délices! »

Monseigneur Maffeï, ému au souvenir de ses jeunes années de piété simple et modeste, s'interrompit.

Il reprit bientôt d'une voix énergique :

« Mais songez-y, mon bien-aimé Ternisien, s'il faut des Réguliers, des Séculiers pour le triomphe et la splendeur céleste de l'Église, il faut aussi des évêques courageux pour la défendre. Ceci me ramène tout naturellement à M. l'abbé Cappepont, et je me trouve dans l'obligation de vous dire qu'en cette déplorable affaire de Lormières, vous, votre ami Lavernède, les Supérieurs des ordres religieux qui adressèrent des rapports à Rome, vous avez confondu deux choses qui, à aucune époque de l'histoire ecclésiastique, n'eurent rien de commun : l'Église et le gouvernement de l'Église. L'Église reste aujourd'hui ce qu'elle fut en tous les temps : divine, infaillible, au-dessus des vicissitudes humaines. Quant à son gouvernement, tenu, dès l'origine, de batailler contre toute espèce d'entreprises coupables, particulièrement contre les convoitises, la corruption, l'âpreté des princes, si manifestes de nos jours, il fut plus d'une fois dans la nécessité de placer à sa tête des chefs plus fermes que pieux, plus énergiques que sages, plus

animés en apparence de l'esprit de la terre que de l'esprit du ciel. Mais l'Église eût-elle vécu, si Dieu ne lui eût envoyé ces grands pontifes : Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, Sixte-Quint, Pie IX? Certes, je ne puis en douter, vous avez pour le grand Hildebrand, ce lutteur héroïque, ce véritable fondateur de la monarchie catholique, l'admiration qu'il impose à tous. Eh bien, savez-vous comment le cardinal Pietro Damiani, confondu souvent par l'audace de son génie, la puissance de ses combinaisons politiques, l'ardeur insatiable de son ambition, l'appelait? Il l'appelait *Saint Satan*! »

L'abbé Ternisien frissonna. Il s'inclina pour prendre congé de nouveau et marcha vers la porte.

Le cardinal Maffeï eut un imperceptible haussement d'épaules. D'un œil indifférent, il regarda s'éloigner l'ancien secrétaire intime de Monseigneur de Roquebrun, et, cette fois, ne jugea pas à propos de le rappeler.

[Capdepont fut préconisé peu de temps après. Dédaignant de se venger d'un ennemi dont il avait triomphé, il rendit à Lavernède sa chaire d'éloquence sacrée au grand séminaire. D'ailleurs la ville de Lormières ne garda pas longtemps l'évêque qu'elle avait si peu souhaité; il fut appelé à un archevêché et devint un des prélats les plus ultramontains de France. Malgré cette élévation si rapide, son âme ambitieuse n'était pas assouvie. Pie IX déclinait de jour en jour et Capdepont élevait ses regards vers la tiare. A peine, à vrai dire, osait-il se l'avouer à lui-même; mais Mical, devenu son Vicaire Général, attisait ses convoitises. Un jour qu'ils étaient assis tous deux dans le jardin de l'archevêché, ils passaient en revue les noms des cardinaux qui pouvaient prétendre à succéder au Souverain-Pontife vieillissant.]

Harcelé par ses pensées qui le piquaient comme autant de poignards, l'archevêque se leva, et, entraînant le Grand-Vicaire, parcourut d'un pas effréné les plus sombres allées de son jardin. Les mains qui retenaient Mical, ainsi que des griffes, lui brûlaient la peau.

Évidemment Capdepont avait la fièvre. Ses yeux, où étincelait toute son âme, brillaient dans l'ombre pareils à des braises rouges. Il balbutiait des mots entrecoupés.

« La tiare! répéta-t-il à plusieurs reprises, la tiare!...

— Votre tête, où la main de Dieu déposa toutes les puissances de la foi et du génie, serait assez forte pour la porter. »

Rufin Capdepont s'arrêta court. Il regarda longuement le Grand-Vicaire. Puis, avec les cinq doigts de sa main droite, étreignant son front, où une ambition qui tenait du délire avait allumé les flammes d'un effroyable incendie :

« Voyons, Mical, veux-tu me rendre fou? » balbutia-t-il égaré.

Et, avec une lueur de bon sens et une profonde humilité :

« Moi, né dans une hutte au hameau de Harros, je pourrais gravir les marches du trône pontifical!... Moi, pécheur, — tu le sais, je péchai souvent en ta présence, « *malum coram te feci* », comme dit le roi David, — je pourrais devenir le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre!... Et qu'ai-je donc fait pour cela? »

Il s'interrompit...

Il continua.

« Je suis le jouet d'un rêve horrible... Pourtant si... Ah! l'univers catholique verrait un Pape, alors!...

— Dieu vous suscita pour le salut de tous.

— Mical, il me semble que je me meurs... Je t'en supplie, tais-toi, tais-toi... »

Cette prière, formulée presque avec des larmes, épouvanta l'ancien professeur de *morale*, qui n'osa plus ajouter un mot.

Ils remontèrent vers l'archevêché, mais désormais ils allaient à pas très lents. Capdepont même s'arrêtait de temps à autre, vaincu, immobilisé par l'intolérable martyre qu'il endurait.

« Il n'est plus douteux, murmura-t-il, restant encore une fois fixe au milieu de l'allée, il n'est plus douteux que l'Allemagne et l'Italie ne se soient liguées dans le but d'exercer une influence décisive sur le prochain conclave... En cette question du successeur de Pie IX, il y va de la vie pour ce pauvre royaume italien, si misérable, si dénué, si chétif... L'œuvre du comte de Cavour est une baraque de foire en planches de sapin, et l'on voudrait que la main robuste du prince de Bismarck posât la première pierre d'un édifice... Bismarck, voilà un homme avec qui je voudrais être mis à même de me mesurer!... En son discours sur la *Première décade de Tite-Live*, Machiavel déclare que l'Église fut, dans tous les temps, l'obstacle à l'unité politique de l'Italie. L'Église le sera encore, cet obstacle!... Mais, devant les intrigues allemandes et italiennes, que fera la France?... Voyons, si le Sacré-Collège, par le fait des tracasseries auxquelles il ne peut manquer de se trouver en butte, ou d'une révolution toujours imminente en Europe, passait les Alpes et venait chercher un refuge chez nous?... Alors... alors l'influence française aurait beau jeu et ma candidature pourrait se produire... On agirait...

— Et vous seriez élu, Monseigneur.

— Élu ! élu !...

— En face de ce résultat si important pour l'Église, si glorieux pour la France, Votre Sainteté ne me refuserait pas la mitre, je pense?... »

Il ne répondit point.

On se remit en marche.

Au moment de gravir le perron de son palais, Rufin Capdepont fit une halte nouvelle. Puis, succombant à l'irrésistible fascination de son rêve :

« Qui sait? murmura-t-il levant les bras au ciel, qui sait?..

BARNABÉ

BARNABÉ

I

[M. l'abbé Célestin, curé de la paroisse des Aires, menait, dans son presbytère rustique entre sa vieille gouvernante et un jeune neveu qu'il élevait, une existence pleine de paix et d'édification, quand il fut contraint, pour soigner sa gorge atteinte d'une affection chronique, de se rendre aux eaux d'Amélie. Marianne, la gouvernante, pensa qu'elle pourrait profiter de l'absence de M. le Curé pour aller revoir son pays, où elle n'était pas retournée depuis vingt-cinq ans. Mais que deviendrait cependant M. le Neveu? Il était trop jeune pour qu'on le laissât seul au presbytère, et ses parents habitaient trop loin pour qu'on pût l'envoyer chez eux. Marianne, pour résoudre la difficulté, imagina de confier l'enfant à l'ermite Barnabé, qui s'était montré plein de dévouement pour le curé des Aires.

M. le Neveu, qui va nous faire le récit de ses aventures avec l'ermite, commence par nous tracer le portrait de Barnabé et par nous raconter son entrevue avec Marianne :]

Barnabé Lavérune, ou mieux frère Barnabé, comme on l'appelait aux Aires et partout dans les environs, était un énorme paysan de cinquante-cinq ans, aussi grand, aussi robuste qu'un châtaignier de la montagne. Il avait des bras démesurés, se

terminant par des mains cartilagineuses, armées de doigts longs, durs et poilus. Son visage, au beau milieu duquel s'épatait, semblable à un champignon dans les bruyères, un gros nez tuberculeux sillonné de veinules violacées, avait un caractère de gouaillerie ironique qui faisait songer à ces personnages plantureux dont le génie de Rabelais peupla l'abbaye de Thélème. Les yeux de Barnabé, noirs, petits, étaient singulièrement perçants. Une barbe touffue lui descendait jusqu'au bas de la poitrine, grise autour de la bouche largement coupée, d'un blanc ambré au-dessous du menton.

Notre homme, qui, depuis plus de dix ans, appartenait à la Congrégation des Frères libres de Saint-François [1], était habillé, accoutré, devrais-je dire, d'une soutane. Cette soutane, dans laquelle mon oncle s'était trouvé à son aise, craquait en maints endroits sur la vigoureuse armature de l'ermite de Saint-Michel. Il faut le reconnaître, c'est seulement après huit ans de bons et loyaux services que le curé des Aires avait consenti à se séparer de ce vêtement, élimé par la brosse, aminci par l'usure, un peu troué par-ci par-là. On devine comme ce fourreau de vieux drap, luisant à tous les plis, et dans lequel notre Frère s'était glissé non sans efforts, ainsi que dans une gaine, devait lui aller. Mon oncle étant de petite taille, l'étoffe de la soutane tombait ni plus

1. Cette congrégation des Frères libres de Saint-François ne fut jamais une congrégation régulière. A l'époque de la Restauration, dans quelques régions du Midi, on vit des paysans s'installer dans les ermitages abandonnés depuis la Révolution. Ils tenaient en bon état ces ermitages et les chapelles voisines. Ils faisaient des quêtes dont ils abandonnaient une partie aux desservants. Sans les avoir jamais autorisés, l'autorité ecclésiastique les toléra, leur laissa porter un costume mi-religieux, jusqu'au jour où, à la suite de scandales répétés, il fallut dissoudre cette prétendue congrégation.

ni moins jusqu'aux genoux de l'ermite, et là abandonnait ses tibias à un pantalon de velours bleu, dit chez nous velours d'Espagne, et très en faveur auprès des paysans cévenols.

Aux premiers jours de sa *moinerie*, pour emprunter le mot de maître François, dans toute la ferveur de sa vocation nouvelle, Barnabé avait caressé le rêve de s'acheter un froc de bure avec capuchon, en tout pareil à celui de la plupart de ses confrères. Mais à la longue, il était revenu de cette coquetterie, ne pouvant se résoudre à toucher au magot de Félibien [1]. Tirer vingt francs du bas sacro-saint au fond duquel gîtait son trésor, c'était, lui semblait-il, ruiner Félibien, lui voler ses montres, ses pendules, le magasin qu'il entrevoyait pour lui dans l'avenir, et il avait accepté avec résignation toutes les loques qu'on lui offrait.

Notre Frère étalait un chapelet à grains énormes noué autour des reins; une croix brillante se balançait sur sa poitrine, retenue par une chaînette de laiton; une pèlerine, bossuée pittoresquement de coquilles polies sur la pierre, lui couvrait les épaules. Son bicorne, autre cadeau de mon oncle, affichait, en guise de bourdaloue, une suite non interrompue de petites images encastrées dans des lamelles de plomb. Ce chapeau, rappelant le couvre-chef célèbre de Louis XI, seyait on ne peut mieux à Barnabé, qui le portait penché sur l'oreille droite avec beaucoup de crânerie.

L'ermite de Saint-Michel, entêté à ne pas être confondu avec ses confrères de Cavimont, de Saint-Raphaël, de Boubals, de Notre-Dame de Nize, de

1. Barnabé est veuf et a un fils, nommé Félibien, à qui il fait apprendre le métier d'horloger. C'est pour ce fils qu'il épargne sur tout ce qu'il gagne n'importe comment.

Saint-Sauveur, lesquels depuis longtemps ont abandonné le bourdon, marchait toujours, lui, le bourdon à la main.

« C'est l'insigne de notre Ordre! » répétait-il.

De ce long bâton, souvenir des pèlerinages aux époques de foi, Barnabé avait fait un véritable objet d'art. Après de minutieuses recherches, il l'avait coupé lui-même dans un bois de châtaigniers sauvages. Un petit miroir enchâssé dans un cadre de cuivre poli étincelait à la cime de cette canne majestueuse, et, à une petite croix surmontant le tout, pendaient, gracieuses et brunes, deux gourdes sèches curieusement historiées à la pointe du couteau. Ces deux gourdes toujours pleines de vin, qui autrefois figuraient le dévouement des ermites aux pèlerins de Terre-Sainte, Barnabé les vidait aujourd'hui à la plus grande gloire de Dieu. Que diable! on n'est pas Frère libre de Saint-François pour mourir de soif sur la route si âpre de la vie.

« Barnabé, lui dit la gouvernante, je vous ai fait venir parce que M. le curé m'a chargée de vous demander un service.

— Je suis à la disposition de M. le curé et à la vôtre pareillement, Marianne... Ah! par exemple, je voudrais bien voir que l'ermite de Saint-Michel refusât quelque chose aux gens de la cure! »

La barbe du frère s'agita, sa bouche s'ouvrit large et profonde comme un gouffre, et il éclata en bruyants éclats de rire.

« Je sais que vous êtes reconnaissant envers M. le curé, et....

— Reconnaissant! reconnaissant! interrompit-il, riant toujours... Ah! çà! Marianne, soyons de bon compte, s'il vous plaît. Croyez-vous que Barnabé Lavérune, parce qu'il est le Frère le plus propre

de la contrée, qu'il occupe l'ermitage le plus beau et le plus en vue de toute la montagne, qu'il a mis un peu de foin dans ses bottes, que son fils étudie dans les horlogeries, à Moret, département du Jura, croyez-vous qu'il ait oublié qu'il y a dix ans à peine il n'était qu'un misérable vannier de la rivière d'Orb? Dieu de Dieu! en ai-je tordu, en mon temps, de ces osiers, pour confectionner corbeilles, paniers, claies à cribler le sable et différentes autres marchandises! Mais M. le curé tenait un œil ouvert sur moi, et comme le travail ne m'avait pas fait abandonner l'église, que je ne manquais aucunement les offices pour aller boire au cabaret, il me confia Saint-Michel, avec la permission de Monseigneur... Quelle joie quand j'y pense!... Et vous voudriez que je fusse capable de refuser un service! Ah! si ma vie pouvait augmenter celle de M. le curé, qui est un saint sur la terre, je la lui donnerais des deux mains.

— Il ne vous demande pas un si grand sacrifice : il vous demande tant seulement de garder son neveu à Saint-Michel, tandis que moi j'irai voir ce qui se passe chez mon frère, à Eric-sous-Caroux... Vous entendez bien que nous ne pouvons laisser notre enfant ici tout seul. »

Barnabé me caressa les deux joues du bout de ses gros doigts; puis, avec une hilarité débordante :

Allons-nous faire des nôtres par là-haut! dit-il. C'est Baptiste qui ne sera pas content, par exemple! Tu me promets au moins de ne pas me le crever dans nos affreuses pierrailles? Un âne, quelque courage à la course qu'on lui suppose, n'est jamais comme un cheval tout de même... Si j'avais un cheval, comme mes confrères des envi-

rons enrageraient! Sans compter que je pourrais alors pousser mes quêtes jusque du côté de Saint-Affrique, dans l'Aveyron. Mais un Frère mendiant à cheval, cela occasionnerait du scandale, puis cela ne serait pas selon la règle de saint François... peut-être. Enfin, on verra plus tard avec les économies, quand Félibien sera revenu de Moret, département du Jura....

— C'est donc une affaire convenue? interrompit Marianne.

— C'est convenu semblablement à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire, quand les Juifs se révoltèrent tous contre lui.

— Vous prendrez bien soin de notre enfant, vous le promettez?

— Je vous promets qu'avec moi il ne maigrira ni d'âme ni de corps. D'abord je suis gai comme toute une nichée de passereaux, et je chante à bouche-que-veux-tu tout le long de la journée. Au demeurant, vous savez que je m'entends plus que pas un aux chansons, moi! Demandez à Baptiste!... Voici notre vie : le matin, nous réciterons notre prière à la chapelle, devant la statue de saint Michel. Ah! je l'ai nettoyée, cette pauvre statue si noire! Dans le fait, tout est luisant au nid comme une image... Puis nous déjeunerons avec quatre doigts, peut-être six, de saucisse. C'est de la saucisse de Saint-Gervais. Vous connaissez sa réputation, n'est-ce pas, Marianne? Je l'ai quêtée en janvier, quelques jours après la grande tuerie de cochons qui se fait au carnaval. Aujourd'hui, la coquine vous a un air! On dirait, tant elle est rouge, ferme et fraîche, du saucisson de M. Cœurdevache, le charcutier... Puis nous irons mener Baptiste jusqu'à ma prairie. Il faut bien qu'il pâture à son tour, ce mien ami! Bap-

tiste, encore qu'il soit de petite taille, vous a un appétit à faire reculer les deux mulets de M. Combal. Qu'ils sont beaux ces mulets de M. le maire, des mulets comme on en a au ciel!... Puis, quand l'idée nous en viendra, à genoux sur le sol, nous chanterons un *Adoremus*... Puis nous retournerons à l'ermitage sur le coup de midi, où, ayant pris une nouvelle becquée, nous dormirons notre sieste, à la bénédiction du Seigneur! La sieste, tout le monde sait ça, entretient l'homme en force et en vertu... Enfin, dans la vesprée, je raconterai à ce fillot mon voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle, une ville de l'Espagne, et mes deux voyages à Rome, la ville du pape et des chrétiens. M. le curé vous a annoncé, sans doute, que j'ai parlé au saint-père, là-bas, dans les Vaticans. C'est vrai tel que vous me voyez, malgré ma mine de loup. Le saint-père — apprenez toujours cela, Marianne, pour votre salut — est un homme grand. Il s'appelle Grégoire XVI. Pour la pâleur, il ressemble à l'hostie consacrée. Mais, malgré sa figure blanche comme sa soutane, car il porte une soutane blanche à pèlerine sans coquilles, il va très bien. Il m'a dit : « *Fra Barnabeo, fra Barnabeo.* » Puis il m'a béni. En ce moment, il me semblait que le bon Dieu en personne me descendait dans l'estomac... Donc, c'est convenu, Marianne, ne vous mettez pas chagrin en tête, nous mangerons bien, nous boirons mieux; nous rossignolerons à plaisir, et saint François fera le reste.

— Voulez-vous prendre le petit paquet de l'enfant? demanda la vieille gouvernante.

— J'en prendrai cent paquets, si vous me les donnez, pardi! »

Marianne atteignit sur une chaise un mouchoir à

carreaux rouges, dont les quatre coins étaient retenus ensemble par des nœuds.

« J'ai serré là dedans, dit-elle, deux chemises, trois paires de bas, un bonnet pour la nuit...

— Combien de temps comptez-vous séjourner à Eric?

— De dix à quinze jours environ. Il faut bien dix jours pour voir les vivants et prier sur la tombe des morts. Hélas! j'en ai mis de mon monde au trou, par là-haut dans mon pays!

— Qui a vie doit avoir mort, répondit philosophiquement Barnabé. Chacun son tour. Tenez, Marianne, c'est comme les lapins qui vont se prendre à mes collets dans les taillis, du côté de Margal. Sont-ils assez maladroits de passer par là! Mais c'est écrit aux Evangiles, le chemin du cimetière est attaché aux pieds des bêtes et des gens. Que voulez-vous? il faut ça, car, encore que la vie soit mauvaise, on se ferait joliment tirer l'oreille pour aller en Paradis... »

[Pour aller en Paradis, Barnabé n'avait pas, il s'en fallait, toutes les vertus nécessaires. M. le Neveu ne tarda pas à s'en apercevoir.

Après avoir fait ses adieux à son oncle et à Marianne, il se mit en route pour l'ermitage de Saint-Michel, où habitait son hôte. Quand il fut arrivé, Barnabé, au lieu de lui faire accueil, parut contrarié de sa venue, et, pour se débarrasser de lui, l'envoya jouer avec l'âne Baptiste. C'est que, comme l'on va voir, il avait en ce moment l'esprit fort préoccupé. Depuis quelque temps déjà, l'enfant chevauchait sur le baudet, quand, tout à coup,

Barnabé, couché comme un ours sous les chênes verts, se leva. Un sifflement suraigu retentit. Ma bête emportée, s'arrêta court.

« Descends! » me cria le Frère.

Je descendis.

« Tu as de l'encre, je crois? me dit l'ermite, qui s'était rapproché.

— Oui, Barnabé.

— Et du papier aussi?

— Certainement.

— Nous aurons besoin de tout cela, fit-il, se passant la main droite sur le front et m'entraînant à l'ombre des arbres.

— Asseyons-nous! » reprit-il.

Nous nous assîmes.

« Voyons, fillot, serais-tu assez savant pour écrire du patois sur une de tes feuilles blanches?

— J'ai copié, l'autre jour, pour mon oncle, un noël en patois, et peut-être, en m'appliquant bien...

— Oh! si tu as copié un noël, tu copieras bien ma chanson.... »

Je l'examinai avec surprise.

« Comment, Barnabé, lui dis-je, vous avez fait une chanson?

— Elle sera très jolie; elle aura cinq couplets... Braguibus va mettre son fifre en train....

— Et la défense de mon oncle?

— Je porte tous les respects à M. le curé des Aires, qui doit à mes soins le peu de souffle qui lui reste; mais faut-il, pour lui plaire, refuser de gagner cinq francs, peut-être dix? Ton oncle croit-il, par hasard, que les alouettes tombent rôties à l'ermitage de Saint-Michel? La famine m'aurait mis au trou depuis de longues années si j'avais dû me passer de mes industries. Le bon Dieu m'aurait-il donné des talents, ne devant pas m'en servir? Je ne gagne pas vingt sous chaque jour, moi, à dire une messe basse, et je ne connais pas la couleur des

écus du gouvernement. Ton oncle parle toujours comme le riche, qui, ayant le ventre plein, dit aux personnes affamées : « *Ne mangez point ceci, ne mangez point cela.* » D'ailleurs, les autres ermites de la vallée se gênent-ils pour besogner chacun à sa façon? Je ne parle aucunement de ton ami Venceslas Labinowski [1], lequel faisait un métier de déshonneur. Mais, sauf Adon Laborie, ermite de Notre-Dame de Nize, qui pratique la règle par le menu, les Frères libres de nos Cévennes marchent-ils tous en droiture dans le chemin de saint François? Est-ce que, par exemple, Gratien Pastourel, ermite de Saint-Sauveur, ne s'amuse pas un brin à l'usure, du côté de Camplong et de Graissessac? Il prête un pois, le malin, mais il faut lui rendre une fève. Et Agricol Lambertier, ermite de Saint-Pantaléon, qui aime la terre plus que le paradis, ne va-t-il pas à la journée afin d'avoir le plaisir de gagner une pièce de dix sous. Je passe Barthélemy Pigassou, de Saint-Raphaël. Pour celui-là, il sent la vieille futaille d'une lieue, et l'on n'a pas besoin de lui tirer des vers du nez pour savoir qu'il passe moins de temps à nettoyer sa chapelle qu'à siffler la linotte dans son cellier. Moi, dès le premier âge, de tant loin qu'il me souvienne, j'aimai toujours inventer des chansons, et j'en invente encore quand on me paie.

— Cependant, après sa maladie, vous promîtes à mon oncle....

— Je lui promis tout ce qu'il voulut. Autant lui promettre le merle blanc, pardi! Fallait-il m'exposer

1. Ce Venceslas est un frère libre de Saint-François, personnage de sac et de corde, qui, quelques jours auparavant, avait pris la fuite après avoir volé tous les objets du culte qui se trouvaient à son ermitage de Notre-Dame de Cavimont.

à perdre la soutane et Saint-Michel avec? Fallait-il ruiner Félibien et son magasin? Tu ne sais donc pas, innocent, que, si M. le curé des Aires m'a mis son habit sur les épaules et le bourdon à la main, il a le pouvoir de me déplumer de tout cela, moyennant quelques lignes qu'il écrirait à Monseigneur? Ce n'est pas très solide, notre Ordre. Me vois-tu, dépouillé de mon costume d'ermite, obligé, pour gagner pain, de redevenir ce que je fus au temps jadis, un misérable ouvrier en vannerie?... Si quelque malheur me forçait jamais à retourner tordre les osiers, là-bas, au bord de l'Orb, j'en mourrais de honte. Songez donc, avoir été Frère de Saint-Michel; avoir dominé dans ce pays; avoir tiré un pied de nez à tous mes confrères, jaloux de mes richesses; avoir cheminé une fois jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, dans l'Espagne, deux fois jusqu'à Rome; avoir vu le saint-père, qui m'a parlé; et puis retomber aux corbeilles, aux paniers, à tous ces ouvrages grossiers des pauvres diables de la rivière!... Cela n'est pas possible et cela ne sera pas.

— Alors, renoncez aux chansons!

— Tu m'ennuies, toi, à la fin des fins, petiot, et si tu es venu ici pour me prêcher, à l'exemple de ton oncle, tu agiras sagement en reprenant le chemin de la cure. A-t-on jamais vu un blanc-bec comme cela, qui ose tourmenter un homme de mon âge, un homme qui connaît tous les pays et tous les mondes de la terre, puisqu'il a pu arriver jusqu'en Italie à travers mille villes et mille villages, un homme....

— Ne vous fâchez pas, Barnabé. Soyez tranquille, mon oncle ne saura rien de cette chanson. Voulez-vous me la dicter? Je suis prêt à l'écrire, et vous serez content de moi. »

Je possédais une plume métallique superbe dans un petit étui en argent. Je la retirai délicatement du fourreau. Barnabé sourit. Il prit lui-même l'encrier abandonné sur le gazon et en releva le couvercle.

« Ah! si je savais écrire! murmura-t-il avec un soupir douloureux... Et dire que le maître d'école des Aires me fait payer dix sous chaque fois qu'i me copie une chanson! Le voleur! »

Je détachai une feuille de papier réglé de mon cahier de versions, et, ramenant mes genoux pour m'arranger une façon de pupitre, j'attendis.

Au moment où je trempais le fin bout de ma plume dans l'encrier, le Frère me retint le bras.

« Voici la chose tout uniquement, mon garçonnet, me dit-il. C'est le fils Garidel qui voudrait se marier à la fille de M. Combal, le maire. Cet enfant a vingt-deux ans, il est donc en force de jeunesse; mais s'il ne porte pas deux tondus et un pelé dans sa besace, il ne s'en faut guère, tandis que la fillette possède du bien au soleil, elle. Oh! ces Combal, c'est riche comme la mer. Simon Garidel fut, lui aussi, notre maire dans les temps de Charles X; malheureusement, il eut des pertes, entreprenant de grosses affaires sur les osiers, et il dut laisser l'écharpe à un autre. Pour un brave homme, c'est un brave homme, franc comme l'or et honnête comme le bon Dieu.... Quel dommage que tout le saint-frusquin des Garidel ne vaille pas vingt mille francs, quand les Combal ne savent pas ce qu'ils ont!... Tu comprends, de cette différence dans leur fortune naissent journellement des discussions entre les deux pères. Moi, je crois que si l'affaire dépendait tant seulement de M. Combal, elle serait bientôt bâclée, car il n'est pas porté

sur les écus, notre maire; puis il aime Simonnet, lequel est un garçon robuste et plein de vaillance. Mais la Combale est là, et, quand il s'agit de ne point laisser s'éparpiller les sous, elle a des griffes partout cette vieille : aux pieds, aux mains et à la langue principalement. L'autre jour, en ma présence, comme son mari revenait encore aux Garidel, ne lui a-t-elle pas jeté mille paroles insolentes au visage, l'accusant de lui manger son bien, et, pour marier *Liette*, de vouloir la réduire à la besace et au bâton! Ah! si ma défunte, à l'époque déjà ancienne où je vivais en ménage, se fût avisée de m'envoyer pareils lardons à la face, quelle danse, avec accompagnement d'amarines en guise de tambourin!...

— Et Juliette Combal, que dit-elle de cela?

— Liette! elle pleure et ne souffle mot.

— A sa place, je ne pleurerais point, et j'épouserais Simonnet.

— A la bonne heure! s'écria Barnabé content. Tu seras un homme, toi, fillot, je vois ça. Tu as raison : en ce monde, on doit en faire à sa tête, surtout quand l'amitié se met de la partie et vous fait cabrioler le sang dans l'estomac. »

Après une interruption de quelques minutes, il ajouta :

« Simonnet est venu me trouver hier au soir; il était pâle comme l'écorce du bouleau et des larmes noyaient ses prunelles. J'ai pensé que Dieu l'aiderait en besogne amoureuse si je lui donnais une de mes chansons pour la chanter, la nuit, selon l'usage de chez nous, sous la fenêtre de sa belle, en compagnie de Braguibus. Mes chansons ayant porté bonheur à d'autres, pourquoi n'en irait-il pas de même pour le jeune Garidel? Il me

comptera cinq francs, vingt sous par couplet. C'est convenu entre nous. »

Les branches des taillis penchées sur nos fronts s'agitèrent soudain, les arbres eux-mêmes secouèrent leurs panaches de petites feuilles clairsemées, que la sève nouvelle — elle monte lentement aux troncs des chênes — vivifiait goutte à goutte. Entre le Frère et moi, passa la longue tête noire de Baptiste.

« A-t-on jamais vu bête plus curieuse! s'écria l'ermite, riant à gorge déployée. Il faut qu'elle fourre son museau partout. »

Puis, s'adressant à Baptiste :

« Eh! que te font, à toi, qui vas à quatre pattes, les amourettes de Simonnet Garidel et de Liette Combal? Réponds, grand *Nicodème*, si tu l'oses ».

L'âne, interrogé, se mit à braire bruyamment. Barnabé rit de plus belle, et je ne me fis pas prier pour l'imiter.

« Il n'existe pas de bourriquet plus esprité en toute création du bon Dieu, dit le Frère en regardant Baptiste d'un œil attendri. Du reste, c'est moi qui l'ai éduqué, et l'on sait dans nos montagnes combien je m'entends aux animaux. S'il m'était arrivé comme à ton oncle ou comme à toi, de pratiquer les écoles, je serais devenu un flambeau de sapience. Mais on était vannier chez nous, et, au lieu de m'envoyer aux livres des savants, mon père m'envoyait aux oseraies de la rivière, en m'allongeant des coups de houssine sur le dos. J'étais mauvais sujet, paraît-il, étant petit. Je me suis bien amendé tout de même au long des années. Cela ne veut pas dire que je sois encore aussi sage que saint Michel, lequel, toute sa vie, n'eut qu'une idée en tête : tuer le Démon pour faire plaisir

au bon Dieu. Et la preuve que je ne suis pas toujours le droit sentier de la perfection, où saint François marcha sans broncher, c'est que ton oncle m'ayant défendu de travailler aux chansons, j'y travaille tout de même. Que voulez-vous? malgré qu'on en ait, il faut que le naturel se montre.... Ah! puis c'est si joli, une chanson! ça sonne si doux à l'oreille et au cœur, quand Braguibus l'accompagne du fifre ou de la voix.... Tu vas en juger. »

Baptiste, autour de nous, broutait négligemment des touffes de sauge, de mauve, de pimprenelle....

« Écoute, toi, mon Baptistou, dit-il, cela t'instruira toujours un brin. »

Baptiste leva la tête, puis, à ma très grande surprise, s'accroupissant dans l'herbe, arrêta sur nous ses yeux, où l'on eût cru voir luire de vagues pensées.

Je trempai vivement la plume dans l'encrier tout grand ouvert. Barnabé avait repris son attitude recueillie.

« M'y voici », dit-il.

Il s'arrêta court. Puis, s'étant à plusieurs reprises tapoté le front avec les phalanges noueuses de sa main droite :

« Ciel du bon Dieu! reprit-il, quelle peine m'a coûtée ce premier couplet, car je n'ai inventé qu'un couplet depuis hier au soir! C'est toujours ainsi avec moi : le commencement se fait tirer l'oreille. Par exemple, une fois deux rimes désembourbées, ma chanson roule toute seule jusqu'au bout de son chemin; c'est absolument comme une charrette tirée par de bons chevaux. Mais il faut trouver ces deux rimes, et c'est le diable à confesser. Me suis-je cassé la tête! Enfin, écris, pétiot. »

Il me dicta lentement ces vers de sa villanelle amoureuse. Je les traduis :

« Dis-moi, fillette
Si jolie,
Quand tu portes ton rouge tablier,
Pourquoi, comme une peureuse
Qui de l'amour craint l'étincelle,
Te cacher toujours dans la maison?

— C'est fini! fit l'ermite, se frottant les mains tout aise.

J'essuyai ma plume avec une feuille souple de chêne vert.

« Comment trouves-tu ça, enfant? reprit-il.

— Superbe, superbe! m'écriai-je émerveillé, en effet, que ce rustre eût pu réaliser une strophe que, malgré mon *Epitome* défriché et le problème des *Fables de Phèdre* si laborieusement résolu, j'eusse été bien empêché de mettre debout.

— Je suis bien sûr que tu n'en inventerais pas autant, toi, encore que tu lises et écrives couramment, me dit-il, flairant mes préoccupations.

— Je n'en serais pas capable, Barnabé. »

Il saisit par un mouvement brusque la page où je venais de tracer mes pattes de mouche, et la regarda avec des yeux effroyablement dilatés.

« Et dire que j'ai beau ouvrir mes deux lanternes comme des lunes rondes, je ne distingue, sur ce papier, que du noir et du blanc. Ils sont heureux, ceux qui s'entendent aux écritures et aux lectures! Moi, encore que je ne sois pas une bête, je suis un âne semblablement à Baptiste. Cela est-il bien possible que ma chanson soit là devant moi et que je ne la voie point! Ces petits signes que vous appelez des *lettres* en votre français, n'ont

donc été créés que pour les riches? Oh! si je les avais connus, je ne serais pas ermite... Qui sait ce que je serais!... Quoique Polonais, ce gueux de Venceslas lisait et écrivait... »

Ses yeux s'obscurcirent d'une buée épaisse. Le sentiment de son igorance venait d'arracher presque des larmes au Frère libre de Saint-François.

Il plia la feuille de papier, et, avec mille précautions pour qu'elle ne se froissât point, la glissa dans la fausse poche de sa soutane.

« Tu n'as rien oublié au moins? me demanda-t-il.

— Rien, Barnabé.

— Présentement, il s'agit de remercier le bon Dieu. Allons, fillot, un *Adoremus*. »

Nous tombâmes à genoux sur le gazon, et à pleine voix nous chantâmes, comme nous l'eussions fait dans l'église des Aires :

« *Adoremus in æternum sanctissimum sacramentum*. »

Nous nous remîmes debout. L'ermite siffla de nouveau, plaçant deux doigts entre ses dents. Baptiste, prévenu, se dressa sur ses pieds.

« Le soleil arrive à mon bourdon », me dit le Frère.

Il me montra son bourdon fiché en terre à quelques pas; le soleil, en effet, en incendiait le petit miroir.

« Il va être onze heures. Montons à Saint-Michel. Aussi bien, l'un et l'autre, poserons-nous nos coudes sur la table avec plaisir. Pour moi, quand la minute a sonné, on ne me vit jamais tourner le dos à la mangeoire. »

[En cheminant, Barnabé, qui voulait avoir un déjeuner friand, ne trouva rien de mieux que d'étouffer quel-

ques nichées de jeunes chardonnerets. M. le Neveu, tout indigné de cette cruauté, menaça l'ermite de raconter à l'abbé Célestin comment il avait écrit, sous la dictée, une chanson d'amour. Mal lui en prit. Barnabé, peu endurant, empoigna le garçonnet par le collet de sa veste et fit mine de le lancer du haut du rocher à pic sur lequel était assis l'ermitage. Le pauvre enfant eut vraiment peur de la brutalité de ce rustre; en pleurant, il lui promit de se taire et se mit à l'aider à préparer son repas. Des chardonnerets étouffés Barnabé fit de belles brochettes, posa sur le gril sa fameuse saucisse de Saint-Gervais, et, remis en belle humeur par l'odeur de sa cuisine :]

« C'est de la saucisse de Saint-Gervais, dit-il, me la montrant du doigt. Remarque si elle est ronde et fraîche! Il n'y a pas une mie là dedans, c'est tout cochon et pur cochon. Ah! bien oui, du pain et des œufs dans la saucisse! On ne connaît pas cette fabrication-là à Saint-Gervais... A Murat, on arrange des andouillettes si bonnes qu'on en mangerait sans fin jusqu'aux portes de l'enfer. A Douch, les boudins sont excellents. A Rosis, avec les oreilles du porc, on fait des fromages de chair, qui vous remontent l'appétit. Mais pour la saucisse, vois-tu, mon fillot, il n'y a que Saint-Gervais. J'ai quêté celle-ci dans le courant de janvier, vers la semaine des Rois, chez une fournière qui demeure au bord de la rivière de Mare. Elle s'appelle Agathe Molinier, ou *Gathon* tout simplement. Il lui reste encore deux jambons pendus à une poutrelle. Enfin, on verra plus tard pour ces jambons. »

Il retourna la saucisse.

Il reprit :

« Quelle femme, cette Gathon Molinier! religieuse comme une image, et donnante comme la

main du bon Dieu qui remplit le bec à sa créature chaque matin... Ça me remet dans l'idée que cette brave dévote de Saint-Gervais — elle ne me renvoya jamais besace vide — m'a donné une bouteille de frontignan. En voilà du vin qui vous feutre chaudement l'estomac! Le mari de Gathon, Jacques Molinier, un raccoutreur de barriques et de tonneaux, en retournant de par là-bas d'une ville marinière qui s'appelle Mèze, lui avait rapporté cette fiole. Nous la boirons à sa santé. Je n'ai pas chaque jour à ma table le neveu de M. le curé des Aires! »

[Mais, une fois attablé, M. le Neveu, qui n'était pas encore remis de son émotion, ne faisait guère honneur au déjeuner :]

« Si tu ne peux mordre à la pitance, bois un coup, alors », me dit le Frère.

Et, me remplissant le verre de frontignan, lequel coulait sans bruit comme l'huile d'or de la plaine :

« Vois-tu, mon pétiot, me dit-il, je suis de l'avis de Barthélemy Pigassou, l'ermite de Saint-Raphaël : le vin est ce qu'il y a de meilleur dans la vie de ce monde. Le frontignan, voilà un vrai paradis. Va, va, tu sauras ça un jour... Quelle différence entre le frontignan et le maraussan, Jésus-Dieu! Si M. Briguemal, qui aime tant le vin blanc de sa cave, goûtait celui-ci! Dans le fait, il vaut mieux que nous soyons seuls à cette heure : elle est si petite, cette fiole de la brave Gathon! »

Il l'atteignit encore sur la table et acheva de la vider sans façon, à la régalade.

« Si Anselme Benoît, qui fait tant de ravages dans nos montagnes, barbouilla-t-il, au lieu de ses

drogues baillait du bon vin à ses malades, il ne les mènerait pas au cimetière par douzaines... Mais finalement, il faut que les médecins vivent et que les curés mangent de bonne soupe. »

Il allongea le bras pour saisir une bouteille de vin rouge.

« Ciel de Dieu ! marmotta-t-il en faisant sauter le bouchon, comme ces chardonnerets altèrent ! Toutes les fois que j'ai le malheur de toucher à ces coquins d'oisillons, il faut de toute nécessité que plusieurs litres y passent. Ça se comprend dans le fond : ces bêtes avalent toutes sortes de graines sèches, elles se rafraîchissent rarement le bec, encore que l'eau ne manque point ici, et ça vous a un sang chaud, chaud !... A moi, ces oiseaux allument l'enfer dans l'estomac et dans le gosier... Sans compter que le lard rôti, flambé, brûlé, me gratte la langue comme une râpe et achève de me faire courir des charbons par tout le corps... Tu ne sens rien, toi, pétiot ?

— Non, Barnabé, je ne sens rien.

— C'est qu'aussi tu es là, devant ton assiette et ton verre, aussi emprunté que le dimanche, quand tu te plantes debout pour chanter l'épître dans l'église... Oh ! tu as une jolie voix, une voix de rossignol dans la feuillée. Moi, quand j'étais enfantelet, — il y a plus de quatre matins, — je piaulais aussi comme le fifre de Braguibus. Je montais, je descendais, je remontais, je redescendais... »

Il s'interrompit, et soudain entonna ce noël très populaire aux Cévennes :

« Jésus est né dans l'étable,
Sanctum Dominum Jesum.
Voyez comme il est aimable !
Sanctum Dominum nostrum. »

L'ermite, qui s'était mis debout, alla ainsi jusqu'à la fin du quatrième couplet, ayant bien soin, après chaque strophe, de s'arrêter quelques secondes pour vider son verre et me forcer à toucher au mien. Comme je savais, moi aussi, le cantique par cœur, dès le quatrième verset, entraîné presque à mon insu, je joignis ma voix de fausset à la voix basse du Frère, et, durant une heure, l'ermitage de Saint-Michel envoya aux échos d'alentour le plus étrange concert qui fut jamais.

Cependant, tandis que j'étais toujours en verve et disposé à poursuivre, — le noël n'a pas moins de vingt-cinq couplets, — Barnabé m'abandonna tout à coup. Effrayé d'entendre ma voix unique, laquelle avait atteint un diapason absolument inconnu dans l'art musical, je me tus à mon tour.

L'ermite éclata de rire. Il se rassit.

Alors seulement je m'aperçus que la face de Barnabé était effroyablement rouge et que ses yeux, noyés dans des vapeurs humides, n'avaient plus ni regard ni vie. Qu'allait-il lui arriver? Dix fois, il tenta de décrocher les hauts boutons de sa soutane pour donner aisance à son cou musculeux. Malheureusement ses doigts, qui tremblaient, ne réussirent pas à rencontrer les boutonnières. Pourquoi ses doigts tremblaient-ils? Sa main était si sûre lorsqu'elle saisissait les nids aux branchettes fourchues du verger! Enfin la soutane, tourmentée à tort et à travers, céda, et le Frère laissa voir, non seulement son cou aux veines saillantes et pleines, mais aussi toute sa poitrine puissamment arquée, nerveuse, velue comme le dos de la hyène des Catalans. A ce spectacle nouveau pour moi, je rougis et ne pus m'empêcher de baisser pudiquement les yeux.

L'ermite rit de plus belle ; mais ce rire sans éclat, saccadé, presque bourbeux, m'épouvanta.

« Barnabé ! » m'écriai-je.

Sa prunelle recouvra quelque lumière.

« Eh bien, quoi ? me dit-il.

— Si vous vouliez me le permettre, j'irais me promener un peu avec Baptiste... par là..., pas bien loin.

— Baptiste ! bredouilla-t-il. Ah ! bien, avec Ba... Baptiste.

— Oui : je ne le fatiguerai pas... Je retournerai ici bientôt.

— Oh ! oui... bien... bien... tôt. »

Au moment où je m'effaçais dans l'ombre des arceaux, le Frère se souleva.

« Je te le défends ! je te le défends ! » s'écria-t-il.

Je revins vers la table, tout intimidé.

« Je voudrais bien voir, reprit l'ermite avec un geste de menace, je voudrais bien voir que tu eusses l'audace de mener mon âne au Planol pour l'y faire mordre par toutes les bêtes sauvages des Catalans. Pour le coup, si tu t'avisais d'endommager Baptiste en quelque façon, c'est moi qui te travaillerais les côtes. »

Je tremblais comme la feuille d'un amandier exposé au vent sur le plateau.

« Mais, Barnabé, balbutiai-je, retenant les larmes dont mes yeux s'étaient remplis soudainement, je n'ai jamais eu l'intention de conduire Baptiste chez les Catalans.

— Tu n'as jamais eu l'intention ?...

— D'ailleurs, nous sommes loin du Planol, ici à Saint-Michel.

— Tu n'as jamais eu l'intention ? vociféra-t-il.

— Non, Barnabé, non... »

Il se mit debout, furieux, allongeant les mains pour me saisir.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à la porte. Au moment où je la franchissais comme affolé, j'entendis des chaises qui se renversaient, des verres et des bouteilles qui se brisaient, puis le bruit sourd d'un corps qui tombait lourdement.

Je me retournai. L'ermite, ivre-mort, s'était de tout son long étendu sur le carreau.

Je m'esquivai précipitamment.

II

[Quand il eut cuvé son vin, Barnabé, un peu confus, jugea qu'il serait prudent de rentrer en grâce près de M. le Neveu. Il confessa ses torts, pas bien graves après tout, car ce frontignan est un vin si perfide! Et, dès qu'il crut deviner que les alarmes de M. le Neveu s'apaisaient, il se mit en devoir de lui fabriquer une belle cage d'osier pour ses oisillons; puis, avec une amusante jovialité, il lui conta ses peccadilles; toutes n'étaient pas vénielles et l'enfant, qui parfois se scandalisait, ne pouvait pourtant s'empêcher de s'égayer à ce récit. Les hôtes de l'ermitage de Saint-Michel étaient donc l'un et l'autre en belle humeur, quand arrivèrent le musicien Braguibus et le jeune Simonnet Garidel, qui venait chercher la chanson promise par Barnabé. Elle était prête, cette chanson : Barnabé en était content, et s'il avait hâte d'en toucher le prix, il n'était guère moins impatient de faire admirer son talent poétique.]

Braguibus, dont le fifre, à la cantonade, avait essayé plusieurs motifs, jugeant sans doute son instrument suffisamment préparé, se mit debout :

« Eh bien! y sommes-nous? demanda-t-il s'adressant à Barnabé.

— Nous y sommes », répondit le Frère.

Et sa voix, sans articuler la moindre parole, d'un ton de fausset, fredonna un air qui, pareil à l'oiseau prenant son vol, s'enleva d'abord par une mélopée assez lente et plana bientôt à une incommensurable hauteur. Il n'en fallait pas davantage au musicien : Barnabé s'étant tu, Braguibus attaqua les mesures qui servaient d'ouverture à la chanson :

« Allons-y! » fit-il tout à coup, mais retenant toujours le fifre aux lèvres.

Alors le Frère, habilement suivi à travers les méandres où s'égarait son gosier fantaisiste, aborda ce premier couplet :

« Dis-moi, fillette
Si jolie,
Quand tu portes ton rouge tablier,
Pourquoi, ainsi qu'une peureuse
Qui de l'amour craint l'étincelle,
Te cacher toujours dans la maison?

— Ah! c'est bien joli! dit Braguibus, tandis que l'ermite reprenait haleine; c'est bien joli! Cette *étincelle d'amour*, qui a mis le feu au cœur de Juliette Combal, voilà une idée heureuse! Et ce *tablier rouge*! Il n'y a que Barnabé pour trouver ces choses-là.

— C'est très joli, en effet, répéta Simonnet Garidel; mais...

— Mais? interrompit le Frère.

— Mais, hasarda timidement l'amoureux, je n'ai jamais vu Liette avec un tablier rouge. »

Barnabé haussa les épaules, et, sur l'invitation du fifre, reprit son élan :

« Sors, fillette
Si jolie,

Ouvre la porte avec ta main,
Montre-moi ton front qui rayonne,
Tes yeux, — deux lumières, — et la couronne
De tes cheveux longs jusqu'à demain.

— Eh bien, Simonnet, que dis-tu cette fois? s'écria Braguibus transporté. Est-ce une comparaison assez belle que ces yeux semblables à *deux* véritables *lumières*?

— Plains-toi à présent si tu en as le front! dit l'ermite.

— Mon Dieu! c'est très beau, c'est plus beau que tout ce que j'ai entendu chanter jusqu'ici aux Cévennes, balbutia le malheureux jeune homme; seulement...

— Seulement? demanda Barnabé, laissant transparaître sa mauvaise humeur.

— Seulement, reprit Simonnet, vous dites que les cheveux de Liette sont *longs jusqu'à demain* et je ne lui connus jamais que des cheveux courts, frisés, qui flottent autour de sa tête comme un léger nuage où le soleil aurait passé ses clartés. »

Cet amant, qui ne voulait pas, même pour l'embellir, que l'on touchât au portrait idéal qu'il emportait dans son cœur de sa maîtresse, manqua de faire sortir notre ermite des gonds. Il est certain que la critique obstinée de Simonnet dépassait toutes les bornes. Quoi! il osait se permettre de trouver à redire à des chants auxquels, en toute l'étendue de la montagne, on applaudissait des deux mains! Pauvre Simonnet Garidel! pourquoi ne savait-il pas le latin? pourquoi ne s'était-il pas rencontré un pédant capable de lui expliquer ces trois mots : *Genus irritabile vatum*?

Braguibus, craignant de voir les cartes se brouiller, — ce qui n'était pas arrivé à Saint-Michel de

mémoire d'amoureux, — s'empressa de donner du souffle à son fifre.

Le Frère, appelé, répondit incontinent :

« Mon Dieu! fillette
Si jolie,
De moi tu n'auras donc point pitié!
Tu ne m'aimes pas, moi je me meurs!
Mais bientôt finira mon supplice :
Je suis au trou pour plus de la moitié. »

Barnabé n'avait pas fini de chanter cette strophe, que Simonnet Garidel levait les bras vers lui et donnait les marques d'un irrésistible enthousiasme.

« C'est superbe! s'écria-t-il avec élan, c'est superbe! Ah! Frère, que je vous remercie! Vous avez raison, raison comme le bon Dieu, de dire que je suis à moitié mort. Moi, sentant mes jambes coupées, depuis que j'aime tant Liette, je me répétais en mon dedans : *J'en mourrai, j'en mourrai bien sûr*; mais jamais je n'eusse trouvé vos jolis mots pour conter ma peine.

— Tu vois donc que je m'y entends à vos crève-cœur amoureux! interrompit l'ermite qui triomphait.

— Certes, mieux que pas un!... Au demeurant, ni Braguibus ni vous, vous n'aurez à vous plaindre de moi. Les Garidel ne sont plus riches; mais il reste encore assez de miettes au fond du sac pour acquitter le service que vous me rendez... A propos, et le quatrième couplet? »

Braguibus et Barnabé, gonflés par l'espérance d'une grasse aubaine, s'enlevèrent de plus belle.

« Adieu, fillette
Si jolie,
Je pars, puisque tu ne me veux pas;

Je ne retournerai plus au village,
Et si ton œil voit mon visage,
Ce sera la nuit, quand tu songeras. »

« Et, à présent, qu'est-ce que tu vas me dire? » interrogea le Frère, ne se donnant pas le temps de respirer.

Le jeune Garidel ne répondit point. Il restait immobile, comme fiché dans les dalles de l'ermitage, regardant tantôt à droite, tantôt à gauche, mais ne desserrant les dents en aucune façon.

« Tu n'as donc pas compris, Simonnet? » lui demanda Braguibus.

L'amant de Liette fit un effort, puis il articula péniblement ces mots :

« Si fait bien, j'ai compris. »

A ce moment, moi qui avais pris place en un coin obscur de l'immense cuisine et suivais curieusement nos trois personnages noyés dans la lumière jaune de la lampe de cuivre, je vis distinctement Simonnet chanceler sur ses jambes.

« Il tombe! il tombe! » m'écriai-je bondissant vers lui pour le soutenir.

Mais déjà Barnabé l'avait saisi dans ses bras, et le guidait vers une escabelle, où il l'assit solidement.

« Comment, mon garçon, lui dit-il, riant de son plus gros rire, tu commences à battre de l'aile, parce que je te chatouille un peu le cœur avec ma chanson? Elle est fort belle ma chanson, je ne vas pas contre; mais Dieu me sauve! c'est la première fois que j'assiste à pareille fête de voir les galants se trouver mal à Saint-Michel... En voilà un triomphe dont on parlera dans le pays! Et Braguibus, aussi sot qu'un panier sans anse, qui me barbouillait comme ça que mes romancines de ce

jour ne valent pas celles du temps jadis! Les vers, c'est comme le vin : tant plus c'est vieux, tant plus c'est bon... Au fait, si, pour te remonter l'estomac, on essayait une bouteille du bon coin?

— Merci, Frère », murmura le jeune homme d'une voix qui se raffermissait.

L'ermite ne l'entendit point : il descendait quatre à quatre l'escalier de la cave, hurlant à tue-tête et sans penser à mal, le pauvre homme :

« Adieu, fillette
Si jolie,
Je pars, puisque tu ne me veux pas;
Je ne retournerai plus au village,
Et si ton œil voit mon visage,
Ce sera la nuit, quand tu songeras. »

Il reparut juste comme le dernier mot du verset tombait de ses lèvres.

« Eh bien! Braguibus, tu n'as pas encore rincé les verres? dit-il. As-tu peur que l'eau de ma cruche ne te salisse les mains, par exemple! Hardi donc, l'endormi! »

Simonnet but le premier, puis Barnabé, puis Braguibus, puis moi, malgré que j'en eusse.

On s'était attablé dans le rond lumineux que formait le *carel* accroché au rebord de la cheminée.

« C'est du vin de Faugères, dit l'ermite. Oh! pour fameux, il est fameux... Barthélemy Pigasson, de Saint-Raphaël, un vrai moucheron de cave, ce Frère, s'y oublierait jusqu'à la vie éternelle... Quand on pense pourtant que ce vin, qui prend des couleurs si plaisantes dans mon verre, qui est doux au gosier comme le velours et chaud aux intérieurs du corps comme les braises du four communal, ça vient dans un terrain aussi empierré que

la rivière d'Orb! Il faut croire que la pierre de ce pays renferme de bons sucs tout de même. Je l'ai quêté il y a huit ans viennent les vendanges, et mon palais m'annonce qu'il ne s'est pas mal comporté depuis ce temps ancien. »

Vivement il atteignit une seconde bouteille.

« Toutes les fois que je donne dans les chansons, il me vient une soif qui m'étrangle... Allons, Simonnet, encore un coup, mon garçon.

— J'en ai assez, fit celui-ci retirant son verre.

— Songe qu'il faut que je te remette droit sur tes quilles.

— Ma faiblesse est passée.

— De la faiblesse à ton âge, Jésus-Seigneur! Ce n'est pas moi qui avais des faiblesses, quand mon temps était de courir après les cotillons... Mais expliquons-nous, puisque aussi bien nous causons, les coudes sur la table et la bouteille sous les yeux : tu l'aimes donc bien cette Juliette Combal? »

Simonnet nous regarda tous avec des yeux un peu troublés.

« Moi, dit-il enfin, je fus toujours fort contre la terre, et, dans notre contrée, je ne crois pas que l'on découvre un homme plus déterminé, plus entendu à toutes les besognes des champs. Mais, de tant loin qu'il me souvienne, pour de la force, je n'en eus jamais aucune contre les femmes. Tenez! vous connaissez le père Garidel, il est rude semblablement à l'écorce du rouvre et aussi vif que le feu de bruyères; eh bien! dans mon enfance, il avait beau crier, menacer, s'encolérer contre moi à en devenir rouge comme un coquelicot des blés, je m'en souciais autant que s'il eût chanté; tandis que si ma mère, la bonne défunte Garidelle, levait tant seulement un doigt, je me rendais tout de suite à

merci et sans trouver un mot à répliquer. Les pantalons ne m'effrayèrent de la vie, mais les jupons!... C'est comme ça. »

Barnabé eut un éclat de rire qui fit trembler l'ermitage. Il s'administra une rasade de faugères.

« A présent, vous devez comprendre si Liette Combal me fait peur, reprit le jeune homme. Mon Dieu! tant que nous fûmes petits, nos maisons étant amies d'ancienneté, nous jouions sur la place du village comme agneaux et cabris ont coutume de s'ébattre dans les champs. Mais un jour, Liette devint honteuse de nos jeux, moi tout aussi honteux qu'elle, et, depuis ce jour-là, nous nous sommes aimés... Ah! si la Combale pense que mon cœur, quand il s'est rempli de sa fille, reluquait les richesses qui reviendront un jour à Liette, comme la Combale se trompe joliment! Que voulez-vous? pour cette vieille, maîtresse de son mari, des gens et des bêtes de sa maison, il n'y a au monde que de l'argent, et, encore que Liette en tienne pour moi, l'avaricieuse mère ne lui permettra aucunement de m'épouser, moi n'ayant pas assez d'écus dans mon sac... Oh! les écus! les écus d'enfer!...

— C'est bon, c'est très bon, les écus! interjeta l'ermite.

— Vous savez dorénavant le fort et le faible de ce qu'il en est de moi, continua Simonnet d'une voix dolente. Hélas! ainsi que le dit votre chanson, Frère, il ne me reste qu'à m'en aller ou à mourir. M'en aller, mourir, tout cela c'est la même chose, car je le sens, une fois les talons tournés aux Aires, je marcherai tant que je trouverai terre sous mes pas et ne reparaîtrai plus au pays. »

Il s'attendrit à ces derniers mots. Des larmes, que ses paupières gonflées ne retenaient qu'avec

peine, roulèrent, rondes, brillantes, pressées, le long de ses joues. Braguibus, d'un geste rapide, décrocha son Œfre du bouton où il dormait paisiblement, et sonna tout d'un coup le motif de la chanson.

Barnabé, à cet hallali, dressa l'oreille; puis, se campant debout, chanta le cinquième et dernier couplet.

« Oui, oui, fillette
Si jolie,
Mon amour n'est pas étouffé :
Quand je serai mort, je reviendrai encore
Dans ta maison faire ténèbres,
Pour t'offrir mon cœur éteint. »

Simonnet Garidel, tout à sa douleur, ne hasarda pas une observation. Il se contenta de prendre les mains de Barnabé, de Braguibus dans les siennes et de les y presser en sanglotant. Pour moi, il me revint ma part dans cette distribution affectueuse : l'amoureux m'apercevant à son côté et ne sachant peut-être trop ce qu'il faisait, m'embrassa. Comme je me trouvais le plus jeune de la bande, je me figurai que ce baiser était à l'adresse de Juliette Combal. Je le reçus avec plaisir.

« Te voilà content de nous, j'espère? » dit Barnabé.

Cette interrogation à double tranchant fut comprise de Simonnet. Trop bouleversé encore pour parler, il voulut néanmoins marquer sans retard sa satisfaction au Frère et au musicien. Il glissa donc ses doigts dans la poche droite de son gilet; de gros écus y cliquetèrent bruyamment. Barnabé reçut un coup, ses yeux s'allumèrent de convoitise. Quant à Braguibus, bien qu'ému dans le fond tout autant que son complice, je dois déclarer qu'il ne perdit rien de la dignité de son attitude. Le jeune

homme, rendu prodigue par son cœur entr'ouvert, déposa jusqu'à six pièces sur la table.

« Trente francs! s'écria le Frère couvant du regard les écus.

— Quinze francs pour chacun de vous... Ah! si vous conduisiez les choses à ce point que j'épousasse Liette!... ajouta-t-il avec un soupir.

— Tu l'épouseras, ou j'y perdrai mon fifre! » dit Braguibus, dont les doigts osseux agrippèrent lestement trois rondelles d'argent.

[Mais si belle qu'elle fût, la sérénade de Barnabé n'avança pas les affaires de Simonnet Garidel. En l'entendant chanter par son amoureux, Liette Combal avait eu le cœur doucement remué; par malheur, ni musique, ni poésie n'avaient eu de prise sur l'avaricieuse Combale. Pourtant quand le vieux Garidel lui eut dit que son fils épouserait Liette sans dot, elle fut un peu ébranlée; et elle souffrit que les Garidel, père et fils, vinssent à sa table partager un repas dont ils avaient d'ailleurs fait les frais. Attiré par l'odeur de la cuisine, Barnabé, qui passait par là avec son ami Braguibus, entra chez les Combal; il s'invita sans façon à dîner; ce fut lui qui rompit la glace, et l'on va voir comment ce repas, commencé avec quelque gêne, devint un repas d'accordailles.]

Tout à coup, montrant à M. Combal une bouteille vide :

« A propos, notre maire, puisque cette fiole a rendu l'âme, si on en débouchait une autre? Moi, je bois à verre pleurant. »

Simonnet, qui croyait avoir intérêt à complaire à l'ermite, lui versa une pleine rasade.

« En voilà un poignet solide et un bon cœur! s'écria Barnabé, se léchant les moustaches. Je pense qu'à la fin des fins les affaires sont conclues, et que ces poulets sonnent la fête de la noce. Soyez tran-

quilles, quand le jour précis sera venu, je n'aurai pas besoin qu'on me fasse signe; j'arriverai, et de bonne heure. Un Frère, d'abord c'est magnifique dans un mariage, car ça apporte la bénédiction du ciel !... Oh ! puis moi, depuis tant et tant, je suis pour que ces jeunesses se marient. Il y a bien des semaines que je me demande, soir et matin, en récitant ma prière : — « *Quel garçon Juliette Combal pourrait-elle bien épouser?* » et toujours saint Michel, ami des gens courageux, ou saint Jacques, patron des ermites, ou saint François, notre fondateur, m'a répondu : — « *Pardi! Simonnet Garidel.* » Tout à l'heure, avec Braguibus, pour apprendre des nouvelles, nous sommes allés rôder du côté du four communal. Quelle odeur de volailles rôties ! Comme des chiens de chasse, nous avons suivi cette piste, et, en touchant à votre perron, nous nous sommes dit : — « *Allons, tout va bien.* »

Il se retourna, cherchant la Combale des yeux. La vieille, assise sur une escabelle de bois, en un coin obscur de la vaste pièce, soutint le regard du Frère hardiment.

« N'est-il pas vrai, l'ancienne, que tout est fini? lui demanda Barnabé.

— Il s'en manque un brin, marmotta-t-elle.

— Ma foi ! brave Combale, ayant à bailler mari à votre fille, je comprends que vous vous montriez difficile : sans compter qu'après votre mort la petite aura plus d'argent qu'elle n'est grosse, elle tient de votre côté et vous a des yeux, une mine de pomme fraîche qui font plaisir. Mais nonobstant cela, où trouverez-vous un gendre de meilleure qualité que Simonnet? Est-il en toutes les Cévennes un garçon s'entendant mieux à la terre, plus esprité pour la gouverne des bestiaux? Et puis avez-vous ouï dire

qu'il fréquentait les cabarets? Jamais on ne le vit dans les cafés, à Bédarieux, les jours de foire ou de marché. Quant aux cotillons, il ne ressemble pas à M. Anselme Benoît; il n'en eut qu'un en tête toute sa vie, et celui-là vous touche de près. Il se complaît tant seulement à une chose ce fillot : à la besogne des étables ou à celle des champs. Aussi, allez donc voir un peu si le joli bien qui reste encore aux Garidel, malgré leurs malheurs, est peigné; il est lisse et luisant comme le miroir de mon bourdon. Et vous refuseriez votre fille à cet enfant plein de vaillance pour vous servir! et vous voudriez qu'il mourût de chagrin, car il mourra si... »

Liette, qui ne mangeait plus depuis un instant, ne sachant désormais comment surmonter sa honte, son embarras, se leva vivement et se sauva vers le fond de la cuisine. Par un mouvement de nature où éclatait une grâce pudique ineffable, arrivée près de l'escabelle, elle ouvrit ses deux bras et se précipita dans le sein de sa mère.

La Combale reçut un coup. Elle se secoua, croyant peut-être échapper ainsi à l'émotion qui l'envahissait tout entière. Quelque chose s'écroulait en elle : l'avarice sans doute, et elle essayait de lutter.

« Eh bien! eh bien? balbutia-t-elle, effarée.

— Ma mère! ma mère! » répéta Liette, dont un flot de larmes étouffait la voix.

Toutes deux, silencieuses, se tenaient embrassées, et le murmure d'un baiser vola légèrement.

M. Combal était pâle, les membres lui tremblaient. Il alla lui aussi vers l'escabelle. Une fois devant sa femme et sa fille, il ne trouva pas un mot, ne put que les regarder.

Ne sachant quelle attitude adopter en face de cette scène aussi poignante qu'inattendue, à notre

tour nous quittâmes tous la table et rejoignîmes M. le maire.

La Combale releva la tête. Sa face ridée, desséchée, hâve, était luisante de pleurs. Sous cette rosée maternelle, les traits si durs de cette paysanne obstinée avaient pris une expression d'incroyable douceur. Elle me parut refaite, rajeunie.

« Allons, Liette, allons, mon enfant, du courage! murmura-t-elle d'une voix affectueuse que personne ne lui connaissait... Ne te désole pas ainsi, reprit-elle; va, Simonnet est un garçon que je ne déteste point.

— Moi, je l'aime! balbutia la jeune fille entre deux sanglots.

— Mais je ne te le refuse nullement. »

Comme elle avait été atteinte aux entrailles, elle articula ces paroles généreuses :

« Mon Dieu! un peu plus de bien, un peu moins, cela ne fait pas le bonheur. »

Et, après un silence, elle conclut par ce glas qui la dédommageait peut-être de tant de capitulations :

« J'ai beau être riche, il me faudra tout de même mourir un jour. »

M. le maire les ayant attirées toutes deux, nous reparûmes autour de la table.

Le père Garidel était à ce point bouleversé qu'il ne savait trouver sa chaise. Quant à Simonnet, je fus obligé de le guider : la tête perdue, il s'en allait vers la porte en chancelant.

Cependant Barnabé, incapable de comprendre, par conséquent de partager ces émotions délicieuses, regrettait la gaieté qui avait signalé le commencement du repas. Espérant qu'un peu de musique divertirait agréablement les esprits, il interpella Braguibus :

« Voyons, toi, lui dit-il, depuis ton entrée ici, tu restes sérieux comme un pape. Si tu nous faisais entendre un petit air de ta façon?... En avant deux! »

Jean Maniglier était-il un artiste véritable? était-il un de ces êtres à l'âme profonde, enthousiaste, inspirée, capable de faire jaillir d'eux-mêmes l'expression d'une douleur étrangère et de l'imposer à tous par les créations souveraines du génie? Je serais tenté de le croire. Pourquoi Dieu, à tous les échelons de l'humanité, n'aurait-il pas laissé tomber quelqu'une de ces natures vibrantes, pour charmer nos vastes misères et nous dissimuler les laideurs repoussantes de la vie? L'art, qui marche incessamment à la recherche du beau et le réalise parmi les hommes, n'est-il pas un consolateur?

Braguibus n'avait rien des habitudes vulgaires, exubérantes, brutales de l'ermite de Saint-Michel; il était délicat de forme, discret d'esprit, réservé d'attitude. Au lieu de s'abandonner à la chère lie qui remplissait à la fois la bouche et l'entendement de Barnabé, lui, dès son arrivé chez les Combal, avait dirigé ses yeux, c'est-à-dire ses facultés puissantes et sensitives, vers Simonnet, vers Liette, et n'avait pu les détacher d'eux. Ce joueur de fifre, qui, courant la montagne avec son buis percé de six trous, assistait à tant de fêtes amoureuses, ne se souvenait pas d'avoir été jamais à ce point remué. La simplicité primitive de Simonnet, sa passion puissante et forte comme la nature, mais contenue par une timidité adorable, la mélancolie de Liette, matée subitement par l'amour, une pâleur de lis chez une enfant légère et dont le sang s'épanouissait sur les joues en floraison de roses, tout cela lui causait un attendrissement auquel il avait beaucoup de peine à résister. Aussi, plus d'une fois,

au lieu de saisir la fourchette, les doigts de Braguibus, se portant à sa veste, cherchèrent-ils le fifre, suspendu au bouton de repos. Cet artiste naif voulait dire ses inquiétudes, son trouble, sa *peine* et, d'instinct, ses mains tentaient des efforts pour lui délier sa vraie langue, laquelle était son instrument.

Jean Maniglier préluda sur un rythme lent, par quelques notes larges et graves qui contrastaient singulièrement avec les ariettes légères, vives, joyeuses, où d'ordinaire il se complaisait.

« Tu vas donc enterrer quelqu'un? » lui demanda l'ermite.

Braguibus n'interrompit point son motif, il le poursuivit, mêlant de temps à autre à des intonations profondes les vibrations rudimentaires d'un chant dont le dessin, d'abord obscur et comme enfoui, transparaissait de plus en plus et finissait par s'accuser clairement. Bientôt la mélodie tout entière se dégagea des voiles qui l'enveloppaient et éclata dans son idéale pureté. C'était quelque chose de doux, de mélancolique, de tendre, de douloureux, presque de déchirant, un de ces élans passionnés qui bouleversent les cœurs et mettent des larmes dans les yeux.

A peine le fifre avait-il lancé cette longue suite de soupirs et de sanglots, que par une habileté incroyable, si l'on songe à l'artiste qui le gouvernait, il se rejetait dans les sons un peu lourds des premières mesures, donnant ainsi plus de relief à la fois et plus de charme à la partie chantante du morceau.

Trois fois Braguibus renouvela ce jeu, et toujours il obtint le même succès, car, à chaque reprise de la romancine qui faisait saillie à son canevas sévère, il voyait tous les visages se tourner vers lui avec

l'embarras, l'inquétude que procure une irrésistible émotion. Le Frère de Saint-Michel lui-même, dompté par une puissance inconnue, regardait le musicien tout ahuri, non seulement n'osant plus l'interrompre, mais l'encourageant du geste à continuer.

Enfin Jean Maniglier, épuisé sans doute par l'inspiration, s'arrêta. Il essuya son fifre tout fumant, puis l'accrocha de nouveau au bouton luisant de sa veste.

Personne n'osait parler. Simonnet avait les yeux opaques, troublés. Quant à Liette, elle pleurait. La Combale et son mari demeuraient mornes.

« Femme, dit enfin le maire avec un effort, si tu nous donnais une bouteille de vin cuit? Il conviendrait peut-être bien de remercier Jean Maniglier de sa belle musique.

— Tu as raison, mon homme », répondit la vieille avec docilité.

Elle souleva un trousseau de clefs noyé dans les plis de son tablier de cotonnade bleue, en prit une dans sa main et alla ouvrir un placard.

« C'est le vin des accordailles! articula solennellement M. Combal, lequel, ayant reçu la bouteille la déposa sur la table.

— Vivent les accordailles! » s'écrièrent ensemble Barnabé et Braguibus.

Quand les verres furent remplis, M. le maire prit Liette par la main, puis le vieux Garidel en fit autant pour son garçon. Tous quatre ils s'avancèrent à pas comptés vers la Combale.

« Femme, dit le père de Liette, voici notre fille, fais d'elle ce que tu voudras, et que Dieu la protège! »

Il laissa Liette, qui demeura debout au côté droit de sa mère.

« Combale, dit Simon Garidel, voici mon fils,

faites de lui ce que vous voudrez, et que Dieu le protège ! »

Il abandonna Simonnet, qui prit le côté gauche de la vieille paysanne.

Celle-ci, plus bouleversée qu'elle ne l'avait été de sa vie, regarda tour à tour les deux amoureux, et d'une voix tremblante :

« Embrassez-vous, mes enfants, murmura-t-elle, et que le bon Dieu du ciel, notre maître à tous, vous protège !... Lundi prochain, c'est la fête de Notre-Dame de Cavimont, vous irez vous recommander à sainte Anne-la-Marieuse, puis nous verrons... »

Les deux jeunes gens, saisis de bonheur, se regardaient immobiles.

« Embrassez-vous donc, mes tourtereaux ! s'écria Barnabé. Un peu de sang dans les veines, voyons ! »

Simonnet reçut Liette dans ses bras et lui imprima sur les joues, selon l'usage, deux gros baisers retentissants.

« Enfin, voilà de la besogne pour M. le curé quand il sera de retour », dit l'ermite applaudissant des deux mains.

III

[Durant les jours qui suivirent, M. le Neveu et Barnabé furent fort occupés à remettre en état l'ermitage de Notre-Dame de Cavimont, où devait se rendre une grande procession cantonale. Tout cela ne se passa point sans que Barnabé trouvât l'occasion de jouer quelques tours de sa façon. Pour M. le Neveu c'était toujours surprise nouvelle, nouveau scandale. Mais, ayant une fois éprouvé la vigueur de la poigne de l'ermite, il n'exprimait ses sentiments qu'avec réserve.

Bientôt il allait apprendre de nouveaux méfaits.

Comme Barnabé finissait sa besogne de nettoyage, il

vit venir vers lui, en fort mauvais équipage, son confrère, Gratien Pastourel, ermite de Saint-Sauveur : « Barnabé Lavérune, dit Pastourel d'une voix lugubre, prenez garde à vous! » Puis il s'assit, comme accablé et garda le silence. Barnabé, lui aussi, se tint coi longtemps; mais il était inquiet, effrayé :]

« Allons, frère Gratien, dit-il ne tenant plus à son intime supplice, il ne faudrait pas être méchant envers moi. Je sais que, pareillement à Braguibus, des Aires, vous avez des accointances avec le malin esprit, qu'il vous a donné de grands pouvoirs sur vos semblables. Soyez de bon compte avec un ami, et ne me faites pas de mal, pour saint François, notre fondateur.

— Comment, vous aussi, vous croyez que je suis sorcier? répondit le petit vieux haussant les épaules.

— Tout le monde, aux Cévennes, connaît que vous jetez des sorts, et que, s'ils ne s'acquittent tôt, vous livrez à *l'Autre* vos créanciers récalcitrants.

— Vous me baillez là un plein boisseau de sottises, Frère. Je vous en préviens, si vous n'avez mieux au bout de votre langue, il serait séant de vous taire. Je suis sorcier comme je suis usurier; c'est-à-dire que je m'entends à ces deux métiers comme je m'entends à faire tourner la roue de la lune et la roue du soleil. Je suis bon, je suis serviable, voilà pour mon caractère. A présent, si vous tenez à savoir pourquoi, cette année, négligeant la procession de Bédarieux, où j'aurais dû prendre rang avec les frères Adon Laborie et Agricol Lambertier, et ne portant nulle attention à la maladie qui me tourmente, je suis venu seul à Cavimont, à travers les chemins de traverse, apprenez que c'est pour vous....

— Pour moi?

— Posez la main sur votre conscience, frère Barnabé : n'avez-vous jamais, avec vos doigts ou des bûchettes chargées de glu, enfin avec des moyens de ruse quelconques, fait venir à vous des pièces d'argent, voire des sous, qui dormaient doucement pour le bon Dieu au fond du tronc de Saint-Michel?

— Mais, frère Gratien!... s'écria l'ermite effaré.

— Il n'y a pas de frère Gratien... Vous l'avez fait, n'est-il pas vrai?... Bon!...

— Cependant, frère Gratien...

— Je sais tout, je lis en votre vie comme en mon paroissien ouvert soit à la messe, soit aux vêpres, soit aux complies. »

Barnabé, atteint et convaincu, courba la tête.

Le Frère de Saint-Sauveur continua :

« Une autre fois, à Saint-Pons, vous avez passé votre main dans le tiroir de M. Cœurdevache, charcutier, rue de Castres, et un billet de banque de cent francs vous est demeuré collé aux ongles...

— Chut! chut!... Il y a du monde, Frère...

— Chut, tant qu'il vous plaira; mais la chose est arrivée, et à telles enseignes que la gendarmerie, mise sur pieds... Enfin, M. le curé des Aires, prévenu à temps, arrangea l'affaire. Il remboursa M. Cœurdevache, ce brave M. le curé... »

Barnabé, la tête perdue, était tombé à genoux et tendait vers son terrible confrère des yeux suppliants.

« Un jour, poursuivit l'implacable Pastourel, à la ferme de Castelsec, près de Maraussan, profitant du sommeil des hommes qui, sur le midi, dormaient leur sieste à l'ombre, vous vous êtes faufilé dans une cave où l'on filtrait le vin nouveau et avez, sans permission, rempli votre outre au robinet. Ah! si votre Baptiste pouvait parler comme l'ânesse de

Balaam! Les bêtes parlaient du temps de Notre-Seigneur...

— Mon Dieu! mon dieu du ciel! répétait Barnabé se frappant la poitrine.

— Et à Gathon Molinier, de Saint-Gervais, lui en avez-vous assez joué de tours!... Pauvre femme!...

— Je me convertirai, frère Gratien, je me convertirai. Je vous le jure, je fais vœu de retourner à Saint-Jacques de Compostelle, à Rome, où vous voudrez, pourvu que vous ne me perdiez pas, que vous ayez pitié de mon Félibien, pour qui j'ai commis plus de péchés que n'avait d'ans Mathusalem. Vous savez, Félibien Lavérune qui apprend les horlogeries à Moret, département du Jura...

— Vos litanies seraient trop longues, Frère; je saute plusieurs saints et je m'arrête.

— Merci à vous de tout mon cœur! »

Il se releva.

« Mais où avez-vous pris connaissances de mes caravanes? demanda-t-il, moitié sérieux, moitié riant.

— Vous pensez sans doute que *l'Autre*... ?

— Certes! il m'en court encore comme des lézards par tout le corps.

— *L'Autre* n'entre pour rien en votre histoire, Frère.

— Alors qui a pu deviner?,..

— Qui?... N'avez-vous confié vos caravanes, comme vous dites, à personne?...

— A personne, frère Gratien Pastourel.

— Pas même à Venceslas Labinowski?

— Ah! le sacripant!

— Le mois d'avril a été des plus venteux, cette année, chez nous. Joignez à cela la pluie qui le plus souvent se mettait de la partie. La semaine dernière, une nuit que l'ouragan furieux hurlait autour

de l'ermitage, soulevant les tuiles de son toit et cassant quantité de branches dans les châtaigneraies environnantes, on frappa tout à coup à ma porte. Je ne dormais pas, et vous devinez qui fut surpris de sentir à pareille heure quelqu'un gratter au seuil de sa maison. Par une petite lucarne qui me sert de judas, je regardai. Les nuages marchaient dans le ciel semblablement à de grands troupeaux pressés de trouver un gîte, mais la lune brillait tout de même parmi les toisons, et je vis très distinctement le pèlerin qui venait de me tirer du lit. C'était un homme grand, maigre, vêtu plus misérablement que Job sur son fumier. Ce qui me fit trembler, c'est qu'il tenait un fusil à la main. Comme je ne soufflais mot, observant mon particulier, il recommença ses frappements.

« Que me voulez-vous? lui criai-je enfin.

« — D'abord je veux manger, j'ai faim, me répondit une voix qui ne m'était pas inconnue.

« — Qui êtes-vous!

« — Un Frère libre de Saint-François.

« — Votre nom?

« — Venceslas Labinowski. »

« Encore qu'une semblable visite me fâchât beaucoup, j'allumai la chandelle et fis jouer la clef dans la serrure.

« — Comment, c'est vous, Frère! lui dis-je. Miséricorde! en quel état vous voilà! »

« Lui, avec l'aisance d'un homme qui rentre dans sa propre maison, déposa son fusil en un coin, rejeta sur une chaise la limousine trempée jusqu'au dernier fil qui l'enveloppait, et, me regardant avec des yeux égarés, presque furieux :

« — Vite, du pain, du vin, de la viande... Depuis deux jours, je n'ai rien mis dans l'estomac. »

« Saisi de pitié, je courus à mes provisions. Il mangea à lui seul autant que toute une bande de loups.

« — Enfin que vous arrive-t-il ? » lui demandai-je, lorsque, étant rassasié, je le vis un peu plus tranquille.

« — Figurez-vous, me rapporta-t-il, que, depuis plus de trois semaines, les gendarmes de Bédarieux, d'Olargues, de Saint-Gervais sont à mes trousses. Ah ! je lui donne du fil à retordre, à tout ce monde du gouvernement ; mais je ne vous dirai pas ce qu'il m'en coûte de fatigues. Je ne mange guère et ne dors plus. Mais je leur échapperai, frère Gratien, je leur échapperai... J'ai mon plan : pour le mettre à exécution, il me faudrait mille francs tant seulement. Avec cette somme, je passerais en Espagne. Mais qui me prêtera mille francs ? Mes anciens confrères seuls me peuvent rendre ce service. D'abord, j'ai pensé à Barnabé, de Saint-Michel : je sais qu'il a de l'argent, connaissant de sa bouche toutes ses affaires. Ah ! sans que ça paraisse, il est plus filou que moi, allez, frère Barnabé Lavérune ! Malheureusement, nous eûmes une pique à Béziers, près de la statue de Paul Riquet, et j'ai bien peur de ne pouvoir lui arracher un sou. Mon Dieu ! l'idée m'est venue d'aller à son ermitage tout de même, et de faire du ravage par là. Puis j'ai réfléchi. A quoi me servirait, en effet, d'abattre Barnabé avec mon fusil, comme on abat un renard ou un loup, car Barnabé ressemble à ces deux animaux ? Quand il serait mort, aurai-je son magot ? Point. Si je sais qu'il possède un sac bien replet, j'ignore absolument où ce sac est caché. Voilà la question. Me voyez-vous descendant de Saint-Michel, après avoir commis un crime

inutile, ce qui est toujours une bêtise, et n'emportant pas un sou vaillant dans le gousset? C'est impossible!... »

— Comment, interrompit Barnabé, que l'indignation soulevait, il m'aurait tué?

— Je vous l'ai dit : comme un renard ou comme un loup rencontré en plein bois...

— Après?

« — Jugeant donc la lutte peu fructueuse de ce coté, reprit Venceslas me regardant avec des yeux allumés, je me suis retourné du vôtre, frère Pastourel.

« — Du mien?

« — Ne faites-vous pas, d'ailleurs, le métier de prêter de l'argent?

« — J'ai tiré de peine, à l'époque des semailles, quelques paysans, mes voisins, lui dis-je. Mais je donnais cinq francs, quelquefois huit...

« — Eh bien! je deviendrai votre débiteur, moi aussi.

« — Et où voulez-vous que je prenne mille francs?

« — Je vais vous l'apprendre, répondit-il.

« Il alla vers son fusil et le saisit. Vous comprenez si je tremblais de tous mes membres. Mes jambes ne me soutenant plus, je tombai sur mon escabelle. Alors, ce brigand me posa ses deux mains sur les épaules, et, me secouant comme un sac de *châtaignons* où l'on veut faire entrer encore plus d'un boisseau :

« — La clef de votre armoire! me cria-t-il.

« — Je n'ai ni armoire ni clef.

« — Où serrez-vous votre argent?

« — Dans ma poche, quand il m'arrive d'en posséder quelque miette.

« Il me mit lui-même debout, et, me soutenant, car j'eusse glissé sur le plancher, à demi mort que j'étais, il fouilla mes chausses, ma bure et mon gilet. Il découvrit treize sous logés en un pli fin, au fond de mon capuchon.

« — Ces treize sous sont donc toute votre fortune?

« — Toute.

« Il recula de quelques pas.

« — Frère Pastourel, me dit-il, faites votre acte de contrition ; vous allez paraître devant Dieu!

« J'étais un homme perdu si je poussais à bout ce bandit.

« Je le compris, et, me traînant jusqu'à ma cheminée, j'amenai à moi la plaque de fonte du foyer et découvris ma cachette.

« — Tenez, Venceslas, tenez, prenez toute ma fortune, lui dis-je, et laissez-moi la vie.

« Il ne fit qu'un bond pour happer le magot : quatre cent trente-deux francs!

« Tandis que ce Polonais, arrondi de mon bien, s'enfuyait à travers la nuit, pareil à quelque bête fauve, moi, sans force, la tête troublée ainsi qu'après un festin de noce, je m'allongeai par terre et m'évanouis. »

De grosses larmes roulèrent sur les joues blêmes de l'ermite de Saint-Sauveur. Une perte sèche de quatre cent trente-deux francs!...

Barnabé, se promenant de long en large, articulait des mots entrecoupés et gesticulait furieusement.

« Il veut me tuer! il veut me tuer! » répétait-il, les dents serrées.

Quant à moi, j'avais peur et me demandais s'il était vrai que j'eusse connu, que j'eusse aimé ce Venceslas Labinowski, lequel ayant été voleur,

devenait maintenant assassin. Horrible! horrible! horrible!...

« Mais, frère Gratien, avez-vous porté plainte à la gendarmerie de Bédarieux et de Saint-Gervais? lui demanda Barnabé.

— La secousse a été si vive, que j'en ai gardé le lit plusieurs jours. Pensez, à mon âge! Aujourd'hui, m'en retournant avec la procession, je verrai les gendarmes de Bédarieux dans la vesprée. Mais j'avais d'abord un devoir d'amitié à accomplir, c'était de vous prévenir vous-même, frère Barnabé. Peut-être, avec mon argent, Venceslas déjà fait route pour l'Espagne. Dans tous les cas, je vous le répète, veillez au grain. Verrouillez bien votre porte de Saint-Michel, surtout tenez l'œil à vos économies. Retenez un conseil : gardez pour vous seul le secret de vos entreprises... Croyez-vous que je sois sorcier à présent et usurier aussi? Il est bien possible que, par-ci par-là, pour gagner une pièce blanche, j'aie dit son sort à quelque fillette amoureuse ou que j'aie quelquefois prêté cinq sous pour en avoir dix en retour. Tout ça n'empêche pas que je ne sois un honnête homme, un Frère libre ayant souci de la règle, et, si j'ai su vos affaires, c'est uniquement que vous aviez eu la maladresse de les confier à ce coquin de Venceslas. Tenez-vous donc pour averti.

— Merci, frère, merci... Il faut faire arrêter le Polonais, et, demain matin, quand j'en aurai fini par ici, j'irai prévenir les gendarmes de Saint-Gervais... Ah! il veut me tuer!... Ah! le sac de Félibien lui fait envie!... Voleur! canaille! assassin! »

[En faisant sa confession forcée au frère Pastourel, Barnabé avait sans doute éprouvé quelques remords;

mais il n'alla pas jusqu'au repentir. Vite remis de ses alarmes, il songea que le moment était venu de se rendre à Saint-Gervais et de trouver quelque moyen, honnête ou non, pour mettre en sa besace un des jambons de Gathon Molinier. C'est de nuit qu'il partit de son ermitage pour cette expédition; il emmenait avec lui M. le Neveu. En route, il imagina une petite comédie, où l'enfant devait jouer son rôle et qui était destinée à tromper la pauvre Gathon : M. le Neveu revêtirait sa belle soutanelle d'enfant de chœur; Barnabé le présenterait comme le neveu d'un archevêque italien; Gathon, émerveillée, ferait tout ce qu'on voudrait. Mais M. le Neveu, trouvant que cela sentait un peu la friponnerie, ne voulait pas d'abord se prêter aux projets de Barnabé : « J'irai donc seul », dit froidement l'ermite et il fit mine d'abandonner l'enfant dans les ténèbres. La peur fut plus forte que tous les scrupules de conscience, et, complice malgré lui, M. le Neveu se laissa instruire du plan dressé par Barnabé.]

« Demeure sur Baptiste, toi, fillot, me dit-il, car tu dois être un peu fatigué... Oh! je ne suis pas méchant, va; puis je t'aime comme si tu étais mon Félibien en personne... Voici tout uniment de quoi il s'agit : quand, dans une minute, nous serons chez Gathon Molinier, tu ne parleras pas plus que si l'on t'avait coupé la langue... Tu n'es pas, toi, de ces pays-ci; tu es de l'Italie, et tu ne sais pas notre patois cévenol... C'est une idée à moi pour m'amuser... Pourtant, si je touche mon chapelet, tu diras : « *La Madona* », et si je touche ma grande croix, tu diras : « *Il Bambino* ». Ça veut dire, en le langage du saint-père, « *la Sainte Vierge et Notre-Seigneur* ». As-tu bien compris la leçon ?

— Oui, Barnabé, oui, m'empressai-je de répondre.

— *La Madona, il Bambino*... Voyons !

— *La Madona, il Bambino*, répétai-je.

— C'est très joli. A mes signes, tu n'auras qu'à

répondre par ces mots, et tout ira bien... Descends maintenant, nous sommes devant la maison de Gathon Molinier », ajouta-t-il à voix plus basse.

J'obéis.

Baptiste, habitué à faire de longues stations aux portes, se mit à flairer les mousses égayant les fentes des murailles ; quant à nous, nous gravîmes au pas accéléré les hautes marches du perron.

« Dieu vous assiste, brave Gathon ! » s'écria l'ermite, pénétrant dans une vaste pièce à peine éclairée, tout imprégnée de l'odeur du pain cuit.

Une femme se tenait à genoux en un coin obscur ; elle fit vivement le signe de la croix, comme pour clore une prière, se leva et vint à nous.

« Bonsoir, Frère, bonsoir, reprit-elle d'un accent où l'on démêlait une profonde tristesse.

— Il vous est donc arrivé malheur, bonne Gathon ? lui demanda Barnabé déposant par un geste familier sa besace sur une chaise.

— Hélas ! bredouilla la pauvre fournière, mon homme devait retourner hier au soir à la maison, et il n'a pas encore paru... Je récitais cinq *Pater* et cinq *Ave* à sainte Philomène... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé en chemin... Toutes les fois que Jacques revient de Mèze, il en rapporte les écus de son travail, et quelles mauvaises rencontres ne peut-on pas faire sur les grandes routes, encore qu'on soit dans une voiture ! N'a-t-on pas arrêté un voleur, ce matin, du côté de Caroux...

— Alors, vous espérez votre mari d'un moment à l'autre ? interrompit l'ermite, regardant Gathon avec inquiétude.

— Je l'ai espéré hier, je l'ai espéré encore tout aujourd'hui ; mais il n'arrivera pas à présent.

— Et pourquoi n'arrivera-t-il pas ?

— La voiture de la Caune vient de passer, et personne n'est descendu.

— Il est donc coutumier de prendre cette voiture?

— Toujours, Frère, toujours, à cause d'une faiblesse aux jambes. C'est de naissance, cette faiblesse. »

Barnabé respira bruyamment.

« A propos, Gathon, et si on allumait la chandelle? dit-il. Savez-vous qu'on ne se voit pas le bout du nez tant seulement chez vous. »

La paysanne atteignit sa lampe de cuivre à trois becs, son *carel*, et enfouit dans les cendres incandescentes du four une de ces longues allumettes soufrées comme on en fabrique tant dans le pays avec des brins de genêt. Incontinent la lumière tira de l'ombre tous les objets : les larges pelles de sapin blanches et lisses, l'énorme fourgon emmanché d'une latte démesurée, le cendrier de fer, les cruches ventrues se faisant vis-à-vis sur la double pierre de l'évier et dont le vernis éclatant lança des éclairs furtifs.

Je vis enfin Gathon Molinier, à peine aperçue jusqu'ici. C'était une femme petite, maigre, pâle, âgée de quarante ans environ. Elle avait sans doute pleuré, car ses yeux bruns, assez grands, paraissaient tout maculés et tout rouges.

« Jésus-Seigneur! quel est cet enfant, Frère? s'écria-t-elle, s'avançant pour me regarder.

— C'est un enfant de Rome, ma chère Gathon... Je l'ai ramené des Vâticans, lors de mon dernier voyage par là-bas... Le saint-père l'aime beaucoup, et il me l'a confié pour l'instruire dans la règle de saint François. Ah! c'est qu'à Rome, où tout le monde va en soutane comme au paradis, on me prend pour quelque chose, moi!

— Il est beau semblablement à un ange! »

Et, me prenant la main droite, la bonne et naïve créature y déposa le plus respectueux des baisers. Mes jambes mouraient sous moi.

Au même instant, Barnabé, que mes regards attentifs ne quittaient guère, toucha sa grande croix de laiton. Je me souvins du commandement, et, la peur me dilatant le gosier :

« *Il Bambino!* m'écriai-je, *il Bambino!* »

Gathon recula effrayée.

« Que dit-il? demanda-t-elle.

— Cet enfant est Italien comme notre saint-père et son oncle l'archevêque de... Enfin... Il ne sait parler encore que le langage de son pays. Avec les temps, je lui enseignerai le cévenol, bien plus beau, plus plaisant que l'italien et le français. »

De nouveau il porta la main à sa croix.

« *Il Bambino! il Bambino!* répétai-je.

— Qu'est-ce qu'il veut, Frère! je lui donnerai ce qui lui fera plaisir, à ce petit Enfant-Jésus de Rome.

— C'est bien simple, Gathon. Ces mots : « *Il Bambino* » veulent dire « *Notre-Seigneur* ». Présentement mon petit garçonnet du pape et de Mgr l'archevêque de... — j'ai oublié le nom de la ville — veut que je vous présente à baiser ma grande croix bénite à Rome et sur laquelle est cloué le Sauveur, comme au Calvaire, vous savez...

— Oh! vite, Frère, que j'embrasse votre croix! Si, par quelque miracle, elle pouvait ramener mon homme à la maison!... Tenez! ajouta-t-elle, enlevant une serviette qui recouvrait plusieurs plats sur une table dressée non loin du four, j'avais préparé à mon pauvre Jacques un quartier d'agneau, avec une sauce à l'ail comme il l'aime; j'avais entamé une

barrique de vin nouveau; j'avais pétri et fait cuire une fougasse ronde passée au jaune d'œuf... Mais il ne revient pas... Il marche peut-être par les routes seul, voulant cette fois économiser le prix de la voiture, et moi, je me désole ici avec vous... Votre croix, Frère, votre croix! »

Et, tombant à genoux, ce cœur brisé, débordant de religion ensemble et de désespoir, articula ces mots sublimes :

« Je mets ma confiance en Dieu! »

Barnabé n'avait lancé qu'un regard du côté de la table, mais il avait été féroce. Il saisit le lourd crucifix de laiton, qu'il tira de son cou avec la chaînette de même métal; puis, étendant ses deux mains vers la fournière par un mouvement solennel :

« Gathon Molinier, lui dit-il, je ne demande pas mieux que de vous donner à baiser cette croix dont le saint-père me fit présent, à Rome, dans les Vaticans. Je vous préviens pourtant que jamais personne n'y posa les lèvres dessus, avant de me glisser quelque chose dans le sac. En retour de mes indulgences, — ma croix a été *indulgenciée* par le pape en personne, — à la *Chèvre-Double*, un herbager de la montagne m'a baillé un gros écu; à Rongas, les bonnes chrétiennes ont rempli de fromages les paniers de Baptiste; à l'Olivette, chez M. Étienne Baticol, je crois qu'on aurait étranglé toute la basse-cour pour moi... Gathon Molinier, ouvrez votre âme au bon Dieu et vos dix doigts au pieux ermite de Saint-Michel.

— Que vous faut-il, Frère?

— Presque rien, tant seulement de quoi fermer le bec d'un oiseau... Tous les ans, en janvier, — c'est en votre maison une habitude ancienne, — vous tuez deux ou trois porcs gros et gras. Tantôt

c'est quatre cents livres, tantôt cinq cents livres de viande, voilà.... Ce petit, qui est un ange, comme vous l'avez reconnu, aime bien le jambon de France, n'en ayant de ses jours mangé en Italie, et si vous pouviez nous faire l'aumône...

— D'un morceau de jambon?

— Aussi épais que possible, car nous sommes deux, sans compter les pauvres qui quémandent sans cesse à ma porte de Saint-Michel. »

Gathon, n'articulant pas un mot, prit sur la table un lourd coutelas de cuisine et s'élança vers un escalier de bois tournant au fond de la pièce, dans une demi-obscurité.

Incontinent, le Frère toucha son chapelet. C'était un appel, et je me mis à glapir :

« *La Madona! la Madona!* »

La fournière, qui n'avait pas gravi toutes les marches, se retourna :

« Que dit le petit du saint-père? demanda-t-elle.

— *La Madona*, c'est le nom de la Sainte Vierge, et il dit qu'en ce moment la Sainte Vierge vous regarde », répondit Barnabé.

Gathon avait à peine disparu au dernier détour de l'escalier que l'ermite, s'approchant des braises encore vives accumulées sous la margelle du four, y plongea soudain son crucifix, en ayant soin de le retenir par la longue chaînette de laiton. Qu'allait-il faire, mon Dieu?...

Cependant, j'entendais les coups que la paysanne, là-haut, frappait sur l'os du jambon, pour en détacher un quartier. Ces coups répétés me portaient au cœur. — Ne me rendais-je pas complice d'un vol? — Enfin le bruit cessa, puis les pas de Gathon retentirent sur nos têtes. Elle allait redescendre sans doute...

Barnabé, vivement, retira le crucifix enfoui : mais, n'osant y porter la main de peur de se brûler, moyennant la chaînette il le coucha sur les dalles et l'essuya tant bien que mal avec son mouchoir.

La fournière parut. Elle tenait une énorme tranche de jambon. L'ermite la rejoignit dans l'ombre, au bas de l'escalier.

« A genoux, Gathon Molinier! à genoux! » lui cria-t-il d'une voix sévère.

La malheureuse femme se prosterna.

« Gathon Molinier, reprit l'ermite d'un accent de plus en plus dur, nous allons savoir si Notre-Seigneur et la Sainte Vierge sont contents de l'aumône que vous leur faites. »

En même temps, guidant le crucifix par la chaînette, il le lui colla sur le visage. Ce fut un cri déchirant. Je crois, du reste, que, ne pouvant la retenir, ma voix se joignit à celle de la fournière.

« Vous voyez, Gathon Molinier, poursuivit froidement l'ermite, ni Notre-Seigneur ni la Sainte Vierge ne sont satisfaits de ce que vous ne leur accordez pas le jambon tout entier. Notre-Seigneur pourtant vous donna sa vie en mourant sur la croix, et la Sainte Vierge aussi quand elle monta au ciel. Enfin, le feu des damnés vous a brûlé la face pour vous rappeler qu'il y a un enfer. Je n'y suis pour rien, c'est un miracle...

— Un miracle! un miracle! »

Quatre à quatre elle remonta l'escalier de la chambre haute.

L'ermite fit deux pas, immergea lestement son crucifix dans une des cruches de l'évier, le roula parmi les plis d'un essuie-main accroché à un clou, puis attendit.

La fournière ne tarda pas à reparaître. Ses deux

bras avaient de la peine à soutenir le poids d'un jambon comme je n'en avais jamais vu de si gros.

Le Frère, poussé par une convoitise irrésistible, s'élança d'un bond au-devant d'elle. Il reçut le précieux fardeau, et, chose insensée! colla ses lèvres sur la couenne et sur le lard. Il pleurait de joie.

« Gardez-le, Frère, balbutia Gathon, éperdue, je vous le donne. »

Barnabé osa lui représenter la croix de laiton, et cette chrétienne héroïque eut le courage d'y appliquer sa bouche saignante.

« Il est froid, Notre-Seigneur! il est froid! » répéta-t-elle radieuse.

Elle le baisa de nouveau.

« C'est que vous avez fait votre devoir, lui répondit Barnabé..... Maintenant que tout est fini, avant de nous mettre à table pour manger votre agneau à l'ail, un *Adoremus*! »

Nous tombâmes tous trois à genoux, chantant à tue-tête :

Adoremus in æternum sanctissimum sacramentum!

[Très heureux du succès de sa ruse, Barnabé se mit à table plein de bel appétit et de verve joviale; mais le souper commençait à peine qu'on entendit au dehors le refrain d'une chanson cévénole. « C'est mon homme! » s'écria Gathon, qui, ouvrant la porte, s'élança vers le chanteur.]

Barnabé, atteint par cette nouvelle, se dressa sur ses quilles à son tour. De ses dix doigts il agrippa le jambon.

« La besace, fillot! » me dit-il.

Je la lui présentai. O désespoir! l'ouverture en était trop étroite. L'ermite essaya de ployer le

manche du jambon. Vains efforts! le manche, venu d'une bête solide, résista. Que faire? Où cacher cette énorme aubaine?

Cependant, on entendait la voix de Jacques Molinier parlant à sa femme, et la voix des voisins souhaitant la bienvenue au voyageur. Barnabé suait à grosses gouttes, et moi, sous ma soutanelle et mon surplis, je sentais mes pauvres membres flageoler.

Enfin, la besace eut un gémissement, elle craquait sous l'effort. Qu'importe! le jambon allait disparaître. Malheureusement, à cette minute même, Jacques Molinier parut.

« Eh bien, Frère, que faites-vous là? demanda-t-il.

— Rien, rien, bredouilla Barnabé parachevant sa besogne.

— Il me semble pourtant...

— Oh! mon homme, interrompit Gathon, il vient d'y avoir un miracle dans notre maison... J'ai vu le bon Dieu, près de l'escalier de notre chambre, et, pour lui rendre grâces, j'ai donné au Frère de Saint-Michel un de nos jambons, le plus gros. »

Molinier ne répondit pas à sa femme. Il alla vers l'ermite penché toujours sur le sac, et, le touchant légèrement à l'épaule :

« Je pense bien, l'ami, que vous allez laisser ce jambon, et cela sans vous faire prier. »

Barnabé releva la tête d'un mouvement plein de lenteur. Il mesura du coin de l'œil son adversaire, lequel, à vrai dire, était encore jeune, — quarante-cinq ans peut-être, — vigoureux d'aspect, mais petit et *mal assis sur ses jarrets*, comme on dit des boiteux dans le pays. Son inspection achevée, il grommela :

« Molinier, je tiens cette aumône de votre femme et je ne la lâcherai point. Voilà.

— Frère, en passant devant la *Chèvre-Double*, j'ai vu du monde assemblé et je suis descendu de la voiture. Alors, j'ai appris de la bouche de Tabarié l'histoire de l'ermite de Cavimont... Est-ce que vous voulez devenir voleur, vous aussi, ermite de Saint-Michel? »

Le jambon, pressé, moulu, trituré de toutes les façons, avait fini par entrer dans la besace, qu'il gonflait démesurément. Barnabé se passa le sac sur l'épaule; puis, sans autrement prendre souci des réclamations de Jacques Molinier, fit quelques pas pour sortir. Mais celui-ci s'élança, et, avant que le Frère pût s'échapper, referma violemment la porte de la maison. Il se planta vis-à-vis de l'ermite, la mine résolue, les poings serrés. Barnabé pâlit, ses sourcils hérissés se heurtèrent, sa barbe eut un frémissement, et tous les muscles de sa face horriblement tendus lui communiquèrent une expression de férocité qui me le rendit méconnaissable absolument.

« Laissez-moi passer! articula-t-il d'autorité.

— Mon jambon! riposta l'autre.

— Jacques! Jacques! intervint la fournière, tendant des mains suppliantes.

— Frère Barnabé! frère Barnabé! » mâchonnai-je, pleurant.

Nos deux hommes se regardaient dans le blanc des yeux et ne bougeaient point. Tout à coup l'ermite, qui avait laissé couler la besace à ses pieds, leva la main droite. Cinq doigts noueux, résistants comme l'acier, s'abattirent sur le gilet de Molinier. L'étoffe, trop vivement ramassée, poussa un cri, et la poitrine du paysan, atteinte par les ongles du

Frère, rougit la chemise de quelques taches de sang.

« Au secours! s'écria Gathon, ouvrant l'unique volet de la fenêtre, au secours! »

Jacques Molinier, rendu furieux par une attaque aussi brusque que violente, avait accepté la bataille, et, de ses deux bras vigoureux, souples comme des branches de châtaignier sauvage, étreignait énergiquement son ennemi. Barnabé, dont ce gnome robuste collé à ses flancs, par la compression qu'il exerçait sur sa poitrine, embarrassait la respiration, sentit subitement le souffle lui manquer; une seconde encore, et toute sa machine, prise de paralysie, s'affaissait sur le carreau. Il eut un bondissement formidable pour se dégager. Mais il étouffait toujours, n'ayant pas réussi à décrocher les tenailles qui lui avaient harponné les deux poumons et, en se faufilant jusqu'au cou, menaçaient de l'étrangler. D'instinct, mû par un élan désespéré de la vie qui se révolte, il se laissa tomber sur les dalles, et, avec son adversaire, qui ne se déprenait en aucune façon de ses habits, de sa chair, roula du seuil de la porte, où avait commencé la lutte, jusqu'à la margelle granitique du four. C'était épouvantable et hideux.

« Au secours! glapissait Gathon, au secours! »

Soudainement, j'ignore par quel prodige de force ou d'adresse, Barnabé se trouva libre. La figure ensanglantée, la bouche ouverte pour ressaisir l'air qui lui avait fait défaut, il était là debout, nous dévisageant d'un regard stupide et cruel.

« Mon homme, mon pauvre homme! » gémit Gathon s'empressant vers son mari.

Jacques Molinier, étendu sur le pavé, ne bougeait pas; sa tête, qui dans la chute avait porté sur le cendrier du four, laissait échapper des flots de sang

par une blessure béante. Sous la lueur blafarde du *carel, le malin tonnelier* paraissait livide. Était-il mort? Était-il évanoui?

Je m'assis, les jambes ne me soutenant plus.

Mais l'ermite ne paraissait avoir aucune envie de s'attarder dans la maison. Il rejeta son sac, toujours alourdi du jambon, sur son dos, me saisit au bras d'une main rude, et souleva le loquet de la porte.

En ce moment, des voix retentirent au dehors. Avant que nous eussions tiré la porte à nous, elle s'ouvrit tout grande sous l'impulsion de cinquante bras.

« Il a tué mon homme! il a tué mon homme! » se lamentait Gathon, la face égarée.

Elle désignait l'ermite à la multitude qui entrait.

Barnabé, comme un taureau donnant des cornes, essaya de donner de la tête à travers la foule des voisins, cherchant à s'échapper. Mais il n'avait pas descendu trois marches du perron que, saisi par trente mains à la fois, harcelé de griffes de la tête aux pieds, après avoir laissé aller la besace de ses épaules, il dut se rendre à merci pour ne pas être écharpé.

[Jacques Molinier n'était point mort; mais Barnabé n'en fut pas moins jeté en prison, où il retrouva son confrère Venceslas que la gendarmerie avait fini par capturer. Le Polonais, qui n'avait pas eu à se louer de l'ermite de Saint-Michel, se fit un jeu de l'effrayer. « Vous avez assassiné un homme, lui disait-il, le bourreau de Montpellier vous coupera le cou. » Il réussit si bien à lui persuader qu'il était réservé à la guillotine qu'une nuit Barnabé se pendit. Et c'est ainsi que Barnabé Lavérune, frère libre de Saint-François, gourmand, ivrogne, escroc, au demeurant le meilleur fils du monde, perdit pour un jambon son âme et la vie même.]

MON ONCLE CÉLESTIN

MON ONCLE CÉLESTIN

I

[Malgré la saison qu'il avait faite à Amélie, la santé de l'abbé Célestin ne se rétablissait pas et sa phtisie laryngée le faisait toujours souffrir. Or, son ministère ne pouvait s'exercer sans fatigue dans sa paroisse des Aires, qui comptait plus de quinze cents fidèles. M. Anselme Benoît, médecin ordinaire de l'abbé Célestin, le voyant sans cesse s'affaiblir, lui conseilla donc un jour de demander à l'évêché un poste moins pénible.

Quitter ce presbytère où il vivait depuis vingt-cinq ans, ces paroissiens que, depuis si longtemps, il évangélisait et aimait, ce coin de terre qu'il trouvait doux et beau, quel chagrin pour le pauvre curé! Déplacer son jeune nèveu, sa vieille gouvernante Marianne, exposer aux risques d'un déménagement ses meubles, ses livres, et surtout le beau service à café qu'il avait naguère acheté à l'abbé Combescure, son précédesseur aux Aires, quel tracas, quel ennui!

Mais quoi! l'abbé Combescure, fatigué par l'âge, avait jadis quitté les Aires pour la petite paroisse de Lignières-sur-Graveson, où il venait de mourir à quatre-vingts ans passés. Fatigué par la maladie, l'abbé Célestin, ne devait-il pas imiter l'exemple de ce saint homme?

Il se résigna donc à demander le poste vacant de Lignières; et, comme la réponse se fit attendre, comme, entre temps, la maladie lui accorda un répit, il se pre-

nait à espérer que rien ne serait changé à sa vie, quand un ordre lui vint de l'évêché d'avoir à occuper sans délai le poste qu'il avait demandé.

Il était glacial, cet ordre, bien qu'il eût été signé par M. Vidalenc, Vicaire Général, un ancien camarade de séminaire de l'abbé Célestin. Celui-ci en fut tout attristé et le départ lui en parut plus pénible. Il se mit en route pourtant et M. le Neveu, qui va nous conter toute l'histoire de son oncle, nous rapporte d'abord les touchants adieux que lui firent ses paroissiens des Aires.]

C'est le samedi matin, à l'heure solennelle du départ, que j'eus le cœur serré! La paroisse, avec toutes ses annexes, était venue assister à la dernière messe de mon oncle, et, au sortir de l'église, la foule épaisse des paysans, des paysannes, des enfants, s'était répandue aux alentours du presbytère, bruissante comme mille essaims échappés. Chacun, soucieux de donner un souvenir à M. le curé, apportait quelque chose à la main : qui tenait un quartier de jambon salé; qui deux ou trois douzaines de petits fromages de chèvre encore humides de la faisselle; qui six serviettes fabriquées avec du fil du pays, le fil renommé tiré des genêts de Saint-Michel; qui une paire de poulets de grain... Marianne, les paupières rougies, la mine défaite, recevait ces humbles cadeaux, et, ne pouvant parler, remerciait de la tête. Moi, je regardais stupidement dans l'espace, n'osant arrêter mes yeux sur personne. Soudain, je me sentis toucher au côté. Je me retournai. Pierre Sureau bourrait les poches de ma veste de jolies noisettes, des noisettes de Margal, tendres, fines, d'un goût exquis.

« Je sais que tu les aimes bien, me dit-il.

— Vive M. le curé! » crièrent cinq cents voix.

Mon oncle Célestin, qui avait été long à sortir du presbytère, venait de se montrer. Il referma la porte de la maison curiale à double tour; puis, tendant la clef à Ambroise Combal :

« Monsieur le maire, accentua-t-il très distinctement, je vous prie, quand M. l'abbé Rascol se présentera ici demain pour prendre possession de son poste, de lui dire que je confie les riches de la paroisse des Aires à son zèle et les pauvres à sa charité.

— Vive M. le curé! » répéta-t-on.

Mais mon oncle, qui descendait à peine de l'autel, où il avait, à n'en pas douter, puisé des forces véritablement miraculeuses, à la surprise générale, s'élança vers la carriole des Garidel.

« Non! non! Margouette, je vous le défends! » s'écria-t-il, s'adressant à une vieille paysanne déguenillée.

« Ce n'est qu'une douzaine d'œufs... que je mettais là... dans cette poignée de foin, sur la charrette...

— Vous êtes trop pauvre.

— Alors, je serai la seule de la paroisse qui ne vous aura pas fait son présent », sanglota la malheureuse femme.

Et son visage parcheminé, creusé de rides profondes, parut subitement noyé de pleurs.

Mon oncle, dont la face blême avait rougi légèrement, reprit deux à deux, dans le tablier de la pauvresse, les œufs qu'elle y avait replacés docilement, et, les glissant lui-même avec des précautions infinies dans l'étroit réduit où on avait tenté de les cacher :

« Vous avez raison, ma brave Margouette, vous avez cent fois raison de m'offrir quelque chose,

vous aussi. Je n'ai pas le droit de refuser le denier de la veuve. »

J'avais remarqué que, la douzaine d'œufs enfouie dans le trou, mon oncle avait déboutonné les petits boutons en crin noir de sa soutane, à l'endroit de la ceinture, et passé la main dans l'entre-bâillement du drap. Ce geste lui était familier quand, pour se renseigner sur l'heure, il retirait de la poche de son gilet sa montre d'argent, un gros oignon bien luisant, au tic tac retentissant de pendule, dont ma grand'mère lui avait fait cadeau le jour de son ordination. Mais, au lieu d'amener la montre, sa main fluette amena un gros écu de cinq francs.

« A quoi pense M. le curé? » marmotta Marianne, la langue déliée comme par miracle.

« Margouette, dit mon oncle, je n'entends pas vous payer vos œufs, que je reçois avec plaisir. Je tiens seulement, de même que j'emporte un souvenir de vous, à ce que vous ayez un souvenir de moi. »

Il lui coula la pièce blanche entre les doigts.

« Eh bien, Simonnet, demeurerons-nous ici jusqu'à la semaine prochaine, mon garçon? » cria Marianne, à qui la crainte de nouvelles largesses de M. le curé communiqua le courage de presser le départ.

Le jeune Garidel fit claquer son fouet, et la carriole, tirée par deux forts mulets, des bêtes magnifiques que certainement, en épousant Liette Combal, la fille de M. le maire, Simonnet n'avait pas été fâché de trouver dans l'écurie de son beau-père, la carriole s'ébranla.

La multitude des ouailles, de peur d'être dépassée par la charrette, dont les roues bien graissées tournaient rapidement, se précipita en avant comme

une avalanche. Marianne, pâle mais énergique, marquant le pas courbée sur son bâton sec de châtaignier sauvage, allait derrière, l'œil à tout et à tous, aux paroissiens éplorés, à moi tenant la main de Pierre Sureau, à mon oncle s'entretenant avec M. Anselme Benoît qui lui avait offert le bras, aux meubles surtout empilés vaille que vaille sur la charrette, et qu'en dépit des cordes passées et nouées dans tous les sens, elle redoutait toujours de voir se détacher, tomber, se briser sur le chemin.

« Jésus-Maria! l'entendais-je marmotter, Jésus-Maria! pourvu que cela tienne jusqu'à Lignières, dans la montagne! Ciel de Dieu! y a-t-il du bon sens, de la part de Monseigneur, à nous envoyer à Lignières à notre âge, avec notre santé? Et si nous versons en route, car ça ne doit pas être bien plénier les chemins qui vont à notre nouvelle paroisse, est-ce Monseigneur, avec sa crosse et sa mitre, qui nous rendra nos meubles et tout ce que nous avons? Ces pauvres porcelaines de M. l'abbé Combescure, s'il allait leur arriver accident!... Dieu est bien dur aux humains quelquefois... S'il ne s'agissait que de moi, cela me serait égal, et on pourrait bien me travailler comme la pâte dans le pétrin sans me faire crier. Mais M. le curé!... »

Je laissai Marianne à ses jérémiades, et me rabattis vers mon oncle qui venait de s'arrêter au beau milieu de la place du village.

Quel spectacle touchant! Sur le perron en pierre granitique de Caroux, qui fait une bordure saillante au four communal, petit monument rustique en manière de rotonde, une vingtaine de vieux, de vieilles se trouvaient assis. Ceux-là, infirmes, épuisés jusqu'à la dernière goutte de vie par le tra-

vail de la terre si âpre en nos contrées cévenoles, les membres déjetés, le corps tordu, n'avaient pu arriver jusqu'au presbytère, et attendaient M. le curé au passage pour lui donner leur adieu, leur *adichias*, selon le mot du pays. En apercevant ces braves gens, dont quelques-uns venaient de quitter le lit pour se traîner jusque-là et tenaient leur dos collé à la muraille chaude du four communal, immobiles, à demi glacés, mon oncle demeura fixe une seconde. Puis, surmontant une émotion qui avait eu la violence d'un saisissement, et allant au premier de ces vieillards plié en deux sur son long bâton, de cette voix angélique que devait avoir Jésus quand il se séparait des malheureux qu'il avait consolés, guéris dans les hameaux de la Galilée :

« Jacques Sévère, lui dit-il, ne m'oubliez pas. »

Et il l'embrassa.

A côté de Jacques Sévère, une petite vieille, âgée de quatre-vingt-dix ans, le visage réduit, ridé dans tous les sens comme un fruit trop mûr, parsemé de ces croûtes terreuses qui dénoncent l'épuisement total de la machine, la mort anticipée du tissu, se soutenait avec peine sur ses jarrets tremblants. Mon oncle lui sourit avec bonté; puis, écartant de la main, par un geste empreint tout ensemble d'affection et de respect, la touffe de cheveux blancs de la nonagénaire :

« Annette Martinage, priez pour moi. »

Et ses lèvres effleurèrent le front étroit de la plus âgée de ses paroissiennes.

Il étreignit toute la file. M. Anselme Benoît regardait ahuri. Moi, j'avais les yeux troubles. Nous nous remîmes en marche.

« ... Quant au régime lacté, dit le médecin, reprenant une conversation interrompue, je me range

tout à fait à l'opinion de M. le docteur Barascut, qui vous ordonne ce régime. Le lait est à la fois nutritif et rafraîchissant, et dans votre cas, son efficacité ne saurait être mise en doute.

— Je ne connais pas Lignières-sur-Graveson. Découvrirai-je seulement une chèvre dans ma nouvelle paroisse?

— Des chèvres! Il y en a partout.... Au fait, pourquoi n'achèteriez-vous pas une chèvre en passant à Hérépian? C'est la foire aujourd'hui...

— Une chèvre! Et qui en prendrait soin? Marianne n'a déjà que trop de besogne à la maison.

— A mon avis, une chèvre que vous auriez chez vous offrirait un double avantage : vous boiriez du lait toujours de même qualité, et vous le boiriez encore tiède de la mamelle, ce qui ne me paraît pas indifférent pour le résultat à obtenir. Songez-y, dans les irritations chroniques de la gorge, il faut... »

Cent voix couvrirent la voix de l'officier de santé.

Sancte Michaël! chantait la foule des paroissiens, immobile au milieu du sentier piquant droit vers la vallée de l'Orb.

« Mais ce sont les *Litanies des Saints!...* » dit mon oncle.

En cet endroit ombragé par de hauts peupliers, sur une sorte d'esplanade verdoyante, est plantée une grande croix de bois. Un Christ de taille démesurée, sculpté à la hache et au couteau par quelque pâtre de la montagne, depuis plus d'un siècle souffre là sa passion, montrant au passant ses pieds meurtris, son flanc percé, ses mains déchirées par d'énormes clous, sa tête douloureuse, où s'enfonce une couronne d'épines enchevêtrées comme un buisson de houx. Ce calvaire rustique est d'un aspect

plus cruel que touchant. Mon oncle Célestin tomba à genoux sur une dalle moussue, sorte de piédestal de ce crucifix colossal, et demeura plongé dans un profond recueillement. Caché derrière la carriole de Simonnet Garidel, dont les mulets, atteints par ce vacarme subit, s'étaient arrêtés, je suivais cette scène non sans inquiétude. Pourquoi mon oncle, au lieu de poursuivre son chemin, escaladait-il le calvaire? Nous n'étions qu'au commencement de mai, et c'est à la fin de ce mois seulement qu'on célèbre, à travers champs, la jolie fête des Rogations. Essaierait-il de chanter, lui qui, hélas! n'avait plus que le souffle?

Cependant la paroisse des Aires continuait avec transport.

« *Sancta Lucia!*

« *Ora pro nobis!* » me surpris-je à crier.

Mon oncle se releva, et, la face tournée vers ses ouailles, les considéra sans rien dire. Je l'entendis tousser, non pas heureusement de cette grosse toux de poitrine qui nous alarmait tant à la cure, mais d'une petite toux de la gorge, qui lui était habituelle, même dans l'état de bonne santé, quand il voulait parler à haute voix à l'église, soit du haut de la chaire aux vêpres, soit à la messe du haut des marches du maître-autel. Allait-il prêcher?

Omnes sanctæ Virgines et Viduæ! entonnaient les autres.

Orate pro nobis! répondis-je à mon insu.

Mon oncle Célestin étendit son bras amaigri sur la multitude, qui se tut incontinent.

« Mes chers enfants, dit-il, je vous quitte, mais... »

Sa voix très faible s'embarrassa, et il demeura silencieux, les yeux égarés à travers *ses enfants* prosternés parmi les cailloux, muets maintenant,

pétrifiés. Impuissant, sous l'émotion qui le brisait, à trouver des mots pour formuler un plus long adieu, il allongea ses deux mains vers nous, et, avec un effort suprême :

« *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus!* »

Aux Rogations, tout le monde, après la bénédiction solennelle qui clôt la cérémonie, renvoie au célébrant un *amen* formidable. Cette fois, personne ne répondit. Les mulets de Simonnet Garidel entraînèrent la carriole. Mon oncle, qui avait repris le bras de M. Anselme Benoît, passa devant moi; il tenait collé contre son visage son grand mouchoir de cotonnade à carreaux rouges; ses yeux ruisselaient.

[Suivant le conseil de M. Anselme Benoît, on s'arrêta à Hérépian, pour y acheter une chèvre à la foire. C'est là que vint au-devant de l'abbé Célestin le bedeau de sa nouvelle paroisse, Thomas Galtier, un petit bossu fort laid qui, ayant grand'peine à nourrir ses neuf enfants, battu par la mégère qu'il avait épousée en secondes noces, se consolait de tout en vidant bouteille à l'occasion. L'espoir de trouver quelque compagnon de cabaret, plus que le désir de saluer le nouveau curé de Lignières, l'avait sans doute conduit à Hérépian : mais surtout il y était venu pour louer l'aînée de ses filles, Marie Galtier qui, née d'un premier lit, était fort maltraitée par sa marâtre. Quand le bedeau eut rendu ses devoirs à M. le Curé, il se dirigea donc vers le marché aux servantes. Marie Galtier ne s'y trouvait pas; malgré les mauvais traitements qu'elle subissait, elle aimait son pays, ne voulait pas le quitter et, au lieu d'attendre que quelqu'un vint la prendre en service, elle avait suivi près de la fontaine de Carpézat un Italien, Jacopo Rusca, marchand d'objets de piété, un *Santi-Belli*, comme on dit dans les Cévennes, qui lui promettait qu'une de ses médailles aurait le pouvoir de la ramener à Lignières. Sitôt que Thomas Galtier eut pu la rejoindre, malgré

la présence de l'abbé Célestin, il donna un large soufflet à la pauvre fille; et le bon abbé, touché de la misère de cette enfant, de son air de pureté et de résignation, se prit à la considérer longuement.]

Je le voyais tantôt suivre distraitement son image étique tout entière reflétée dans la vasque de la fontaine, tantôt diriger ses regards vers Marie Galtier, perpétuellement fichée en terre à l'ombre tremblotante du bouleau. Je devinais dans ses yeux, agrandis par la maladie de toute la maigreur des joues, je ne sais quel mélange d'attendrissement profond et de très vif intérêt. Il est certain que, par son attitude modeste, son air de candeur, une sorte de rayonnement douloureux qui s'échappait de toute sa personne, la fille du bedeau de Lignières-sur-Graveson était bien faite pour inspirer ces divers sentiments. En dépit de ses formes grêles, qu'allongeaient encore des vêtements serrés à la taille, Marie Galtier paraissait avoir vingt ans. Elle était élancée, avec un visage ovale très pâle. Autant qu'en forçant mes souvenirs, je puis rétablir l'ensemble de ses traits à cette première rencontre, son nez était un peu fort et sa bouche un peu grande; mais ses yeux, bien que trop ronds, avaient une merveilleuse beauté. Non, jamais je ne vis à personne un bleu de cette nuance adorable. Ce n'était ni le bleu redoutable de l'acier qui dénonce la violence du caractère, ni ce bleu céleste qui promet tant de soumissions, tant de faiblesses à l'amour; c'était un bleu particulier qui n'appelait ni ne repoussait les tendres avances, quelque chose de paisible et de doux, avec cette vague expression farouche ordinaire à certains animaux inoffensifs, au chevreau, à la brebis dans leurs plus jeunes ans. Phénomène bizarre, quand il s'agit d'une créature

humaine ! du front très large, poli comme le marbre, de Marie Galtier ne se dégageait nulle pensée. Qu'éprouvait-elle en ce moment ? Nous savons qu'il lui en coûtait de s'en aller en qualité de pastoure à l'Espinouse ou ailleurs, et sa face impassible n'exprimait pas le moindre regret. Nous savons qu'elle eût voulu retourner au hameau natal, et ses yeux froids ne trahissaient pas le moindre désir. L'oppression de parents brutaux, la misère, ce fléau qui amoindrit toute vie, avaient-elles, dans quelque lutte obscure et lente, dépouillé cette paysanne de la conscience d'elle-même, des moyens de traduire au dehors sa personnalité morale ? ou bien est-il aux champs des êtres que l'hérédité a si intimement liés à la nature, qu'il faudrait les confondre avec les arbres, les troupeaux qui les entourent, parmi lesquels ils naissent, se dépensent, meurent sans avoir vécu ?

Mon oncle réfléchissait toujours. Thomas Galtier tira sa fille par la manche.

« Viens ! » lui dit-il.

Marie ne résista pas. Elle sortit de son immobilité de statue et suivit son père.

« Où allez-vous ? demanda mon oncle.

— Je ne puis attendre que le monde soit parti pour la louer, répondit le bedeau.

— Marianne ! » appela mon oncle.

La gouvernante accourut.

« Il nous faudra bien quelqu'un, à la cure, pour soigner la chèvre, n'est-il pas vrai ? lui demanda-t-il.

— Ce sera bien cher, quelqu'un !

— Galtier, voulez-vous me louer votre fille ?

— Certes ! monsieur le curé...

— Combien ?

— Vingt écus l'an.

— Va pour vingt écus.

— Des écus de trois francs, je pense? observa Marianne.

— Oui, oui », dit le bedeau en se frottant les mains.

Nous quittons la prairie, la source de Capimont et nous rejoignons Simonnet Garidel, qui s'impatiente, droit comme un pieu, devant sa charrette et ses mulets.

II

[Sans autre incident, on arriva à Lignières-sur-Graveson. Le pays était pauvre et désolé; le presbytère, ancien couvent de bénédictins, immense bâtisse où avaient pu loger cent moines, présentait un aspect imposant; mais ce n'était qu'une ruine. N'importe; l'abbé Célestin s'y installa sans murmure et il se consolait des incommodités de ce séjour en songeant qu'il dirait la messe dans l'église abbatiale, qui, toute délabrée, avait pourtant les proportions et la mine majestueuse d'une cathédrale.

Lorsque son emménagement fut tant mal que bien à peu près achevé, il se préoccupa de rendre visite à ses paroissiens, et c'est par la famille de son bedeau qu'il voulut commencer. Elle gîtait dans le clocher; la fabrique avait attribué ce logement au bedeau, ne pouvant payer autrement ses services. Guidés par Marie, déjà installée au presbytère en qualité de *pastouré* de la chèvre, l'abbé Célestin et son neveu s'engagèrent dans la grosse tour de la cloche et, après avoir péniblement gravi un escalier obscur, ouvrirent la porte des Galtier.]

Nous pénétrâmes dans une vaste rotonde éclairée par deux fenêtres immenses. Ces ouvertures à cintre surbaissé jetaient là le jour de la rase campagne. Quel effroyable désordre en cette pièce spa-

cieuse comme une église! Ce qui me frappa d'abord, ce fut une ribambelle d'enfants, petites filles et petits garçons, déguenillés, sales, avec des tignasses rousses hérissées. L'aîné de cette troupe des Galtier pouvait bien avoir dix ans, et le plus jeune, vautré par terre sur les dalles nues, de quinze à dix-huit mois. Tout ce menu monde, riant, ronronnant, pleurant, bâfrant, était entassé sur des escabeaux de bois, autour d'une jatte gargantualesque de châtaignes sèches bouillies, de *châtaignons*. Un long moment, mon oncle demeura sans répondre aux salutations empressées de Thomas Galtier et de sa femme, attentif à cette marmaille affamée qui passait de petits bras, de petites mains dans la fumée des *châtaignons* et en saisissait un dans le tas à la volée.

« Quel appétit! » murmura-t-il, attendri.

Il tourna les yeux vers la Galtière.

« Le bel enfant! dit-il, lui désignant le plus grand de la couvée.

— Merci, monsieur le curé, merci bien! balbutia la mère, une femme maigre et haute, à la chevelure rouge indomptée, au teint allumé et parsemé de taches de rousseur.

— Comment l'appelez-vous?

— *Lonlon*.

— C'est-à-dire, Léon, ajouta Galtier.

— Combien avez-vous d'enfants?

— Huit », répondit-elle.

Mon oncle, en commençant par Marie, compta par tête de bétail.

« J'en trouve neuf. »

Les petits yeux de la Galtière, à prunelle grisâtre, bordés de cils presque blancs, eurent un éclair méchant.

« Celle-là n'est pas mienne! » fit-elle, montrant Marie d'un geste brutal.

Mon oncle, s'adressant au bedeau :

« Vous avez donc été marié deux fois?

— Malheureusement, gémit l'autre d'un air piteux.

— Ah! par exemple, il a bien besoin de se plaindre, lui! s'écria la Galtière, subitement furieuse. Oui, je lui conseille de se plaindre! Ne trouvez-vous pas, monsieur le curé, que vraiment j'ai gagné ma journée, le jour de ma noce? Au lieu d'entrer dans la misère avec un homme plein de vices et qui par-dessus le marché remue au dos une infirmité plus grosse que la balle d'un colporteur, j'aurais bien mieux fait de m'attacher une pierre au cou et d'aller me jeter dans le Graveson...

— Galtière! Galtière!... interrompit mon oncle timidement.

— Et savez-vous de quoi il est capable tant seulement, ce godelureau? poursuivit-elle, emportée au flot de sa rage brusque. Il est capable de courir les foires, les marchés, les fêtes, pour y dépenser l'argent qu'il a et celui qu'il n'a pas avec les ermites et toute la gueusaille des santi-belli. Devinez comment il s'est comporté dernièrement à Lodève, chez l'aubergiste Lagrifoul. Il a bu et mangé, dans la belle compagnie d'Agricol Lambertier, ermite de Boubals, et du santi-belli Jacopo Rusca, vingt mètres de bonne toile que je lui avais confiés pour la vente... Et nous autres, ici, nous pâtissons, tandis que *monsieur*, à Bédarieux, à Hérépian, à Lunas se goberge grassement avec les amis. Encore si, quand il retourne de ses caravanes et qu'il se couche, sentant le vin comme une futaille, il demeurait tranquille!...

— Je vous en prie, bonne Galtière... » supplia

mon oncle, essayant d'arrêter sur les lèvres de cette furie quelque énormité prête à s'en échapper.

La mégère se tut, et, tête basse, alla vers l'embrasure très profonde d'une des fenêtres. Là, se dressaient les boiseries compliquées d'un métier de tisserand. Elle s'assit sur une planche inclinée, glissa ses deux pieds nus le long des *marches*, pédales grossières de frêne à peine équarri, posa la main à la poignée du *battant* et travailla. En passant et repassant la navette à travers les fils alternativement entrelacés de la chaîne, la Galtière, dont un indomptable courroux soulevait la poitrine, laissait couler de sa bouche des lamentations mêlées d'atroces invectives, tantôt à l'adresse du malheureux bossu, écrasé sous cette pluie de grêlons, tantôt de Marie, laquelle supportait l'averse avec son impassibilité ordinaire, sans trahir ni le moindre trouble, ni la moindre irritation, ni le moindre ennui. Certainement, le plus affligé de nous était mon oncle. En vain, pour mettre un frein à l'éloquence baveuse de sa paroissienne, s'était-il approché du métier où elle se débattait avec des sursauts effrayants, et lui avait-il versé des paroles plus douces que le miel; en vain, espérant flatter dans son amour-propre la forcenée tisserande, avait-il du doigt tâté sa toile rude de fil de genêt et lui en avait-il fait compliment; elle, brûlée par le feu d'une haine intense, persistait dans ses violences, de temps à autre lâchant la poignée du *battant* pour menacer ou Thomas Galtier, ou Marie, ou même la meute des enfants accroupie sur sa pâtée de *châtaignons* et se gorgeant sans rien entendre, sans rien écouter.

« Ces pauvres innocents! de quoi sont-ils coupables? murmura mon oncle, apitoyé,

— De quoi sont-ils coupables? hurla-t-elle.

— Que pouvez-vous leur reprocher?

— Je puis leur reprocher d'être nés et de me mettre dans l'obligation de travailler à me rompre les os. Croyez-vous, vous qui n'avez tant seulement qu'à chanter *Dominus vobiscum* pour trouver des becquées de riche, que ce soit commode de manier la navette quinze et dix-huit heures par jour? Voulez-vous essayer le métier, voyons! »

Jamais je n'avais ouï personne parler à mon oncle de ce ton insolent, et j'eus bien envie de jeter mon mot dans cette scène d'un caractère si odieux.

« Galtière, dit mon oncle, je ne vous blâmerai pas de vous plaindre : votre métier est fort pénible. Il faut avoir confiance en la bonté de Dieu.

— Dieu ne nous a jamais empêchés d'être misérables et de manger des châtaignes, quand d'autres mangeaient des poulets de grain.

— Je vous ai déjà soulagée de Marie...

— Vous auriez mieux fait de la laisser partir pour l'Espinouse, cette fainéante.

— Alors, vous n'aimez pas Marie? »

La Galtière se redressa sur sa planche, et ses yeux minces, bordés de rouge, cherchèrent notre pastoure du Prieuré.

« Elle est la fille d'une autre Galtière, qui est morte; elle ne m'est rien, à moi.

— Désormais, vous n'aurez plus à vous occuper d'elle...

— Gardez-la, si elle vous plaît. »

Mon oncle fit deux pas vers la bande rassasiée et rieuse des enfants, et, posant la main sur la tête d'une des petites filles :

« Le nom de celle-ci? s'informa-t-il.

— *Nore* ou *Norette*, répondit la Galtière.

— C'est-à-dire Eléonore, murmura le bossu, enchanté de placer un mot.

— Eh bien, reprit mon oncle, de même que je me charge de Marie, je me charge également de Norette. »

Et comme la mioche, heureuse d'être caressée, lui tendait ses deux bras barbouillés de débris de *châtaignons*, il la saisit et la serra contre sa poitrine dans un élan tout ensemble charitable et paternel. Mais il n'avait pas répondu au premier sourire de Norette, ravie de son enlèvement par M. le curé, que la Galtière, bondissant du milieu des barres de son métier comme une bête fauve d'un fourré sous bois, se ruait vers mon oncle, furibonde, les crins raidis sur la nuque, la gueule ouverte et laissant transparaître les crocs. Elle n'eut pas une parole; seulement, d'un coup de griffe, elle happa sa fille et la retint.

« Comment!... balbutia mon oncle, abasourdi.

— Et vous croyez, vous, que je vous permettrai de me voler mes enfants! cria-t-elle, blanche à faire trembler. Il faut que vous soyez bien de votre pays, tout sapient que vous êtes, par exemple! Touchez-y donc derechef à mes enfants, et vous verrez si j'ai froid aux ongles, moi, et si les curés me font peur avec leur chapeau à trois cornes et leur rabat. J'en ai dit de grises à M. Combescure, qui voulait m'empêcher de semer des fèves dans le Cloître; mais il me laissait mes mioches, lui, au moins...

— Je vous jure, Galtière, que je n'avais pas le dessein...

— Galtière, Galtière tant qu'il vous plaira... Quoi qu'il en soit, je vous donne le conseil de ne pas vous mêler de mes affaires. Pourquoi avez-vous ramené la fille de mon mari à Lignières? Est-ce

que cela vous regardait? Et s'il me convenait d'envoyer cette paresseuse à l'Espinouse, de ne plus l'avoir devant mes yeux?

— C'est moi qui ai voulu retourner au pays, dit soudain notre pastoure.

— Pardi! tu as mieux aimé venir galantiser par ici que d'aller t'engager dans une borde de la montagne.

— Pourquoi m'accusez-vous? Vous savez bien que je ne galantise pas. Est-ce que j'ai galantisé du temps de M. le curé Combescure?

— Alors, je mens, moi? » grommela la marâtre, dont le tempérament soulevé eut un nouveau rugissement.

Marie la regarda bien en face, et d'une voix ferme:

« Oui, Galtière, vous mentez! »

L'affreuse tigresse s'élança; mais — je ne comprends guère comment la chose arriva — plus rapide qu'elle, je me trouvai entre son bras levé et Marie.

« Vous ne la toucherez pas! vous ne la toucherez pas! » répétai-je.

La Galtière, une seconde, me brûla du feu de ses prunelles embrasées, et ses doigts plus rigides que des crochets de fer me happèrent. Mais, effrayée peut-être de son audace, brusquement toute sa machine se détendit, et, comme l'animal contraint par le fouet du chasseur à abandonner une proie saisie, elle lâcha prise, puis recula lentement. En disparaissant de nouveau entre les montants de son métier, elle me décocha un regard oblique féroce, et je l'entendis mâchonner des mots indistincts... Quelqu'un me tira par la manche de ma veste. C'était mon oncle. Il me poussa jusqu'à la porte de la tour; là, se penchant à mon oreille, il me chuchota :

« Rentre à la cure tout de suite.

— Mais vous, si on vous menace?

— Rentre à la cure. *Dieu est ma force et mon refuge.* »

Il souleva la lourde cadole de la porte en murmurant :

« *Deus fortitudo mea et refugium meum.* »

. . . . . .

. . . . . .

Il ne fallut pas moins d'une semaine à mon oncle Célestin pour connaître les vingt ou trente feux composant sa paroisse. Chaque matin, la petite messe basse dite et entendue, nous partions en expédition tous les deux. Aujourd'hui, c'étaient les huttes des rives du Berlou qui nous recevaient, le lendemain celles des bords du Graveson. Partout nous étions accueillis avec les marques du plus profond respect : les hommes tiraient leurs barrettes et les femmes, fléchissant les genoux, faisaient le signe de la croix. Mon oncle, dont je n'aimais guère les sermons du haut de la chaire à l'église, ici, dans ces maisonnettes dénuées, sales, encombrées de mille objets disparates servant au tissage de la toile, à la culture du potager, au battage du chanvre, du genêt, du lin, trouvait des paroles d'une simplicité admirable. Faire le bien doit être un grand allégement pour l'âme et pour le corps. Je ne sais si mes souvenirs me trompent, mais il me semble, en fouillant ce passé touchant, que mon oncle, à notre retour au Prieuré, vers midi, marchait d'une allure plus souple, plus allègre, plus vigoureuse qu'à notre départ le matin. Malgré la difficulté des chemins se tortillant à travers d'affreuses rocailles arides, lui que j'avais vu trois heures auparavant avancer d'un pas pénible,

haletant, volait désormais preste et léger comme un oiseau.

« Pas si vite, mon oncle Célestin, pas si vite! » lui répétais-je.

Une chose préoccupait mon oncle : c'était la visite que, de toute nécessité, en arrivant dans le canton, il devait faire à M. l'abbé Clochard, curé-doyen de Lunas. Ce curé-doyen de Lunas eût été un autre ecclésiastique que l'abbé Clochard, malgré les ennuis d'un nouveau voyage, — on ne compte pas moins de cinq kilomètres de Lignières à Lunas, — il aurait trouvé l'énergie de se ceindre les reins et de descendre au chef-lieu de canton. Mais la seule pensée d'être mis en présence de ce prêtre, autrefois son égal à Saint-Gervais où ils avaient été vicaires ensemble, aujourd'hui son supérieur, le remplissait d'une indicible épouvante. De même qu'en des secondes d'accablement douloureux, aux Aires, mon pauvre oncle avait laissé couler de ses lèvres innocentes l'histoire de sa liaison intime avec le grand-vicaire Vidalenc, de ses rapports avec M. l'archiprêtre Carpezat, de même ici, en petites phrases entrecoupées de soupirs, il nous mit au courant de ses anciennes relations avec l'abbé Clochard. Il avait connu l'abbé Clochard au grand séminaire, à l'époque où ses condisciples l'appelaient *Gustote*, diminutif méridional de son prénom *Auguste*.

« Que de fois moi-même, pendant les récréations, jouant à la balle avec lui et avec Vidalenc, promis à de si hautes destinées dans l'Église, je lui donnai ce surnom de *Gustote*! Il n'en prenait nul ombrage, encore qu'il fût d'un tempérament soupçonneux. Mais un jour, moins endurant, comme, sans aucune sorte de malice, après un

coup qui nous avait valu partie gagnée, je lui répétais, le félicitant : — « C'est très beau, *Gustote*, c'est vraiment très beau! » — il se fâcha, et il ne fallut rien de moins que l'intervention de Vidalenc pour me débarrasser de ce furieux, entêté à vouloir me gifler pour m'apprendre à respecter et sa personne et son habit... Vous comprenez que, ne me souciant pas d'être l'occasion d'un scandale, à l'avenir je ne me mêlai à aucune partie où je trouvais l'abbé Clochard engagé... Ah! Marianne, ah! mon cher enfant, les desseins de Dieu sont impénétrables : je n'en avais pas fini avec M. l'abbé Clochard. Étant de la classe de Vidalenc, il devait recevoir la prêtrise longtemps avant moi, et il y avait deux ans que *Gustote* était sorti du grand séminaire quand je le quittai à mon tour... »

Il respira longuement.

« Et devinez, reprit-il, dévidant son écheveau avec une aisance où les souvenirs de la jeunesse n'étaient pas sans mêler quelque douceur, et devinez quelle fut la première figure qui m'apparut en arrivant, à Saint Gervais, auprès du curé-doyen Carpezat? Clochard, l'abbé Auguste Clochard. Vous imaginez bien que moi, affamé de paix, de paix divine, *pace divinâ*, comme écrivait saint Augustin luttant contre ses ennemis, je n'eus garde de rappeler ses menaces à celui que le ciel m'imposait pour confrère. Une idée s'empara de moi avec une force extraordinaire : je devais par toute espèce de complaisances, d'égards, de soumissions, toucher M. l'abbé Clochard et l'amener à devenir mon ami... »

Il s'interrompit pour me lancer un regard profond. Puis, repartant :

« Mon cher enfant, j'avais raisonné avec la can-

deur des agneaux; mais les agneaux ont tort de raisonner avec cette candeur devant les loups, car les loups ne les écoutent pas et les mangent par-dessus le marché.

— Alors, c'est un loup, M. l'abbé Clochard? demandai-je, confondu par l'élan audacieux de la pensée de mon oncle Célestin.

— Dieu me préserve de parler avec cette irrévérence de M. le curé-doyen de Lunas, pieux, instruit, appliqué à ses devoirs de pasteur! Toutefois, si, comme l'a prétendu Origène, ce grand génie foudroyé trop imbu des auteurs païens, d'Aristote, par exemple, si tout homme a son représentant, *dans la bête*, il est impossible de s'y méprendre, *la bête* de l'abbé Auguste Clochard est le loup... »

Ce dernier mot tombait de sa bouche, qu'au seuil de la porte vitrée de la bibliothèque, surgit la longue silhouette étirée d'Adon Laborie, ermite de Notre-Dame-de-Nize, sur la paroisse de Lunas. Les lamentations de mon oncle prirent fin incontinent; il se leva de son fauteuil de paille, — quel fauteuil commode! nous le promenions partout à travers le presbytère jusque parmi les éboulements du Cloître! — il se leva de son cher fauteuil de paille et, s'élançant au-devant de l'ermite, qu'il embrassa :

« Merci, Frère, de venir me voir, merci, Frère! »

Adon Laborie, un grand vieillard un peu courbé par l'âge, à la barbe blanche annelée, reproduisant par son extérieur d'ascète le type parfait des ermites primitifs, Adon Laborie, qui, à aucune époque de sa vie, n'avait été l'objet d'un accueil si empressé dans un presbytère, demeurait pétrifié devant mon oncle, les yeux noyés de surprise, les lèvres mi-ouvertes, impuissant à les rejoindre pour

articuler un mot. Marianne crut que l'ermite, dont les sandales de bois de châtaignier, souillées de toutes les poussières, accusaient de nombreuses courses fournies à travers d'affreux chemins, s'arrêtait excédé de fatigue; elle lui prit familièrement la main et le conduisit vers le banc de pierre, où il s'assit à côté de moi.

« Vous savez, Frère, combien ma santé est misérable, et vous m'excusez, n'est-il pas vrai, moi premier arrivant, de ne pas être allé vous faire ma visite?

— Oh! monsieur le curé...

— Quand je songe que, depuis près de trois semaines que je suis à Lignières, je n'ai pas encore trouvé la force d'aller rendre mes devoirs à mon doyen! Je me proposais, le jour où il me serait permis de descendre à Lunas, de pousser jusqu'à Notre-Dame-de-Nize...

— Ce serait trop d'honneur pour moi, monsieur le curé, trop d'honneur...

— Frère, vous ignorez bien des choses, Dieu n'ayant pas jugé nécessaire de vous instruire davantage pour la mission à laquelle il vous appelait parmi ses pauvres des Cévennes; mais laissez-moi vous apprendre, moi qui, pour un ministère plus haut, ai dû subir une culture supérieure, que, dans les premiers temps du christianisme, les ermites furent la gloire de l'Église. Lorsqu'au IVe siècle, saint Athanase, évêque d'Alexandrie, alla à Rome afin d'y régler certaines affaires avec le Souverain-Pontife, qui l'accompagna pour édifier la Ville Eternelle? Deux ermites tirés du désert salé de Nitrie, Isidore et Ammonius. C'est vous dire le cas qu'à cette époque reculée, les plus hauts dignitaires ecclésiastiques faisaient de la vie éré-

mitique. Pour moi, je ne la prise pas moins que le saint évêque d'Alexandrie, cette vie de retraite et de renoncement qui fut celle du Pape Célestin V, quand il s'appelait Pierre de Morron. Certes, je ne l'ignore pas, dans nos Cévennes, les Frères libres de Saint-François ont été l'occasion de plus d'un scandale : je n'oublie ni Barthélemy Pigassou, ermite de Saint-Raphaël, plus adonné au vin qu'à la prière; ni Agricol Lambertier, ermite de Saint-Pantaléon de Boubals, plus enclin aux grossières galanteries qu'aux devoirs pieux; ni Gratien Pastourel, ermite de Saint-Sauveur, plus attaché à sa bourse qu'au royaume de Jésus-Christ. Mais qu'importe que, suivant la fortune de tant d'autres choses respectables, dans la calamité de nos temps, la vie cénobitique ait reçu de graves atteintes, s'il nous reste de rares solitaires pour nous en conserver comme le goût ancien et nous la faire regretter!... Frère, vous êtes le continuateur des Paul, des Antoine, des Isidore, des Ammonius, des Jérôme, ces héros des sables brûlants de l'Égypte et de la Syrie, et, encore que vous n'ayez pas reçu cette suprême noblesse de la prêtrise, que l'onction sainte ne vous ait pas touché, vous n'êtes pas indigne de recevoir ma visite, et je vous la promets. »

Mon oncle se tut. Adon Laborie avait écouté les deux mains jointes, dévotement, la tête penchée. N'entendant plus rien, il releva le front. De ses yeux éraillés, rougis, tombait sur sa face tanée, sur sa barbe vénérable une pluie de larmes, non pas de grosses larmes pareilles à de beaux diamants, mais des larmes maigres, comme dans la vieillesse peut en fournir une machine épuisée à un cœur ému. Cet attendrissement de l'ermite — une

douceur pour lui sans doute, car on l'avait chatouillé aux endroits les plus hauts de son être — me fut une peine à moi, et, incapable de supporter je ne sais quel étrange malaise, j'allais suivre Marianne, battant en retraite, quand mon oncle un peu remis, m'interpella.

« Petit, dresse la table et mets un couvert de plus : frère Adon Laborie dîne avec nous. »

III

[Très intimidé de se trouver assis à la table d'un curé, Adon Laborie ne se décidait guère à parler. Mais la bonté souriante de l'abbé Célestin finit par dissiper son embarras. La langue du frère se délia; et il conta alors le martyre de Marie Galtier, si pure, si douce et qui l'avait aidé à ensevelir le vieux curé Combescure. Il peignit Thomas Galtier, le plus fameux biberon de l'Escandorgue, la Galtière, toujours irritée et hérissée comme une louve. Il dit comment M. Clochard, curé-doyen de Lunas, qui l'employait parfois à sa cure pour de menus ouvrages, avait, devant lui, manifesté son mauvais vouloir contre l'abbé Célestin. Il ajouta que bientôt la Saint-Fulcran serait célébrée à Lodève, et il insinua que ce pourrait être pour le nouveau curé de Lignières une occasion de saluer M. l'archiprêtre Carpezat, et aussi d'exécuter un projet formé naguère par M. Combescure. Préoccupé de soustraire Marie Galtier aux brutalités de sa marâtre, le vieux prêtre avait songé à la conduire à l'hôpital des sœurs de charité de Lodève, dont sa sœur était la supérieure : la *pastoure* aurait fait là un noviciat, puis serait entrée en religion. Ce projet, l'abbé Célestin l'accepta très volontiers; le voyage à Lodève fut décidé. Prévenus par Adon Laborie, Simonnet Garidel, M. Combal, M. Anselme Benoît, se firent une fête d'accompagner leur ancien pasteur à ce pèlerinage; et l'on se mit gaiement en route.]

Il faut leur rendre cette justice, Simonnet Garidel et Ambroise Combal,. prévenus à temps par Adon Laborie, avaient bien fait les choses, et les deux charrettes étaient on ne peut mieux aménagées. Des tentes maintenues par des cerceaux d'osier nous préserveraient du soleil et de l'humidité, de la pluie au besoin; puis, au lieu de planches pour s'asseoir, on avait installé des chaises et même, dans l'un des véhicules, un fauteuil rembourré, le fauteuil de M. Anselme Benoît pour M. le curé Célestin. Il est certain que ce fauteuil de M. Anselme Benoît ne fut pas une précaution inutile, car, tandis que le médecin des Aires, Ambroise Combal, Liette, moi, étions rudement secoués sur nos sièges de paille, dans la première charrette, mon cher oncle, douillettement bercé, ne recevait que le contre-coup fort léger des cahots. Nous autres, nous nous heurtions les épaules, la tête; lui, n'éprouvait que d'imperceptibles balancements de tout le corps, et je ne le vis pas une fois lever la main pour garantir son front très saillant, son nez, une arête proéminente, son menton pointu et sec comme un caillou. J'étais content.

« Nous voici à la bonne route! » cria Simonnet.

Je glissai un regard hors de notre cage. Lunas s'étalait devant nous, noyé dans le Graveson qui l'étreignait de toutes parts. Des vapeurs blanchâtres montaient des eaux et se déchiraient à la saillie des toits, aux ramures des arbres clairsemés, aux roches vives du Redondel. Une cloche tinta là-bas dans un massif confus. Je comptai jusqu'à quatre coups.

« Hue! » cria Simonnet.

La route s'engage à la droite du Redondel, un promontoire abrupt s'avançant sur la haute vallée de l'Orb comme une menace, entre les collines rou-

geâtres de Caunas et les monts aux teintes grises de l'Escandorgue. C'est sur ce roc sourcilleux qu'au temps de nos implacables guerres de religion, le farouche baron Claude de Faugères avait bâti son château fort. Il ne reste plus rien à la surface du sol de la tanière formidable où ce fauve hurla son dernier soupir. Le roc seul est debout, présentant ses assises énormes, montrant ses fissures béantes, redoutables aux pieds des chasseurs, encombrées de ronces embroussaillées, d'oliviers rabougris, de figuiers sauvages aux feuilles larges comme des éventails. L'Escandorgue, premier chaînon des monts Garrigues, est facilement abordable par le chemin qui part de Lunas en côtoyant le Redondel ; mais ce chemin, bordé aujourd'hui d'un parapet, fait pour prévenir les accidents, n'était défendu d'aucun côté vers 1846. Le long ruban blanchâtre se déroulait, montant, montant toujours, de temps à autre caché sous les verdures sombres des châtaigniers, quelquefois coupé par un brusque ressaut de la montagne qui semblait le précipiter en des abîmes sans retour.

« Doucement, Simonnet, doucement! » ne cessait de répéter mon oncle.

Le jour pourtant s'accusait de plus en plus. Notre charrette s'arrêta..

« Si Liette veut marcher un peu, dit Simonnet, cela soulagera les montures. »

Nous voulûmes tous descendre ; mais M. Anselme Benoît ayant déclaré ne pas autoriser M. le curé, auquel d'ailleurs il tiendrait compagnie, à déserter son fauteuil, Ambroise Combal, Liette et moi, nous mîmes pied à terre hardiment. Que la route était gaie, et comme j'avais eu tort de ne pas bondir plus tôt hors de la logette, d'où je ne voyais rien, n'en-

tendais rien, où j'étouffais! Partout, devant nous, derrière nous, des charrettes, des carrioles, des chars à bancs, des voitures de toutes sortes à l'infini, et du monde à pied à perte de vue.

« La Saint-Fulcran sera belle », dit l'ermite de Notre-Dame-de-Nize, gravissant la rude montée sans essoufflement, au milieu de Thomas Galtier, de Marie, de Braguibus, et, Dieu me pardonne! de Barthélemy Pigassou, ermite de Saint-Raphaël, dans le bois du Cros.

Le ciel, pâle, s'azurait lentement, et les nuages où nous allions enveloppés tout à l'heure, à mesure que nous approchions des sommets graveleux de l'Escandorgue, nous abandonnaient, nous laissant une respiration plus libre et un chemin plus clair. Je les voyais, ces masses floconneuses, se traîner paresseusement au fond des gorges, accrocher des lambeaux salis aux moindres anfractuosités, éparpiller sur les pentes des chiffons qui s'en allaient en charpie.

« Bien le bonjour, frère Laborie! criait un *passant.*

— *Bien le bonjour, frère Braguibus!* chantait un *autre.*

— *Bien le bonjour, frère Pigassou,* piaillait un troisième.

— Bien le bonjour, gens! » répondaient les ermites.

Mais, aux voûtes d'en haut, où d'instants en instants je portais mes yeux avides d'une plus grande lumière, apparaissaient des bandes légèrement carminées avec des bords de vif-argent : on eût dit des champs de roses clôturés de belles murailles blanches. A l'extrême limite de l'horizon, là-bas, dans les nuées moutonnantes, aux profondeurs nacrées,

se produisaient de lents déchirements, et par-ci par-là une flèche de flamme passait et venait frapper au visage notre foule de pèlerins. Évidemment, au point où se portaient mes regards, derrière des amoncellements pénétrés peu à peu, le soleil luttait. Tout à coup, par-dessus les montagnes neigeuses, dont le massif épais arrêtait le jour, un rayon aigu passa. Cette fusée étincelante, lancée avec une vigueur de foudre, ébrécha les crêtes et se perdit en un poudroiement lumineux dont le firmament fut illuminé.

« Voilà Vasplongues, la paroisse de M. l'abbé Barnier », dit Laborie.

Et, du bout de son bourdon, il me signala, en le creux d'une combe, un hameau fort pittoresque, dont les toits, touchés par une première chaleur, fumaient et s'essuyaient lentement.

Nos charrettes, noyées dans des flots de population sans cesse grossissants, nous attendaient au commencement de la descente. La montée est longue, pénible, mais la descente est faite pour épouvanter. En haut, on est saisi de peur en voyant les crochets brusques du chemin, au-dessus d'affreux précipices.

« Fais bien attention, n'est-ce pas, Simonnet? » dit mon oncle.

Notre équipage s'ébranla. Quel bruit strident de la mécanique, que Simonnet, sans doute plus préoccupé de sa jeune femme que de nous, avait serrée à tour de bras! Je trouvais très amusant de voir le monde bariolé qui cheminait contre nos roues, et, au lieu de m'enfouir sous la lourde bâche avec mon oncle, M. Anselme Benoît, Liette, Ambroise Combal, je m'étais assis, à côté de notre conducteur, sur une planchette, à l'avant du chariot.

« Oh! celui-là, quel chapeau!

— Cet homme est de l'Espinouse, me répondit Simonnet.

— Et cette femme avec ce capulet rouge?

— Celle-là vient des Montagnes-Noires.

— Je vois beaucoup de boiteux, de boiteuses...

— Ces gens vont prier saint Fulcran de les guérir.

— Les voilà qui chantent à présent!

— C'est un cantique. »

Cinq cents voix sur la route parmi les rocailles, dans les sentiers parmi les genêts épineux en fleurs, entonnaient :

« Grand saint Fulcran,
Pater noster,
Soyez clément,
Qui es in cœlis,
Entendez-nous,
Sanctificetur,
Exaucez-nous,
Nomen tuum!... »

Ce chant bizarre, où tout le *Patèr* se trouvait amalgamé, montait aux nues avec des éclats vibrants, presque sauvages. La mélopée était traînante, mélancolique; mais de temps à autre un accent plus terrible qu'ému la relevait, et les montagnes alors tremblaient jusque dans leurs fondements. Vieux hommes penchés sur leurs bâtons, jeunes gens tenant au bras la promise en habits de fête, la jeannette d'or au cou, gamins fripés et heureux comme des écoliers en vacances, invoquaient saint Fulcran de l'entière force de leurs poumons. Ma foi, entendant derrière nous, dans notre seconde charrette, Adon Laborie, Braguibus, Thomas Galtier, Marie, voire cet ivrogne de Barthélemy Pigassou faire leur partie dans ce concert étourdissant, encore qu'on

ne m'eût jamais enseigné le cantique en l'honneur du grand saint Fulcran, évêque de Lodève, sachant le *Pater noster*, je cédai à l'entraînement universel, et je joignis ma voix grêle au tonnerre roulant de toutes les voix.

Cependant le jeune soleil, à qui rien ne résistait plus dans les champs incommensurables du ciel, montait encore, montait toujours. Le spectacle fut magnifique dans la gorge de l'Escandorgue, où nous descendions pas à pas. D'abord les costumes, de forme originale, aux couleurs voyantes, de nos pèlerins éclatèrent à nos pieds en notes vives; puis autour de nous la nature endormie se réveilla, nous envoyant les parfums salubres des thyms, des menthes sauvages, des romarins, des fraxinelles, la robuste senteur des châtaigniers en pleine floraison; puis, charme suprême! l'air limpide était traversé par des volées de mésanges, de bouvreuils, fiers de vivre, nous saluant de cris dont je suivais la vibration avec délices à travers le grondement perpétuel du cantique de saint Fulcran.

A l'un des coudes de la route, soudain, au fond de la vallée, s'estompèrent en des brumes claires les lignes enchevêtrées de murailles, de toits entassés, et, dominant la perspective compliquée des maisons, une haute tour carrée se dressa.

« Lodève », me dit Simonnet.

[Dès qu'il eut mis pied à terre, l'abbé Célestin voulut aller rendre ses devoirs à M. l'archiprêtre Carpezat et, guidé par Adon Laborie, accompagné de son neveu, il s'achemina vers la cure.]

L'ermite prit le bras de mon oncle, et marcha vers une petite porte entre-bâillée à dix pas de là. Il poussa cette porte discrètement. Je m'élançai derrière eux.

Une cour immense se développait devant nous inondée de lumière. Des herbes vivaces dessinaient des lignes vertes aux interstices des pavés. Tout au fond, une façade sans caractère architectural. Il était du reste difficile de regarder ces murailles blanchies au lait de chaux, où le soleil tirait des feux d'artifice à brûler les yeux.

« Ah ! mon Dieu ! s'exclama Laborie.

— Qu'est-ce ? » interrogea mon oncle.

L'ermite ne répondit pas, il se contenta de lever la main.

Deux ecclésiastiques, dans la bande d'ombre prolongée par la tour colossale de Saint-Fulcran, arpentaient la cour côte à côte, à petits pas. Pour le moment, ils nous tournaient le dos. L'un était grand et mince, tête nue, avec une chevelure noire dont les mèches serpentines lui couraient le long du cou, comme autant de reptiles ; l'autre était court, replet, et son chapeau aux larges ailes retombantes ne permettait de déterminer ni la nature, ni la couleur de ses cheveux. Ils parlaient assez vivement. Que disaient-ils ? Ils se retournèrent. Chacun tenait son bréviaire sous le nez.

« Ah ! mon Dieu ! répéta mon oncle.

— Eh bien, Frère ? demandai-je, tirant l'ermite par la manche.

— C'est M. l'archiprêtre Carpezat avec M. le curé-doyen de Lunas », me répondit-il.

Les deux prêtres demeuraient fixes maintenant, et nous distinguions leurs paroles, car l'Église, redoutant des somnolences irrésistibles dans le retour de prières mille fois répétées, a voulu qu'on articulât le bréviaire, au lieu de se contenter de le lire des yeux.

« Ces messieurs récitent *Matines*, et je ne vou-

drais pas les déranger, dit mon oncle, à l'affût d'un prétexte pour décamper.

— Ces messieurs ont fini », riposta l'impitoyable ermite de Notre-Dame-de-Nize.

En effet, MM. Carpezat et Clochard venaient de fermer leur livre et de se signer. Ils s'avancèrent vers nous.

« Bonjour, frère Laborie, bonjour! » dit l'archiprêtre d'une bonne grosse voix familière.

Puis, s'adressant à mon oncle avec une exquise politesse :

« A qui ai-je l'honneur de parler? »

Il releva son grand chapeau et nous découvrit une face ronde de pleine lune, au milieu de laquelle disparaissait un nez camard, aux narines larges imperceptiblement écrasées. Trois mentons aux plis rieurs élargissaient singulièrement le cou. Le crâne à arête vive, en voûte d'église, où la calvitie avait agrandi la tonsure jusqu'aux oreilles, ne montrait qu'une légère couronne monastique au-dessus des tempes et à l'occiput.

« — Je suis l'abbé Célestin...

— Célestin! mon Célestin, de Saint-Gervais? s'écria M. Carpezat.

— Eh quoi, monsieur l'archiprêtre, vous daignez vous souvenir?...

— Si je me souviens! »

Il l'embrassa tendrement.

« Et vous voilà dans mon archiprêtré, à présent? lui dit-il.

— Vous voyez en moi le successeur indigne du vénérable abbé Combescure.

— Indigne! »

Un franc rire de ses lèvres rouges et épaisses dénuda ses dents superbes d'un incomparable éclat.

Et comme mon oncle, interdit, ne trouvait pas un mot :

« Indigne! répéta-t-il se frottant les mains, l'abbé Célestin indigne!... Ma foi, je n'ai pas d'abord reconnu mon ancien vicaire, mais je le retrouve tout entier en vous entendant parler... A propos, mon ami, ajouta-t-il s'adressant au curé de Lunas, cette humilité touchante ne vous rappelle-t-elle pas quelqu'un?

— Cette humilité touchante ne me rappelle personne », répondit aigrement M. Clochard.

M. Carpezat eut un haut-le-corps.

« Au fait, insista-t-il, se retournant plus complétement vers le curé de Lunas, raide comme un pieu dans sa soutane neuve, où reluisaient les moires d'une ceinture de soie magnifique, au fait, vous ne m'avez pas informé que l'abbé Célestin avait pris possession de son poste. Vous savez pourtant que Lignières-sur-Graveson appartient à l'ancien diocèse de Lodève, que ma qualité d'archiprêtre de Saint-Fulcran me donne juridiction sur cette paroisse, et que les curés-doyens, dans tout le pays lodevois, ont pris l'habitude de m'annoncer les changements qui se produisent dans leur canton. »

A cette phrase enveloppant un reproche le visage sec, bilieux de l'abbé Clochard se rembrunit.

« Je respecte tous les droits, monsieur l'archiprêtre, dit-il d'une voix cassante, même les droits qui me paraissent peu fondés, et, si je ne vous ai pas prévenu de l'installation de M. Célestin, c'est uniquement qu'elle m'était inconnue. »

M. Carpezat regarda celui qu'il venait d'appeler *son ami* avec un étonnement profond. Ce prêtre respectable, plié aux égards envers ses supérieurs, égards dont on ne s'éloigne jamais dans la hiérar-

chie de l'Église sans encourir de graves censures, ne comprenait pas qu'on osât lui parler de ce ton brutal, qu'en présence d'un tiers, presque publiquement, dans la cour de sa maison, on traitât un ecclésiastique frappant à sa porte avec si peu de courtoisie. Ses traits épanouis s'assombrirent, toute sa belle face joviale revêtit un caractère de sévérité hautaine qui le transforma, et, faisant un pas vers M. Clochard, immobile, fiché entre les pavés :

« Comment, monsieur le curé, lui dit-il, voici un mois que M. l'abbé Célestin est à Lignières-sur-Graveson, à cinq kilomètres de Lunas, et vous l'ignoriez?

— Je l'ignorais. »

Mon pauvre oncle, trop timide pour oser jeter un mot dans un débat prêt à tourner à l'orage, fut à ce point révolté par l'odieux mensonge de M. Clochard, qu'ouvrant la bouche en quelque sorte à son insu :

« M. le doyen de Lunas se trompe : il était si bien prévenu de ma présence dans ma nouvelle paroisse que, depuis la fin du mois dernier, il ne pourvoit plus, par son vicaire, au service religieux de Lignières-sur-Graveson.

— Oh! puis moi, si le curé-doyen s'en souvient, je lui avais rapporté que M. le curé Célestin était arrivé », appuya Laborie.

Les yeux de M. Clochard, deux taches d'encre sur deux morceaux de papier, s'allumèrent.

« Vous voyez, mon ami »,... reprit M. Carpezat avec une goguenarderie innocente qui témoignait de son désir de voir cesser le conflit.

Mais l'irascible Clochard, se cabrant :

« Vous ajoutez donc foi aux discours des ermites, vous! »

Ce *vous* impertinent, reçu en plein visage comme un soufflet, fit reculer M. Carpezat.

« Monsieur, articula le gros homme se redressant non sans dignité, les ermites tels qu'Adon Laborie de Notre-Dame-de-Nize ne mentent jamais... Je m'arrête.

— Monsieur l'archiprêtre, vous outragez en moi l'Église tout entière, vous portez atteinte à mon caractère, vous foulez aux pieds mon ordination.

— Je vous inflige, monsieur, le châtiment que vous méritez.

— L'évêché sera saisi.

— Des menaces! » s'écria M. Carpezat.

Puis, d'un ton de raillerie cruelle :

« Surtout, en gémissant vos plaintes à votre protecteur, M. le Vicaire Général Vidalenc, qui est un prêtre vertueux, soyez vrai. Racontez-lui fidèlement que, deux fois, le jour de la Saint-Fulcran, à Lodève, vous avez manqué de respect à l'archiprêtre Carpezat, qui, se refusant à prendre le moindre souci de vos incartades, s'est contenté d'un geste.... »

Comme il montrait au curé de Lunas la porte de la cour, mon oncle, fou de douleur, les yeux pleins de larmes :

« Monsieur l'archiprêtre, monsieur l'archiprêtre, je vous en supplie.... »

Et, courant après M. Clochard, qui s'éloignait :

« Monsieur le doyen, veuillez agréer mes excuses... J'aurais dû aller vous voir le lendemain même de mon arrivée... J'étais malade... Pardonnez-moi... pardonnez-moi... »

Il osa lui prendre la main.

« Laissez-moi, monsieur », gronda le farouche curé de Lunas, se dégageant.

Mais mon oncle, se plantant devant lui, éploré, pitoyable :

« Nous sommes prêtres tous les trois! nous sommes prêtres tous les trois! »

M. Clochard l'écarta d'un mouvement brusque de son bras dur comme un ressort d'acier et passa outre. La petite porte sur la rue s'ouvrit et se referma violemment.

Mon oncle était aussi blême, aussi livide que *Jésus crucifié*, notre fameuse gravure du presbytère d'après Guido Reni. M. Carpezat, encore que troublé lui-même, eut pitié d'une affliction qui frisait l'écrasement, et, lui prenant la main d'un geste affectueux, il attira son trop malheureux confrère vers un banc de pierre scellé à la muraille, puis l'invita à s'asseoir.

« Un prêtre se conduire ainsi! un prêtre! ne pouvait s'empêcher de balbutier mon oncle.

— Je vous en prie, mon cher Célestin, négligeons M. Clochard, qui n'en vaut guère la peine, et occupons-nous de vous.

— De moi! » soupira-t-il.

Il toussa légèrement. M. Carpezat reprit :

« Vous êtes venu demander à saint Fulcran le rétablissement de votre santé, sans doute... M. l'abbé Combescure, qui vous avait visité aux Aires, m'entretint plus d'une fois de vos souffrances... Ah! il vous aimait, ce bon abbé Combescure!

— Moi, je le vénérais comme un saint, et, vous l'avouerai-je, monsieur l'archiprêtre? si j'ai fait le voyage de Lodève aujourd'hui, ç'a été beaucoup moins dans l'intention de me prosterner devant les reliques de saint Fulcran, que de voir la sœur Combescurette et de goûter le plaisir douloureux de l'entendre me parler de son frère... Avant d'aller à

l'hôpital, j'ai tenu à venir vous présenter mes hommages... Puis j'ai une faveur à solliciter de votre bienveillance.

— Une faveur?

— L'autorisation d'être admis à dire ma messe dans votre église.

— Êtes-vous drôle, mon cher enfant! se récria M. Carpezat avec son franc rire habituel. Croyez-vous par hasard que je vais vous réclamer des lettres testimoniales? »

Il rit de plus belle. Mais redevenu sérieux :

« Je vous connais, mon cher Célestin, et vous pouvez choisir dans la cathédrale l'autel qui vous conviendra le mieux.

— Je puis choisir?

— Je ne fais qu'une réserve pour l'autel de la chapelle de saint Fulcran, où, dans un moment, je vais officier *in pompis*, pour me servir des mots de l'*Ordo* [1].

— Vous allez officier *in pompis*?...

— Si Monseigneur était venu, comme je l'espérais, c'eût été Sa Grandeur qui... Mais les affaires du diocèse... Du reste, ne vous mettez pas en peine, vous avez les autels de la Très Sainte Vierge, de saint Michel, vous avez même le maître-autel. »

Connaissant les envies dont brûlait mon oncle, je poussai un pas en avant et, m'adressant à M. Carpezat :

« Justement, monsieur l'archiprêtre, c'est à l'autel de saint Fulcran que mon oncle aurait désiré dire la messe.

— Mon neveu est un enfant....

1. *Ordo*, livre publié tous les ans dans chaque diocèse, et qui indique aux ecclésiastiques la manière dont ils doivent réciter et célébrer les offices.

— Pour cela, monsieur l'archiprêtre, l'enfant ne se trompe point, et M. le curé de Lignières serait aux anges... appuya l'ermite.

— Frère Laborie! interrompit mon oncle, se fâchant.

— Eh bien! mon cher abbé, qu'il soit fait selon votre désir.

— Comment, monsieur l'archiprêtre, ce serait moi!...

— Ce sera vous qui, en ce jour solennel, me remplacerez dans la chapelle du patron de cette ville, et serez chargé d'y célébrer l'office divin... M. Clochard en deviendra un peu plus furieux contre moi, voilà tout.

— Et pour quelle raison l'énorme faveur que vous voulez bien m'accorder offusquerait-elle M. le curé-doyen de Lunas?

— Pour la raison unique que, tout à l'heure, je la lui ai refusée. »

Baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu :

« Vous, mon cher Célestin, qui pratiquez la vie simple des apôtres de la primitive Église, vous ignorez les pièges odieux qui me sont tendus et où je demeurerai pris un de ces matins. Le Vicaire Général Vidalenc, dont j'ai un moment balancé l'influence, puisqu'il y a cinq ans il manqua de venir ici, et je manquai, moi, d'être placé à la tête de l'administration diocésaine, le Vicaire Général Vidalenc, que j'honore du reste pour ses vertus sacerdotales, me redoute. J'ai beau me vouer aux soins de ma paroisse, me faire petit, ne donner aucune prise au soupçon, Vidalenc me sait archiprêtre d'une ancienne église cathédrale, grand-vicaire honoraire, par conséquent en posture de lui dis-

puter la mitre et la crosse qu'il convoite, et il n'en dort pas. Dans le peuple moutonnier de nos prêtres, le bruit s'est répandu que le premier évêché vacant serait attribué à un dignitaire du diocèse de Montpellier, et des sots, peu renseignés sur mes dispositions, ne songeant pas à mon âge, — je touche à mes soixante-cinq ans, — ont prononcé mon nom. Vous devinez les perplexités de Vidalenc. Qu'a-t-il fait alors pour se renseigner sur mon attitude, pour suivre mes agissements, car il suppose que j'agis comme lui à en perdre le boire et le manger? Non content d'avoir, dans Lodève même, l'aumônier des Pénitents-Bleus pour exercer sa police autour de moi, il a poussé son ami Clochard au doyenné de Lunas, et du haut de l'Escandorgue, l'a jeté sur ma piste bravement. Quel zèle! quelle ardeur! quels abois en l'honneur de son maître! Malheureusement, si la bête a des jambes, elle manque de nez absolument, et le gibier, toujours au gîte, se moque d'elle aussi bien que du chasseur qui l'a lancée. »

Malgré la gravité du sujet, M. Carpezat, cédant à son naturel, éclata de rire bruyamment.

« Est-ce possible cela, monsieur l'archiprêtre, est-ce possible? répétait mon oncle, abasourdi à ces révélations inattendues.

— La vue des misères du clergé vous afflige, mon ami. J'ai eu tort de vous les montrer. Nous n'en parlerons plus... Allez célébrer le saint sacrifice; Dieu est là, et Dieu, en se donnant à vous sans réserve, vous aidera à oublier ce que j'ai pu vous apprendre de mauvais. »

[Après avoir célébré sa messe *in pompis*, l'abbé Célestin se rendit près de la supérieure des sœurs de charité, pour obtenir d'elle qu'elle reçût Marie Galtier comme novice à l'hôpital.]

Combescurette!... Dans nos familles du Midi, le nom patronymique est habituellement tourné en diminutif pour désigner les aînés. Le père s'appelle-t-il Combescure, l'aînée des filles s'appellera *Combescurette* ou *Curette*, et *Combescurou* ou *Curou* l'aîné des garçons. Avec l'âge, ces désinences enfantines s'effacent d'ordinaire ; il arrive pourtant quelquefois qu'elles persistent à travers les années, particulièrement chez les vieilles filles, et alors c'est une chose touchante d'entendre donner le nom de leur première enfance à des personnes en cheveux blancs, courbées sur un bâton, allant à pas tremblants et menus. Tel était le cas d'Adélaïde-Constance Combescure, dont le surnom méridional de *Combescurette* avait prévalu, même après son entrée dans la Compagnie des Filles de la Charité.

Quelle charmante petite femmelette de quatre-vingts ans, mince, délicate, vive! Si le manque absolu des dents n'eût rentré sa bouche, remonté son menton, creusé deux rides profondes à la commissure des lèvres, on ne lui eût jamais attribué son âge réel. Il ne faudrait pas conclure du reste de ce démeublement des gencives que la sœur Combescurette eût la parole empâtée ou sifflante. Pas le moins du monde. Chaque mot se détachait avec une netteté surprenante, et sa langue allait, semblable à la langue d'une linotte sur une branche à l'époque du renouveau. Je la regardais, je ne cessais de la regarder, tandis qu'elle jasait avec mon oncle, et une chose m'émerveillait chez cette vieille si fine, si preste : l'incomparable éclat de son teint. Était-ce le reflet des grandes ailes flottantes de sa cornette, blanche qui communiquait ces tons de nacre brillante à ses deux joues imperceptiblement renflées? Était-ce la religion qui con-

serve certaines créatures de choix comme des fleurs pour le paradis? Je ne comprenais pas, moi qui n'avais jusqu'ici, tant aux Aires qu'à Bédarieux, aperçu que des vieillards aux traits creusés, aux chairs terreuses, aux membres raides ou hideusement distors. Au bas du nez, recourbé, d'un dessin parfait, contre la narine droite pointait un signe un peu noir, un peu fendillé et surmonté d'une touffe épaisse de poils hérissés. Que n'aurais-je pas donné pour que la sœur Combescurette fût débarrassée et de ce signe et de ces poils malencontreux!

Avant que mon oncle Célestin, fort empêché, pût aborder l'objet principal de sa visite, la sœur Combescurette lui parla de son pauvre frère défunt. Toute la vie du charitable abbé Combescure y passa. Mon oncle écoutait d'une oreille attentive et d'un cœur ému; Adon Laborie faisait de même; mais Thomas Galtier, Marie et moi, nous trouvions l'histoire longue, et j'ignore si, entendant les cloches de Saint-Fulcran, le cri des marchands forains, le bruissement énorme de la fête au dehors, je ne commis pas la suprême inconvenance de bâiller. Enfin l'abbé Combescure, mort en odeur de sainteté à Lignières-sur-Graveson, ayant été embaumé et enterré dans une conclusion pathétique, sœur Combescurette se tut, et il fut permis à mon oncle de s'expliquer. Les développements eurent trop d'ampleur; toutefois, il s'agissait de Marie Galtier, qui, pour des motifs très enfouis, m'était devenue tout à coup moins indifférente, et je ne perdais ni une phrase, ni un mot. Je fus surpris de voir mon oncle si intimement renseigné sur le ménage du clocher de Lignières. Pour apitoyer la Supérieure de l'hôpital, l'intéresser à la situation de Marie, il raconta les violences de la Galtière, il la montra battant la

fille de son mari, la foulant aux pieds, la précipitant dans le Berlou pour l'y noyer.

« Mais c'est une criminelle! » ne put s'empêcher de se récrier la sœur Combescurette.

Devant le succès de son éloquence chaleureuse, mon oncle Célestin se lança d'autant plus avant dans les *horreurs* de cette marâtre, et finalement la signala comme capable de quelque forfait inouï, si Dieu ne prenait Marie Galtier par la main et ne la conduisait lui-même vers l'asile du salut.

« Je vous demande pardon, madame la Supérieure, si, en vous parlant de la Galtière, le ton a un peu dépassé la mesure, dit-il. Il est bien difficile, devant certains êtres, se rapprochant plus de la bête que de la créature de Dieu, de ne pas évoquer dans sa pensée ce verset d'Isaïe, au *Cinquante-huitième chapitre* de ses prophéties : — « Crie, cela est nécessaire; élève ta voix et qu'elle soit pareille à la trompette. *Clama, necesse est; quasi tuba, exalta vocem tuam.* »

La sœur Combescurette, pendant que mon oncle murmurait ces mots du prophète, doux à ses lèvres comme le lait et le miel de l'Écriture, avait fait trois pas vers Marie Galtier, et, la dévisageant avec cette hardiesse religieuse des vieilles Filles de la Charité, dont les yeux, ayant tout vu ici-bas, ne connaissent pas les vaines timidités :

« Quel âge avez-vous, mon enfant? » lui demanda-t-elle.

Marie regarda les lithographies suspendues aux murailles en de minces baguettes de bois noir, puis répondit :

« Moi, je suis née à Lignières-sur-Graveson, aux environs de Noël, l'année du gros hiver.

— Quelle année du gros hiver?

— On ne me l'a pas dit chez nous. »

Mon oncle intervint aussitôt, et, s'adressant à Thomas Galtier :

« L'âge de votre fille ? »

Dès notre entrée dans la salle basse de l'hôpital, où nous avions attendu la Supérieure une minute à peine, le bedeau était tombé sur une chaise et y était demeuré accablé, plié en deux sur lui-même, la bosse en l'air, les mains balayant le sol. A la voix de M. le curé, il releva la tête et montra une face pâle, ravagée, au long de laquelle des places luisantes annonçaient à n'en pas douter le passage de larmes récentes. Galtier était-il gris comme l'ermite Barthélémy Pigassou, ou bien cet homme, à qui toutes les disgrâces physiques avaient laissé des entrailles, regrettait-il sa fille, pleurait-il sa fille, au moment de se séparer d'elle pour jamais? Autrefois, il l'eût vue partir pour l'Espinouse avec plaisir; mais on revient de l'Espinouse et on ne revient pas du couvent. Il se mit debout. Cependant, soit que dans son trouble il eût mal saisi la question, soit que ses émotions intimes lui coupassent la parole, il ne répondait pas.

« Quel âge a votre fille, mon ami? répéta mon oncle, en lui prenant la main d'un mouvement affectueux.

— Elle aura vingt ans à Noël, bredouilla-t-il.

— Savez-vous écrire, ma petite? interrogea derechef la sœur de charité.

— Je ne sais pas écrire.

— Et lire?

— Je ne sais pas lire.

— Voulez-vous devenir Fille de la Charité?

— J'aime le bon Dieu qui est au ciel.... »

Et, sans attendre la nouvelle question de la sœur

Combescurette, elle ajouta, les bras levés, d'un ton de pieuse convoitise :

« Si je pouvais le rejoindre, le bon Dieu qui est au ciel, c'est lui qui me défendrait!

— Personne ne vous défend donc à Lignières? »

Marie, montrant mon oncle :

« M. le curé.

— Lui, seulement?

— Marianne également et M. le neveu de M. le curé aussi. »

Moi, moi!... Pauvre Marie! Comme Thomas Galtier, je sentis mes yeux se remplir de larmes.

« Et votre père? insista la Supérieure, poursuivant son enquête.

— La Galtière le bat souvent, et plus fort que moi encore.

— C'est lui le premier qui devrait vous protéger contre sa femme. »

Thomas Galtier eut un gros sanglot; puis, ne se soutenant guère sur ses courtes jambes tortes, il retomba sur sa chaise, sourdement, lourdement, comme un paquet. La sœur Combescurette, un doigt à ses lèvres, parut réfléchir cinq secondes. Enfin, se retournant vers mon oncle :

« J'accepte votre jeune paroissienne, monsieur le curé, lui dit-elle; mais, à mon très grand regret, il ne me sera pas permis de la recevoir ici avant le mois d'octobre. A cette époque, j'aurai une place pour elle, une de mes novices devant quitter l'hôpital et partir pour notre maison mère de Paris. Du reste, Marie Galtier pourra mettre à profit le temps que je lui laisse. Elle apprendra à lire et à écrire. Peut-être, puisque vous portez de l'intérêt à cette enfant, ne refuserez-vous pas de vous faire son instituteur....

— Certes, madame la Supérieure!...

— Il fut un temps où les Filles de la Charité, adonnées uniquement aux soins des malades, n'avaient besoin que d'être des saintes; aujourd'hui, on nous confie des écoles, et il faut que nous soyons tout ensemble et des saintes et des savantes. »

Ce dernier mot prononcé, la sœur Combescurette sourit d'un sourire qui fut un mélange de moquerie innocente et d'aimable humilité.

« Je vous remercie en Notre-Seigneur Jésus-Christ, madame la Supérieure », dit mon oncle.

Au mois d'octobre! Ce fut une délivrance pour tous, pour mon oncle lui-même, car le ton joyeux de sa voix prouva surabondamment qu'il ne se séparait pas de la bergère de Zite sans chagrin. Un seul visage, quand tous les autres venaient de recevoir comme un coup de soleil, ne reflèta aucune sorte de rayonnement, et ce fut le visage de Marie. Oh! la singulière fille! Je l'aurais pincée jusqu'au sang, je l'aurais battue aussi dru que la Galtière, en constatant qu'elle prenait si peu de part à notre satisfaction, à la mienne, à la mienne surtout qui me soulevait d'enthousiasme, qui me rendait absolument fou.

« Qu'as-tu enfin, sotte, triple sotte que tu es, qu'as-tu pour faire cette mine? » lui soufflai-je, au moment où nous quittions la vaste salle du rez-de-chaussée.

Elle me regarda avec ses yeux bleus superbes, grands comme des roues de moulin; puis ses lèvres si sobres laissèrent tomber ces mots :

« Et la Galtière?

— Pourvu qu'elle ose te toucher! » lui répliquai-je, me hissant terrible sur la pointe des pieds.

Dans le vestibule, le frère Adon, retenu jusqu'ici par le respect, fit un effort, et, s'inclinant de toute son échine devant la sœur Combescurette :

« Madame la Supérieure, lui dit-il gravement, veuillez ne pas vous offenser si l'humble ermite de Notre-Dame-de-Nize vous remercie à son tour de vos bienfaisances à Marie Galtier. Cette fille si malheureuse a des droits particuliers à vos bontés : c'est elle à peu près seule qui a enseveli votre frère, le saint abbé Combescure, et à peu près seule qui l'a arrangé dans son cercueil.

— Vous, ma chère enfant, vous! s'écria la vieille sœur de charité.

— Elle, madame la Supérieure, elle! » affirma Laborie.

La sœur Combescurette attira Marie Galtier dans ses bras et l'y serra étroitement sans articuler un mot.

[Satisfait de cette négociation, qui assurait l'avenir de Marie Galtier et qui lui permettait de garder encore quelques mois près de lui cette enfant qu'il chérissait, l'abbé Célestin déjeuna gaiement, à l'auberge, avec ses compagnons de voyage. Mais il dut les quitter, le soir, pour se rendre à l'invitation qui lui avait été faite par M. Carpezat de s'asseoir à sa table. L'ermite Adon Laborie avait charge de veiller sur M. le Neveu et de rallier toute la compagnie, pour qu'il n'y eût pas de retardataire, quand l'heure de regagner Lignières-sur-Graveson serait arrivée. Très soucieux de bien suivre les recommandations de l'abbé Célestin, le frère, pour retenir son monde, s'avisa de conter la légende du grand saint Fulcran.]

« Vous saurez en premier que saint Fulcran naquit, il y a mille ans et plus, à Mérifons. Vous connaissez Mérifons, un village grand comme cette table, par delà Clermont, en tirant vers Salasc.

Tout petit, il faisait des chapelles dans les bois, et on le trouvait presque toujours à genoux, récitant quelque chose, le chapelet sans doute. Il alla si loin dans le chemin de la sainteté, qu'à vingt ans il avait déjà le bruit de faire des miracles, et que Monseigneur Théodoric, qui pour lors était évêque de Lodève, l'appela pour lui parler. — Vous entendez, je pense, que je ne tire pas cette sapience de ma pauvre tête d'ermite. Ce que je vous en dis, c'est M. le curé Combescure qui me l'a conté dans les temps, et par le menu, s'il vous plaît. — Donc voilà saint Fulcran à Lodève, auprès de Monseigneur Théodoric. Une fois ici, il n'eut qu'une idée : y rester, et il continua à conduire si bien sa vie dans la droite ligne des bonnes œuvres, que, après une couple d'années, je ne me souviens pas au juste, Monseigneur Théodoric étant mort, la mitre et la crosse revinrent à lui naturellement. C'est alors qu'on en vit des prodiges en nos contrées! Saint Fulcran a cent bourses pour secourir les pauvres et cent bras pour bâtir des églises, des couvents, des hospices. Tandis que des masses d'ouvriers maçonnent, à Lodève, les murailles épaisses de la cathédrale qui porte son nom, d'autres masses d'ouvriers, lancées par lui dans notre vallée du Graveson, maçonnent les remparts, les enceintes, les clochers, les cloîtres de l'abbaye de Joncels. — Qui sait si ce n'est pas saint Fulcran qui a creusé les fondements du Prieuré de Lignières? Ma foi, M. le curé Combescure n'était pas sûr du fait, mais il penchait beaucoup à le croire.

Quelles besognes extraordinaires!

Eh bien, cela ne suffisait pas à occuper notre saint, car, encore qu'il eût tant d'affaires sur les bras, il ne reculait pas pour se les charger un peu

plus chaque jour. Ne fit-il pas trois fois le voyage de Rome pour aller voir Notre Saint-Père le Pape ? Vous devinez si on voyageait facilement à une époque où il n'y avait pas de diligences, et où les routes, mal entretenues, étaient remplies de toute espèce de voleurs. Il paraîtrait, au dire de M. le curé Combescure, que l'espèce la plus à craindre de tous ces brigands de grand chemin était celle des *Routiers*. Mais saint Fulcran après tout était saint Fulcran, et, protégé par la grâce de Dieu, il se moquait bien, quand Notre Saint-Père le Pape le réclamait à Rome pour les affaires du ciel, et des Routiers et des autres troupes de bandits. Il partait. Voilà.

Pourtant, à force de bâtir, de marcher, de parler pour la conversion des pécheurs, car la terre, dans les années d'autrefois comme dans les années d'aujourd'hui, en a toujours porté des milliers sur son dos, saint Fulcran se faisait vieux à son tour, à l'égal de Monseigneur Théodoric. Que voulez-vous ? on a beau être le meilleur, le plus juste, le plus charitable des hommes, on ne cesse pas d'être homme pour cela, et chacun de nous sait que, depuis la désobéissance du Paradis terrestre, le bois d'Adam ne dure pas. Il vieillissait donc, l'évêque de Lodève, il vieillissait, et, un soir, comme un orage terrible, parti de l'Escandorgue, tombait sur la ville, faisant déborder l'Ergue et le Soulondre, on apprit qu'une méchante fièvre venait d'emporter Monseigneur Fulcran.

— Vous avez assez de sens pour comprendre, continua Laborie, que, lorsque saint Fulcran fut mort, on ne l'enterra pas au cimetière en un trou de terre, comme on nous enterrera, vous et moi, un jour..., aussi tard que possible, s'il plaît à

Dieu. Ayant fait assez parler de lui de son vivant, après sa mort tout le monde le jugea *saint*, et on plaça son corps en un cercueil d'or et d'argent, ainsi que ça se pratique pour les bienheureux comblés des grâces du Seigneur; puis on le laissa dormir du sommeil du juste. Mais, quelle farce! il ne dormait pas le moindrement, lui; et, comme des malades, des estropiés, des innocents de Lodève et de partout dans la montagne cévenole, confiants en l'évêque très excellent et très bon, venaient sans cesse le prier, tantôt il redressait la jambe à celui-ci, tantôt il coupait la fièvre à celui-là, tantôt il restituait le raisonnement à l'autre. Vous imaginez d'ici si ça faisait du bruit, ces miracles! Le bruit fut si grand qu'il arriva jusqu'à Rôme, et que Notre Saint-Père le Pape, connaissant que Dieu n'a jamais permis au corps d'un saint de pourrir comme toute chair humaine après la mort, ordonna aux chanoines de la cathédrale d'ouvrir incontinent la caisse d'or et d'argent où était enseveli saint Fulcran pour s'assurer comment il se portait là dedans, depuis des années et des années. Vous me croirez, vous autres, si vous voulez : il se portait très bien. Un peu maigre sous la mitre tant seulement; mais frais dans le fond, luisant, les lèvres parlantes, l'œil vif et animé. Pour le coup, c'était une chose que les chanoines n'avaient pas vue souvent, tout chanoines sapients qu'ils étaient. Aussi, en découvrant le cadavre en cet état de conservation, ils n'y allèrent pas par quatre chemins, et, contents de faire la foule immense qui remplissait la cathédrale témoin de ce prodige, l'un tirant saint Fulcran par les mains, l'autre le prenant par les épaules, ils le mirent debout sur ses deux pieds. Gens des Aires et de Margal, que pensez-vous de ceci ? Il marcha,

il marcha. Les chanoines, bien entendu, le laissaient placer un pas devant l'autre, tranquillement, sans le tourmenter. Vous êtes étonnés déjà? Eh bien, votre étonnement n'a pas fini, car, une fois ses jambes en train, saint Fulcran, soutenu par des anges invisibles, chemina jusqu'au maître-autel du chœur. Du reste, il le connaissait, ce maître-autel, qui est le maître-autel de maintenant, l'ayant acheté lui-même de sa bourse dans ses années. Toute la multitude des fidèles chantait à à plein gosier. Qu'il dut être beau ce jour où saint Fulcran, à l'exemple de Jésus-Christ lui-même, ressuscitait des morts! Que je voudrais avoir assisté à cette fête magnifique! Hélas! Dieu ne fait plus de miracles à présent sur cette terre, parce que nos yeux, souillés à toutes les impuretés de la chair, à toutes les gourmandises de la viande et du vin, ne sont plus dignes de voir les merveilles des jours de piété et de bénédiction.

Mais encore que le saint évêque, la mitre en tête, la crosse en main, parût vivant à dire bonjour à chacun, quand il eut levé le bras pour bénir l'assistance, qu'il se fut reposé sur l'autel, car on l'assit sur l'autel quelques minutes à l'endroit de la pierre sacrée, les chanoines de la cathédrale songèrent à le reconduire vers son cercueil d'argent et d'or. Ceci, écoutez bien, est le miracle des miracles. Saint Fulcran se baissa lui-même, et, au vu, au su de tout le monde, s'allongea lui-même dans sa caisse, comme après une grande fatigue, nous autres qui sommes de la terre et point du ciel, nous nous allongeons dans notre lit.

Pourtant, il ne devait pas y demeurer jusqu'au Jugement dernier, dans ce trou mollet, parmi la soie et d'autres étoffes riches, notre saint, et voici

saint, et voici les guerres qui commencent dans nos Cévennes et partout.

— Il n'est pas, reprit le Frère, sans que vous ayez entendu parler, dans nos contrées, du baron Claude de Faugères, qui était seigneur de Lunas et habitait le château de Redondel? Notre-Seigneur, qui n'a pas froid au yeux, puisqu'il y voit la nuit comme le jour et par toute la terre, n'a pas voulu qu'il restât pierre sur pierre du Redondel, cause pourquoi le château n'existe plus aujourd'hui. Quant à ce baron de Faugères, il a fait des siennes dans notre montagne cévenole, allez! D'abord, abandonné de Dieu, il s'était mis dans la bande de Luther et de Calvin, et lui, qui n'était pas bon déjà, devint à la longue, en compagnie de cette engeance, un véritable brigand. Figurez-vous, puisqu'il faut que de fil en aiguille je vous dise la vie entière de saint Fulcran, figurez-vous que ce baron de Faugères avait réuni des Routiers et qu'avec ces scélérats il avait porté la désolation dans l'Escandorgue, sur le plateau du Larzac et jusque dans le Rouergue, un pays qui touche le nôtre du coude comme je vous touche à présent. Ils mettaient le feu aux villages, tuaient les hommes, s'adonnaient à mille horreurs avec les femmes et saignaient les enfants pareillement à des moutons dans la boucherie. N'est-il pas vrai que c'était une jolie gueusaille que cette gueusaille-là? Et le pire, — je ne le croirais pas si M. le curé Combescure, plus éduqué qu'un livre ouvert, ne m'en avait fait certain, — le pire, c'est que ces compagnons de Luther et de Calvin commettaient ces crimes, qui donnent froid, en chantant des psaumes. Oui, mes amis, que ça entre dans vos caboches ou que ça n'y entre pas, ils chantaient des psaumes d'une

voix enragée. Du reste, je me suis laissé conter par un protestant de Bédarieux, lequel est un brave homme malgré sa fausse religion, que dans leur temple on ne chante que des psaumes, toujours des psaumes jusqu'à fin de salive et de gosier. Que voulez-vous? c'est le démon qui leur a soufflé cette idée de nous prendre ce qui nous appartient, car tout chacun sait que les psaumes sont aux catholiques et que les protestants n'ont rien à voir dans les Saintes Écritures du bon Dieu. Voleurs! voleurs! voleurs!...

Mais, pour ne pas lâcher le baron Claude de Faugères, vous ne devineriez de la vie ce qu'il fit, après avoir promené le viol, l'incendie et la mort dans les parties les plus retirées de la montagne et de la plaine. Pardi! avec sa racaille de pouilleux, il vient attaquer Lodève, et, comme en ce bas monde de la terre les méchants sont toujours plus forts que les bons, ils entrent dans la ville malgré les habitants et y font ravage. Naturellement, Dieu et ses saints sont insupportables à ces brigands de la Calabre. Aussi avant de courir après les catholiques, qui s'enferment effrayés dans leurs maisons, ils courent à la cathédrale, qu'ils mettent au pillage en blasphémant. Ils volent les calices, ils volent les ostensoirs, ils volent les burettes, ils volent les chasubles, ils volent tout... Voleurs! voleurs! voleurs!...

Halte-là! ce n'est pas fini. Ils avisent la châsse de saint Fulcran, couverte de grosses ferrures d'or et d'argent. Ils s'y jettent dessus pareils à des loups affamés dépeçant à toute gueule une chèvre perdue dans la montagne. Chacun, d'un coup de griffe, arrache son morceau. Le baron Claude est là; il regarde et ne dit pas un mot, ce pendard! A

force de regarder, le maître de cette troupe infernale découvre une bague des plus riches au doigt de saint Fulcran, et il se penche pour dérober le bijou. Mais notre saint ne se soucie pas de perdre son anneau épiscopal, plie le doigt et ne lâche rien. Attrape, Claude! Vous vous figurez peut-être qu'à ce miracle le baron de Faugères tombe à genoux et adore. Que vous êtes bien des Aires, vous autres! Au lieu de tomber à genoux et d'adorer, il dit à un nommé Louis Gale, maître chapelier à Béziers, de passer une corde au cou de saint Fulcran et de le retirer de son cercueil.

Ah! mes amis, c'est à présent que commence l'abomination de la désolation. Une fois par terre, sur les dalles de la cathédrale qu'il avait bâtie, notre évêque endure tous les affronts, subit toutes les tortures. Des soufflets, des coups de pieds... Vous comprenez, ces brutes! Notre-Seigneur au Calvaire, voilà! On lui coupe le doigt, car le baron de Faugères, reluquant toujours l'anneau, il faut le lui donner. Puis cinquante démons, attelés à la corde, traînèrent le corps mutilé à travers l'église. Ce n'était pas assez pour l'appétit féroce de ces damnés; ils voulurent offrir à toute la ville la vue du saint patron roulé sur le pavé, dans les ruisseaux, dans la boue. — « *Fulcran, fais miracle!* hurle sans cesse un des assassins, *Fulcran, fais miracle!* »

A la fin, les reliques se lassèrent de tant d'insultes, et, en pleine place des Broussonnelles, au milieu de ces gens en armes, tenant aussi des torches pour y voir clair dans la nuit, elles se mirent debout brusquement. La séquelle eut la chair de poule et recula. Mais le baron de Faugères, qui était le véritable lieutenant de Luther

et de Calvin dans nos Cévennes, ordonna pour recoucher le cadavre sur le sol qu'on lui tirât dessus vingt coups de... attendez... d'arquebuse. — L'arquebuse était le fusil de ce temps-là. Prenez toujours ça dans la poche, vous autres gens des villages, qui ne savez rien de rien. — Ah! bien, oui, saint Fulcran se moquait bien des balles et du menu plomb! Il demeura planté sur ses pieds, droit comme une quille; puis, toujours bon, pardonnant tout, à l'exemple de Notre-Seigneur, il allongea le bras pour bénir. Tiens! tiens! voilà une chose à laquelle ni le baron de Faugères, ni sa meute de chiens hurlants, ne s'étaient attendus. Vous avez assez de jugeotte pour le sentir : le baron Claude n'était pas content. Que fit-il dans cette extrémité, qui commençait à lui troubler les tripes du ventre? Il leva son grand sabre, ses acolytes l'imitèrent, et tous, en masse, se ruèrent contre le martyr. Saint Fulcran, soutenu par la vertu de Dieu, se fichait bien de leurs armes quelconques! Il arriva des sabres ce qui venait d'arriver des arquebuses : les pointes ne trouèrent pas plus la peau divine de l'élu que les balles ne l'avaient trouée. C'était trop fort ça à la fin des fins.

Pourtant l'enfer ne se lasse d'inventer des moyens, quand il veut avoir raison du Ciel, et un moyen fut trouvé de réduire notre saint. A gauche de la place des Broussonnelles, juste dans la maison où est installé à cette heure le cabaret du Lagrifoul, habitait, à cette époque si malheureuse pour la religion, un boucher. La ribambelle de ces monstres le poussa si rudement, que saint Fulcran, pour nous donner un grand exemple d'humilité, permit qu'on le traînât jusque chez le

boucher, et se résigna cette fois à laisser faire ses bourreaux. Pourquoi, lui qui n'était qu'un homme, ne se livrerait-il pas à ces gens de sac et de corde sur la place des Broussonnelles? Jésus-Christ, qui était Dieu, ne s'était-il pas livré aux Juifs de son temps pour être crucifié sur la montagne du Golgotha? C'est ce que se dit notre saint à lui-même, et sitôt dit, sitôt fait. Encore qu'il vît les couteaux du boucher comme je vous vois, il prit les coups qu'on lui donnait, et ne souffla mot quand on distribua son corps en tranches et qu'on le vendit le lendemain comme viande de boucherie...

Cependant, six ou sept morceaux du saint tombèrent aux mains des catholiques, qui finement s'étaient faufilés parmi les protestants, et ces morceaux, vous l'entendez bien, ne furent pas mangés. Nous les avons gardés jusqu'à ce jour : ce sont trois doigts, — je ne sais pas de quelle main, mais M. l'archiprêtre Carpezat vous le dira; — un os de la jambe, — pour vous assurer de quelle jambe, je ne le pourrais; — une partie de la peau du front encore tout rouge de sang. Voilà ce qui nous reste du bienheureux saint Fulcran, dont la gloire sera grande sur la terre et dans les cieux jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi-soit-il! »

VI

[Cette belle fête de saint Fulcran, où l'abbé Célestin avait eu des satisfactions si douces, marqua aussi le commencement de ses infortunes.

Le curé Clochard ne lui pardonna pas d'avoir été accueilli affectueusement par l'archiprêtre Carpezat, tandis que lui, Clochard, avait été assez vivement malmené. Ne pouvant l'atteindre directement dès l'abord, il

s'en prit à ceux qui l'aimaient et qu'il aimait. Après avoir consulté l'abbé Vidalenc, il retira à Adon Laboric son ermitage de Notre-Dame-de-Nize.

Lorsqu'il montra au frère de Saint-François la lettre du Vicaire Général, et qu'il lui dit que cette lettre prononçait sa révocation, Adon Laboric, d'un brusque mouvement, lui avait arraché le papier des mains et, tout courant, était venu la faire lire à l'abbé Célestin. Or, dans cette lettre, il n'était pas seulement question de l'ermite; l'abbé Vidalenc parlait aussi à son ami Clochard des inquiétudes que lui donnait la candidature possible de M. Carpezat au siège épiscopal qu'il convoitait lui-même. Un document de cette importance n'aurait pas dû quitter les mains de son destinataire; aussi le curé Clochard s'empressa-t-il de venir à Lignières pour le reprendre de gré ou de force. On s'expliqua; et lorsque l'abbé Célestin eut déclaré qu'il savait à n'en pas douter que M. Carpezat n'aspirait point à la mitre, M. Clochard fut si satisfait de cette nouvelle qu'il en oublia un moment sa haine.]

Le curé de Lunas, négligeant sa querelle misérable avec l'ermite de Notre-Dame-de-Nize, écoutait le desservant de Lignières, calme, attentif, recueilli. Sur ses traits irrités, farouches était passé comme un rayon de soleil qui les avait rassérénés. Était-ce la joie des éclaircissements obtenus sur les dispositions secrètes de l'archiprêtre Carpezat qui venait de changer soudain l'expression de son visage? était-ce le langage si noble de l'abbé Célestin, langage qui le prenait à l'improviste et à la séduction duquel il n'était pas maître de résister? Les deux choses à la fois, sans doute.

« Monsieur le curé, dit-il d'un air aimable, à vous entendre j'oublie non seulement les torts dont il vous a plu de vous accuser à propos de la lettre de M. Vidalenc, mais j'oublie également les torts

de l'ermite Laborie. Les voies de la Providence sont insondables : peut-être était-il bon que vous lussiez cette lettre et que je vinsse à Lignières aujourd'hui... Alors, vous êtes sûr que M. Carpezat ne sera pas un obstacle à l'élévation de M. Vidalenc?

— J'en suis sûr absolument.

— Mais si le choix du ministre des cultes, qui n'aura que deux noms sous les yeux : Vidalenc, Carpezat, si le choix du ministre des cultes tombait sur le second de ces deux noms?

— Dans ce cas, il serait téméraire à moi d'affirmer...

— Vous voyez!

— Tout me porte à croire, néanmoins, que M. l'archiprêtre refuserait.

— Il refuserait la mitre!

— Il refuserait et la mitre, et la crosse, et l'anneau.

— Ce n'est pas possible.

— Rien n'est au-dessus du désintéressement religieux de M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran.

— Puissiez-vous dire vrai! car alors moi... »

Il se mordit la langue et s'arrêta court.

« Car alors?... demanda mon oncle, à qui je n'aurais pas supposé tant de malice.

— J'espère, mon cher abbé Célestin, que vous ne m'en voudrez pas d'avoir traqué mon ermite jusque chez vous. La lettre du Vicaire Général ne pouvait rester en semblables mains, vous le comprenez.

— Je le comprends, monsieur le doyen, et Dieu me préserve de vous en vouloir d'une visite qui me comble de joie! Vous n'êtes pas venu pour moi, c'est vrai; mais je vous ai vu, nous avons échangé

des paroles qui effacent les mots cruels prononcés dans la colère, et je me sens reporté au temps heureux où j'étais votre ami et où vous étiez le mien. »

Tout cela fut dit d'un accent si doux, avec des inflexions si tendres, que M. Clochard, cédant à un mouvement d'émotion sincère, ouvrit ses deux bras longs et secs comme des branches et serra mon oncle étroitement.

Après cette embrassade où leurs cœurs avaient battu si près l'un de l'autre, il y eut un moment de silence. Ils se regardaient étonnés de s'aimer, embarrassés de leur mutuel contentement. Mon oncle paraissait faire des efforts pour s'empêcher de pleurer. En proie à un attendrissement qui dominait en maître sa pauvre machine épuisée, il y aurait succombé immanquablement, si M. Clochard, plus ferme de nerfs et de caractère; craignant de le voir défaillir, ne lui avait pris le bras affectueusement et ne l'avait guidé vers le perron, où ils s'assirent côte à côte tous les deux.

« Votre ami, lui dit-il, assouplissant sa voix, d'un timbre dur, désagréable, votre ami, je le suis, mon cher Célestin, et je le resterai. Nous allons redevenir ce que nous fûmes à Saint-Gervais, au temps où nous parcourions ensemble la vallée de l'Orb. Ces promenades aux ruines de Saint-Michel-des-Aires vous furent fructueuses, moi je n'en tirai nul profit. Mais ne croyez pas que votre succès, auprès de la *Société archéologique* de Béziers, m'ait rendu le moins du monde jaloux.

— O mon cher *Gustote*, je ne l'ai jamais cru, balbutia mon oncle, goûtant une satisfaction profonde à appeler son doyen par le diminutif affectueux de son nom.

— Et à propos, où en êtes-vous de votre *Vie de saint Célestin, pape*?

— Hélas! la maladie m'a tant de fois condamné à interrompre ce travail!

— Vous vous portez mieux à présent?

— Aussi vais-je classer mes documents et commencer à écrire.

— Si vous manquiez de livres, je mets ma bibliothèque à votre disposition.

— Avez-vous la *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum Scriptorum ecclesiasticorum*?

— Je l'ai.

— Il me faudrait seulement le tome vingt-cinquième, *tomus vigesimus quintus*.

— Vous l'aurez demain. »

Un silence de trois minutes, pendant lequel le Frère, voyant l'entretien prendre un tour intime, s'éloigna discrètement.

« Puisque nous voilà en train de liquider le passé pour n'y plus revenir, reprit M. Clochard, s'emparant des deux mains de mon oncle qu'il retint amicalement dans les siennes, laissez-moi regretter devant vous l'injustice des reproches que je ne craignis pas de vous adresser le jour de la Saint-Fulcran, en présence de l'archiprêtre et de plus de cinquante ecclésiastiques réunis. Vous aviez négligé de me rendre visite en arrivant; de plus, vous réclamant d'une ancienne autorisation de Monseigneur, qui, pour vous donner le loisir et de soigner votre santé et d'écrire la *Vie de saint Célestin*, vous avait dispensé de paraître aux conférences ecclésiastiques, vous dissimuliez mal, selon moi, le désir de ne jamais rendre hommage à votre doyen. Toutes les raisons que vous mettiez en avant pour légitimer

une réserve qui paraissait une atteinte portée à la hiérarchie, m'irritèrent mal à propos, et quelques mots aigres que M. l'archiprêtre eut le tort de mêler à un débat jusque-là très courtois, me firent sortir de mon calme habituel. Du reste, puisqu'il faut être absolument franc, pourquoi ne pas vous avouer que votre obstination à ne pas quitter le Prieuré de Lignières pour accomplir un devoir rigoureux, m'avait, depuis un mois, fort mal disposé à votre égard ? Une offense emprunte toujours à notre caractère de prêtre, qui s'y trouve forcément amalgamé, une gravité exceptionnelle, et j'avais été offensé.

— Bien malgré moi, je vous le jure, mon ami.

— Je le sais, mon cher Célestin, et, je vous l'assure, les choses que je rappelle sont déjà bien loin de moi. Si vous n'êtes pas descendu à Lunas, ce n'est pas que vous eussiez conservé un souvenir pénible du dépit que j'ai pu faire paraître à propos de votre triomphe académique, c'est uniquement que vous souffriez et que vos souffrances...

— Oh ! j'irai vous voir, j'irai vous voir...

— Je ne le veux pas. J'exige d'abord que, dans le calme de cette vie nouvelle de Lignières, sous l'œil d'un doyen qui n'avait besoin que de vous embrasser pour redevenir votre ami, vous vous rétablissiez complètement. Puis vous ne devez pas perdre de vue un ouvrage destiné à venger un de nos plus grands papes des outrages et des calomnies que des siècles n'ont cessé d'accumuler sur sa mémoire.

— C'est une erreur, mon cher ami : pas un auteur ancien ou moderne qui ne rende justice à la sainteté parfaite de Célestin V.

— Aussi n'est-ce pas à Célestin V que je pense.

— A Boniface VIII, alors?

— Justement.

— Hélas! ce pontife terrible, que je rencontre à chaque pas dans la vie de mon saint patron, me remplit de trouble et de chagrin.

— Vous aurez lu de méchants auteurs.

— Si vous pouviez m'en indiquer de bons!

— Je vous en indiquerai.

— J'ai lu Muratori, des fragments de l'*Histoire* de Ferreti Vicentini, l'*Histoire du Papisme*, de Eydegger...

— Je vous le répète, Boniface VIII fut un grand pape, et, s'il eut quelques faiblesses, ce n'est pas à nous de les divulguer... Comme Grégoire VII, comme Innocent III, Boniface VIII lutta contre les princes pour fonder la vaste unité catholique, et à ce titre il mérite la reconnaissance et l'admiration du monde entier, qu'il élève au ciel et conquiert.

— Pourtant, il fut bien cruel pour Célestin V.

— Dieu permit que Boniface eût des passions très vives, un caractère très entreprenant pour la plus grande gloire de son nom et de son Église.

— Avait-il besoin de martyriser son prédécesseur, qui était un saint?

— Il y a une sainteté supérieure et une sainteté vulgaire. Si Célestin V, par ses austérités, ses adorations constantes, mérita de compter au nombre des bienheureux, des papes tels que Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, Sixte-Quint, signant des traités avec les rois de la terre, bataillant sans cesse pour défendre les droits de l'Église attaquée, montant à cheval au besoin et s'armant du glaive comme Jules II, méritent, à mon avis, une place plus haute parmi les élus du ciel. Célestin, par sa

vertu, ne sauvait que son âme; les papes que j'ai nommés, par des vices qui furent des vertus éclatantes dans l'agitation, le trouble, la barbarie des temps, sauvèrent des âmes par milliers.

— Cette opinion peut être soutenue, mais ce n'est pas la mienne.

— Je m'en doutais, connaissant votre caractère si résigné. Aux hommes d'une grande énergie, vous préférez les hommes d'une grande douceur.

— Heureux les doux, *beati mites!*

— Moi, je me prononce tout de suite pour les forts, les vigoureux, je dirai presque les violents, et en cela je ne fais que me ranger à l'idée de notre ami le Vicaire Général Vidalenc, lequel, dans l'Église, croit avant tout à la fermeté dans le commandement. — « Le bras d'un évêque, m'écrivait-il ces jours derniers, au milieu de l'hostilité du siècle, n'est pas fait seulement pour bénir, il est fait aussi pour frapper; il faut qu'il soit robuste. »

— L'archiprêtre Carpezat a une autre conception du rôle d'un évêque, et s'il lui plaisait d'accepter la mitre...

— Vous pensez donc qu'elle lui a été offerte? demanda M. Clochard, ramené à l'objet principal de ses préoccupations.

— Je ne sais rien de positif.

— Mais vous savez quelque chose? »

Au même instant, par un scrupule des plus honorables, Adon Laborie, qui, malgré son éloignement, ne perdait pas un mot, Adon Laborie s'inclina comme pour prendre congé et se dirigea vers le Cloître. Au claquement de ses sandales de châtaignier sur les marches sonores, mon oncle se retourna; puis, s'élançant vers l'ermite :

« Comment, vous partez, Frère?

— Et où voulez-vous que j'aille, monsieur le curé? articula le vieillard d'un accent désolé.

— Ne vous tourmentez pas; surtout ne quittez pas le Prieuré. »

Il revint vers M. Clochard.

« Mon cher ami, dit-il, encouragé par un sourire aimable du doyen, puisque nous voilà redevenus frères, comme au temps de notre jeunesse studieuse, je n'hésite pas à implorer la grâce de Laborie. »

Le curé de Lunas eut une grimace peu rassurante.

« Certes, poursuivit mon oncle, le Frère est très coupable, et je ne songe pas le moins du monde à l'excuser. Mais, que voulez-vous? en dépit de ses vertus qui, depuis de longues années, édifient la montagne, l'ermite est resté paysan et il y aurait injustice à exiger d'un homme dénué de culture les manières d'être, de vivre, d'agir d'un homme façonné par l'éducation...

— J'ai promis l'ermitage de Notre-Dame-de-Nize à mon sacristain, Marius Andouillet.

— Vous n'avez pas pris d'engagement définitif, peut-être?

— Vous aimez donc bien cet Adon Laborie?

— Vous l'aimeriez comme je l'aime, si vous le connaissiez comme je le connais... D'ailleurs, balbutia-t-il, ses joues blêmes marbrées de rougeurs subites, je suis mêlé à la faute de l'ermite, ayant lu cette malheureuse lettre du Vicaire Général, et la révocation de Laborie me sera d'autant plus pénible qu'elle me mettra constamment en face de mon péché, *et peccatum meum contra me est semper*.

— Ah! si c'est pour vous, mon cher Célestin, que vous parlez...

— Oui, c'est pour moi.

— Eh bien, on pourra s'entendre.

— Que vous êtes bon!

— Je fais plus que de pardonner : pour qu'il ne reste nulle trace de cette affaire, j'abolis le corps même du délit. »

Et, avec une gaieté qui éclaira sa face devenue moins laide, qui communiqua à ses gestes saccadés un moelleux inconnu, il prit dans sa poche le portefeuille où il avait enfoui la lettre, en retira ce chiffon de papier et le déchira en mille morceaux.

« Voilà dit-il, regardant voltiger à travers la terrasse les fragments de l'épître de M. Vidalenc.

— Alors. Laborie conservera son ermitage?

— Cela dépendra de vous, mon ami.

— Dans ce cas!... M'autorisez-vous à appeler l'ermite pour lui apprendre la bonne nouvelle?

— Tout à l'heure... J'ai à mon tour à solliciter une faveur...

— Je vous l'accorde. »

M. Clochard, en proie à des soucis dont il était difficile de pénétrer l'objet, se passa une main sur le front. Puis, considérant mon oncle avec une attention passionnée :

« Mon cher Célestin, puis-je compter sur vous, compter absolument sur vous?

— Si vous pouvez compter sur moi!...

— Oh! merci... »

La voix étranglée par le tumulte de son cœur, qui n'osait encore s'ouvrir, il demeura sans parole. Il reprit enfin :

« Mon ami, gardez-moi le secret : je suis ambitieux.

— Et vous en avez bien le droit, mon cher *Gustote*, dit mon oncle, folâtre. Au grand séminaire, qui vous en remontra jamais pour la *Théologie*

morale? Je n'ai pas oublié non plus qu'un jour, devant Monseigneur, comme notre professeur d'*Histoire ecclésiastique*, le respectable chanoine Labatut, s'était fait votre adversaire à propos de l'hérésiarque Wiklef, vous le pliâtes sous vos raisonnements comme une paille, et...

— Il s'agit d'objets plus importants.

— De quoi s'agit-il?

— De rendre l'épiscopat accessible au Vicaire Général Vidalenc, qui fut notre condisciple, qui est demeuré notre ami.

— Et que puis-je pour que M. Vidalenc soit évêque, moi, humble desservant de la dernière paroisse du diocèse?

— Vous pouvez quelque chose... Ecoutez-moi bien... M. Carpezat a eu toujours pour vous une affection très vive : à Saint-Gervais, il vous préférait à moi, et vous avez vu, à Lodève, avec quelle sorte de satisfaction il s'est acharné à vous donner le pas sur votre doyen. Ces coups d'épingle, auxquels j'eus le tort de me montrer sensible, auraient dû ne pas me faire crier, car, s'ils déchiraient ma peau, dans l'intention de l'archiprêtre, ils s'adressaient au Vicaire Général. M. Carpezat, m'humiliant en pleine solennité de la Saint-Fulcran, se souciait peu de moi, il se préoccupait de Vidalenc, qui lui porte ombrage et dont je suis l'ami dévoué. »

Mon oncle eut un geste de dénégation énergique.

« Vous aurez beau me chanter sur tous les tons que M. Carpezat ne vise pas la mitre, continua M. Clochard, j'ai des preuves, et des preuves certaines, qu'il a mis sur pied de grandes influences, que le député de l'arrondissement, par exemple, soulève ciel et terre à Paris pour lui obtenir le premier évêché vacant.

— Il est possible, en effet, que des personnages du département désirent l'élévation à l'épiscopat de l'archiprêtre de Saint-Fulcran. Mais en quoi les démarches de ces personnages, s'il est vrai que la moindre démarche ait été tentée, accusent-elles les ardeurs que vous reprochez à M. Carpezat?

— Connaissez-vous ces personnages-là?

— Je ne les connais point, monsieur le doyen.

— Le bruit a couru que non seulement le député de Lodève, mais aussi le préfet de l'Hérault travaille pour M. Carpezat...

— Vous en savez plus long que moi.

— N'importe! il est triste de voir un ecclésiastique de la valeur et du rang de l'archiprêtre faire soutenir sa candidature par une séquelle de laïques.

— Monsieur le doyen, c'est absolument comme si vous me parliez chinois. Moi, j'arrive des Aires, je connais peu le canton de Lunas, pas du tout le canton de Lodève, et je n'entends absolument rien à vos discours.

— Ah! l'odieux, l'infâme Concordat, qui livre la nomination des évêques au pouvoir civil! s'écria M. Clochard avec une véritable fureur. Si l'Eglise, par la voie des chapitres cathédraux, choisissait encore ses évêques, c'est Vidalenc, non Carpezat, qui serait élu; car, tandis que, vers la conquête du suprême sacerdoce, M. Carpezat marche escorté des députés, du préfet, du général, de toute la tourbe officielle du département, Vidalenc s'avance environné de tous les prêtres du diocèse accourus à l'appel de Monseigneur.

— Ne vous ai-je pas répété à satiété que M. Carpezat est sans ambition?

— Tant pis pour lui! » s'écria-t-il, ne tenant plus

aux contraintes qui l'enserraient trop étroitement et les brisant.

Puis, après une exaltation qui précipita ses paroles comme les eaux d'un torrent débordé :

« Ah! il n'a pas d'ambition, lui, me dites-vous! Eh bien, j'en ai, moi, de l'ambition, et je ne permettrai pas à M. Carpezat, avec ses habiletés de sainte-n'y-touche, ses patelinages rusés, de faire avorter ma vie. Lui évêque, je demeure à Lunas jusqu'à la consommation des siècles. — Parbleu, ne trouvez-vous pas que c'est un beau sort, cela, curé-doyen de troisième classe à perpétuité! — Vidalenc nommé, je deviens sous sa main, qui ne me lâche plus, tout ce qu'on peut devenir dans notre carrière si bornée : chanoine titulaire de sa cathédrale, grand-vicaire, et qui sait?...

— Évêque à votre tour...

— Pourquoi non? »

Mon oncle, accroupi sur la pierre, dans une attitude de morne consternation, ne souffla mot.

« Voyez-vous, Célestin, continua M. Clochard, emporté au roulement de ses pensées, nous arriverons! nous arriverons!... Si vous voulez vous unir à moi, pour... fournir... sur les agissements de M. Carpezat... quelques renseignements que je puisse transmettre à notre cher Vidalenc...

— Des renseignements?

— Je n'ignore pas que l'archiprêtre est devenu le directeur de votre conscience... La nécessité de la confession doit désormais vous pousser souvent à Lodève, et vous verrez M. Carpezat.. et vous aurez avec lui de ces épanchements intimes où l'on s'abandonne, où l'on s'ouvre jusqu'au fond de l'âme... Qui sait si M. Carpezat, en recevant vos péchés, ne laissera pas tomber quelqu'un des siens... Il est votre

confesseur et rien au monde ne saurait l'autoriser à la moindre divulgation de vos aveux; mais, s'il est votre confesseur, vous n'êtes pas le sien, et... »

D'un mouvement de hardiesse inouïe, mon oncle se trouva debout. Il haletait, il palpitait, et ses traits livides me firent peur. Il essaya vainement de parler.

« Qu'est-ce qui vous prend! s'écria M. Clochard, se hissant, lui aussi, sur ses jarrets.

— Monsieur le doyen, vous venez de m'infliger le plus cruel des affronts.

— Êtes-vous fou?

— Vos mauvais sentiments à mon endroit m'étaient connus depuis longtemps; mais, notre vie ayant été un peu mêlée à Saint-Gervais, je comptais vous avoir laissé quelque estime de mon caractère. Après votre inqualifiable proposition, cela est manifeste, vous ne respectez en moi ni l'homme ni le prêtre. Je vous plains.

— Ah çà! mon cher Célestin... »

Il se précipita en avant et voulut saisir les mains de mon oncle. Mon oncle lui refusa ses mains énergiquement.

« Je crois, monsieur le doyen, que nous devons nous séparer à l'instant, lui dit-il avec une dignité simple. Du reste, je vous le jure, pour votre honneur sacerdotal, pour le mien, personne ne saura jamais ce qui s'est passé entre nous.

— Alors, c'est la guerre! gronda M. Clochard avec un regard de haine féroce.

— Quand il faudra que je sois puni de mes fautes et manquements, il m'importera peu que Dieu se serve de votre bras ou d'un autre pour me châtier. Si c'est vous qui devez me frapper, tant pis pour vous!

— Pour commencer, je chasse Laborie de Notre-Dame-de-Nize... »

Marie Galtier, des paquets d'herbages sous les bras, traversa la terrasse avec Zite, qu'elle venait faire traire dans la cuisine. Le doyen suivit de ses deux yeux noirs dilatés la jeune fille harcelée par la chèvre qui lui dérobait de longues bouchées vertes; puis, sans mot dire, sans même saluer, comme un coupable ou comme un ennemi, il s'esquiva.

[Très irrité de sa déconvenue, l'abbé Clochard avait hâte de commencer les hostilités. Les événements ne tardèrent pas à lui en fournir une trop favorable occasion.

Après un outrage dont elle avait été victime, Marie Galtier s'enfuit un jour de Lignières : cette disparition donna lieu à toute sorte de commentaires et l'évêché chargea le doyen Clochard d'examiner la responsabilité que l'abbé Célestin pouvait avoir encourue en cette affaire. Enfin, épuisée par les privations qu'elle avait souffertes, Marie Galtier revint au pays et on la découvrit dans un vieux château en ruines où elle s'était réfugiée. Devant tant de malheur, l'abbé Célestin oublia que la haine du doyen Clochard lui imposait une extrême prudence; il recueillit la pauvre fille au presbytère et n'ayant pu, malgré les soins dont il l'entoura, la sauver de la mort, il voulut du moins lui rendre les honneurs suprêmes, et, ce fut lui-même qui conduisit le deuil.

Encouragés par l'abbé Clochard, la Galtière et quelques paysans malveillants trouvèrent là matière aux plus atroces calomnies contre leur curé. Le malheureux, désolé par la mort de la *pastoure*, allait s'épuisant tous les jours; tous, autour de lui, et surtout l'ermite Adon Laborie, souffraient de ses souffrances. Aussi cet homme simple, ayant reçu des papiers de l'évêché à l'adresse de l'abbé Célestin, crut bon de les supprimer pour que le malade eût la paix. Cependant la mort était toute proche; et, la sentant venir, l'abbé Célestin avait fait demander son confrère de Vasplongues, M. Bar-

nier, pour l'entendre en confession. Mais M. Barnier ne venait pas. Dans un moment de trêve que lui laissaient ses souffrances, l'abbé Célestin dit à Marianne, à son neveu et à Laborie qui, tout inquiets, se pressaient autour de lui :]

« La préoccupation de M. Barnier à la longue m'avait donné la fièvre... C'est étrange la passion que je mets aux choses où je crois mon salut intéressé! Une pareille ardeur est certainement le fait d'une conscience troublée. Pourquoi ma conscience est-elle troublée? J'ai péché, *peccavi*... Pourvu que mon implacable ennemi de Lunas n'ait pas interdit à M. le curé de Vasplongues son voyage projeté à Lignières-sur-Gravezon! Certainement, je ne dois plus l'attendre à cette heure tardive. Il m'aurait été doux de confier la multitude de mes misères à ce confrère que je ne connais pas, et de recevoir de lui l'absolution de mes fautes... Suis-je assuré qu'il me sera accordé d'entretenir encore une fois M. l'archiprêtre de Saint-Fulcran?... »

Il s'arrêta, et nous lança des regards pleins de mélancolie qui semblaient implorer pardon pour le mal qu'il nous faisait. Ni Laborie, ni Marianne, ni moi, nous ne sûmes répondre à cette suprême tendresse de son âme, tentant un effort pour nous donner de l'espoir, quand elle n'espérait plus.

Il poursuivit, s'interrompant après chaque phrase :

« Une chose triste, une chose cruelle, une chose injuste, c'est l'abandon où se trouve relégué, à l'heure dernière de sa vie, un prêtre qui n'a connu, qui n'a voulu connaître que son devoir, et qui a pratiqué son devoir dans la pleine mesure de ses forces... Il a été écrit aux Saintes Écritures : — « *Væ soli!* malheur à l'homme seul!... » — Pourquoi suis-je seul? Qu'ai-je fait pour être condamné à

cette solitude épouvantable, lorsque j'aurais tant besoin d'être encouragé pour mourir? Le passage est si rude qui mène à Dieu! Au grand séminaire, j'eus beaucoup d'amis : d'abord l'abbé François Vidalenc, aujourd'hui évêque de Sylvanès, puis Auguste Clochard, aujourd'hui... J'ai connu, j'ai aimé cent autres ecclésiastiques. Aucun n'est près de moi, quand je défaille devant le juge qui m'attend, « le Juge qui doit venir, *Judex venturus...* » Je touche aux morts, et nul ne saura à quel point je suis altéré des vivants... Terre, terre, quitte-moi donc, quitte-moi... »

Après un silence, tendant les bras vers nous d'un mouvement brusque :

« Je vous ai tous les trois, murmura-t-il.

— Voulez-vous permettre, mon oncle, que Laborie aille à Bédarieux pour prévenir mon père, ma mère?... demandai-je.

— Si je ne vais pas mieux demain, le Frère ira les chercher... Voici la nuit... Marianne, si vous me donniez un doigt de lait de notre Zite? »

Il but trois gouttes chaque fois, mais il revint à plusieurs reprises à la tasse de M. l'abbé Combescure. Il ferma les yeux. Il parut s'assoupir. Nous ne bougions pas de peur de troubler ce repos qui lui était un bien, après les fatigues de son cerveau et les angoisses de son cœur. Était-ce le lait de notre chèvre? était-ce seulement le reflet des braises se consumant dans le foyer? quoi qu'il en soit, je trouvais à mon oncle meilleure mine, et certainement nos soins assidus le sauveraient, dans le présent, de cette crise, comme ils l'avaient sauvé de tant d'autres crises, dans le passé. Demain, Laborie ne ramènerait pas seulement mes parents de Bédarieux, il en ramènerait aussi M. Barascut. Je me réservais

de lui faire mes recommandations à cet égard, quand il quitterait le Prieuré.

Mon oncle Célestin dormait toujours. Je regardais tour à tour Marianne, Laborie, essayant par des signes, puisqu'il m'était interdit de leur parler, de leur faire partager les espoirs qui me débordaient. Mais eux, graves, les traits tirés, n'avaient pas l'air de me comprendre.

« Personne n'est venu? interrogea mon oncle, rouvrant les yeux.

— Personne, répondis-je.

— C'est singulier! il m'a semblé qu'on frappait... Je rêvais sans doute... Je ne sommeille pas une seconde sans être assiégé par des rêves, des visions... Croiriez-vous que, tout à l'heure, non seulement j'ai entendu heurter à la porte du Prieuré, mais que j'ai vu entrer ici M. l'abbé Barnier. Un mouvement que j'ai fait pour tomber à genoux et me confesser, m'a réveillé... Je goûterais à me confesser une grande consolation. Puis, sait-on si l'âme, redressée par l'allégement des fautes qui la plient, ne redresserait pas le corps?... J'aurais besoin de vivre encore pour aller à Montpellier.

— A Montpellier? s'écria Laborie. Et pourquoi faire, à Montpellier?

— Pour voir Monseigneur, lui expliquer toutes choses... M. Carpezat ne refuserait pas de m'accompagner certainement... Frère, il est un supplice pire que tous les supplices de l'Enfer, c'est d'être innocent devant Dieu, et de se reconnaître impuissant à faire éclater son innocence devant les hommes... L'innocence ne devrait avoir besoin que de se montrer, et il faut descendre à cet abaissement : la prouver... Je l'avoue avec amertume, jamais les hommes ne me parurent plus petits, plus misé-

rables, plus déshérités des intuitions divines, que depuis que par le fait de leur aveuglement, je suis menacé de voir déshonorer ma vie... Alors, la vérité peut être sacrifiée? Alors, parce qu'il se trouve un abbé Clochard ici-bas, il faut de toute nécessité qu'ici-bas un abbé Célestin succombe?... Ce serait horrible... Non! mille fois non! Dieu me pardonnera mon orgueil : Dieu est mon guide, Dieu est ma force, j'ai en Dieu une confiance agrandie de toute l'étendue de mon malheur, et Dieu ne permettra pas que le bon soit lâchement, traîtreusement, ignominieusement immolé par le méchant... Je sais bien que Célestin V mourut en « une prison fâcheuse », pour rappeler l'expression d'un vieux manuscrit; mais Boniface VIII, d'ailleurs si atroce dans sa poursuite, ne songea pas à mettre en question l'honneur de celui à qui il avait tout pris, la dignité du suprême sacerdoce et la vie...

Ces derniers mots furent prononcés avec une rare vigueur. Épuisé par l'effort, mon oncle, quelques minutes agité, gesticulant, retomba dans son immobilité de statue.

« Au fait, murmura-t-il, il est préférable que je me couche. »

Assis à son chevet, Marianne et moi, nous eûmes la satisfaction de le voir dormir d'un sommeil paisible. Tout d'un coup, notre ermite, qui se tenait debout dans l'embrasure de la fenêtre, inspectant à travers les trous des volets les choses du dehors, — peut-être espérait-il encore M. Barnier, — nous fit un signe. Nous le suivîmes dans la salle sur la pointe des pieds. Doucement, il referma la porte de la chambre de mon oncle, puis, à voix très basse :

« J'ai aperçu un prêtre sur la passerelle du Berlou. J'étais bien sûr que M. le curé de Vas-

plongues visiterait aujourd'hui M. le curé de Lignières. M. Barnier est bon enfant, il attendra le réveil de notre malade... Vite, Marianne, une *pompe*! Il fait noir ici comme dans la gueule d'un loup. »

Il saisit sur la tablette de la cheminée une allumette soufrée, et la présenta au feu. — Nous les fabriquions nous-mêmes, ces allumettes, avec du soufre et des brins de genêt dépouillés de leurs étoupes. — Dans la flamme bleuâtre qui soudain éclaira notre salle de lueurs fantastiques, contre la porte accédant au grand escalier du Prieuré, une forme noire se dessina vaguement.

« Bien le bonsoir, monsieur le curé de Vasplongues, bien le bonsoir! » murmura Laborie, à qui Marianne tendait le bec de la *pompe*.

On fit un pas vers nous. L'allumette, dont le souffre était consumé, éclata en pétillements et en jets très clairs de lumière. Dieu! ce n'était pas M. Barnier qui demeurait planté là devant nous, c'était M. Clochard, M. Auguste Clochard, le curé-doyen de Lunas.

« Vous, monsieur le doyen! dit notre ermite, reculant d'un pas.

— Où est M. le curé? demanda M. Clochard de sa voix forte.

— Chut!... Il dort, répondit Laborie d'un ton de singulière détresse.

— Il faut le réveiller.

— Vous ne savez pas à quel point mon oncle est malade, monsieur le doyen », dis-je.

Et, poussant notre fauteuil de paille au devant de M. Clochard :

« Si vous étiez assez bon pour attendre quelques minutes, monsieur le doyen... Mon oncle s'éveillera bientôt, sans doute...

— Je ne puis pas attendre... M. le maire de Lignières m'a invité à souper et...

— Vous pourriez souper ici, monsieur le doyen, si vous le vouliez, interrompis-je... Oh! cela nous ferait bien plaisir... Marianne est bonne cuisinière... Vous verrez... »

Il me regarda. Ses yeux, me parut-il, avaient maintenant une expression moins dure qu'à son entrée chez nous. Il s'assit.

« Merci, monsieur le doyen. — Vite, Marianne, tuez un poulet; moi, je vais mettre le couvert. »

Comme je m'élançais vers le buffet, M. Clochard, allongeant un bras, me saisit au pan de la veste.

« Va réveiller ton oncle, petit, me dit-il, j'ai besoin de lui parler tout de suite.

— Et pourquoi voulez-vous voir M. le curé Célestin? interrogea notre ermite.

— Cela ne regarde pas les gens de votre espèce, frère Laborie », riposta M. Clochard sèchement.

L'ermite baissa la tête, et, encore qu'il eût senti le coup de fouet, ne répliqua pas un mot. Puis, après un moment, hasardant un pas vers M. le curé de Lunas, il tomba à ses pieds.

« Eh bien? eh bien? » dit celui-ci, se plantant debout.

Laborie se traîna un peu et réussit à s'emparer d'une de ses mains...

« Monsieur le doyen, sanglota-t-il, écoutez-moi... Par le bon Dieu mort sur la croix, oh! écoutez-moi une minute... D'abord, je vous demande pardon de vous avoir offensé, quand j'étais ermite de Notre-Dame-de-Nize. A présent, un tout petit service... un tout petit service... Excusez-moi si je me trompe, mais j'ai peur que votre voyage à Lignières ne soit pas pour causer grande réjouis-

sance à M. le curé Célestin, et, si vous avez quelque chose de pénible à lui apprendre...

— J'ai quelque chose de très pénible à lui apprendre.

— Oh! alors, monsieur le doyen, nous vous en prions, revenez un autre jour.

— Je suis chargé d'accomplir ma mission aujourd'hui même. »

Il essaya de dégager sa main de l'étreinte où elle était retenue et ne sut y parvenir. Laborie, aux abois, nous regarda fixement. C'était un appel. Marianne et moi, à notre tour, nous nous précipitâmes à genoux; mais quand nous voulûmes parler, il ne sortit de notre gorge tarie que des sanglots étouffés.

« Il n'est pas possible, monsieur le doyen, que vous n'ayez pas pitié de cet enfant et de cette vieille qui pleurent, continua notre ermite. Moi, je ne compte pas; mais Marianne, mais le neveu de M. curé Célestin ne vous ont rien fait...

— M. l'abbé Célestin est mon ennemi! s'écria M. Clochard, retirant sa main d'entre les mains de Laborie et lançant un pas en avant.

— Ne criez pas... Il est là dans sa chambre... Il vous entendrait...

— Il faudra bien qu'il m'entende! Il m'a brouillé avec M. Carpezat.

— Ce n'est pas vrai!

— Je veux lui parler. »

Nous nous étions tous trois replantés sur nos jambes et nous dévisagions M. Clochard avec des yeux agrandis par une terreur muette, indicible, l'échine courbée, les membres tremblants.

« Voyons, reprit-il farouche, oui ou non, allez-vous prévenir M. le curé que je suis là ?

— Oui, monsieur le doyen, je vais le prévenir, repondit Laborie d'un accent très humble... Et que faudra-t-il lui dire? ajouta notre ermite, le plus retors des paysans.

— Vous lui direz que M. le doyen de Lunas vient à Lignières-sur-Graveson envoyé par Monseigneur.

— Et si M. le curé Célestin me demande ce que lui réclame Monseigneur, à cette heure de nuit?

— Ah çà! finirez-vous de me questionner!... Au fait, ajouta M. Clochard, naïf comme tous les violents et donnant tête baissée dans le piège, il n'y a aucun inconvénient à ce que vous prépariez M. l'abbé Célestin au coup qui va lui être porté...

— Les coups font du mal d'ordinaire », mâchonna notre ermite avec une goguenardise redoutable. « C'est donc vous qui devez le lui allonger sur les épaules, ce coup, monsieur le doyen!

— C'est moi. »

Laborie se tenait à trois pas de M. Clochard. Il marcha vers lui gravement. Puis, relevant sa tête, demeurée jusque-là rabattue sur la poitrine, et, touchant presque de la pointe de sa barbe frissonnante le visage dur, rigide du doyen de Lunas :

« Écoutez ceci, dit-il, s'efforçant d'assourdir sa voix qui grondait malgré qu'il en eût, écoutez ceci : Tant que le frère Adon Laborie ne sera pas à cinq pieds sous terre, ni vous, ni Monseigneur, ni un autre, vous n'arriverez jusqu'à M. le curé Célestin pour l'achever... M. le curé Célestin n'est pas votre ennemi; mais moi, c'est différent, et je vous conseille de vous en aller.

— Nul ne m'empêchera de signifier à M. l'abbé Célestin les décisions du tribunal de l'Officialité. »

M. Clochard, droit, raide comme une de nos

colonnes du Cloître noircie par l'incendie qui ruina le Prieuré, eut un pas vers la porte de la chambre de mon oncle. Laborie, se rejetant à droite, se dressa devant lui de toute sa taille.

« Prenez garde, mauvais prêtre que vous êtes, je suis capable de tout!

— Je le sais », ricana M. Clochard.

Et, tirant à gauche soudainement, il avança encore. Notre ermite ne lutta plus contre sa rage, et sa lourde main s'abattit sur la poitrine du curé de Lunas. Sous ce coup d'une violence inouïe, M. Clochard rétrograda de plusieurs semelles. La bataille engagée, il nous la fallait gagner à tout prix. Marianne et moi, nous nous ruâmes pour soutenir le Frère, qui, si on songe à son âge, pouvait bien ne pas être le plus fort. On fait ce que l'on peut à ces minutes où la bête a supprimé l'homme complètement. Tandis que Laborie, la griffe toujours à la soutane du doyen, déshonorée par la perte de plus d'un bouton, maintenait notre agresseur — n'était-ce pas lui qui venait nous attaquer? — Marianne lui avait saisi le bras droit, et moi je m'étais jeté dans ses jambes pour l'empêcher de pousser plus loin. S'il voulait essayer un pas, il faudrait qu'il se résolût à me fouler aux pieds, à m'écraser. On haletait fortement de part et d'autre. Pas un mot, un silence formidable. De seconde en seconde, pour me renseigner par l'inspection de son visage sur les dispositions du curé de Lunas, je lui décochais un regard aigu, où j'infiltrais tout ce que mon âme pouvait contenir de haine et aussi de désespoir. Lui, cependant, les muscles de la face tendus, presque noirs de bile et de sang mêlés, d'une impénétrabilité de pierre, ne bougeait pas. L'étreinte du Frère, ravageant son habit, devait lui être pénible

à supporter; il la supportait stoïquement, je pourrais ajouter avec dignité. Cette pensée ne me vint pas alors, mais elle m'obsède aujourd'hui : M. Clochard, de corps solide, dans toute la vigueur de l'âge, en dépit d'un sanglant affront, refusa de ravaler son caractère à je ne sais quel honteux pugilat avec deux vieillards et un enfant. Dans la bagarre où nous avions, nous, perdu la tête, cet homme effroyable eut le sang-froid de se souvenir qu'il était prêtre, et la puissance, héroïque pour un tempérament comme le sien, de se résigner à une inaction absolue.

« Je pense, Laborie, que vous vous lasserez de me déchirer ainsi la soutane, dit-il enfin d'une voix calme.

— Allez-vous-en ! » articula difficilement l'ermite.

Le doyen de Lunas, saturé d'humiliations, fatigué de demeurer à notre merci, sans user le moins du monde de ses bras pour nous repousser, se dégagea de nos mains par l'effort unique de sa machine nerveuse, souple et robuste, eut un haut-le-corps violent et se trouva libre. Il s'empara d'une chaise. Il s'assit. Puis, arrêtant sur nous des yeux fixes, cruels, d'une voix qui eut des explosions de foudre : « J'attendrai, cria-t-il. Je veux que M. l'abbé Célestin apprenne de ma bouche que depuis hier, il n'appartient plus au clergé, qu'il est interdit. »

Anéantis du coup, hébétés, stupides, nous le regardions, bouche béante, quand la porte de la chambre de mon oncle s'entr'ouvrit doucement. Ciel! mon oncle! Ce n'était plus qu'un cadavre. Il pliait sur ses genoux; sa soutane, qu'il avait dû passer seul, bâillait de toutes parts; sa tête était meurtrie, creusée jusqu'aux os très apparents; ses yeux semblaient éteints au fond de grands trous

noirs; ses deux mains décharnées s'appuyaient aux boiseries.

— Moi, monsieur le doyen, moi... interdit! gémit-il, expirant.

— Vous, répondit M. Clochard.

— Mais le tribunal de l'Officialité... ne m'a pas entendu, et...

— Pourquoi avez-vous refusé de paraître devant lui?

— Je n'ai pas refusé, monsieur le doyen...

— L'évêché vous a adressé trois convocations.

— Je n'ai rien reçu, monsieur le doyen... je vous le jure devant Dieu!

— C'est moi qui ai pris au facteur les papiers de l'évêché, intervint Laborie.

— Et qu'en avez-vous fait? lui demanda mon oncle.

— J'étais las, à la fin des fins, des tracas qu'on vous causait, et je les ai brûlés.

— Malheureux!... »

Avant qu'il nous fût permis de le soutenir, mon oncle s'était affaissé sur lui-même. Il roula sur les dalles avec un faible cri.

« Seigneur Jésus! » gémit Marianne.

Mais Laborie avait relevé M. le curé. Il l'assit dans un fauteuil de paille, près du feu. Marianne alluma une autre *pompe*. Nous vîmes beaucoup mieux mon pauvre oncle Célestin. Il était d'une blancheur de cire et ne faisait pas le moindre mouvement.

« Il s'est trouvé mal, balbutia Marianne. — Le vinaigre, petit, le vinaigre! »

M. Clochard s'était rapproché. Son œil profond scrutait le visage de mon oncle. Une de ses mains, glissée entre nous, s'était posée sur le côté gauche

de notre cher évanoui. Il la retira ; puis, à pas très lents, il gagna la porte sur le Berlou. Moi, j'avais pris dans le placard la burette du vinaigre et Marianne en imbibait une serviette à gros jets.

« Tout cela est inutile, nous dit le doyen de Lunas d'un ton de gravité solennelle : M. l'abbé Célestin est mort. »

Il disparut dans les ombres de l'escalier.

XAVIÈRE

XAVIÈRE

I

[M. Anastase Landrinier, maître d'école de Camplong, très dur pour ses écoliers, se montrait plus dur encore pour son fils. Mal nourri, mal vêtu, Adolphe Landrinier, dit *Landry*, bien qu'il eût toujours été un enfant aimable et doux, portait souvent les traces des brutalités paternelles, et, sa mère étant morte depuis longtemps, ce pauvre être eût été infiniment malheureux, si le neveu du curé Fulcran et sa gouvernante, la vieille Prudence, ne l'avaient aimé et consolé. Un jour qu'on l'avait retenu à dîner au presbytère, Prudence vit sur son front une large ecchymose, qu'il essayait vainement de cacher sous ses cheveux. Elle n'y tint plus, dit très haut à M. le curé que le maître d'école était un méchant homme, un mauvais père; et Landry fut mis en demeure d'avouer par qui, quand et comment il avait été ainsi frappé. Il conta que, la veille, il s'était posté en observation pour empêcher Galibert, le pâtre de M. Vincent Bussac, de jouer quelque méchant tour à Xavière Ouradou, son amie :]

« Voyant Galibert escalader le sentier vers ses bergeries, dans les châtaigneraies des Bassac, je sortais des oseraies pour rentrer à la maison, quand Xavière, qui m'avait aperçu sans doute,

m'appelle de sa voix claire... Vous connaissez tous, n'est-ce pas, la voix de Xavière Ouradou, qui tinte plus clair que la sonnette d'argent de l'autel?...

— Oui, mon enfant, nous la connaisons, cette voix d'ange, — la voix de l'ange Gabriel, à l'Annonciation, dit mon oncle[1]... Maintenant, vite, la suite de ton histoire.

« — Pourrais-tu m'aider une minute, Landry? m'a demandé Xavière.

« — Oui, je puis t'aider, et autant de minutes qu'il te plaira... Que faut-il faire?

« — Ramasse ces draps, ces serviettes, ces mouchoirs, tout le restant de la lessive, et empile ça dans cette corbeille. Il tombe des gouttes grosses comme des sous.

« — Où est ta mère Benoîte?

« — Ma mère est allée à la maison déposer une première charge. Hâtons-nous, elle va revenir. »

« J'ai couru à droite, à gauche, recueillant le linge à brassées. Encore que Benoîte Ouradou, plus riche que nous autres, les Landrinier, ait autant de draps, de serviettes, de nappes, de mouchoirs qu'on en a à la cure, en un clin d'œil il ne restait plus un chiffon sur les cailloux de la grève. Xavière, me regardant besogner, riait de ma vaillance, et moi qui n'aime rien tant que de l'entendre rire, — vous l'avez remarqué sans doute, monsieur le curé, elle ne rit plus depuis un an qu'elle a perdu son père, — moi, je me sentais aux bras un courage à lui porter dans la corbeille la montagne de Fonjouve et le roc de Bataillo avec. Pour comble de bonheur, la pluie avait cessé.

1. Tout le récit est mis dans la bouche du neveu de M. le curé Fulcran.

« — Es-tu contente ? lui ai-je dit.

« — Je suis bien contente, mon Landry, m'a-t-elle répondu. Seulement tu t'es trop pressé, et la lessive est un peu sens dessous dessous. Puisque ma mère Benoîte ne revient pas encore, si nous arrangions un brin la corbeille ? »

« Elle n'avait pas parlé, que je me penchais sur le tas, reprenais chaque pièce une à une, la battais à l'air pour lui faire perdre ses plis, lui appliquais ma main, aussi large, aussi chaude qu'un fer à repasser, et la rencoignais en son endroit. Xavière, me voyant si expéditif, ne touchait à rien, me regardait, réjouie de visage et, de temps à autre, se contentait de me répéter gentiment :

« — Merci, Landry ; merci, mon Landry de l'école... »

— Je sais qu'à l'école vous vous entendez à merveille, ne put s'empêcher d'interrompre mon oncle.

— Merci, Landry », murmurai-je bien bas à mon tour, imitant sans y penser la voix de Xavière, — la voix de l'ange Gabriel, à l'Annonciation.

Mon ami poursuivit :

« Mon père étant occupé, des fois à la mairie pour les écritures, des fois à l'église pour les enterrements ou les mariages, comment marcherait la classe des petites si Xavière Ouradou n'était pas là ? Moi surveillant les garçons, Xavière surveille les filles, et ni l'un ni l'autre nous ne donnons un coup de férule.

— Cela est bien, Landry : il ne faut jamais frapper les enfants... Et après ?

— Après ?... Tenez, monsieur le curé, je n'ose pas vous avouer...

— Quoi donc ?

— En rangeant toutes choses dans la corbeille, je tournais à certains moments mes yeux vers Xavière et les reposais pour ainsi parler sur son visage. Cela n'est pas bien, puisque, du haut de la chaire, à l'église, vous avez blâmé les garçons qui regardent les filles. — Que faire?... C'est comme ça... — Il m'avait paru, malgré son petit rire, que Xavière était triste, que son visage était plus pâle que d'habitude, et une peur faisait que je ne pouvais me détacher d'elle, que je ne pouvais finir de la voir. Vous vous souvenez de ses cheveux noirs, partagés sur son front par une simple raie, pareillement aux cheveux de sainte Philomène dans la châsse de sa chapelle...

— ... Et qui lui encadrent si divinement les traits, continua mon oncle... L'autre soir, Xavière Ouradou vint à la cure chercher une image de saint François-Xavier, patron de son père défunt et son patron. Je jouissais en ce moment des clartés mourantes du jour, et je n'avais pas songé à allumer ma lampe Carcel. Xavière entre; je me retourne, et la blancheur de sa figure, que sa chevelure sombre fait paraître plus blanche, monte, monte dans l'atmosphère obscurcie de la salle « semblable à la lune montant dans le ciel, *sicut luna perfecta in æthere* », comme il est écrit au psaume quatre-vingt-huitième. J'y voyais.

— O monsieur le curé!... s'écria Landry, dont les paupières derechef laissèrent filtrer des larmes.

— Et que dis-tu à Xavière, la voyant plus pâle que d'habitude? interrogea Prudence.

— Je vous conterai tout... je vous conterai tout... mâchonna-t-il très troublé, cachant son visage dans sa serviette.

— Si tu éprouves le besoin de te reposer, re-

pose-toi, mon cher petit : nous attendrons », lui dit mon oncle.

Il jeta dans le foyer un fagot entier de genêts épineux qui traînait par là sur le plancher.

Mon oncle avait pris les pincettes et s'amusait à rabattre les genêts épineux les uns sur les autres. Du reste, tisonner était pour lui la plus agréable des distractions. En hiver, quand la grille de la salle, bourrée de houille, flambait haut comme la forge du maréchal Valat, combien d'heures il passait à disposer en bon ordre les morceaux de charbon, à leur donner dans le foyer des poses symétriques, puis à diriger les ruisselets de bitume coulant de toutes parts, noirs, brillants, bleuâtres, phosphorescents, laissant fuir, à travers les barreaux, d'énormes gouttes enflammées!... Oh! la houille de nos mines de Camplong, de Nières, de Graissessac, fluide et grasse comme le cambouis des charrettes, j'en ai encore chaud aux côtes quand j'y pense!

Mais faire brûler des amas de genêts épineux n'était œuvre ni longue ni compliquée.

— Écoute-moi, Landry, dit mon oncle, déposant enfin les pincettes : il y a longtemps que l'école me préoccupe et que je caresse un projet où Xavière Ouradou et toi avez la première place. Depuis que je suis curé ici, je ne vois pas sans déplaisir, sans crainte, les filles mêlées aux garçons sur les bancs de M. le maître. Certes, ton père est un honnête homme, tout à ses devoirs, et, si on peut lui reprocher parfois une rigueur excessive envers ses élèves des deux sexes, on ne saurait l'accuser de manquer de précaution pour mettre leur innocence à l'abri. Le Démon, malheureusement, est toujours là, à l'affût, guettant sa proie, et les scandales qui

ont éclaté ailleurs pourraient, en fin de compte, se produire chez nous. Ce qui obvierait à tout, supprimerait tout danger dans ma chère paroisse, ce serait qu'au lieu d'une école unique, Camplong en eût deux : une pour les filles, une pour les garçons. M. Landrinier, interrogé par moi, m'a appris que Xavière et toi êtes d'excellents moniteurs. Continuez l'un et l'autre à vous instruire, à apprendre à diriger les enfants... Sait-on, si Dieu, exauçant mes prières, bénissant mes efforts, ne permettra pas, un jour, que Xavière Ouradou soit institutrice des filles dans ma paroisse et qu'Adolphe Landrinier y soit instituteur des garçons?

— Non, monsieur le curé, cette chose ne sera jamais possible, articula Landry. Si vous saviez à quel point Benoîte déteste sa fille!

— Benoîte déteste sa fille?

— Monsieur le curé, je vous le dis en confession, si vous n'y prenez garde, Xavière Ouradou, « la petite sainte Philomène de Camplong », comme on l'appelle ici, est perdue.

— Tu me fais trembler...

— Tu me fais trembler, répétai-je.

— Vous allez en juger, dit Landry... La corbeille mise en un ordre parfait, il s'agissait pour Xavière de la charger sur sa tête et de s'en aller. Sa mère serait très agréablement surprise, quand elle reviendrait tout à l'heure à l'Espaze. Des douleurs que j'éprouve aux membres m'enlèvent la force des reins et je ne pouvais songer à endosser le fardeau, qui m'aurait échappé au bout de trois pas. — Que faire? — Un désespoir de mon inutilité me crispait les poings de rage... Je ne serais donc jamais un homme, moi? Et ce Galibert qui, gardant du bétail dans la montagne, n'avait rien à faire de ses bras

plus forts que des branches de châtaignier ! Cependant, Xavière, courbée devant moi, presque à genoux devant moi pour recevoir la corbeille, me pressait de l'aider.

« — Vitement, mon Landry ! vitement !... »

« J'ai soulevé le poids d'un élan de tout moi-même et le lui ai imposé. Mais, quand Xavière a voulu se replanter droite sur pieds pour partir, la corbeille branlante a glissé de sa tête et le linge s'est éparpillé parmi les cailloux. Le linge, ce n'est rien ; Xavière aussi serait tombée de son long, si je ne m'étais précipité pour la retenir, la faire asseoir. Elle était plus blanche que les draps de la lessive fraîchement lavée, fraîchement séchée au soleil, et de ses yeux sortaient des larmes pressées.

« Elle disait en sanglotant :

« — Cela aurait fait tant de plaisir à ma mère Benoîte, si je l'avais soulagée en rapportant cette corbeille pleine chez nous ! Elle est très fatiguée, ayant soigné la lessive et savonné nos bas, nos chemises, une longue partie de la nuit. Elle s'est levée à deux heures...

« — Et toi, à quelle heure t'es-tu levée ?

« — A deux heures.

« — Et tu as savonné aussi vos bas, vos chemises, une longue partie de la nuit ?

« — Pas avec le même courage qu'elle... Je ne suis vaillante qu'aux livres de l'école ; pour les autres ouvrages, soit de la maison, soit des champs, je n'ai ni envie ni goût.

« — Pourquoi n'as-tu ni envie ni goût, ma Xavière de l'école, pour parler ton langage si joli ?

« — Cause à une grande faiblesse, peut-être.

« — Une faiblesse au dos ? aux jambes ? aux bras ?...

« — Partout.

« — Et depuis quand, cette grande faiblesse? »

« Elle a levé la main, et, avec un redoublement de pleurs, m'a montré les hauts cyprès du cimetière, sous le clocher de l'église, dans les environs de la cure.

« — Alors, c'est depuis la mort de ton père?

« — Ma mère Benoîte m'aime bien, je le crois; mais elle ne m'aime pas de la même façon que mon père Xavier m'aimait... Ah! lui, comme il était pour moi! comme il était!... »

« Puis, se désolant encore davantage, la face tournée vers le cimetière, elle a appelé :

« — Mon père Xavier! mon père Xavier! »

« Elle avait crié si fort qu'on l'avait entendue à la ronde.

« Au même instant, Benoîte Ouradou, suivie de mon père, est sortie des touffes d'osiers où je me cachais tantôt flairant Galibert. — Que faisaient-ils là ensemble? Nous surveillaient-ils, comme je surveillais Galibert? — J'ai eu peur, bien peur. Quant à Xavière, elle demeurait attentive aux cyprès, sous le clocher, aux environs de la cure, et ne voyait rien, ne s'apercevait de rien. Mon père s'est dépêché vers le village de toutes ses jambes; puis Benoîte s'est encourue vers nous avec un grand bruit de sabots. En avisant le linge répandu sur la grève, ses joues sont devenues plus rouges que les coquelicots des blés et les yeux lui sont sortis de la tête.

« — C'est ainsi que tu soignes la lessive, toi? a-t-elle dit à Xavière, la secouant des deux mains à la renverser.

« — Ne vous emportez pas contre elle, Benoîte, ai-je imploré. Elle voulait vous éviter la peine...

Malheureusement, la corbeille était trop lourde et elle ne l'a pu porter.

« — C'est ça, a-t-elle continué, ne m'écoutant pas, n'en voulant qu'à sa fille, c'est bien ça, toi qui ne fais œuvre de tes dix doigts de la journée, mauvaise gale, tu as voulu te faire prendre pour une travailleuse, et tu n'as su que jeter la lessive par terre... Ah! tu batifoles avec les garçons à présent! Ah! tu batifoles avec les garçons!... »

« Mais Xavière, toute à ses réflexions, n'avait pas l'air de l'entendre. Plantée droite dans les cailloux, plus mince par sa maigreur qu'une tige de saule, les deux bras tendus vers notre église, dans une attitude de sainte des images, elle ne bougeait aucunement.

« — Allons, hardi! remplis la corbeille, puisque aussi bien c'est toi qui l'as vidée », lui a dit sa mère.

« Et, comme Xavière persistait à demeurer immobile, égarée dans ses pensées — ses pensées tristes du cimetière sans doute, — elle l'a tirée par la jupe d'une griffe si rude que l'étoffe s'est partagée.

« — Vous me déchirez, ma mère Benoîte, a-t-elle murmuré avec une extrême douceur.

« — Tu te raccommoderas... En auras-tu assez bientôt de regarder l'église!

« — Ce n'est pas l'église que je regarde, ma mère Benoîte, c'est le cimetière, et je n'en ai pas assez.

« — Insolente! a-t-elle hurlé, ses cheveux rouges plus hérissés sur son front que des poils de bête... Tiens! tiens! tiens! »

« Avant qu'il m'ait été permis de les lui parer, car elle n'a pas songé à les parer elle-même, Xavière avait reçu trois coups de poings assénés à toute volée.

« — Malheureuse ! vous voulez donc tuer votre fille ! me suis-je écrié, m'élançant trop tard.

« — Ça lui apprendra à me faire affront. »

« Et, dévisageant Xavière avec les yeux d'une louve du roc de Bataillo :

« — Je le regrette plus que toi, ton père, je le regrette plus que toi, coquine, qui t'encours par la grève avec un garçon ! »

« Voyant sa fille à demi terrassée, à demi morte, elle a craint sans doute de succomber à la tentation de l'achever et s'est éloignée de quelques pas. Elle réunissait ses mouchoirs dispersés ; mais nous, nous ne la perdions ni des yeux, ni des oreilles. Elle faisait des gestes, puis nous l'entendions maugréer entre les dents, rugir des menaces. Tout à coup, elle s'est mise à farfouiller parmi les cailloux. — Que cherchait-elle, l'échine basse, pareille à une chienne courbée sur des ordures ? — Elle a découvert son battoir de châtaignier abandonné là, et, travaillée par sa colère, bouillonnant de la tête aux pieds comme une cuve de vin aux vendanges, elle s'est armée de ce morceau de bois écaillé, durci par l'usure, et le montrant à Xavière, elle lui a crié :

« — C'est avec ça, graine du diable, que je te corrigerai, la première fois que, pour me faire trouver en faute devant le monde, tu pleurnicheras sur notre défunt. »

« Xavière s'était dressée à l'extrémité d'une rocaille, et d'une voix plus forte que sa voix ordinaire, elle a répliqué :

« — Alors, corrigez-moi tout de suite, car je n'ai pas fini de pleurer mon père enterré là-haut. »

« Le battoir est parti plus prompt qu'une pierre lancée. Mais cette fois j'avais eu le temps de me

jeter entre Benoîte et Xavière, et c'est mon front qui a reçu le coup... Voilà, monsieur le curé. »

II

[L'abbé Fulcran, après ce récit, comprit qu'il lui faudrait absolument sermonner Benoîte Ouradou et M. Landrinier et défendre les enfants de ces parents indignes. Mais le curé de Camplong, d'un cœur très bon et très charitable, avait par malheur un caractère fort indécis; de plus il venait d'apprendre que son ancien camarade du grand séminaire, l'abbé Augustin Pannetier, avait été, par décret du Roi, récemment nommé évêque de Mireval. Grosse nouvelle, qui le troublait d'autant plus qu'il croyait devoir écrire une lettre de félicitations à cet ami de jeunesse, devenu un haut dignitaire de l'Église. Il lui sembla qu'il lui fallait composer ce morceau, toute affaire cessante; et, différant sa réprimande à Benoîte Ouradou et Landrinier, il s'en alla faire avec son neveu une promenade dans la montagne. L'exercice de la marche et la solitude, pensait-il, l'inspireraient bien et l'aideraient à venir à bout de cette lettre qui l'embarrassait tant.]

« Le premier sentier où nous nous jetâmes au sortir du presbytère, et par lequel nous devions nous laisser conduire, fut la jolie ruelle des Tonneliers, mal pavée certainement, bordée à gauche de maisons un peu décrépites, un peu noires, mais embellie à droite d'une haie d'épines encore vive malgré la saison avancée, par-dessus laquelle l'œil embrassait le Jougla, Fonjouve, les Passettes, jusqu'au roc de Bataillo. Nous allions plus prompts que le vent, ne nous arrêtant pour souhaiter le bonjour à personne, pas plus à Cornaz battant la semelle, croisée ouverte, qu'à Verdier surveillant

par là ses chantiers de tonnellerie, et que nous eûmes l'air de ne pas voir.

« Où courez-vous si vite, monsieur le curé? nous cria l'adjoint au maire, car Verdier était adjoint au maire de la commune de Camplong; porteriez-vous le bon Dieu à quelqu'un des Passettes, par hasard? »

Mon oncle entendit-il? Je ne sais. Le fait est qu'il ne se retourna pas et que, retenant sa soutane d'une main pour ne pas se trouver embarrassé dans sa marche, il poursuivit d'un vol droit et filé vers le *Minier*, dont les joyeux caquets arrivaient jusqu'à nous.

Le charmant ruisselet, au fond d'un ravin resserré, sous une profusion d'osiers touffus et de bouleaux aux troncs blancs, élancés, délicats! Ce matin-là, l'eau m'en parut plus claire que jamais. C'était, en effet, de l'eau neuve, car la source de Fonjouve, qui alimente le Minier desséché par les rudes soleils de l'été, recommençait à peine à couler, ranimée aux premières fraîcheurs, aux premières pluies.

« J'espère, mon enfant, me dit mon oncle, que tu ne pourrais plus engluer des linottes, ainsi que tu l'as fait si souvent au mois de juillet, en des flaques grandes comme la main.

— Certainement, répondis-je : le courant emporterait mes gluaux. »

Il s'arrêta au bord de l'échancrure où nous devions descendre pour traverser le ruisseau, et, développant son bras par un geste solennel :

« Toutes les saisons ont leur beauté, articula-t-il lentement. Les froids de l'hiver, les tiédeurs du printemps, les ardeurs de l'été, les humidités de l'automne sont l'œuvre de Dieu, qui conduit le

monde à sa volonté, et pour le plus grand bien de l'homme, sa créature de prédilection. Toutefois, s'il m'est permis, à moi si chétif, si dénué devant l'immense univers, s'il m'est permis, sans offenser le Tout-Puissant, d'affirmer mes goûts, j'avouerai que l'automne est ma saison préférée. L'hiver me fait trembler sur pieds, le printemps m'amène une langueur pénible, l'été dans sa force m'accable, et l'automne me redresse comme un surgeon qui tenterait de reverdir. Il est triste de penser que l'égoïsme humain trouve à se glisser jusque dans l'ordre sublime que le souverain Maître, dès le commencement, imprima à l'œuvre sortie de ses mains. C'est plus fort que lui, à quelque hauteur vers le ciel que l'homme essaye de se guinder, avant tout, à travers toutes les vertus dont il est capable, il veut vivre.

Deux poutrelles assemblées formaient un pont sur le Minier. Comme nous franchissions cette passerelle moussue, retenue par une chaîne de fer sur l'une et sur l'autre rive, une volée de rouges-gorges, où je démêlai plusieurs têtes noires de mésanges-charbonnières, nous frisa le nez. Mon oncle demeura fixe; puis il dévisagea les oisillons qui contournaient le ruisseau en amont, et se prit à les appeler.

« Psit! psit! » siffla-t-il d'un sifflement prolongé.

Mais les rouges-gorges et les mésanges-charbonnières continuaient leur élan vers le Jougla.

« Ah! gémit-il, encore que ce matin, au *Canon* de la messe, j'aie invoqué saint François d'Assise de toute mon âme et lui aie demandé d'obtenir que je lui ressemble, les oiseaux ne me connaissent pas.

— Ils le connaissaient donc, lui?

— François était connu des êtres quelconques

de la création, des oiseaux particulièrement, avec lesquels, quand il avait fini de parler aux hommes, il aimait à s'entretenir.

— Il s'entretenait avec les oiseaux ?

— Écoute ces lignes que j'ai apprises par cœur dans la « Vie du bienheureux François écrite par saint Bonaventure : *Legenda major beati Francisci a sancto Bonaventura edita et ab Ecclesia approbata.* »

Nous nous dégagions de l'enfoncement du Minier. Mon oncle s'assit sur une pierre plate à l'ombre d'un roncier chargé de grappes de mûres noires, luisantes au soleil comme de menus morceaux de houille fraîchement extraits de la mine de Brochin, à Graissessac. Il demeura silencieux une minute. En attendant que la respiration lui revînt abondante et libre, moi, je m'amusais à dévaliser le roncier, croquant les plus grosses mûres avec délices.

Il eut un signe. Je devins tout oreilles.

« Voici le fragment de saint Bonaventure ». me dit-il.

Et, récitant non sans pompe :

... Une fois, aux environs de Bévagne, notre saint s'arrêta en un lieu où s'était rassemblée une énorme multitude d'oiseaux de cent et de cent couleurs. Les avisant, il courut à eux et les salua comme s'ils eussent été de véritables personnes raisonnables. Tous l'attendirent, se retournèrent vers lui, les plus haut perchés inclinant la tête pour mieux le voir, mieux l'entendre.

« — Mes frères les oiseaux, leur dit-il, appliquez-vous bien à louer le Créateur, qui vous a revêtus de plumes chaudes pour vous engarder du froid, vous a donné des ailes pour voler, vous a enveloppés de la pureté de l'air et vous gouverne

sans que vous ayez à prendre la moindre sollicitude. »

« Tandis qu'il leur adressait ces paroles et d'autres à la suite, les oiseaux avaient des tressaillements d'allégresse, allongeaient le cou, entr'ouvraient le bec et tenaient les yeux fixés sur lui. François, priant, passa parmi eux, les frôla de sa robe, et pas un ne s'avisa de changer de place. Enfin, il les congédia en faisant sur eux le signe de la croix. »

— Que c'est poétique! m'écrirai-je.

— Toutes les fois que, vaguant par la campagne, où je devrais m'égarer plus souvent, il me revient en mémoire un paragraphe de la *Vie du bienheureux François par saint Bonaventure*, et que je me le répète tout à coup, il m'aide à mieux sentir, à mieux comprendre la nature autour de moi. Aussi croirais-tu qu'en ce moment, après ma citation touchante, je trouve plus beau le pays qui se déroule devant nous! »

Il se mit debout, joignit les deux mains, puis les serrant contre sa poitrine :

« O ma paroisse, dit-il, ses yeux vaguant à la ronde, ô ma paroisse, coin de terre béni, patrimoine que Dieu m'a attribué pour y jeter la bonne semence et la faire germer dans le sillon, comme te voilà étincelante, splendide sous le soleil qui te réchauffe, t'illumine, te revêt d'une robe d'or de la tête aux pieds. — Regarde, mon petit, et dis-moi si les antiques châtaigneraies, là-haut, aux crêtes de Fonjouve, ne ruissellent pas d'or et de pierreries... »

Je n'entrais guère dans son émotion, mais j'étais fort troublé tout de même.

« Tu vois, n'est-il pas vrai?

— Oui, je vois, je vois... »

Cela est certain, j'avais eu une sensation singulière : il m'avait semblé que mes paupières jouaient

plus librement, qu'un obstacle était tombé. Le pays m'apparut dans une extrême magnificence. L'âme de mon oncle, cette compagne assidue de mes heures, venait de persuader la mienne, de la prendre, de l'élever avec elle jusque par delà les nuages, jusque par delà je ne sais où.

« Mon cher oncle, parlez, contez-moi... » lui dis-je, vibrant à son unisson, capable de le suivre dans ses transports.

Il n'eut pas un mot. De temps à autre seulement, il tournait la tête et, en une minute, portait ses regards dans vingt directions : à droite, vers le roc de Bataillo et le quartier de Fonjouve; à gauche, vers le quartier du Jougla et ceux plus éloignés de Saint-Sauveur et de l'Aire-Raymond. Tandis qu'il considérait, admirait avec une sorte d'avidité, de mon côté aussi j'abandonnais mes yeux à l'aventure. A la hauteur où son exaltation m'avait monté, je ne devais plus voir par moi-même mais par lui. La fusion de nos deux êtres fut si complète en ce moment unique où, comme de simples rouges-gorges, de simples mésanges-charbonnières, nous communions à la nature, qu'il ne lui échappr ni une parole, ni un soupir, ni nn geste, que cette même parole, ce même soupir, ce même geste ne m'échappassent en même temps. Oui, nous n'étions plus qu'un, et, pénétrés ensemble de la substance de la terre, l'un et l'autre nous éprouvions un enivrement très capiteux et très doux. »

[Cependant, pour préparer sa lettre à l'évêque *nommé* de Mireval, l'abbé Fulcran s'installa dans une sorte de fauteuil rustique creusé au tronc d'un énorme châtaignier. M. le Neveu fut invité à s'éloigner, et l'enfant, portant au bras un panier plein de provisions dont il devait faire un bon goûter avec son oncle, partit à tra-

vers bois à la recherche de son ami Landry. Il ne tarda pas à le rencontrer en compagnie de Xavière :]

« ... Alors, tu aimes les châtaignes crues, ma Xavière? » dit à côté de moi, derrière un rideau de jeunes saules qui me cachait le bassin de la Source, la voix très reconnaissable d'Adolphe Landrinier, — de Landry.

Je ne bougeai plus, les oreilles braquées, les yeux furetant à travers les retombées des arbustes.

« Oui, je les aime, répondit-elle.

— Tu sais que ce n'est pas bon, les châtaignes crues. Des fois, ça crève l'estomac à ceux qui en mangent.

— Moi, j'en mange souvent...

— Peut-être parce que tu n'as pas autre chose. »

Xavière, que je démêle lentement, que je détache lentement de la muraille verte retenant l'eau de la Source à sa sortie, Xavière ne souffle mot. Landry, à trois pas d'elle seulement, s'avance encore.

« Est-ce que ta mère Benoîte ne te baille pas ce qu'il te faut pour tes repas? lui demande-t-il.

— J'ai de la soupe chaque jour.

— Rien que de la soupe?

— Ce n'est pas mauvais, la soupe de raves...

— Je pense que ta mère Benoîte met un morceau de lard dans les raves de votre jardin.

— Nous avions du lard large comme les cinq doigts de la main et blanc comme du caillé...

— Eh bien?

— Eh bien! ma mère Benoîte l'a vendu à la dernière foire de Saint-Gervais. Elle vend tout ce qu'elle peut, ma mère Benoîte. A la maison, aux champs, je l'entends toujours qui répète : « Il faudra faire de l'argent avec cela... »

— Oh! l'avaricieuse!

— Chut! elle pourrait t'entendre.

— Elle est à Fonjouve!

— Elle nettoie le séchoir pour recevoir notre récolte, dans quelques jours. »

Adolphe demeure interdit... Puis, par un geste caressant, de la main de Xavière qui laisse aller le morceau, il retire la moitié d'une châtaigne qu'il mâche délicieusement.

« Tu vois bien que, pas plus que moi, tu ne détestes les châtaignes crues, lui dit-elle.

— Celle-là, parce que tes petites dents si jolies y ont mordu. »

Et, les yeux au ciel, noyés de plaisir, il mange et remange sans se hâter, savourant le fruit que Xavière a partagé, que les lèvres de Xavière ont touché, en une sorte d'extase. Xavière le regarde, et son air ne me paraît pas moins ravi, moins extraordinaire.

Ils étaient minces tous deux, elle un peu plus grande que lui. Leurs corps frêles, pris à cette heure par le soleil déjà haut, allongeaient sur le miroir du bassin deux ombres fines et mouvantes. L'ombre de la fillette s'étendait plus loin que celle du garçonnet; à force de s'étirer, cette ombre arrivait jusqu'au rocher d'où la source de Fonjouve jaillissait à gros bouillons. Ils se tenaient immobiles; mais il arrivait qu'ils se penchaient l'un sur l'autre comme pour mieux se voir, et alors c'était sur l'eau, entre les deux ombres effilées, des jeux fort drôles et fort plaisants.

« J'ai idée, moi aussi, lui dit-elle, que M. le maître ne te donne pas toujours ton suffisant, et que, plus d'une fois, semblablement à un oiseau perdu de faim, tu cherches ta nourriture par les châtaigneraies...

— Mais si, chez nous, le pain est court, j'ai mes becquées de la cure...

— Oui, M. le curé..., M. le Neveu..., Prudence, — des saints du Paradis! » fait-elle, joignant les mains avec ferveur.

Cette exclamation de Xavière me dilate le cœur si agréablement que je n'en peux entendre davantage. Je m'élance au milieu des saules, et, ouvrant les couvercles de mon panier :

« J'ai des fromageons, des œufs durs, de la fouace fraîche, du frontignan, et nous allons faire la dînette tous les trois! »

[Tout en goûtant de bel appétit, M. le Neveu regardait curieusement Xavière, ému par son malheur et charmé par sa beauté singulière :]

« Était-elle assez mal vêtue, cette jeunesse si délicate, je pourrais dire si fragile de Benoîte Ouradou! Pas de corsage pour enserrer sa frêle poitrine, une sorte de camisole de toile bise en maints endroits rapiécée. Une éraflure de l'étoffe usée mettait presque à jour des formes, des blancheurs qui m'éblouissaient. Quelle chasteté, du reste, dans son attitude de jeune sainte! Une jupe de droguet à raies bleues passées lui descendait jusqu'aux mollets, laissant à nu l'extrémité des jambes. Quelles chevilles, mignonnes, rondelettes et, par le fait de sa maigreur, montrant une fine bosse en saillie de chaque côté! Deux noisettes sorties fraîchement de la capsule, veloutées encore de son duvet. Ses pieds, sans bas, ballaient librement en des sabots immenses, — les sabots de son père Xavier sans doute. Ils laissaient échapper par intervalles ces chaussures trop amples et apparaissaient, au milieu du reflet mouvant des arbres et

des eaux, dans l'éclat mat de la cire vierge, ressemblant à s'y méprendre aux petons adorables de sainte Philomène en sa châsse, au-dessus de l'autel de sa « chapelle privilégiée », parmi les candélabres, les vases de porcelaine dorée chargés de lis.

Chez Xavière, une chose m'étonnait par-dessus tout : la singulière immobilité des yeux. Les yeux de cette paysanne de Camplong, très noirs, très grands, plutôt ronds qu'allongés, paraissaient ne voir rien ni personne. On aurait dit, à les bien considérer, qu'ils regardaient en l'intérieur de son corps. Largement ouverts, plus limpides que nos vitres de la cure lavées à la craie par Prudence, ils erraient de-ci, de-là, vaguement. J'y remarquai, s'y mirant à plaisir, le paysage de la Source, arbres et rochers; une seconde, je crus y saisir l'image de Landry, ma propre image; mais, à parler franc, ils n'avaient pas l'air le moins du monde de s'occuper de qui ou de quoi que ce soit aux environs. Du reste, tout son visage, pâle sous son bistre, avec un nez droit, des lèvres sérieuses, une bouche rose de grenade gentiment entr'ouverte sur les grenadiers de notre jardin, un menton gracieux, poli, aussi brillant qu'un caillou au fond des eaux de Fonjouve, tout son visage avait je ne sais quelle impassibilité, quelle indifférence qui annonçaient comme un détachement de tout et de tous. Qui l'avait ainsi détachée du pays et de nous? Sa mère, sans doute, par ses mauvais traitements. Au fait, pourquoi tournerait-elle l'œil du côté de la terre? elle était si triste pour elle! Pourquoi, du côté des gens? ils étaient pour elle si méchants!

« — Alors, Xavière, tu es bien malheureuse chez toi? lui dis-je à brûle-pourpoint, pressé par la multitude de mes réflexions.

— Moi, malheureuse, monsieur le Neveu!... balbutia-t-elle.

— Ta mère te malmène; mais, sois tranquille, M. le curé veille à dater d'aujourd'hui, et ta mère ne te battra plus.

— Oh! les coups, ça m'est bien égal!

— Tu ne les sens donc pas, les coups?

— Voyez-vous, monsieur le Neveu, depuis que le bon Dieu m'a pris mon père Xavier, je ne sais comment cela arrive, mais je ne sens quasiment rien. Ma mère Benoîte crie après moi, ma mère Benoîte me frappe, ma mère Benoîte me prive, et il me semble que ce n'est pas après moi qu'elle crie, que ce n'est pas moi qu'elle frappe, que ce n'est pas moi qu'elle prive...

— Alors, tu es devenue un véritable morceau de bois, toi, Xavière Ouradou?

— Oui, monsieur le Neveu, je suis devenue un véritable morceau de bois, de bois de frêne ou de châtaignier parcillement à mes sabots.

— Tantôt, tu m'as conté pourtant, intervint Adolphe, que le coup de battoir que j'ai reçu au front hier, sur la grève de l'Espaze, t'avait fait pleurer cette nuit en y songeant.

— Mais toi, Landry, ce n'est pas moi », dit-elle, ses yeux froids traversés par une flamme.

Et, poursuivant d'une voix alerte, d'une voix de linotte sur la branche d'un amandier :

« Je ne comprends pas bien la chose, monsieur le Neveu : quand M. le maître, qui a le caractère non guère plus commode que ma mère Benoîte, pour le moindre manquement donne une taloche à Landry, je ne saurais vous dire mon chagrin. J'en recevrais cent taloches, moi, que je souffrirais moins de mes cent que je ne souffre de la sienne...

Je vous le promets, s'il me fallait voir encore une fois mon Landry de l'école blessé comme il l'a été hier, je préférerais mourir.

— Alors, tu l'aimes, Landry, tu l'aimes?

— Je crois bien que je l'aime!

— Sais-tu que, peut-être, ce n'est pas très catholique, ton amitié pour un garçon, articulai-je, me souvenant des longues instructions de mon oncle sur la pureté, « plus fragile que les burettes de l'autel, en verre très mince... » J'en avais cassé deux paires en un an.

Xavière allongea vers Adolphe, blême, tremblant, un long regard indéfinissable, que je n'aurais pas attendu de ses yeux de glace, car il me réchauffa en me frôlant; puis, allant à lui d'un air délibéré, elle lui jeta au cou ses deux bras, aussi flexibles que des branchettes de saule blanc, et, à ma barbe, l'embrassa, le rembrassa...

« Est-ce que c'est un garçon, lui, comme Galibert! est-ce que c'est un garçon, lui!...

— Certainement, affirmai-je.

— C'est Landry, c'est mon Landry! » cria-t-elle, droite sur la pointe de ses sabots, les bras levés au ciel, plus grande que son brin de houx traînant au sol, enlevée sur des ailes, transfigurée, radieuse, angélique comme je ne l'avais jamais vue, comme personne dans la paroisse ne l'avait jamais vue.

Mais, du plus profond des figuiers sauvages, un peu au-dessus du bloc de la Source, des grognements sourds étaient partis, mêlés au craquement sec de branches cassées. — Quelque bête était donc tapie par là dans les fourrés? — Une bête, en effet, une louve féroce, dents aiguisées, fond sur nous à l'improviste : Benoîte Ouradou, la crinière hérissée, les yeux rouges de sang.

« C'est comme ça, garnement d'enfer, hurle-t-elle, s'adressant à Xavière, c'est comme ça que tu surveilles les moutons de Galibert! Ils mangent mes châtaigne●! ils mangent mes châtaignes! »

Et, montrant d'une main à sa fille le troupeau des Bassac répandu là-bas à la lisière des châtaigneraies, elle lui allonge de l'autre sur les épaules la houssine de houx qu'elle a ramassée par là.

Je la poursuis de ce cri :

« Misérable! misérable! »

Tandis que Xavière se dépêche vers les bas-fonds de Fonjouve, Benoîte repique en droiture vers son séchoir. Quant à Landry, je l'aperçois qui file par le chemin des Passettes au galop. »

III

[Sa lettre à Mgr Pannetier finie et recopiée de sa plus belle main, l'abbé Fulcran put enfin songer à arracher Xavière à son bourreau et il proposa à Benoîte de prendre la jeune fille au presbytère, où elle aiderait Prudence dans sa besogne. Benoîte était assez disposée à accepter cette offre. Mais il n'en fut pas de même de M. Landrinier. Entre la veuve Ouradou et le maître d'école, il y avait projet de mariage; mais celui-ci ne voulait convoler avec la mégère que si elle lui apportait en dot la châtaigneraie de Fonjouve. Or, cette terre était le bien de Xavière, qui en avait hérité de son père défunt. Xavière, à vrai dire, était de santé si chétive qu'on pouvait croire qu'elle ne tarderait guère à mourir, si elle restait au régime des coups et des privations. Voilà pourquoi M. le maître ne voulait pas qu'elle allât servir à la cure, où elle serait soignée et choyée. Il ne craignit pas de faire part à Benoîte de cet odieux calcul et, par un hasard, M. le Neveu surprit l'entretien des deux complices. Il allait le rapporter à son oncle, quand survint la fête des Ramasseurs et Batteurs de châtaignes.]

Au loin, sur la route de Bédarieux, aux environs de la Croix-Fangeaud, se produit un grand remuement de branches. Les derniers arbres des châtaigneraies de Saint-Sauveur, surpris par un coup de vent, agitent leur frondaison encore touffue avec des grondements, des clameurs inouïes. Sous la violence de la tempête, car dans l'étroit ravin dégringolant de Saint-Sauveur à la Croix-Fangeaud quelque ouragan étranglé fait rage, des rameaux s'éparpillent sur le chemin.

« Quel temps affreux! dis-je à Landry.

— Ce sont les Batteurs...

— Les Batteurs, ces verdures cassées? »

Avec les autres enfants de la paroisse, — filles et garçons, — nous nous élançons.

Adolphe avait raison : ces branches qui remuaient, ces rameaux qui s'éparpillaient, c'étaient des hommes. Nos Cévenols, descendus de l'Espinouze, du Marcou, du Saumail, pour venir « faire les châtaignes » à Camplong, nous arrivaient, un brin de châtaignier à la main, en poussant des cris, hommage naïf, — exclamation naïve à la nature toujours vivante, toujours féconde, leur apportant à des dates fixes le travail et le pain. Le spectacle était nouveau pour moi, et je ne saurais exprimer la joie tout ensemble et l'émotion qui m'envahirent à la vue de ce taillis de châtaigniers sauvages débordant la route, marchant, évoluant, chantant. A travers les feuilles en mouvement, un peu roussies, mais solides à l'attache, on n'apercevait guère les visages des Batteurs. Pourtant, par intervalles, une figure apparaissait éclairée de deux yeux luisants qui vous frappaient comme des balles. Des bâtons, plus hauts qu'eux, ombrageaient leurs chapeaux de feutre noir, dont les bords très larges,

dénudant le front et couvrant le dos, communiquaient à chacun une allure singulière et hardie. Plusieurs étalaient de longues chevelures fauves. Ils allaient aux châtaigneraies ainsi qu'à une fête, et ils se sentaient légers, souples, délibérés pour la rude besogne des champs. Ils riaient. Ils me parurent beaux.

« Mais on ne les louera pas tous ici? dis-je à Landry.

— Certainement, car ils sont huit cents ou mille. Ceux qui ne trouveront pas loyer à Camplong, s'en iront plus loin, à Graissessac, aux Nières, à Maurian, à Truscas... »

Nos vieux et nos vieilles de la paroisse, très épris, très amoureux de la Fête des châtaignes, où s'étaient égayés leurs jeunes ans, avaient quitté le coin du feu et s'étaient avancés jusqu'au *Magasin*, la première maison du village. Ils se tenaient là à la file, rangés contre la muraille du *Magasin*, en plein midi. C'étaient, d'un bout à l'autre de la ligne, des mines graves, avec des rides terreuses, adoucies chez quelques-uns, chez quelques-unes par de longues coulées de cheveux blancs. Déjetés, courbés, grelottants, tordus, ils regardaient d'un œil vitreux, plein de curiosité. La jeunesse de la montagne allait passer, et ils voulaient la voir, pour revoir leur propre jeunesse, en être un moment réchauffés.

Au *Magasin*, les étrangers firent halte; puis, agitant leurs rameaux en manière de salut, dirent tous à la fois :

« Gens, nous vous souhaitons le bonjour!... Comment vont les châtaigneraies, cette année?

— A merveille, les enfants, à merveille! » répondirent vieilles et vieux.

Alors, une petite femme âgée de quatre-vingt-

cinq ans, à mine de sorcière, Romaine Viguier de son nom, se détacha de son coin de muraille et s'avança vers les Batteurs.

« Vous ne l'avez pas oublié, les amis, articula-t-elle en chevrotant, vous ne l'avez pas oublié : un usage de toute ancienneté veut qu'ici, juste à la place où vous êtes, on chante « la Complainte du châtaignier ».

— Oui, oui, la Complainte du châtaignier! » nous écriâmes-nous avec enthousiasme.

Du milieu du taillis, qui soudain parut avoir pris pied dans le sol de la route, monta jusqu'aux nuages cette Complainte, très en faveur aux Cévennes méridionales, d'un accent primitif, d'une poésie à la fois gaie et triste comme la plupart des chants populaires, où la peine, l'effort, la sueur ont poussé leur gémissement à travers la dure faim satisfaite, l'âpre travail accompli :

LA COMPLAINTE DU CHATAIGNIER

Quand le châtaignier est planté,
— Il monte, monte, monte; —
Quand le châtaignier est planté,
Nous buvons largement à sa santé.

Quand le châtaignier est en fleur,
— Belle, belle, belle; —
Quand le châtaignier est en fleur,
Le pays prend son odeur.

Quand le châtaignier a grainé,
— Il graine, il graine, il graine; —
Quand le châtaignier a grainé,
Chacun danse dans le pré.

Quand les châtaignes nous avons,
— Bonnes, bonnes, bonnes; —
Quand les châtaignes nous avons,
Nous les mangeons, puis nous mourons.

Après ce quatrième couplet, la Complainte fut interrompue. Nos Cévenols élevèrent leurs rameaux, en brandirent le feuillage, coupèrent l'air en signe de croix.

« A genoux, les amis! » leur dit Romaine Viguier se décollant de nouveau de la muraille du *Magasin* et marchant à eux sans s'appuyer sur son bâton, sans presque toucher terre, d'un pas de fée.

Elle porta sa main droite en avant. Les Batteurs se prosternèrent.

Incontinent, de ces mille poitrines robustes, profondes, jeunes pour la plupart, jaillit en éclats puissants le dernier verset de la Complainte du châtaignier. Ce fut aussi grand, aussi beau, aussi sublime que n'importe quel psaume, quelle hymne, quelle prose que j'eusse jamais entendue, soit à la cure, soit à l'église. Dieu! qu'était la voix si jolie de mon oncle, qu'était notre accordéon si mélodieux, comparés à ce chant qui brusquement gronda au-dessus de nous comme un tonnerre, que des supplications ardentes traversaient pareilles à des éclairs!

Cévennes pleines de rochers,
— Hautes, hautes, hautes; —
Cévennes pleines de rochers,
Faites-nous forts et religieux.

Romaine Viguier tenait toujours son bâton levé; elle le baissa. Les Cévenols se replantèrent sur pieds, se débandèrent. Le marché aux Batteurs et aux Ramasseuses commençait.

[Lorsque ces réjouissances eurent pris fin et que les travailleurs loués pour la récolte dans la paroisse de Camplong eurent reçu la bénédiction de M. le Curé,

M. le Neveu informa son oncle de l'entretien qu'il avait surpris. Benoîte Ouradou et Landrinier furent mandés au presbytère. L'abbé Fulcran apprit alors avec surprise, presque avec scandale, qu'ils songeaient en effet à se marier, et Landrinier avoua que ce serait déjà chose faite, si la châtaigneraie de Fonjouve, au lieu d'appartenir à Xavière, était le bien de Benoîte : « Ah! M. le curé, s'écria celle-ci en pleurnichant, tâchez tant seulement, par quelque moyen, que Foujonve me reste pour contenter M. le maître... » Indigné, le bon abbé congédia les deux misérables; mais il avait retenu les paroles de Benoîte Ouradou, et, en y rêvant, il s'avisa d'un plan qui, pensait-il, pouvait tout arranger sans bruit. Il se rendit vers nos gens, un jour qu'ils travaillaient dans la montagne :]

« Alors, monsieur le curé, comme ça vous êtes venu vous promener par ici? dit M. Anastase Landrinier, son nez fin, son menton pointu, ses lunettes éclatantes allongés vers mon oncle, leur parlant presque comme sa bouche.

— Oui, je suis venu me promener... je suis venu... » bredouilla-t-il avec le bégaiement que je lui connaissais quand, après quelque secousse, il rentrait dans la réalité des choses et des gens... « Oui, oui, répéta-t-il... A propos, où est Xavière?

— Elle aide Michel à remplir la brouette, répondit Benoîte.

— Vous avez bien fait de l'écarter; c'est pour vous parler d'elle que vous me voyez à Fonjouve, et autant vaut qu'elle ne m'entende pas... D'abord, j'ai à m'excuser de m'être montré un peu vif l'autre jour, et j'ai également à excuser mon neveu qui n'a pas eu plus de sagesse que moi... Benoîte, votre mariage avec M. le maître ne sera pas aussi difficile que vous le craignez...

— O monsieur le curé! » interrompit-elle, les

bras ouverts comme des ailes, soulevée du milieu des pelons et des feuilles par un véritable élan de vol.

« Il est écrit aux *Litanies des Saints* : « Vierges saintes et Veuves saintes, ayez pitié de nous!...

— *Omnes sanctæ Virgines et Viduæ, orate pro nobis*! » entonna à mi-voix le chantre Landrinier.

« Justement, continua mon oncle... Toutefois, à propos de ces veuves saintes, je n'ai découvert nulle part qu'il ne leur soit pas permis de se remarier. L'état de virginité, c'est incontestable, est supérieur à l'état de mariage; mais le mariage n'est pas absolument condamné, et vous pourrez, M. Landrinier et vous, profiter de cette immunité de l'Église, toujours si généreuse, si compatissante à nos faiblesses...

— Et Fonjouve? interrogea le maître d'école non sans brutalité.

— Fonjouve vous appartiendra...

— Fonjouve m'appartiendra! s'exclama-t-il, enlevé du sol à son tour.

— Je me charge de décider Xavière à se faire religieuse, à prendre le voile chez les sœurs de la Croix, à Saint-Gervais-sur-Mare... Chère enfant, quel bonheur pour elle! Déjà, dans la montagne, on l'appelle « la petite sainte Philomène ». Au couvent de Saint-Gervais, elle consommera sa sanctification... »

Trois coups partis de notre cloche montèrent vers nous comme un appel. Prudence sonnait l'*Angelus* de midi, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique. On nous réclamait à table. Mon oncle, intimidé par l'ordre de la cloche, car, manœuvrée par notre gouvernante, la cloche parlait, ordonnait, resta sans voix une minute.

« De quel côté est Xavière? demanda-t-il enfin.

— Du côté de la Source, répondit Landrinier.

— Je la verrai en descendant... Allons, mon petit! »

Nous nous jetons dans le sentier des Passettes, qui, du séchoir des Ouradou, dégringole au fond de la vallée.

Tout courant pour obéir à la cloche de plus en plus impérieuse, mon oncle appelait Xavière.

« Xavière! criait-il dans le vent, Xavière! »

Nous rencontrons Michel Pannetier qui remonte vers le séchoir; puis nous apercevons Xavière et Landry à quelques pas, de l'autre côté du ruisseau de Fonjouve.

« Xavière! » piaule une dernière fois mon oncle hors d'haleine.

« Monsieur le curé? » répond-elle, tout son mignon visage tourné vers nous.

« Approche! »

D'un mouvement aisé de bergeronnette lavandière, elle franchit l'eau d'une pierre à l'autre et nous touche.

« Remercie Dieu, ma chère enfant bien-aimée, lui dit M. le curé joyeusement. J'avais médité de t'avoir à la maison après les châtaignes; mais j'ai trouvé mieux pour ton salut que la cure, où, malgré que j'en aie, arrivent encore trop les bruits du monde. La récolte finie, je te placerai au couvent de la Croix...

— Et Landry? » demande-t-elle, ouvrant des yeux aussi grands que les meules du moulin de Barthélemy, sur l'Espaze.

« Ne te préoccupe pas de Landry : je le ferai travailler pour qu'il soit, un jour, un bon instituteur...

— Et moi, qu'est-ce que je serai, un jour?

— Toi, tu seras, un jour, une sœur très fervente de la Croix.

— Pour lors, il me faudra quitter Landry?

— Que peut te faire cela, puisque c'est pour ton bien?

— J'aime mieux le bien de Landry que mon bien. On pourrait le battre quand je ne serais plus là, et je ne veux pas l'abandonner.

— C'est toi qu'on battra, c'est toi qu'on malmènera, si tu refuses de seconder mes projets.

— Oh! moi, j'y suis habituée... Tenez, pas plus tard qu'hier, M. le maître m'a lancé un coup de sa latte à crochet qui m'aurait étendue sur place, si je ne l'avais évité d'un saut. Voyez, si cela était arrivé à Landry et qu'il n'eût pas eu le temps de sauter... »

De ses paupières, brusquement, s'échappèrent des larmes grosses comme des pois chiches de chez nous.

« Nous reparlerons de cette affaire une autre fois, ma Xavière, ma chère petite sainte Philomène de Camplong », murmura mon oncle en proie à un attendrissement qui lui permit à peine ces mots.

Elle, sans une parole, recommença son vol de bergeronnette lavandière par-dessus le ruisseau de Fonjouve, et rejoignit Landry, qui remplissait consciencieusement son sachet de toile dans les châtaigneraies.

IV

[Ainsi l'abbé Fulcran devait renoncer à son projet : Xavière aimait Landry et n'avait point la vocation religieuse. Il fallait trouver autre chose. Par malheur le

bon curé ne trouva rien : il conta tout uniment à Benoite et à Landrinier que Xavière refusait d'entrer chez les sœurs de Saint-Gervais. Fatale démarche! Leur déception causa aux deux avares comme un transport de rage, et M. le Neveu va nous dire l'affreux malheur qui s'ensuivit.]

« Xavière et Landry m'aperçurent les premiers. Pour m'attirer de leur côté, ils battirent des mains bruyamment, et je les rejoignis d'un vol sous « le gros arbre de Fonjouve », lequel n'était autre que le châtaignier où mon oncle, quelques semaines devant, avait essayé sa lettre à Mgr Pannetier. Je fus un peu surpris et déçu de découvrir là le vieux Joseph Lasserre, des Passettes, pliant sa longue échine pour ramasser une châtaigne, de-ci, de-là.

« Mais vous ne glanez pas, vous, lui dis-je; vous prenez à même le champ.

— C'est moi qui lui ai donné la permission, dit Xavière.

— Oh! Xavière, tu as bien fait », répéta Landry.

Lasserre se tenait à distance, avec l'humilité des pauvres de nos montagnes plus résignés que des chiens battus, il entendit néanmoins, et d'un coup de jarret sauta pour ainsi parler au milieu de nous.

« Xavière, dit-il, tu as suivi les conseils de M. le curé Fulcran et tu es devenue quasiment une sainte dans la paroisse. Merci à ta charité! Si Fonjouve n'était pas à toi, je n'oserais emporter les châtaignes que tu me donnes. Mais ces terres d'ici t'appartiennent, c'est à toi que Xavier Ouradou, ton père, les a laissées, et tu ne dois à personne compte de tes présents.

— Je le sais, articula la fillette d'une voix ferme.

— Tu m'as dit tantôt que tu ne voulais pas être

sœur à Saint-Gervais. Explique-toi là-dessus avec M. le curé Fulcran; il mènera tout pour ton bien, car il est droit et juste semblablement au bon Dieu.

— Oui, je m'expliquerai...

— Tu as de l'amitié pour Landry, peut-être?

— J'en ai tant que je ne le quitterai jamais. »

Lasserre lui prit une main, qu'il posa dans les deux mains du garçonnet de M. le maître. Celui-ci pâlit, mais pâlit!... Tout d'un coup, de grosses larmes parurent aux yeux de Xavière, puis aux yeux de Landry.

« Mes enfants, dit le vieux des Passettes, le front levé vers le ciel, mes enfants, vous êtes en pleine vigueur de jeunesse, et rien ne vous résistera, si vous savez employer cette vigueur de jeunesse que Dieu vous accorde pour peu de temps. Ni M. Anastase Landrinier ni Benoîte Ouradou ne sont bons; mais leur méchanceté sera faible devant la force de vos jeunes ans. Tenez-vous toujours par la main comme à présent et ne redoutez pas la vie, qui vous laissera aller l'un près de l'autre, l'un avec l'autre pour l'éternité de vos jours, si vous vous aimez à cœur plein, si vous vous aimez ainsi que nous nous sommes aimés, ma pauvre défunte femme et moi, durant soixante ans... »

Ce fut au vieillard de pleurer. Il parut honteux de cet attendrissement, qui le secouait sur pieds à le renverser. Tandis que tous trois nous l'entourions, le soutenions, le consolions, lui nous regardait avec ses yeux troubles, puis nous souriait. Il montra à Xavière le grand châtaignier de Fonjouve.

« Petite, balbutia-t-il, ta mère t'a recommandé de monter dans l'arbre et de n'y point laisser une châtaigne. La nuit vient. Va, ma Xavière, achève ta journée. »

Nous soulevâmes son bissac très lourd et le lui imposâmes sur le dos. Il gagna le chemin des Passettes, courbé, labourant Fonjouve de la pointe de son bâton.

L'énorme châtaignier de Fonjouve étalait devant nous ses lourdes assises au ras du sol et projetait en haut des branches nues dans toutes les directions.

L'aspect de ce géant de la montagne cévenole avait quelque chose de sinistre, de redoutable. Les mousses vertes, foulées jadis par mon oncle, affichaient des teintes presque noires; à certains endroits, elles avaient été arrachées de la peau de l'arbre, qu'elles laissaient avec des estafilades, des cicatrices, des blessures béantes. Cette place arrondie, douillette et molle comme un fauteuil, où mon oncle s'était assis, s'ouvrait à la fourche de deux jets formidables, ruinée, dévastée, sombre comme l'entrée d'une caverne parmi les anfractuosités du roc de Bataillo. C'était à peine si, par intervalles, une ramille chargée d'une touffe de feuilles roussies, d'où se dégageait un pelon entr'ouvert prêt à lâcher sa dernière châtaigne, se balançait doucement en l'intérieur du colosse, aussi épais, aussi dru qu'une forêt. Plus de grâce souriante; partout la force qui fait trembler. La nuit enveloppait peu à peu la tête du monstre, perdue dans les nuées, peu à peu se glissait jusqu'à ses bras qu'elle noyait lentement, jusqu'à ses jambes et à ses pieds que bientôt on ne verrait plus. Nous regardions tous trois, pénétrés de je ne sais quelle terreur superstitieuse, n'osant nous risquer à gravir la première marche marquée dans le tronc de ce châtaignier tragique, auquel les vents dans les profondeurs donnaient des voix, tantôt plaintives, tantôt

désespérées, tantôt menaçantes à faire dresser les cheveux.

« Voilà Galibert avec ses bêtes, dit Xavière, dont les yeux erraient à travers Fonjouve en quête de quelqu'un.

— Si nous l'appelions pour nous aider à cueillir les dernières châtaignes de l'arbre? demanda Landry.

— Et son troupeau, que deviendrait-il pendant ce temps? observa Xavière. — Non, mon Landry, lui dit-elle. Notre journée est finie. On n'y verrait goutte dans l'arbre. Nous reviendrons demain... Oh! puis, il me déplaît tant que la récolte soit achevée! J'étais si heureuse avec toi parmi les châtaigneraies de Fonjouve, où nous nous sommes accolés si souvent, si souvent!

— Xavière, ma Xavière, murmura le garçonnet de M. le maître, est-il vrai au moins que tu ne t'en iras pas à Saint-Gervais ?

— Pas plus que maintenant », lui dit-elle.

Et, sans se préoccuper de moi, qui aurais pu la dénoncer à mon oncle, elle se jeta à son cou d'un mouvement gracieux de chevrette et le baisa sans fin.

« Ah! coquine! coquine! »

Ce fut un hurlement de bête. Le grand châtaignier, tout Fonjouve en tressaillirent.

Benoîte et Landrinier se tenaient devant nous, les bras levés, les poils droits, vomissant des imprécations épouvantables.

« Ah! tu ne veux pas me débarrasser le plancher! Ah! tu ne veux pas entrer au couvent! » beuglait la veuve, frappant sur les joues, sur les yeux, sur la poitrine de sa fille à poings fermés.

Landry et moi, nous nous précipitons; mais

l'horrible maître d'école, nous harponnant l'un après l'autre, nous rejette au loin parmi les pelons et les graviers.

« Veux-tu monter dans l'arbre, fille du Démon, veux-tu monter dans l'arbre! » vocifère Benoîte, tirant par ses beaux cheveux noirs dénoués sous les coups notre petite sainte Philomène de Camplong, qui ne pleure pas, ne dit rien, obéit... « C'est ça, il vaut mieux emboiser les garçons que cueillir des châtaignes », reprend la hideuse furie, la traînant toujours.

« Mais, ma mère Benoîte, je n'y verrai pas pour la cueillette, articule la pauvre martyre.

— Monte!

— Monte! » répète Anastase Landrinier d'une voix enrouée de brigand.

Elle monta.

A ce moment, comme si cette fillette, pure, immaculée, sans tache, attirait à elle tout le demeurant de la lumière du ciel, elle m'apparut enveloppée de rayons de la tête aux pieds. A chaque pas, elle surgissait comme un grand lis dans les ténèbres du châtaignier. Je pus la suivre à travers les branches, harcelée par sa mère qui, d'un brin de buis arraché par là, la fouaillait sans pitié.

Qu'allait-on faire d'elle? Qu'allait-il lui arriver?

« Galibert! Galibert! criai-je avec un effort très pénible, car deux entailles, l'une au menton, l'autre au cou, me faisant perdre quantité de sang, j'étais épuisé.

— Au secours! au secours! » lança Landry dont le gosier plus robuste fit retentir Fonjouve jusqu'au chemin du Jougla.

L'effroyable poursuite continuait, continuait...

Soudain, aux rebords du châtaignier géant, dans le fouillis compliqué des branchettes, des paquets de rameaux, des amas de rameaux, s'inclinant, cédèrent. Une blancheur éblouissante passa dans le vide, tomba sur les rocailles à fleur du sol.

« Xavière!... » gémit Galibert, arrivé trop tard.

D'un coup de tête de jeune taureau dans le ventre de Landrinier, il abattit le misérable à quatre pas; puis, avant que Benoîte, empêtrée là-haut dans l'arbre, fût redescendue, il enleva Xavière dans ses bras et nous nous encourûmes vers la cure.

Quelle nuit!...

Xavière, couchée dans le meilleur lit de la maison, le lit de « la chambre à donner », respirait péniblement. Mon oncle, Prudence, Galibert, moi, nous demeurions penchés sur elle, écoutant, écoutant. Parfois, elle se plaignait, mais la plainte était courte; le plus souvent cette plainte se résumait en ce simple mot :

« Ciel! ciel! »

Mon oncle alors l'interrogeait doucement :

« Souffres-tu beaucoup ,ma fille bien-aimée?

— Non! non! » répondait-elle.

De temps en temps, Prudence remuait une tisane au fond d'une tasse et lui en faisait avaler des gouttes.

Vers minuit, elle eut un petit cri. Puis elle murmura :

« — Le dos... Ah! le dos!... »

Le mal était là, car c'était sur le dos qu'elle était tombée. »

V

[Ce n'était pas un accident qui avait précipité Xavière du haut du châtaignier de Fonjouve. Landrinier, armé d'une latte à crochet, avait fait ployer une branche sur laquelle la fillette avait posé le pied, et il avait ainsi causé son effroyable chute. Mais Galibert, témoin du crime, dénonça le coupable; le maître d'école fut arrêté, emprisonné, se pendit de honte et de rage, tandis que Benoîte Ouradou s'enfermait dans son séchoir, comme une louve traquée.

Cependant on prodiguait les soins à Xavière. Par malheur le médicastre ignorant qu'on avait appelé près d'elle ne vit pas la gravité de son mal. Il rassura l'abbé Fulcran, qui crut pouvoir, sans inquiétude, se rendre à Montpellier pour assister au sacre de son ami, l'évêque de Mireval. Quand il revint, l'état de Xavière avait singulièrement empiré :]

« Notre malade dormait presque quand, sur la pointe des orteils, nous nous insinuâmes dans « la chambre à donner ». Les volets entr'ouverts laissaient filtrer jusqu'au lit une lumière froide d'hiver, brouillée, sans éclat. La petite sainte Philomène de Camplong ne remuait aucunement, couchée dans nos draps fins de la cure, aussi mince, aussi gracieuse que notre autre sainte Philomène de l'église étendue dans sa châsse, parmi des étoffes de soie et d'or. Nous la contemplions, l'admirions, retenant notre souffle par peur de la réveiller. Mon oncle, qui la trouvait changée, pour en appeler à Dieu, sa ressource perpétuelle et sacrée, tomba à genoux sur le carreau... Une chaise, heurtée, cria, et Xavière rouvrit les yeux.

« Mon bon monsieur le curé!... » soupira-t-elle.

Puis, d'une voix un peu plus forte :

« Et Landry?

— Le voici, ma fille. »

Xavière, d'un violent effort, releva la tête pour mieux voir son ami du village, son ami de Fonjouve, son ami de partout et de toujours. Un sourire, un vrai sourire de sainte, éclaira son visage, en effaça les ombres, et il nous apparut clair comme autrefois, dans la fulguration de son âme subitement épanouie sur ses traits.

« Mon Landry! mon Landry!... » répétait-elle avec un enjouement enfantin, mâchant je ne sais quel fruit délicieux en mâchant les deux syllabes de ce nom chéri.

Lui ne répondait rien, sanglotait.

« Ne pleure pas, mon Landry... Va, je guérirai... Tu verras quand je serai guérie... tu verras...

— Ma Xavière... ma Xavière... » articula-t-il enfin.

Mon oncle, en le touchant au bras, attira le pâtre des Bassac hors de « la chambre à donner ».

« Que lui voulait-il? — J'arrivai dans la salle avec eux.

— Alors, monsieur le curé?... interrogea Galibert.

— Selle Verjus, galope jusqu'à Bédarieux et amène ici M. le docteur Barascut. Ne perds pas une minute. Vole! »

[Hélas! le mal avait fait de tels progrès que M. Barascut dut reconnaître que toute sa science était impuissante à le combattre : « Mon cher curé, dit-il à l'abbé Fulcran, c'est à Dieu qu'il faut demander de sauver cette jeune fille. »]

« La foi de mon oncle Fulcran était si entière, il avait en Dieu une confiance si absolue, que désor-

mais il ne voulut s'en remettre qu'à Dieu de la guérison de Xavière.

« Dieu seul est grand ! » nous répétait-il à tout propos, plagiant à son insu Massillon devant le cadavre de Louis XIV.

Désormais, la cure, où la prière était déjà très habituelle, devint comme une annexe de l'église : on y récitait des oraisons du matin au soir, on y faisait des neuvaines, on y chantait des cantiques à la Vierge, et plus d'une fois avec accompagnement d'accordéon. Xavière, que M. Barascut ne nous avait pas défendu de lever pour la distraire, installée dans le fauteuil de paille, un rosaire passé entre ses doigts amaigris, semblables à de menus morceaux de sarments desséchés, suivait ces exercices avec une piété divine, les deux yeux attachés sur Landry accroupi à ses pieds.

« Alors, il demeure tout à fait ici, mon Landry de l'école? demanda-t-elle un jour.

— Oui, tout à fait ici pour être avec toi, lui répondit Prudence.

— Et M. le maître a permis ça?

— M. le maître ne nous refuse plus rien », dit mon oncle qui, la veille, dans l'abandon général de la paroisse, avait mis en terre l'abominable Landrinier.

L'œil très amorti de la malade s'emplit de lumière.

« Et ma mère Benoîte? murmura-t-elle baissant la tête comme honteuse, est-ce qu'elle ne viendra pas à la cure?

— Si, si, elle viendra! dit Galibert... Mais tu sais comment elle est... le séchoir allumé la retient à Fonjouve...

— Elle est ma mère tout de même, et elle pour-

rait bien quitter une minute ses châtaignes pour embrasser son enfant... »

Ces paroles de la victime, réclamant son bourreau afin de lui pardonner, nous bouleversèrent, et Prudence, Mélie, Galibert, moi, nous dûmes nous retourner vers les murailles de la salle pour cacher nos larmes. Après un long silence, mon oncle, qui, par le fait de nos espérances obstinées, avait conservé quelque sang-froid, plia les deux genoux devant Xavière comme il l'eût fait devant la vraie sainte Philomène de l'église, et, lui prenant ses menottes du geste respectueux dont, à l'autel, il touchait ou le calice, ou la patène, ou les saintes espèces, lui dit :

« Tu es un ange du Ciel, et Dieu qui connaît combien ton exemple est nécessaire à la paroisse, va te guérir pour que tu continues à nous édifier. Tu recevras bientôt une visite qui vaudra plus pour ton relèvement que la visite de ta mère. Mgr Augustin Pannetier doit venir dans cette maison. Nous lui demanderons de te toucher du bout de son doigt, et tu te trouveras redressée. Les évêques, dans la fraîcheur céleste de leur consécration, accomplissent des miracles. Mgr Augustin fera un miracle pour toi. »

Durant plusieurs après-midi, — Xavière ne quittait guère son lit qu'entre deux et trois heures, — mon oncle, interrompant de temps à autre la lecture de la *Vie de sainte Philomène, vierge et martyre*, nous racontait le sacre de Mgr Pannetier. Il était arrivé de là-bas, ébloui, subjugué, et il ne tarissait pas. Du reste, notre malade l'écoutait dans une sorte d'extase.

« Monseigneur, dit mon oncle, est allé prendre possession de son diocèse, mais il sera à Rongas

le 12 décembre, fête de sainte Constance, patronne de sa mère... C'est en retournant à Mireval qu'il passera à Camplong, où il célébrera une messe pontificale. Je vais envoyer un mot aux curés des environs.

— Oh! qu'il vienne, Monseigneur! qu'il vienne et me guérisse! » soupira-t-elle.

Mon oncle toucha la gravure de notre cheminée : la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, et articula avec ferveur :

« Mon Dieu, vous qui ressuscitez les morts, accordez la vie aux vivants! »

Cependant, tandis que mon oncle, enlevé jusqu'au Ciel, planant bien au-dessus des réalités humaines, ne trouvait pas une seconde pour écrire à ses confrères, qu'il voulait faire témoins d'un miracle, Xavière s'affaiblissait toujours davantage. Le 10 décembre, elle eut une syncope et ne put quitter le lit.

« Monsieur le curé!... Monsieur le curé!... sanglotèrent Prudence et Landry.

— Mon oncle!... Mon oncle!... sanglotai-je.

— Attendez! » nous dit-il s'élançant hors de la chambre avec le pâtre des Bassac.

Il reparut, revêtu du surplis, de l'étole, tenant le saint ciboire des deux mains. Galibert marchait à côté de lui, un cierge allumé aux doigts.

« Xavière, dit-il, ton Dieu vient te visiter... Regarde! »

Les paupières de notre petite sainte laissèrent filtrer un pâle rayon; puis, ses lèvres s'entr'ouvrant, elle reçut l'hostie.

Nous nous étions prosternés sur le carreau; mon oncle, debout, récitait les oraisons du Rituel. Les prières terminées, son idée fixe le reprit. Il répéta trois fois :

« Notre secours viendra du Seigneur qui a fait le ciel et la terre, *Auxilium a Domino qui fecit cœlum et terram...* »

Prudence pousse un cri désespéré et se jette sur Xavière, qui, ayant incliné la tête, demeure effroyablement immobile.

« Mais elle est morte, monsieur le curé! elle est morte! » gémit notre gouvernante, se redressant effarée.

Mon oncle se penche... Il recule... Il s'affaisse sur une chaise balbutiant :

« Dieu est jaloux de ses saints... Dieu l'a voulue pour lui. »

Le surlendemain, on fit à notre petite sainte Philomène de Camplong des funérailles splendides. La messe pontificale de l'évêque de Mireval, dans le modeste sanctuaire de la paroisse, fut une messe des Morts. Mon oncle, en présence de vingt desservants accourus des quatre coins de la montagne cévenole, ayant raconté la vie si simple, si pure de Xavière Ouradou, sa fin tragique, Mgr Pannetier déclara tout de suite que, non seulement il donnerait l'absoute, mais qu'il célébrerait tout l'office lui-même, du *Requiem* au *Libera*.

« Xavière Ouradou, à qui les anges ont déjà ouvert les portes du Ciel, priera Dieu de bénir mon épiscopat », dit-il pieusement.

Que Mgr Augustin fut beau en prononçant ces paroles! Tout étincelait sur lui et sa soutane violette neuve, et sa croix pectorale neuve, et son anneau pastoral neuf. Puis il était de haute taille, avec une figure longue, un peu sèche, mais aimable. Nous étions dans la salle de la cure, lui assis devant le feu flambant, les ecclésiastiques des environs debout, la barrette à la

main, dans l'attitude de l'admiration et du respect.

« Allons, mon cher Fulcran, articula Sa Grandeur, il est neuf heures et je suis attendu vers midi à Lunas, chez notre condisciple Coulognac. »

La levée du corps, que l'évêque fit lui-même, mitre en tête et crosse en main, au milieu d'un clergé nombreux en surplis, parmi tout le village endimanché, fut aussi magnifique que touchante. Mais la chose la plus magnifique et la plus touchante, ce fut, quand le célébrant eut lancé ses gouttes d'eau bénite, de voir mon oncle, en simple soutane, tête nue, s'avancer pour conduire le deuil. La veille, croyant accomplir un devoir, il avait dépêché Galibert vers Fonjouve; mais Benoîte, verrouillée dans son séchoir, s'était obstinée à ne pas en ouvrir la porte, à ne pas répondre au pâtre des Bassac.

« Oublions cette malheureuse que j'essayais de réhabiliter, dit mon oncle. Puisqu'elle refuse d'accompagner sa fille jusqu'à sa dernière demeure, je l'accompagnerai, moi. D'ailleurs, ne suis-je pas le parent de tous les pauvres, de tous les dénués de ma paroisse? »

En ce jour à jamais inoubliable pour moi, où tout fut inaccoutumé, grand, solennel, poignant, la nature voulut mêler à notre douleur sa note de tristesse et de mélancolie. Décembre est chez nous l'époque des neiges; jusqu'ici néanmoins, les bourrasques avaient été légères et la campagne était restée praticable aux piétons. En sortant de l'église, ébranlée par un *Dies iræ* comme elle n'en avait jamais entendu, — vingt prêtres avaient chanté au lutrin, — la terre se montra à nous lisse et blanche. Les flocons voltigeaient encore maigres, peu pressés; mais le ciel appa-

raissait très sombre, noir par endroits, et de lourdes masses plombées voyageaient péniblement dans une atmosphère grise, vaporeuse, obscure, une sorte de crépuscule glacé. Si ces nuages énormes, gonflés à crever la peau comme des outres, crevaient sur nous par quelque radoucissement de la température, les Cévennes méridionales en auraient pour lontemps à redresser leurs pics.

Au cimetière, qui fait à l'église une ceinture de tombes, Mgr Pannetier, après les dernières oraisons, donna la bénédiction pontificale à la multitude prosternée, puis une bénédiction particulière à notre Landry, que mon oncle lui avait conduit par la main.

« Celui-ci est le plus à plaindre ! » dit-il à Monseigneur.

Sa Grandeur, après lui avoir donné son anneau à baiser, l'embrassa.

Tout Camplong, touché aux entrailles, cria en pleurant :

« Vive Monseigneur ! »

L'évêque de Mireval et les curés venus pour le saluer s'en allèrent, Mgr Augustin dans la voiture qui l'avait amené, les desservants à pied. Landry et moi, muets, la main dans la main, les lèvres serrées, nous regardions, à travers les vitres de la cure, la longue procession défiler au loin sur la route, vers le moulin de Barthélemy.

Il neigeait, il neigeait, il neigeait...

MA VOCATION

MA VOCATION

AVANT-PROPOS NÉCESSAIRE

Je veux me donner le plaisir de reconstituer et de raconter avec quelques détails cette journée mémorable...

Je vois encore toute la scène. Les acteurs se réduisent à deux : mon oncle Fulcran, curé de Camplong, et moi, écolier de septième au collège de Bédarieux. Par exemple, le décor est admirable : à droite, les retombées du roc de Philip avec des bouquets de chênes verts bruissants de tourdelles, de merles, de chardonnerets; à gauche, les collines de Canals clairsemées d'oliviers pliant sous les fruits déjà mûrs : au fond, se dégageant des terrains rougeâtres de la plaine de Vércilles, la rivière d'Orb, qui, à travers les hauts peupliers de ses rives, nous lance des regards de feu.

Aujourd'hui il y a eu chez nous, rue de la Digue, un long entretien entre mon père et mon oncle. Mon père, très ému des reproches que M. le principal du collège m'a adressés ce matin, jour de la rentrée, a pris, à propos de moi, conseil de son frère l'abbé, et celui-ci a été d'avis qu'on me confiât à sa vigilance, à sa tendresse, à son habileté, à ses soins.

« Il est dissipé? Il est paresseux? Eh bien! nous verrons ça. Je l'emmène. »

Sitôt dit, sitôt fait. Tandis que je ficelais mes livres, mes cahiers, que ma mère empaquetait mon linge, mes habits, mon oncle Fulcran, préoccupé de mon bagage, courait à travers la ville pour découvrir Justine Cazalas, la messagère de Camplong; puis, vers cinq heures, nous sommes partis.

Une vie nouvelle commence pour moi, et j'en suis secoué de fond en comble. Toutefois, je n'ai pas pleuré en quittant ma mère en larmes. Moi qui adore ma mère, si indulgente à mes incartades, je ne comprends rien à tant de froideur. Chose horrible! quand elle m'embrassait, m'embrassait encore, me rembrassait, je trouvais cela long. Comme un poulain de la montagne né d'hier, qui ne demande qu'à exercer ses jambes neuves, j'avais peur de voir se refermer la porte que mon oncle venait de m'ouvrir vers sa paroisse, vers la liberté; et cette peur me glaçait.

Maintenant je chemine au long de la grande route de Lodève, et je ne suis pas sans éprouver un vague trouble. Dix fois je me suis retourné pour apercevoir le clocher de Saint-Alexandre, qui décroît un peu plus à chaque pas parmi les vapeurs roses où la ville s'estompe, s'écroule, s'évanouit. J'ai une seconde d'angoisse : je voudrais presque revenir, et je regarde mon oncle avec inquiétude. Il ne se préoccupe guère de moi, lui.

Dès le faubourg Saint-Louis, le pont à peine franchi, il s'est signé, s'est touché les lèvres du bout du pouce et a commencé de réciter son bréviaire. Il va d'un pas lent, mesuré, attentif, articulant le latin à mi-voix. Il est tellement absorbé qu'il ne rend ni un salut ni un mot aux gens de sa

paroisse qui, en passant, lui parlent ou le saluent.

« Bien le bonsoir, monsieur le curé! » lui crie Justine Cazalas, derrière sa mule chargée de mes paquets.

Et lui, de lever la tête, de regarder sans voir et de répondre à la messagère de Camplong :

« *A facie Domini mota est terra, a facie Dei Jacob...* »

[Tout en cheminant, les deux voyageurs ont gravi le plateau où se trouve le ténement de l'Aire-Raymond, qui fait partie de la paroisse de Camplong. Là, ils s'assirent un moment pour reprendre haleine.]

Cependant le soleil était près de sombrer au loin, et les monts graveleux de Valquières profilaient dans l'azur obscurci des crêtes qui allaient s'éteignant de plus en plus. A notre droite, les châtaigneraies de Frangouille, à travers lesquelles on ne démêlait guère les clairs sentiers de Saint-Xist, se développaient ténébreuses, formidables, jusqu'aux verreries du Bousquet, jusqu'à la rivière d'Orb, où elles semblaient plonger. Et puis quel silence partout épandu! Les oiseaux, encore alertes et vifs tout à l'heure, avaient découvert maintenant la branche propice au sommeil d'une nuit, et, dans l'air paisible d'où la lumière se retirait davantage à chaque minute, ne passait plus une aile, ne sonnait plus un bec. Un bruit unique, par intervalles, arrivait jusqu'à nous : le claquement sonore d'un fouet acharné sur quelque bête traînant sa charge de houille dans l'affreux chemin des mines, de l'autre côté de l'Aire-Raymond.

Mais à quoi pensait mon oncle Fulcran? Il ne voyait donc pas la nuit qui tombait, qui bientôt allait nous envelopper? Assurément il ne la voyait

pas, la nuit, car il semblait ne pas se préoccuper le moins du monde de partir.

« Eh bien, mon oncle?... » lui demandai-je.

Il demeura tête penchée.

« Nous sommes encore loin de Camplong, je crois? » insistai-je.

Il leva tout entière vers moi sa face pâle, où, par l'enfoncement des joues, le nez me parut plus long, plus renflé qu'il ne l'était en réalité, et fixant dans mes yeux noirs un peu effarés ses yeux noirs tranquilles :

« Tu sauras, mon cher enfant, me dit-il, qu'en revenant de Bédarieux, où de temps à autre m'appellent les Conférences cantonales, je m'arrête toujours ici. L'endroit est solitaire; je le trouve merveilleusement propre à la méditation. En quittant la Conférence, après cent questions posées, discutées, plus ou moins résolues, la tête me bourdonne comme une ruche trop pleine. Ici, sur ces hauteurs salubres, *in alta solitudine*, je parviens à mettre quelque ordre dans le désarroi de mes pensées. Dans la paix de cette lande perdue, j'essaye de séparer le bon grain de l'ivraie, et la voix de ma conscience me prévient que plus d'une fois j'y ai réussi. Que d'ivraie! Le tas est gros. Quant au bon grain, le tas est petit et je le plierais bien dans une feuille de ce roncier. N'importe! Nos discussions entre confrères terminées, si j'ai pu distraire une vérité de la montagne de nos erreurs, je suis fier d'emporter cette vérité unique dans ma paroisse, où elle m'aide à vivre comme un bon prêtre a le devoir de vivre, où elle m'aidera à mourir comme un bon prêtre a le devoir de mourir.

— Vous êtes un saint! m'écriai-je, transporté, sans trop comprendre.

— Oui, le vénérable abbé Laroche, auquel je songe à propos de toi, était un saint.

— Le vénérable abbé Laroche?...

— Dieu, qui veille sur les élus de sa grâce, dès mon entrée au grand séminaire, en novembre 1819, me conduisit par la main au vénérable abbé Laroche. C'était un vieillard tout menu, avec une petite tête qui paraissait énorme par l'abondance des cheveux. Je ne vis jamais à personne chevelure plus touffue, plus riche. Et quel éclat les traits de M. Laroche, qui touchait à ses quatre-vingts ans, empruntaient à cette splendide couronne blanche! Il professait l'*Histoire ecclésiastique*. Mais ce n'était pas son enseignement qui lui avait créé une situation exceptionnelle parmi les directeurs du grand séminaire de Montpellier : c'était son tact en quelque sorte divin à découvrir les *vocations*, à les cultiver, à les faire s'épanouir sous le souffle de son âme comme des fleurs dont le sanctuaire un jour serait parfumé. Ce texte de l'Écriture lui revenait sans cesse aux lèvres : « Ayez la bonne odeur du Liban, *quasi Libanus odorem suavitatis habete!* » Comme on ne saurait entrer trop tôt dans la bonne voie, je compte, mon enfant, dès ton arrivée au presbytère, te soumettre, *sur toi-même*, au travail auquel M. Laroche me soumit.

— Mais vous aviez vingt ans...

— Non ; j'en avais dix-neuf...

— Et ce travail sur moi-même?

— Il ne sera ni difficile ni pénible... A la fin de notre première entrevue, l'abbé Laroche me tendit un cahier assez volumineux et me dit : « Prenez ceci et répandez-y votre âme sous l'œil de Dieu. Ne passez jamais un jour sans vous confesser à vous-même vos fautes, la plume à la main. C'est par

écrit que vous formerez de bonnes résolutions, et c'est par écrit que je vous ordonne de constater si vos bonnes résolutions ont été tenues. Notre volonté est si fragile qu'il n'est pas trop de l'étayer, de la soutenir par la surveillance assidue de notre pensée. Saint Cyprien proclame qu'un prêtre doit vivre d'une manière constante « en la présence du Seigneur, *in conspectu Domini* ». Habituez-vous, avant d'être élevé à la dignité du sacerdoce, la plus haute dignité de la terre, à vivre d'une manière constante en présence de vous-même. Ce n'est qu'en vous pénétrant « jusqu'aux os, *usque ad ossa* », que vous balayerez hors de vous-même les scories du péché dont toute créature humaine se trouve encombrée depuis Adam. Ces sortes de mémoires quotidiens que je vous impose vous aideront à vous purifier. Ne négligez aucun coin ou recoin de votre être. Soyez jaloux pour Dieu, puisque vous enviez de lui appartenir... » Je demeurai planté devant M. Laroche, n'osant avancer la main pour saisir son cahier. « Maintenant, n'allez pas vous imaginer que ces pages où se livrera la bataille de votre vocation — un combat singulier avec Dieu même, — seront jamais effleurées par un regard indiscret. Comme s'ils étaient demeurés enfouis au fond de votre conscience, vos secrets vous appartiendront exclusivement, ils ne seront qu'à vous. Pour moi, votre directeur, je pourrai bien, dans les épanchements sacrés du tribunal de la Pénitence, vous demander si vous poursuivez vos *écritures*; ce sera tout, je n'en lirai pas un mot. Il n'est de place pour personne entre vous et Dieu. »

Je considérais mon oncle avec un étonnement indicible. En nulle rencontre il ne m'avait parlé

ainsi. Mon âge, assurément, ne me permettait guère de pénétrer ses paroles; mais, par-ci par-là, j'en avais pressenti la portée, flairé le sens, et je ne sais quel vent d'enthousiasme me soulevait les cheveux.

Le soleil ayant disparu tout à fait, une petite lune mince et pâle montait à l'horizon pas à pas, incertaine de sa marche, tant elle était jeune. Au fur et à mesure qu'elle avançait, elle avait à peine la force de teinter de blanc les gros nuages qui, tantôt, dans l'immensité du ciel, roulaient leurs masses rouges sous les rayons droits du couchant.

Nous nous remîmes en route.

Je me comportais un peu comme la nouvelle lune : je ne volais pas à travers le sentier pierreux. Mon oncle, coutumier de ces raidillons encombrés d'obstacles, plus maigre d'ailleurs qu'un chat sauvage, sautait, bondissait, cabriolait; moi, tout aussi maigre, je m'empêtrais en des souches de buis, engageais mes pieds en des trous et d'aventure baisais la terre de mon long.

« Par ici, petit, par ici! » me criait mon oncle dont le tricorne, pareil à quelque oiseau de nuit, flottait dans l'air à vingt pas de moi.

Enfin nous atteignîmes le plateau de l'Aire-Raymond.

Comme ma petite lune s'en donnait, là-haut, toute seule, au milieu d'une armée d'étoiles! Elle n'était plus blanche, à présent ; elle était d'un jaune d'or brillant, avec deux pointes très fines, très vives, très allumées. Je ne comprenais pas qu'elle eût eu la force de fendre les amoncellements de nuages d'où elle se dégageait si difficilement à son lever. Les étoiles, ses amies, l'y avaient aidée sans doute. Le fait est que le ciel se montrait partout déblayé

plus net que la main, plus transparent et poli qu'une glace. Ce pays où j'entrais, à peu près nouveau pour moi, me paraissait merveilleusement beau. Mon âme, séduite par l'attrait d'un changement, répandait sur toutes choses une lumière aussi douce que la lumière douce tombant de la lune et des étoiles, et j'allais à côté de mon oncle Fulcran, ravi, enlevé, heureux comme on ne l'est que dans l'enfance, quand on ne sait rien de l'homme, que, pour ainsi dire, on n'en a pas ouï parler.

« Voilà le moulin de Barthélemy, dit mon oncle, me montrant une masure dans un paquet d'arbres.

— C'est bien joli! répondis-je, enchanté.

— Nous approchons de la paroisse... A propos, avant d'arriver, il me serait agréable de savoir si tu ne voudrais pas t'habituer, chaque soir, à écrire quelques lignes sur un cahier...

— Je ne demande pas mieux. »

Alors, se parlant à lui-même à haute et intelligible voix, il s'en alla murmurant :

« Je pourrais préparer un cahier de 365 pages, une page pour chaque jour... Mon neveu ne serait pas obligé de remplir quotidiennement sa page; il écrirait ce qui lui viendrait au bout de la plume...

— Vous pensez donc que je serai prêtre, moi, un jour? articulai-je, pris d'un tremblement de tous les membres.

— Le sacerdoce est le privilège de rares êtres qu'il a plu à Dieu de marquer de son doigt, et je ne sais encore, mon enfant, si le doigt de Dieu t'a touché. Mais, quelque carrière que tu sois appelé à suivre à travers les hommes, tu auras besoin de courage, autrement dit de *vertu*, pour donner au mot courage son véritable sens. Or, où puiseras-tu

ce courage, cette vertu nécessaire, si les ressources, les armes qui peuvent résider en toi pour soutenir le rude combat de la vie, te demeurent cachées? Il ne m'est pas permis d'en douter après une expérience de vingt-trois ans : en m'appliquant, dès 1819, à un examen minutieux de mes moindres actions, M. Laroche me mettait à même de me connaître, de sonder le fort et le faible de ma nature et de devenir, à la lumière de cette analyse de chaque jour, le prêtre honorable que je suis... Du reste, ton journal, à Camplong, sera le journal qu'on peut écrire à ton âge, reprit-il après un silence, et il n'aura rien de commun avec celui que j'écrivais à Montpellier. Tandis que le mien était grave, souvent triste, parfois mouillé de larmes, le tien sera gai, vif, amusant. Je veux que sur tes pages tu babilles à cœur ouvert, ainsi que babillerait à bec ouvert, un oisillon sur une branche. Deux, trois lignes pour un examen très court de conscience ; puis vingt, puis cent, si tu le veux, à propos de tes divertissements dans le village, de tes courses dans les montagnes du Jougla, de Fonjouve, de Bataillo, où je ne t'empêcherai pas d'aller tendre des pièges aux grives, aux merles, aux lapins.

— Quel bonheur!

— Ce n'est qu'à la longue que ton cahier deviendra exigeant, pour ton profit. Au bout d'un an, de deux peut-être, il te demandera une nourriture moins légère que celle des premiers temps, et tu la lui donneras sans effort, car par un travail intérieur accompli à ton insu, ta pensée se sera faite plus ferme, plus nette, et tu l'exprimeras mieux par la raison que tu la verras mieux. Quel ami tu auras dans l'ami que me donna l'abbé Laroche et que je te donne? Si tu le pratiques fidè-

lement, quoi qu'il plaise à Dieu de faire de toi, à quelque extrémité que la méchanceté des hommes soit capable de te réduire, tu demeureras dans ta force, dans ta fierté. Les luttes si âpres de la vie entament uniquement ceux qui, se fuyant eux-mêmes, ont négligé d'apprendre ce qu'ils pouvaient pour résister... »

Prudence Ricard, la gouvernante de mon oncle, nous attendait à la porte du presbytère.

« La soupe est sur la table! » glapit-elle en nous apercevant...

Après la mort de son oncle Fulcran, Ferdinand Fabre recouvra quelques-uns des cahiers sur lesquels il avait écrit son journal. Là était consigné le long supplice de sa vocation religieuse. Ces pages il les a transcrites et publiées en 1889; ce sont elles que nous allons résumer en leur empruntant des extraits.

I

[C'est au petit séminaire de Saint-Pons que Ferdinand Fabre acheva ses études commencées près de son oncle. Dans cette maison on l'avait aimé comme un bon élève et un enfant pieux et il y avait remporté de beaux succès scolaires. Pourtant, quand il revint à la maison paternelle, il sentit de la tristesse dans l'accueil que lui firent ses parents, et il ne tarda pas à apprendre pourquoi le jour de son retour n'avait point été un jour de fête : sa famille se trouvait menacée de la ruine par des entreprises malheureuses de travaux publics où son père s'était engagé. Qu'allait devenir le jeune Ferdinand, alors que manquaient les ressources qui lui auraient permis de pousser plus loin son éducation qui ne l'avait préparé qu'à une carrière libérale? Voilà ce que se demandait avec angoisse M. Fabre père; sa femme, sa belle-sœur Angèle, vieille fille dévote, qui lui avait

rendu des services d'argent, étaient inquiètes elles aussi. Mais elles se flattaient que le jeune homme, si chrétiennement élevé, ne répugnerait point à se faire prêtre comme l'oncle Fulcran qu'il aimait tant, et Mlle Angèle s'était assurée qu'une cousine de Ferdinand, religieuse de la Visitation, à Montpellier, se chargerait volontiers de payer sa pension au grand séminaire. Lui, cependant, que pensait-il de ce projet? La première fois que sa mère lui en parla, il en marqua une surprise qui ne parut pas de bon augure. Pour lui permettre de se recueillir, de prendre un parti, on l'envoya à la maison de campagne d'une de ses sœurs, mariée aux environs de Bédarieux. On va voir que le recueillement ne lui fut pas aussi aisé qu'on l'avait espéré.]

Il y a ici une tuilerie, dont la propriété de mon beau-frère tire son nom. Sire, absorbé par le soin de ses vignes, a loué la petite usine à tuiles, avec ses fours, ses magasins, ses mines d'argile, à la famille Trescas, de Caux. Ces Trescas sont nombreux : le père et la mère, solides du cœur et des reins ; puis six enfants, cinq garçons robustes, noueux comme des rouvres, rouges comme des casseroles de cuivre fourbies par Marion, et une fille, une fillette plus souple, plus blanche qu'un brin de saule, avec des yeux plus grands que la main, plus bleus que deux morceaux du ciel de chez nous. Du reste, à la voir aller et venir, volant ras et filé comme une bergeronnette-lavandière, on ne saurait s'empêcher de penser au ciel, aux anges ailés qui l'habitent. Elle s'appelle Éléonore, un joli nom dont son père et ses frères, pour en avoir plus tôt fini, ont fait *Nore*, et dont sa mère, par un adoucissement plein de tendresse, a fait *Norette*.

Ce matin, je ne sais ce qui m'a jeté hors du lit dès l'aube : le soleil n'était pas encore levé que je me trouvais sur l'aire de la tuilerie, suivant des

yeux Norette qui travaillait déjà au milieu des siens. Celui-ci, armé d'une masse de bois longuement emmanchée, écrasait des mottes d'argile à peine sorties de la carrière; celui-là, patouillant jusqu'à la ceinture en une fosse profonde, en retirait à grandes pelletées l'argile fondue dans l'eau, amenée à point; cet autre, brandissant des deux mains un coutelas monstrueux, coupait, taillait, débitait les tas d'argile, dont les fragments crus, rencontrés par le tranchant d'acier, s'effritaient, se mêlaient, entraient dans la bouillie. Le père Trescas seul, droit de toute sa taille, était au moule, fabriquant de longues tuiles creuses à couvrir les toits. Un cadre de bois repose devant le maître tuilier sur une ardoise saupoudrée de sable fin; par l'écartement du pouce et de l'index, il prend ce qu'il lui faut de glaise pour une pièce et l'étale; il plonge ses deux mains en un vase rempli d'eau à sa portée, les promène sur la tuile, qui brille, qui se polit, la fait glisser sur un bois de forme cylindrique et Nore l'emporte rapidement.

A présent, commence le plus difficile, le plus délicat de la besogne, et c'est Norette que cela regarde. Pas un de ses mouvements ne m'a échappé. La tuile reçue sur le demi-rouleau, elle est partie à travers l'aire de ses petits pieds nus, plus vites que des ailes. Parvenue à l'endroit propice pour commencer une rangée, elle s'est accroupie d'un affaissement très gracieux et a déposé son bois à plat sur le sol. Mais comment retirer ce bois sans que la tuile toute fraîche s'aplatisse, se crève? La petite ouvrière, ainsi que son père l'a fait, passe et repasse sa menotte sur la pièce, dégage le moule doucement, l'enlève d'un coup hardi. La tuile se soutient; elle va sécher; puis on la mettra dans le four.

J'ai vu Norette déposer trois files interminables de *marchandise*, et, à chaque nouvelle course sur l'aire, je la trouvais plus ravissante. Quand le soleil s'est montré à la crête du Col-du-Bois, a couvert la Tuilerie, balayant les pigeons soudainement aveuglés sur les toits, il a enveloppé Norette d'une telle profusion de rayons que j'en suis demeuré ébloui. Un moment, je ne l'ai plus vue. C'était comme si le soleil l'avait mangée... Enfin les raies rouges de son jupon, sa chemise de toile bise, très échancrée aux épaules, m'apparaissent, me la rendent. Quel pauvre costume, sans compter que des éclaboussures d'argile le souillent par-ci, par-là! Mais avec quelle grâce la fillette porte ses haillons! Cette grâce, qui m'ébranle jusqu'au fond de l'être, vient sans doute de sa liberté, de sa jeunesse. Norette n'a pas connu les contraintes de l'éducation bourgeoise et elle est adorable parce qu'elle est simple, telle que la nature a voulu qu'elle fût, et la nature a voulu qu'elle fût incomparablement jolie.

« Norette, lui ai-je dit, l'arrêtant en un coin de l'aire, est-ce qu'il est bien difficile, ton métier?

— Oh! non, monsieur.

— Si je l'apprenais, moi?

— Mais Mme Sire a conté, l'autre jour, que vous alliez étudier pour être prêtre...

— Et si je préférais être tuilier pour travailler ici avec toi? »

Elle est partie d'un éclat de rire tel que son père, ses frères ont relevé la tête tous à la fois. Je vous demande si j'ai décampé! Je cours encore...

[Peu de temps après cet incident, Mme Fabre vint à la Tuilerie. Un entretien qu'elle eut avec son fils, au cours d'une promenade, le ramena dans la voie d'où Eléonore Trescas avait failli l'écarter.]

Ma mère a loué, sur le Planol, à Bédarieux, une dizaine de *gavachs*, pour les vendanges de Sire, et les a conduits elle-même à la Tuilerie. Mon beau-frère a eu un sourire de satisfaction à la vue des montagnards, des montagnardes robustes qu'on lui amenait. Il arrive souvent que les *gavachs* — gens des gaves — descendent des hauteurs dans le bas pays, malingres, chétifs, épuisés. La vie est si rude, si dénuée aux crêtes de l'Épinouse et du Saumail! Ma mère, très expérimentée en toutes choses — si mon père lui ressemblait!... — a eu la main heureuse cette fois comme toujours.

Tandis que Sire, du ton solennel et enflé dont il citerait un vers d'Horace, harangue son monde attablé et mangeant la soupe — la savoureuse soupe des vendanges, — ma mère et moi nous nous dirigeons vers une vigne très vaste dite « la vigne du Roc-Rouge ». Là, parmi des éboulements rocheux, d'énormes quartiers détachés du bloc colossal dont la masse rougeâtre se fendille, s'effrite sous les orages et le soleil, rampent de vieux ceps aux feuillages rares, aux fruits clairsemés. C'est aux profondeurs du granit que la vigne du Roc-Rouge va puiser les gouttes d'humidité qui la font vivre et décorent ses sarments un peu maigres de *clairettes* blondes d'un goût exquis. Prenez un grain, faites-le craquer sous la dent : c'est un rafraîchissement délicieux.

Ma mère aime beaucoup les clairettes, et c'est au Roc-Rouge que, tous les ans, elle vient faire sa provision. Armée d'une serpette minuscule, elle coupe de préférence les raisins haut perchés, ceux que le voisinage trop immédiat du sol n'a pu ni souiller ni pourrir. Ces clairettes, dont le soleil a fait le tour une saison durant, les caressant, les mûrissant, les

abreuvant de son or chaud et nourricier, ces clairettes sont les seules qui se conservent tout l'hiver sans la moindre tache de moisissure, suspendues par des fils aux poutrelles de la maison. En nos pays, on appelle *liants* ces raisins accrochés aux solives des plafonds.

Marion, au fur et à mesure que ma mère les a détachées, couche les belles grappes en une grande corbeille, sur un lit de pampres verts. Moi, je me contente de regarder, incapable de rendre aucun service. Une fois j'ai amené un sarment et j'ai cueilli une clairette magnifique; mais, au moment où je la passe à Marion, ma mère, qui a l'œil à tout, s'écrie :

« Pas celle-là ! Elle gâterait les autres. »

Je demeure la grappe au bout des doigts, interdit, un peu atteint. Je ne sais que faire de ce raisin, et je le croque indolemment, sans en sentir le goût, par exemple. Je mange comme je boirais, comme je lirais, comme je chanterais...

Marion est partie, la corbeille pleine sur sa tête, et ma mère choisit quelques dernières clairettes qu'elle empile dans un panier.

« C'est une petite réserve pour la tante Angèle », me dit-elle.

Le nom de ma tante, tombant à l'improviste dans la vigne du Roc-Rouge, me communique un vague frisson ; je sens mes jambes se dérober, je suis pris d'une peur horrible. Ma tante est la menace éternelle, et l'on vient de me menacer.

Ma mère continue sa cueillette. Je m'éloigne. Néanmoins, de l'endroit élevé où je me suis abattu entre deux rocailles arides, mon œil, qui découvre toute la vigne du Roc-Rouge, voit ma mère, et, malgré qu'il en ait, ne peut se détacher d'elle. J'ai

beau porter mes regards à droite, à gauche, partout je l'aperçois tenant une clairette que sa main dispose contre le soleil pour juger de la pureté, de la plénitude des grains. Ma mère m'enveloppe comme un danger, et, dans le réduit où je tâche de me tenir coi, mon cœur a des battements qui me crèvent la poitrine, qui bientôt la feront éclater.

Cependant, soit que les clairettes, en bas, se trouvent épuisées, soit que le panier n'en puisse contenir davantage, ma mère, se frayant un chemin parmi les sarments enlacés, remonte les hauteurs de la vigne du Roc-Rouge. Elle vient à moi, svelte, élancée, ses traits droits et pâles, ses beaux yeux noirs voilés par la dentelle plate, plus large que la main, de sa coiffe de fine batiste, montée à la mode de chez nous. Les ceps projetant fruits et ramures ne lui sont pas un obstacle : elle va avec une sorte de liberté souveraine au milieu des pampres qui l'étreignent pour la retenir. C'est à peine si sa main, où luit la lame de la serpette, donne un coup, de-ci de-là. Elle veut arriver en droiture et ne peut souffrir d'être détournée.

« Eh bien, mon fils? me dit-elle s'asseyant à côté de moi.

— Eh bien, ma mère?...

— Le temps ne t'a pas manqué pour réfléchir. As-tu réfléchi?

— Oui, ma mère, j'ai réfléchi.

— Et tu ne te décides pas à entrer au grand séminaire?

— Je crois que je ferais bien d'y entrer.

— Alors, ce n'est pas une résolution prise?

— Il est des moments où je voudrais être déjà revêtu de la soutane; puis il en est d'autres où la soutane m'épouvante...

— Tu t'effrayes à tort, mon enfant. Servir Dieu ne peut être quelque chose de si redoutable. Ta tante te prouvera, elle qui n'ignore rien de notre sainte religion, que Dieu est toute bonté, toute miséricorde, et qu'il proportionne toujours nos obligations à nos forces.

— Oh! ma tante... »

Je lève un bras et le laisse retomber. Ce mouvement déplaît à ma mère.

« Ta tante est « prédestinée », me dit-elle d'un ton sévère, en appuyant sur chaque syllabe.

Il n'en faut pas plus pour me réduire au silence. Mon âme s'ouvrait; elle se referme à ce reproche. Je reprends ma vie intérieure, la vie de mon habitude, cette vie qu'il m'est si doux de vivre, embellie que je la fais de rêves où je me perds, où je me noie, de sensations dont les délices intimes ne sont qu'un long enivrement. Ma mère est là, mais c'est absolument comme si elle était avec ma tante à Bédarieux, ou avec mon père à la Grange-du-Pin. Je ne la sens ni ne la vois. Mon œil distrait suit l'arête vive de Tantajo se détachant dans l'or bruni du couchant d'un trait merveilleusement pur; puis il se repose aux pampres finement découpés qui foisonnent parmi les éboulements. Une vision m'obsède : dans le vermillon cuivré de Tantajo, comme parmi les sarments touffus du Roc-Rouge, passe une silhouette mince, étirée, vêtue de lumière pourpre. C'est Nore, ma Norette, Éléonore Trescas de la Tuilerie.

« Ce qui me fait peur pour toi plus que le sacerdoce, mon enfant, c'est la pauvreté. »

Ces paroles m'arrivent comme de loin. Je regarde ma mère. Son visage, qu'elle essaye de cacher de ses deux mains, ruisselle de larmes. Je l'embrasse

irrésistiblement, et je lui dis, la langue pour la première fois déliée par une tendresse plus forte que mon respect :

« Partons sur-le-champ pour Montpellier! »

Elle tient ses yeux humides attachés sur moi. Je me suis mis debout; je lui ai pris une main pour l'inviter à se lever, à me suivre. Je me sens des ailes de la tête aux pieds et je les ouvre toutes vers le grand séminaire. Ce n'est pas la pauvreté dont on me menace qui va précipiter mon élan, mais un besoin invincible de complaire à ma mère que j'adore et que, dût-il m'en coûter la vie, je ne voudrais plus voir pleurer.

Nous descendons les pentes encombrées de la vigne du Roc-Rouge. Elle s'appuie sur mon bras. Je ne sais si cela lui est arrivé jamais. Comme je me sens fort pour la soutenir! Je suis heureux.

Un peu las l'un et l'autre, nous nous arrêtons sous un amandier. L'ombre de l'arbre, dépouillé de ses fruits et dont les premières rosées emportent le feuillage, nous offre un bien faible abri contre le soleil qui, du haut du mont Caroux, nous crible de rayons fulgurants. Nous demeurons fixes, impuissants à faire un pas de plus. La Tuilerie est à une portée de fusil, mais nous ne pouvons aller jusque-là.

Ma mère me dit :

« Te souviens-tu de ta grand'mère, mon petit?

— Si je me souviens d'elle! J'étais bien jeune; mais je la vois encore avec sa mince figure blanche, sa taille courbée, sa menotte retenant un bâton qui lui servait à assurer sa marche. Elle demeurait chez mon oncle l'abbé, qui, à cette époque, n'était pas curé de Camplong, mais de Pézènes, derrière le Col-du-Buis.

— Eh bien! que dirais-tu si, toi-même étant un

jour curé de Pézènes ou de Camplong, ton père, ta tante et moi nous nous retirions dans ton presbytère?

— Oh!... ●

— Quelle douce vie serait la nôtre!

— Ce serait une bien douce vie...

— Songe à la joie qu'aurait ta tante à s'occuper des ornements, du linge de *ton* église.

— De *mon* église...

— Ainsi nous serait épargnée, à ton père et à moi, une démarche humiliante, une démarche qui me met la mort dans l'âme...

— Quelle démarche?

— A la liquidation des affaires de cette route d'Agde à Castre, dans deux ou trois ans, peut-être plus tôt, nous serons obligés de demander une pension à ton frère, à tes sœurs, à tes beaux-frères...

— Non, non, ma mère bien-aimée! A l'époque dont vous parlez, je serai prêtre; Monseigneur m'aura donné une paroisse à desservir, et vous vivrez avec mon père, avec ma tante, auprès de moi, dans *mon* presbytère... »

[Pourtant cette résolution, prise dans un élan d'amour filial, restait vacillante encore. Des figures de fillettes entrevues, Marthe Vanneau, la pauvre vendangeuse, la riche et belle Mlle Vidal, passaient entre Ferdinand Fabre et sa vocation religieuse et, par moments, la voilaient tout à fait. Il sentait d'ailleurs que son beau-frère Sire, que son père surtout n'étaient nullement en goût de l'engager à se faire prêtre. Il hésitait donc, il se défiait de lui-même, flottait au gré des incidents qui, tantôt l'attiraient vers la prêtrise, tantôt l'en écartaient; les obsessions de sa tante Angèle lui étaient particulièrement désagréables et allaient contre le but que son zèle de dévote poursuivait trop ardemment. Pour venir à bout des hésitations du jeune homme, il fallut une

scène de famille qui lui permit de mesurer la profondeur des soucis où son père se débattait. Un jour, la famille étant réunie, Mlle Angèle dit à M. Fabre :]

« Enfin, que dois-je répondre à notre nièce Clotilde, de la Visitation? Vers la première quinzaine de novembre a lieu la rentrée du grand séminaire, et il serait temps de prendre un parti.

— Vous me la baillez belle, vous, avec votre parti! s'est écrié mon père, traqué à fond. Ma situation est des plus pénibles, Angèle, et je suis surpris que vous le compreniez si peu. Eh quoi! parce que sa cousine veut bien acquitter les frais de pension de Ferdinand jusqu'à la prêtrise, il me faudrait contraindre Ferdinand à se faire prêtre! N'attendez pas cela de moi. Si l'état ecclésiastique est du goût de mon fils, qu'il parte pour le grand séminaire, je ne m'y oppose aucunement; mais si, au contraire, il éprouve la moindre répugnance à revêtir la soutane, qu'il soit un homme et me suive au chantier.

— Il vous a si bien réussi, le chantier! »

Le trait sifflant a atteint mon père en pleine poitrine, en plein cœur.

« Angèle, a-t-il dit avec une dignité triste, c'est la première fois que vous me faites regretter de vous avoir mêlé à mes affaires. Veuillez attendre pour me juger. Que sait-on? l'entreprise tournera peut-être moins mal que je ne l'avais craint, et peut-être, à la liquidation, serai-je en mesure de vous rembourser votre capital. »

Ma tante a ouvert la bouche, mais il n'en est sorti nul son. Son visage est devenu plus blanc que son clair béguin de batiste; sa tête, après un balancement très léger, a eu un affaissement brusque. Ma tante se trouvait mal.

« Mon Dieu! » nous sommes-nous écriés.

Nous étions tous autour d'elle, mon père lui faisant respirer du vinaigre, ma mère lui tamponnant le front avec une serviette imbibée d'eau, moi lui tenant les deux mains que, d'un mouvement passionné, je portais à mes lèvres à chaque instant. Enfin, ma bonne, ma sainte tante Angèle a rouvert les yeux... Mon père s'efforçait visiblement de retenir de grosses larmes; quant à ma mère et à moi, nous pleurions abondamment.

Cependant ma tante, à peu près remise, me regardait, ne regardait que moi.

« Eh bien, mon cher petit, a-t-elle murmuré très bas, à quoi penses-tu?

— Je pense au grand séminaire, où je voudrais être déjà! » ai-je répondu.

Elle a trouvé la force de se lever. Elle m'a serré dans ses bras; puis, me montrant avec orgueil à mon père bouleversé par cette scène cruelle :

« Quand je vous disais, François, que Dieu l'avait fait pour lui, que Dieu se le réservait! »

II

[De ce jour, c'en était fait; on prépara la malle du futur séminariste et, par une matinée de novembre 1847, Ferdinand Fabre monta avec sa mère dans la diligence qui menait de Bédarieux à Montpellier.

Mme Fabre était heureuse que son fils se fût engagé dans la voie qui, outre qu'elle lui semblait très noble, lui paraissait la seule possible. Pourtant elle éprouvait quelque trouble; elle ne pouvait s'empêcher de se demander si son enfant allait dans la plénitude de son cœur vers l'avenir qui lui était réservé. Entre la mère et le fils, tandis que les chevaux trottaient, la conversation fut donc d'abord un peu languissante et embar-

rassée. Tout à coup elle s'anima singulièrement, quand Mme Fabre vint à parler de la tante Angèle.]

Au nom de ma tante, je me suis emparé des mains de ma mère, les ai réunies, les ai serrées dans les miennes. Des démonstrations si peu habituelles de ma part paraissent la surprendre, et, me fouillant d'un regard aigu :

« Tu as quelque chose, me dit-elle.

— Je crois bien!

— Qu'as-tu?

— Je suis content.., oh! mais, content!...

— Pourquoi es-tu si content?

— Parce que c'est vous qui m'accompagnerez à Montpellier et qui m'accompagnerez au grand séminaire... J'avais une peur horrible d'être confié à ma tante.

— Ta tante, pourtant....

— Elle ne vous ressemble pas. »

Enhardi par un silence qu'en dépit d'un effort visible ma mère ne réussit pas à rompre, j'ose me révéler à elle tel que je suis, tel assurément qu'elle ne me connaît pas, qu'elle ne m'a jamais soupçonné.

Je poursuis :

« Non, elle ne vous ressemble pas. Avec elle, ce voyage m'aurait été des plus pénibles. Pourquoi vous cacher que, dès qu'il s'agit de ma tante, le respect chez moi va jusqu'à la crainte? A force d'entendre parler de la sainteté de ma tante, j'ai fini, en effet, par la prendre pour une sainte, et elle m'intimide, et elle me paralyse, et elle me domine à ce point que, devant elle, je suis tout à fait comme si je n'étais pas. Avec quelle docilité, dans ces derniers temps, ne m'a-t-on pas vu plier sous son opinion, sous son avis! Souvent, ni son opinion ni son

avis n'étaient les miens ; je sentais cela à des mouvements de révolte que je réprimais non sans peine. Néanmoins, je me rendais, j'abdiquais, je me mettais à sa merci, vaincu par une obsession plus forte que tout moi-même, que toute ma volonté prise à deux mains. Sous cette oppression dont mon âme n'a jamais eu la hardiesse de secouer le joug, que de rêves d'indépendance n'ai-je pas faits ! Je n'en soufflais mot à personne, je ne confiais même pas à mon journal, cet ami que je dois à mon oncle Fulcran, mes soupirs, mes aspirations vers la liberté ; mais que de fois, à Bédarieux, à la Tuilerie, à la Grange-du-Pin, mes yeux se sont remplis de larmes au seul vol des oiseaux qui s'en allaient par les airs où ils voulaient !... Et, tenez ! tout à l'heure, à Cassan, si je vous avouais que j'ai envié ces chardonnerets voletant autour du clocher de l'abbaye sans avoir à rendre compte du jeu de leurs ailes....

— Mon cher petit !

— Il m'arrive, quand je descends en moi-même, comme mon oncle l'abbé m'y habitua dès l'enfance, d'avoir honte des incertitudes, des hésitations où vous m'avez vu, tant à la Tuilerie qu'à la Grange-du-Pin. Quelle pauvre idée vous avez dû concevoir de mon caractère ! Ne vous y trompez pas cependant, ma mère : je ne suis pas incapable de prendre une résolution, de former un grand dessein et de le pousser à bout. Je n'ai pas toute votre nature énergique ; mais, Dieu soit béni ! vous m'en avez donné un peu, de cette nature vaillante, la force de mon père au milieu de chagrins accablants, et depuis longtemps vous auriez reconnu en moi le fils de vos entrailles, si ma tante Angèle l'eût permis. Malheureusement, je n'étais pas rentré à la

maison qu'elle fondait sur moi. Désormais, plus une heure, plus une minute de repos moral. Croiriez-vous qu'un jour, à la Tuilerie, en présence de mon beau-frère, déchiré par les insistances de ma tante comme par les ongles d'une furie, l'idée plus vive qu'une flamme me traversa l'esprit de m'en aller, de fuir, de marcher devant moi tant que je trouverais terre sous mes pas! Sire eut quelques bonnes paroles, et le transport sauvage qui m'enlevait se calma. Mais je pleurai bien, le soir, dans ma chambre, je pleurai bien.... » .

Ma mère m'a pris dans ses bras, m'a enveloppé ainsi que les mères seulement savent le faire; puis ces mots, un à un, sont tombés de sa bouche :

« Si tu t'étais expliqué hier avec cette franchise, nous ne serions pas sur cette route aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas que tu sois prêtre malgré Dieu. Un mauvais prêtre dans notre famille! Nous préserve le ciel de ce malheur! »

J'étais atterré... Qu'avais-je dit?... Je balbutie au hasard :

« Mais, ma mère..., mais, ma mère.... »

Elle est tremblante, ses grands yeux noirs limpides fixés sur moi. Soudain elle se déplace, baisse le vasistas d'une des portières, se penche. Va-t-elle appeler notre conducteur, faire arrêter la voiture, me commander de descendre, me ramener à la Grange-du-Pin? Un désespoir farouche m'enlève; je me précipite, la saisis avec une familiarité dont je ne puis me rendre compte, dont rien ne saurait excuser l'audace, et je la contrains à se rasseoir. A mon tour, je la tiens sous mon regard qui, si j'en juge par le feu qui m'embrase, doit la brûler.

« Tu ne veux donc pas me laisser respirer un

peu? » me dit-elle, accompagnant ces mots d'un sourire ineffable.

Mon être éprouve une détente qui me jette à ses pieds.

« O ma mère!... »

Ma tête sur ses genoux, je sanglote comme un enfant.

La diligence s'arrête. A droite, à gauche, ce sont non plus des vignes, mais des maisons. La portière de notre compartiment s'ouvre.

« Vous avez une demi-heure pour déjeuner! » crie un gros homme, nous tirant sa barrette d'une main et nous montrant de l'autre l'enseigne du *Soleil d'Or*.

Je suis à ce point troublé que c'est à peine si je vois ma mère descendre. Une fois au sol, elle me tend la main, m'attire. Je la suis. Justement, à trois pas de l'auberge, se développe une allée de platanes, avec des bancs de pierre de taille disposés entre les troncs écaillés... Nous allons, nous venons sous les grands arbres, dont la toison, arrachée à chaque haleine de la brise, assez âpre ce jour-là, tourbillonne mélancoliquement devant nous, et nos langues demeurent muettes, nos cœurs fermés.

« Si tu avais faim, mon enfant, nous entamerions notre sac, me dit-elle avec effort.

— Je n'ai aucune faim... Où sommes-nous?

— A Pézenas. »

Nous nous asseyons.

Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cette trop rapide station sur un banc de pierre où le soleil semblait étendre exprès pour nous un grand tapis de rayons douillet et chaud. C'est là, sur ce bloc isolé au coin d'une promenade publique, que Dieu, pour me fortifier dans mes résolutions, s'est rendu visible à moi. Je l'ai vu.

« Mon enfant, me dit ma mère, je veux commencer par te déclarer que tes aveux ne me causent nul chagrin. J'ai été touchée, au contraire, de t'entendre me parler avec cet abandon. Une seule chose m'est sensible : l'impression fâcheuse que tu emportes de ta tante. Comment as-tu pu te méprendre sur son attitude, avoir l'idée, quand elle te manifestait son désir ardent, trop ardent peut-être, de te voir embrasser la carrière ecclésiastique, qu'elle cherchait à t'imposer sa volonté? Par ton long séjour chez ton oncle Fulcran, par tes longues années chez M. l'abbé Dubreuil, ta tante a pensé naturellement que tu étais disposé à entrer au grand séminaire, et comme, pour elle, nulle grandeur en ce monde n'est comparable à la grandeur de la prêtrise, elle a convoité la prêtrise, pour toi. Mais tu aurais articulé un mot, un mot ferme, qu'elle eût cessé de te poursuivre, puisque tu crois à une poursuite de sa part. Sais-tu qui, de nous tous, serait le plus profondément atteint, s'il t'arrivait de te faire prêtre sans vocation? Ta tante.

— C'est vrai....

— Mais ce malheur, qui serait pour elle cent fois pire que la mort, ne nous menace en aucune façon.

— Non, non, il ne nous menace pas!

— Écoute-moi, Ferdinand. Les choses, par notre faute à tous, ont été poussées si loin, qu'il t'est bien difficile à présent de reculer....

— Pourquoi reculerais-je? Mes plaintes contre ma tante, à laquelle je reproche de ne m'avoir pas laissé assez avec moi-même en un moment où je n'avais besoin que de moi, ces plaintes n'impliquent nullement un manque de vocation.

— Admettons que cette vocation, que, pour être sincère, ta tante n'est pas seule à appeler de ses

vœux, soit chancelante, qu'elle ne doive pas aboutir, quel mal y aurait-il pour toi à passer un an au grand séminaire! Existe-t-il un endroit plus propice au recueillement dont tu as manqué et que tu réclames? Là, tu seras libre de réfléchir, de t'étudier, de te connaître, et, cet examen sur toi-même achevé, de rester ou de sortir.

— Sortir!... Pour aller où?

— J'ai confiance en Dieu qui, ne te voulant pas prêtre, ne t'abandonnera pas. »

Elle tourne sa face vers moi. Je ne sais quel air douloureux, navré, je lui trouve, à cette face adorable, dont les joues pâlies, creusées, affichent les angoisses de chaque jour. Comme je considère ces traits chéris avec l'audace sans pudeur des enfants, qui savent bien que leur mère est leur chose, que leur mère leur appartient sans voiles, toujours, éternellement, ses yeux se brouillent et de petites larmes étoilent ses cils. Elle retire vivement son mouchoir. Ciel! son chapelet qui fuit de sa poche et tombe à terre. Je le saisis. C'est Dieu qui vient à notre secours. Je baise la croisette de laiton et, ouvert par ce coup de la grâce assené en plein cœur, je m'écrie :

« Ma mère, si nous récitions le chapelet? »

Nous n'avions pas murmuré trois *Ave*, que notre voiturin, planté au seuil du *Soleil d'Or*, hurlait à tue-tête :

« Les voyageurs pour Montpellier, en voiture! en voiture! »

[Arrivés à Montpellier, nos voyageurs ne purent rester longtemps à l'auberge où ils avaient espéré s'isoler avant l'heure de la séparation. Mlle de Fouzilhon et Mlle de l'Hospitalet, deux vieilles demoiselles très dévotes, grandes amies de la tante Angèle, avaient été

prévenues de leur arrivée; elles ne tardèrent pas à relancer chez l'aubergiste Bouffardin Mme Fabre et son fils, qui durent s'installer à l'hôtel de Mlle de Fouzilhon. Peu après, ces dames imaginèrent une petite scène qui n'agréa guère au jeune Ferdinand : on le prévint un jour que la maîtresse de maison l'attendait; comme il se rendait à cette invitation, il entendit de grands éclats de rire et, introduit dans une pièce obscure, il vit, quand on eut donné de la lumière, un personnage obséquieux qui déclina son titre de tailleur du grand séminaire et qui annonça qu'il était venu pour essayer la soutane de M. l'abbé. M. l'abbé, d'abord désagréablement surpris, se laissa faire.]

D'un geste insinuant, onctueux, M. Prunières m'a retiré ma redingote, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me suis trouvé enveloppé d'un long fourreau noir tombant aux pieds. Un prestidigitateur n'a pas de coup plus rapide, car ç'a été un coup de prestidigitateur. Tandis que je me vois tout entier réfléchi en une haute glace mobile, M. Prunières, sautillant autour de moi, tantôt se recule et admire, tantôt se rapproche et d'un coin de savon trace, de-ci, de-là, des lignes blanches sur le drap noir. Je laisse faire le tailleur du grand séminaire, me livre sans résistance à son œuvre de correction très compliquée, tourne à droite, tourne à gauche sous la pression de son doigt qui me commande par des attouchements discrets. Mon âme emprunte à l'habit qui revêt mon corps je ne sais quelle résignation profonde, voisine de l'anéantissement. C'est par la voie douloureuse que j'ai été mené à l'instant solennel d'aujourd'hui; mais le sacrifice est consommé, et la pensée que désormais j'appartiens à ma vocation, que cette soutane suffira à me protéger, à me défendre contre moi-même, me remplit d'une sécurité où il me plaît de découvrir le com-

mencement des grâces attachées à mon nouvel état.

Cependant, M. Prunières n'en finit pas; il va, vient, glisse son savon dans la pochette de son gilet, pique toute une pelote d'épingles parmi le vêtement. Il ne me semble pas ravi de son œuvre.

« Oh! oh! chantonne-t-il, oh! oh! »

Et il s'applique, et il mouille un mouchoir qu'il se passe et repasse sur le front.

« Voilà ce que c'est de ne pas prendre mesure à la personne elle-même, murmure-t-il en sourdine, rageant un brin. La soutane vous irait comme un gant si j'avais pu seulement vous appliquer mon centimètre autour de la taille. Mais, que voulez-vous? j'ai dû m'en rapporter aux chiffres envoyés à Mlle de Fouzilhon par Mlle Angèle Sicard....

— Comment! c'est ma tante.... »

M. Prunières, dès le début de ses opérations, avait à peine boutonné le vêtement; en constatant sa trop grande ampleur malgré les épingles destinées à le rétrécir, il saisit à poignée l'interminable rangée de petits boutons de crin et la fixe rapidement.

« Et à présent? me demande-t-il, arrêtant sur moi deux gros yeux à fleur de tête, inquiets, éplorés.

— A présent, tout est pour le mieux.

— Eh bien! non! non! s'écrie-t-il au désespoir. C'est la première fois qu'il m'arrive d'avoir si peu de chance... Levez les bras. »

Je les lève.

« L'emmanchure est bonne, dit-il, un peu remis. Je vais détacher la queue de cérémonie et vous ferez quelques pas. »

Je marche, je balaye le tapis pompeusement.

Le tailleur du grand séminaire, qui me suit fort agité, se rassure.

« Allons, je ne suis pas trop mécontent. La soutane, moyennant des retouches habiles, ira assez bien. Mais, avant que je m'en rapporte aux mesures de Mlle Sicard!....

— Est-ce fait? » demande par le trou de la serrure une voix joyeuse d'enfant.

Julette [1] joue peut-être à cache-cache dans l'escalier avec la repasseuse de la lingerie, aussi folâtre, aussi jeune qu'elle.

« Est-ce fait? redemande la même voix enfantine.

— Non, non! »

C'est moi qui viens de pousser ce cri, me souciant fort peu de me montrer à Julette et à son amie dans ma soutane manquée.

« Eh bien! vous y mettez le temps, monsieur Prunières. »

Par exemple, cette fois, ce n'est pas Julette, mais Mlle de Fouzilhon qui a parlé. La porte s'entrebâille. Le tailleur pâlit. M. Prunières perd la tête, c'est évident : il veut piquer une dernière épingle dans l'étoffe et me l'enfonce dans la chair.

« Aïe!

— C'est fait! » glapit le malheureux tailleur affolé.

Mlles de Fouzilhon et de l'Hospitalet se précipitent; puis ma mère entre tranquillement. Elle ne m'a pas aperçu, la pauvre femme, qu'elle joint les mains par un mouvement d'adoration et ne bouge plus. Ses yeux agrandis fixés sur moi, elle me considère en une sorte d'extase. Pareille immobilité m'effraye et, peu attentif à Mlle de Fouzilhon, à Mlle de l'Hospitalet, à M. Prunières, qui me parlent, me questionnent, m'interpellent tous à la

1. C'est la femme de chambre de Mlle de Fouzilhon.

fois, je regarde ma mère plantée comme une statue et lui souris pour la rassurer. Ses traits nobles et beaux, ses traits calmes et purs de sainte dans une niche d'église, n'ont rien de douloureux ; néanmoins, il me semble que, si je l'embrassais, mon embrassement lui serait un bien, un grand bien. Cette idée s'empare de moi avec une telle force que, repoussant et Mlle de Fouzilhon et Mlle de l'Hospitalet, et M. Prunières, occupés, après m'avoir glissé un rabat au col, une ceinture aux reins, à me passer le surplis « à ailes plissées menu », je m'élance et tombe dans les bras de ma mère tendus vers moi. Quelle allégresse tout ensemble et quel déchirement! Nous mêlons nos larmes et nos sanglots.

« Mon enfant! mon enfant!... répète-t-elle sans se lasser.

— Ma mère! ma mère! » ne puis-je m'empêcher de redire sans fin.

Mais Mlle de Fouzilhon, prompte à nous divertir d'émotions dangereuses pour ma vocation, nous prend les mains au plus fort de notre attendrissement et nous entraîne hors de la chambre de Mme de Sauviac. Nous traversons le palier du deuxième étage où des éclats de rire m'ont arrêté tantôt, et, Mlle de l'Hospitalet ayant poussé une porte, nous pénétrons en une étroite chapelle, avec statuette de la Vierge, lustre, candélabres, autel. Nous sommes dans le sanctuaire de la Confrérie du Saint-Rosaire. Mlle Nobilie, qui n'a cessé de nous retenir, ma mère et moi, nous laisse libres; puis, tombant à genoux à côté de Mlle Ursule déjà prosternée, elle articule ce simple mot :

« Prions. »

Dans mon enfance, chez mon oncle Fulcran, et,

plus tard, chez M. l'abbé Dubreuil, il m'arriva de connaître des effusions religieuses qui duraient des journées entières. Combien ma prière d'aujourd'hui a été plus courte que mes prières de ces temps de premier élan vers Dieu ! C'est avec une peine infinie que j'ai arraché à mes lèvres lourdes, pétrifiées, ces rares paroles :

« Seigneur, je n'ai pas recherché la gloire de votre sacerdoce, mais des femmes pieuses, des femmes qui reçoivent de vous plus de lumière que je n'en reçois, me croient marqué pour l'exercice d'une mission divine ici-bas. Une terreur effroyable me courbe au sol comme un roseau. J'ose néanmoins m'offrir à vous, Seigneur, dans toute la sincérité de mon âme. Si vous me jugez digne de votre service, prenez-moi, enlevez-moi, ravissez-moi, et que la vertu de votre Droite me soutienne et me fortifie ! Si, au contraire, votre souffle, dès le principe de ma vie, ne m'a pas pénétré des grâces indispensables à votre ministère auguste, repoussez-moi, comblez mon cœur de tous les découragements, de toutes les amertumes de la terre, emplissez ma bouche de cendres, et faites, si, par quelque impiété, je marchais un jour vers vous malgré vous, que je succombe sur les marches de l'autel avant qu'il me soit permis de le violer. Ainsi soit-il ! »

III

[L'effet de la petite scène préparée par les dévotes n'avait pas été, comme on voit, très heureux. Mais il fut réparé par une visite que Ferdinand Fabre fit à sa cousine Clotilde au couvent de la Visitation. Là il reçut l'impression profonde de la grandeur et de la paix de

la vie religieuse; et il n'y avait plus dans son âme que des sentiments de piété, quand vint le jour où il dut enfin entrer au grand séminaire.]

Grand Séminaire, 27 novembre 1847.

Ma mère n'avait pas tiré la chaînette ballant à la porte du grand séminaire, que cette porte s'étalait à plein battant, et nous nous trouvions en face d'un jeune abbé empressé, nous faisant des salutations sans fin. Je ne rencontrai de la vie figure plus avenante.

« Vous, monsieur Martinage! s'est écriée ma mère, très agréablement surprise.

— Mlle de Fouzilhon, qui m'honore de sa bienveillance, m'a fait prévenir par Florien [1] que vous viendriez cette après-midi avec M. Ferdinand, et je me suis posté chez le concierge pour me mettre à votre disposition. Un usage ancien ne permettant guère aux dames de pénétrer en l'intérieur du grand séminaire, Mlle de Fouzilhon croit que je pourrais accompagner M. Ferdinand jusque chez M. le supérieur... »

Et, me prenant une main :

« Justement, M. le supérieur est dans son cabinet et, s'il vous plaît de vous confier à moi, mon ami...

— Je me confie à vous avec joie, monsieur l'abbé », ai-je répondu, ravi de rencontrer dès mon premier pas tant de bonne grâce et ne pouvant m'empêcher de songer à l'ange invisible qui, dans le vestibule de la Visitation, avait éclairé mon chemin. Cette fois, l'ange était là; je le voyais.

M. l'abbé Martinage a ouvert une première porte,

1. Son valet de pied.

puis une deuxième. Nous nous sommes engagés à travers un vaste corridor, sonore comme un cloître, éclairé par de hautes fenêtres donnant sur une cour intérieure, meublé de bancs en bois de chêne scellés aux murs.

« C'est ici notre salle de récréation quand le temps est mauvais, et c'est ici que nous recevons nos parents le dimanche », nous dit notre guide.

Au moment de soulever le loquet d'une troisième porte, il a, par un geste aimable, invité ma mère à s'asseoir.

« M. le supérieur n'aime pas les longs discours et nous ne tarderons pas, madame, à vous rejoindre. »

Un escalier de pierre déroule devant moi ses belles travées spacieuses. Je n'avais pas gravi dix marches, que je me suis arrêté. J'étais rendu.

« Notre petit cœur bat donc trop fort? m'a demandé M. Martinage... C'est toujours ainsi quand on entre. Parbleu! on préfère vivre en plein air que renfermé dans une maison, cette maison serait-elle une maison de grâces et de prières. C'est peu religieux, ça, mais c'est humain... Tenez, moi qui vous parle, je suis sous-diacre; j'ai des raisons de croire que je prendrai le diaconat à la Noël de cette année et la prêtrise à la Trinité de l'an prochain : eh bien! les vacances finies, je ne suis pas content et je voudrais les recommencer.

— Vous êtes né peut-être dans la montagne cévenole, et vous regrettez les courses libres?

— Pas le moins du monde! Je suis né rue des Carmes, en plein quartier de la Cathédrale, à Montpellier; de plus, mon père, qui tient un débit de vins au cours des Casernes, occupe la maison la plus bruyante de la ville, farcie de soldats de tous les régiments. Que voulez-vous? je me suis

fait à ce vacarme de notre buvette, lequel n'est pas toujours des plus édifiants, et il m'arrive parfois de trouver le grand séminaire bien muet, bien silencieux...

— Moi, j'aime le silence.

— Tant mieux! Vous allez être servi à souhait. »

Nous nous étions remis en marche et avions atteint le premier étage de l'immense bâtiment. L'abbé Martinage a frappé un coup à une porte.

Le P. Baudrez, religieux lazariste, supérieur du grand séminaire, m'a accueilli avec bienveillance. La longue figure osseuse de ce vieillard robuste ne respire pas précisément la bonté; mais, comme chez M. l'abbé Laroche, l'ancien directeur de mon oncle Fulcran, une abondance de cheveux blancs et gris lui retombant de chaque côté de la tête tempère ce qu'aurait de trop dur sa physionomie d'ascète, qu'on croirait taillée, évidée au couteau. Après quatre paroles que mon effroi m'empêchait d'entendre, me voyant devant lui tremblant, terrifié, il m'a embrassé, puis m'a invité à m'asseoir. Mais il a fallu que M. Martinage me tendît un siège, car, si une sorte de saisissement avait paralysé mes oreilles, il avait aussi paralysé mes yeux. Alors, rendu à moi-même par une indulgence qui me pénétrait, j'ai entendu, très clairement entendu le P. Baudrez me parler des notes excellentes que lui avait transmises sur mon compte M. le supérieur du petit séminaire de Saint-Pons, puis faire une allusion délicate à l'intérêt que prend à mon avancement spirituel la sœur Clotilde, de la Visitation...

« M. l'économe vous remettra la clef de votre chambre », a-t-il ajouté en manière de conclusion.

Il a levé la main et a murmuré :

« *Pax tibi*! Que la paix soit avec vous! »

Ma mère, l'abbé Martinage et moi, nous avons à plusieurs reprises monté, descendu, remonté, redescendu le cloître du grand séminaire, large promenoir où dix personnes marcheraient de front. M. Martinage, la langue en train ainsi qu'une bartavelle des monts d'Orb dans les blés mûrs, babillait, ne cessait de babiller. — Que babillait-il? Je ne sais. — Ma mère me regardait à la dérobée, et c'était aux regards de ma mère que j'étais attentif. J'aurais bien voulu que le protégé de Mlle Nobilie de Fouzilhon s'éloignât un moment : sa bouche, qui ne tarissait pas, sa gaieté qui à tout propos partait en éclats de rire retentissants, m'importunaient à la fin. Mais comment trouver un mot, et quel mot trouver pour arrêter pareils débordements? Si l'abbé Martinage prenait le parti de se retirer, que de choses consolantes je dirais à ma mère près de me quitter!

Dieu a eu pitié de ma mère et de moi. Soit que la contagion de notre silence obstiné l'eût gagné, soit qu'à la longue il fût à bout de salive, notre bavard insupportable nous donnait trêve depuis cinq secondes et peut-être méditait-il de battre en retraite, quand une circonstance toute fortuite l'y a décidé brusquement.

« Privat! Privat! » s'est-il écrié, appelant un séminariste qui s'en allait d'un pas recueilli à travers le corridor.

M. l'abbé Privat est demeuré fixe, s'est retourné, est venu à nous. C'est un ecclésiastique d'une trentaine d'années, petit, maigre, chétif, on dirait diminué, avec des yeux noirs énormes dans un visage pâle et triste.

« Mon cher Augustin, je te présente l'abbé Ferdinand Fabre, dont je t'ai entretenu déjà, lui dit

M. Martinage d'un ton de respect qui m'a frappé. Tu n'as pas oublié, je pense, que tu m'as promis d'être son ami. »

M. Privat s'est incliné devant ma mère et, d'une voix hésitante, a murmuré :

« Si je puis quelque chose, madame, pour adoucir les premières épreuves de votre fils, parfois si cruelles, veuillez, je vous prie, compter sur moi.

— Des épreuves..., des épreuves... », a répété le protégé de Mlle de Fouzilhon avec un haussement d'épaules.

L'abbé Privat était loin. L'abbé Martinage nous a fait une révérence qui a plié en deux son corps solide, souple et fort, et s'est hâté de rejoindre son ami.

Quel soulagement! Nous nous sommes assis en un coin, sur le banc le plus reculé... Qui croirait qu'une fois seuls, ma mère et moi, nous sommes demeurés un long moment aussi silencieux que tout à l'heure, quand M. Martinage nous harcelait de ses bavardages et de sa bonne humeur? Nous nous tenions les mains cependant, et c'était pour moi une jouissance indicible.

« Alors, M. le supérieur a été bon? a-t-elle fini par me demander.

— Très bon, très bon...

— Tu nous écriras souvent?

— Oui, souvent.

— Il est bien certain que, si tu t'ennuyais trop...

— Je ne m'ennuierai pas. Je ne veux pas m'ennuyer. Dieu est ici.

— Enfin, si Dieu ne te suffisait pas... »

La porte du fond du corridor s'est ouverte avec fracas. L'abbé Martinage a reparu.

« Le P. Lamolinairie, notre économe, vous attend pour vous conduire lui-même dans votre chambre. »

J'ai accompagné ma mère jusqu'à la porte de sortie. Aussi bien il valait mieux nous séparer tout de suite, abréger notre martyre. Elle m'a retenu un moment dans ses bras, et, tout en me serrant à m'étouffer, elle me répétait :

« Tu me diras bien la vérité dans tes lettres, tu me la diras tout entière... Ta tante Angèle ne saura rien... »

J'ai franchi le seuil avec elle, et mes yeux l'ont suivie sur la route poudreuse du faubourg Boutonnet. Elle ne s'est pas retournée une fois. Je n'avais pas beaucoup de courage; mais qui sait si elle n'en avait pas encore moins que moi? Les mères aiment tant qu'elles peuvent dissimuler tout... Oh! les mères! oh! la mienne!...

Grand Seminaire, 27 novembre 1847.

Une joie, une vraie : je ne couche pas dans un dortoir comme à Saint-Pons. J'ai une chambre, une chambrette très propre, très recueillie, sur une cour. Si, de ma fenêtre, j'apercevais un peu d'eau, quelque ruisselet pas plus large que le doigt me rappelant le bief des Douze, je pourrais me croire à la Tuilerie parmi les amoncellements de briques, de tuiles, de carreaux. Je considère toutes choses autour de moi, et je suis enchanté : une couchette en fer avec couvre-pied d'indienne piqué à l'aiguille de dessins bizarres, tombant au sol; une chaise de paille de forme rustique comme on en voit dans tous les villages de la montagne, à Camplong principalement; une bibliothèque de cinq rayons, un

minuscule bénitier en faïence à fleurs bleues surmonté d'un crucifix de bois noir... Dans l'espèce de contentement où me mettent tant et tant de découvertes, je lève les deux mains vers le divin Sauveur, puis je prends de l'eau bénite, en asperge les murailles de ma nouvelle demeure. Cela fait, je me signe pieusement, et ces mots que j'ai cent fois entendu chanter par le chœur à Saint-Pons, ces mots sur lesquels l'abbé Antoine Labatut avait composé une musique charmante, me viennent aux lèvres : « *Domus mea domus orationis vocabitur...* »

Florien a fait porter ma malle par un commissionnaire. Elle est là sous une petite table de sapin qui achève mon mobilier. Je ne sais pourquoi j'hésite à l'ouvrir. Singulière nature que la mienne! je suis heureux et j'ai peur. — Peur de quoi? Peur de tout. — L'abbé Privat a parlé à ma mère d'épreuves qui peuvent être cruelles. Il est bien entendu que, si j'ouvre ma malle et m'installe, je suis décidé à affronter ces épreuves, cruelles ou non. Y suis-je décidé? Mon ange gardien, qui m'a sauvé l'autre jour, au Peyrou [1], quand le Démon m'enveloppait si ardemment, me pousse la main, et le couvercle de ma malle est soulevé.

Oh! ma soutane neuve, mon surplis neuf, mon bonnet carré neuf, ma ceinture neuve, mes rabats neufs! Je retire chaque pièce de ma garde-robe ecclésiastique et la couche sur mon lit tout du long. J'use de précautions infinies pour qu'aucun objet ne soit froissé. Ces divers vêtements étant ma propriété exclusive, je pourrais ne pas y mettre tant

1. Sur la promenade du Peyrou, il s'était laissé aller à rêver de Marthe Vanneau et d'Eléonore Trescas.

de façons. C'est plus fort que moi : tandis que je me livre à cette besogne de déballage non sans plaisir, il me semble parfois que cette défroque d'un nouveau genre appartient à un autre, qui viendra la reprendre, auquel je serai tenu de la restituer... Ah! mes *Confessions* de saint Augustin parmi les chemises! J'enlève le livre, le baise avec amour. Que de grandes, de sublimes pages lues, relues, que je sais par cœur! Je vais trouver une phrase, un mot qui me redressera sur pieds, car je chancelle presque. Je tombe sur le feuillet 101, et ces lignes désespérées me sautent aux yeux :

« Je portais mon âme déchirée et sanglante, impatiente de se laisser porter par moi, et je ne savais où la poser, *Portabam enim conscissam et cruentam animam meam, impatientem portari a me, et ubi eam ponerem non inveniebam.* »

IV

[Les abbés Martinage et Augustin Privat, qui avaient été les premiers à recevoir Ferdinand Fabre à son entrée au séminaire, devinrent vite pour lui des amis. Ils ne se ressemblaient guère : le premier, toujours sans souci et prêt à rire; le second, grave, austère, sans cesse déchiré par des scrupules de conscience. Un jour que le grand séminaire était allé à la promenade, Ferdinand Fabre demandait conseil à ses amis sur le choix d'un confesseur; l'abbé Martinage passait alors en revue les maîtres de l'établissement, s'égayait sur le compte de chacun d'eux, et il en avait surtout au P. Perboyre, prêtre vénérable, mais d'une gaucherie et d'une timidité extrêmes. Les moqueries de Martinage se donnaient si bien carrière qu'elles finirent par choquer le grave Privat, qui, d'un ton sévère, rappela son camarade à l'ordre.]

Notre rieur est demeuré planté au milieu du chemin de Grabels, où nous nous trouvions.

« Je te demande pardon, mon cher Augustin, a-t-il balbutié... Voyons, tu sais bien que nul parmi nous ne respecte plus que moi le P. Perboyre, et ce n'est pas parce que je m'amuserai un brin à ses dépens...

— Tu as de singulières façons de respecter tes supérieurs; pour mon compte, je condamne ces façons d'une manière absolue.

— Avec toi, il faudrait toujours retenir le mot pour rire.

— Il faut le retenir, en effet.

— Et quand on ne peut pas?

— Est-ce pour rire que tu as pris le vêtement noir que je te vois? Il ne t'est donc jamais venu dans l'idée que le crêpe du Calvaire nous enveloppe tous?

— Ma foi, non! ce crêpe du Calvaire ne m'est jamais venu dans l'idée.

— Eh bien, moi, je porterai perpétuellement le deuil de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Que veux-tu? toi, on connaît la chose : tu as la religion triste; et moi, la chose est connue également : j'ai la religion gaie... Mais saint Augustin, ton patron, n'était pas ennemi d'une douce gaieté?

— Aie la foi, la charité, le génie de saint Augustin et je te permettrai de rire.

— La bonne plaisanterie! la bonne plaisanterie! » répéta l'autre, pouffant malgré qu'il en eût.

Privat s'élança d'un tel élan contre son ami, que j'eus peur pour lui en le voyant, chétif, sans force réelle, sauter à la gorge de Martinage, de carrure athlétique, épais et rude comme un châtaignier du

Jougla. Je me précipitai pour les séparer; mais alors je fus témoin d'une scène qui, en ce moment même où je la note dans mon journal, me remplit les yeux de larmes. Privat n'avait pas saisi Martinage; c'était Martinage, au contraire, qui avait saisi Privat et le tenait embrassé, lui prodiguant les paroles les plus affectueuses, les plus touchantes.

« Tu sais que je t'aime et que je veux t'obéir sur un signe. Ne te dois-je pas le peu que je suis? Ma vocation, que depuis des années tu entretiens, tu réchauffes de ta parole, de ton exemple, n'est-elle pas ton ouvrage? Ah! Privat, par le sang de Jésus-Christ que tu sais aimer mieux que moi et qui te comble, malgré mes imperfections, mes travers, mes vices peut-être, ne m'abandonne pas, ne te retire pas de moi. Une légèreté de nature, qui s'amendera avec les années, ne permettra pas que je sois jamais le prêtre que tu seras bientôt; mais je te jure... »

Privat lui a clos la bouche de sa main.

« Jure-moi, lui a-t-il dit, de m'aimer toujours, car ta gaieté, que je blâme aujourd'hui par une disposition d'esprit inexplicable, tu n'as pas oublié combien de fois j'ai eu besoin d'y recourir. Toi aussi, tu sais que je t'aime... »

La colonne de nos condisciples, noire sur la poussière blanche, s'en allait vers la ville. Le P. Perboyre, directeur de semaine, nous a frôlés en passant.

Nous sommes restés en arrière. Martinage, maté par une émotion qui l'avait inondé comme un flot, cheminait tête baissée; moi, je tenais mes deux yeux attachés sur Privat marchant avec un sourd murmure de paroles indistinctes. — Priait-il? Se parlait-il à lui-même à la façon des grands soli-

taires de l'Égypte? — Nous venions de dépasser la maison de campagne de Monseigneur, dont les beaux arbres dressaient vers le ciel, à notre gauche, des branchages secs, décharnés, quand Privat levant la main :

« La nature aussi est en deuil. Et cependant Noël approche; nous célébrerons dans quelques jours « la Grande Naissance », comme on appelle la plus belle fête de l'année à mon village de Saint-Jean-de-Fos... Pourquoi ai-je quitté mon village? Là je vivais en paix. Dieu m'appelait... Dieu m'appelait-il?

— Oui, mon ami, Dieu t'appelait.

— Oui, monsieur l'abbé, Dieu vous appelait », ai-je insisté.

Il m'a posé une main sur l'épaule, affectueusment, tendrement.

« Mon jeune ami, m'a-t-il dit, vous avez, vous aussi, votre tourment. La tache du péché originel, atténuée en nous, non effacée, crée à chacun son supplice intime. Ce supplice est peut-être en raison des dons reçus. Il vous faut un pacificateur, un consolateur, et vous souffrez de ne pas le découvrir. Je vous observe, je vous devine, et je veux essayer de secourir votre détresse. Je connais nos directeurs : un seul est capable de prendre en main votre vocation, toute votre vie dans ce monde et dans l'autre. Si vous voulez vous en rapporter à mon jugement, vous irez trouver le P. Laplagne et le prierez de vous conseiller, de vous guider. Le P. Laplagne est une intelligence ouverte, un cœur très noble et très haut. Il vous aimera, car on ne fait rien de bon sans amour.

— Et le P. Perboyre? ai-je osé demander.

— Le P. Perboyre, malgré des timidités de

caractère qu'on lui reproche à bon droit, ne serait pas incapable de vous mener au but. Malheureusement, sa nature simple, pieuse avec une pointe de naïveté, ne m'offre pas les garanties que je réclame pour vous d'un confesseur. On m'a trop caché de choses, à moi, dès le début. Vous méritez qu'on ne vous cache rien des obligations dont vous aurez à subir le poids. Donc ni le P. Perboyre, ni les autres, ni surtout le P. Baudrez, à l'imprudence duquel je dois d'avoir fait, sans y être suffisamment préparé, le pas décisif du sous-diaconat...

— Allons, toujours tes doutes, mon cher Augustin..., a soupiré Martinage.

— Je vous y engage fort, voyez le P. Laplagne, a poursuivi Privat... Maintenant, n'allez pas croire, Ferdinand, que je cherche le moins du monde à vous détourner du P. Perboyre, le plus respectable des religieux, a-t-il repris avec une ardeur inattendue. Bon nombre de nos condisciples ne craignent pas d'appeler le professeur d'Écriture sainte le « médiocre », le « pauvre » P. Perboyre. Pour moi, commençant à pénétrer la vanité des livres et à ne faire cas que de la vertu, toutes les fois qu'il m'arrive de rencontrer le P. Perboyre, je le salue humblement jusqu'à terre. Il me semble toujours découvrir sur sa soutane des gouttes éparses du sang de son frère, martyrisé en Chine il y a quelques années, et ce sang, qui est comme le sien, me le rend sacré... Si je pouvais espérer qu'il me sera permis, à moi aussi, d'aller mourir en un coin perdu du monde pour la gloire de mon Dieu! Ah! expirer ou sous la cangue, ou sous la semelle de cuir, ou sous la meule de pierre qui vous broie les os! Expirer et voir Dieu!...

— Pourquoi n'êtes-vous pas prêtre, monsieur

Privat? me suis-je écrié; c'est à vous que je me confierais, c'est à vous que je me donnerais, c'est vous que je suivrais jusqu'à la mort! »

Nous touchions aux premières maisons de Boutonnet. Nos condisciples venaient de doubler le pas. Nous les avons rejoints.

V

[C'est en effet l'influence d'Augustin Privat qui va désormais s'exercer sur le jeune séminariste, influence très noble, mais aussi très troublante, puisque, depuis un si long temps, Privat doute encore de sa vocation et, malgré sa piété profonde, hésite à « faire le pas ».]

Grand Séminaire, 12 décembre 1847.

Martinage ayant obtenu d'aller en ville pour annoncer à son père son prochain avancement dans les ordres, il m'a été accordé de rester seul avec l'abbé Privat. L'heure a été délicieuse. Privat, très absorbé, était penché sur les tisons, tenant un petit livre jaunâtre usé, vermoulu. — Qu'était ce livre? — Dans l'écartement des pages, où le diacre avait passé un doigt, j'ai démêlé des lettres gothiques. La bibliothèque du séminaire contient nombre d'ouvrages imprimés en caractères anciens. Le bouquin, froissé par Privat, dont la main a eu une crispation soudaine, s'est ouvert, et ce titre m'a sauté aux yeux :

« *Legenda major beati Francisci a sancto Bonaventura edita et ab Ecclesiâ approbata.* »

« C'est la *Vie de saint François* que vous lisez, monsieur l'abbé? lui ai-je demandé.

— Oui, Ferdinand, la *Vie* ou la *Légende* de

saint François d'Assise par saint Bonaventure. Depuis huit jours, ce petit livre, feuilleté, refeuilleté à plaisir me pénètre d'une étrange douceur. Le contact des saints peut être comparé au contact de Dieu même : il apaise. Le récit est naïf, par-ci par-là enfantin; mais comme il est haut, épanoui pour ainsi dire en pleine grâce céleste ! Par quel privilège saint Bonaventure, un génie fier et sévère, un génie philosophique de la trempe de saint Thomas, s'est-il plié à descendre à tant de charme, de familiarité, d'abandon? Je ne sais. Il faut croire que l'universalité de l'esprit n'est pas toujours exclusive de l'universalité de l'âme et du sentiment.. Mon enfance rustique assurément me disposait mieux qu'un autre à suivre saint François d'Assise dans ses promenades solitaires au mont Alverne, à goûter ses entretiens avec les oiseaux, avec les chiens, avec les loups, à m'intéresser aux discours qu'il lui est arrivé plus d'une fois de tenir aux arbres immobiles, aux champs muets. Mais, n'aurait-on pas vu le jour dans un village, au creux d'un sillon comme un perdreau, comment ne pas être ému de cette amitié tendre du saint pour les moindres êtres, les moindres objets de la création, des plus humbles aux plus magnifiques, de cette communion passionnée de François d'Assise avec la nature entière, façonnée par Dieu, où le doigt de Dieu demeure visible pour lui à tous les endroits ! »

Privat, du milieu des pages du livre, a retiré trois feuillets noircis de son écriture fine, enchevêtrée. Il m'a dit :

« Je me suis amusé et édifié tout ensemble à traduire de rares fragments de la *Légende*. Écoutez celui-ci :

« ... Une fois, aux environs de Bévagne, notre saint s'arrêta en un lieu où s'était rassemblée une énorme multitude d'oiseaux de cent et de cent couleurs. Les avisant, il courut à eux et les salua comme s'ils eussent été de véritables personnes raisonnables. Tous l'attendirent, se tournèrent vers lui, les plus haut perchés inclinant la tête pour mieux le voir, mieux l'entendre. — « Mes frères les oiseaux, leur dit-il, appliquez-vous « bien à louer le Créateur, qui vous a revêtus de plumes « chaudes pour vous engarder du froid, vous a donné « des ailes pour voler, vous a enveloppés de la pureté « de l'air et vous gouverne sans que vous ayez à prendre « la moindre sollicitude. » Tandis qu'il leur adressait ces paroles et d'autres à la suite, les oiseaux avaient des tressaillements d'allégresse, allongeaient le cou, entr'ouvraient le bec et tenaient les yeux fixés sur lui. François, priant, passa parmi eux, les frôla de sa robe, et pas un ne s'avisa de changer de place. Enfin, il les congédia en faisant sur eux le signe de la croix... »

Privat s'est arrêté, hésitant à tourner la page pour me lire un autre morceau.

« Je vous en conjure, ai-je imploré... Moi aussi dont l'enfance s'est écoulée au village, je comprends saint François. »

L'abbé a repris aussitôt :

« Saint Bonaventure insiste sur la prédilection de saint François pour les alouettes, « ces filles de la lumière », comme il aimait à les appeler. Je vous cite ce joli paragraphe :

« ... Le bienheureux François chérissait les alouettes d'une affection particulière. Il se complaisait à remarquer dans leur plumage la couleur grise et cendrée qu'il avait choisie pour le costume des Frères Mineurs, afin que l'on pensât souvent à la mort, à la cendre du tombeau. Montrant à ses disciples l'alouette qui s'élançait dans les airs en chantant, dès qu'elle avait pris une grenaille, il leur disait : — « Voyez, elle nous apprend « à rendre grâce à notre Père d'en haut qui nous nour-

« rit, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la « terre et à nous élever au ciel, où doit être notre con- « versation... »

— C'est déjà fini? ai-je demandé, les lèvres et l'âme altérées.

— Encore ces lignes aussi fraîches que l'eau de vos montagnes. Saluez! voici le printemps dans sa force, dans son éclat, pour vous à Camplong chez l'oncle Fulcran, pour moi à Saint-Jean-de-Fos chez les miens :

« ... Un soir, comme le bienheureux François allait prendre sa collation avec le frère Léon, un rossignol préluda. Notre saint se sentit rempli d'aise, et il pria le frère Léon de chanter alternativement avec l'oiseau les louanges du Seigneur. Celui-ci s'en étant excusé sur sa mauvaise voix, François d'Assise se mit à répondre au rossignol... Les étoiles occupaient leur place au firmament, que, dans l'air très calme et très doux de la prime, le concert persistait entre le saint et l'oiseau. La terre se taisait, attentive à la merveille. Enfin François cessa, avouant que le rossignol l'avait vaincu. Alors il appela l'oiseau sur sa main, le loua d'avoir soutenu si long effort, lui servit à manger et, lui ayant donné sa bénédiction, le laissa aller de toutes ses ailes... »

— Ravissant! ravissant! me suis-je écrié.

— Quand je serai desservant de quelque hameau de vingt feux, j'aurai du temps devant moi, et je traduirai tout entière la *Légende de saint François* par saint Bonaventure. J'ai déjà demandé au P. Baudrez s'il me sera permis d'emporter dans mon presbytère certains ouvrages de la bibliothèque du grand séminaire, qui est fort riche...

— Et le P. Baudrez vous a répondu?

— Il m'a répondu avec une obligeance extrême : « Quand vous serez prêtre, mon ami, vous pourrez

disposer de tout ici, et de nos livres et de nous. »

Une brusque joie m'a dilaté le cœur.

« C'est donc décidé, monsieur Privat, la semaine prochaine vous recevrez la prêtrise?

— J'ai jusqu'à demain pour me résoudre, car demain les ordinands entreront en retraite...

— O monsieur Privat, je vous en supplie, n'hésitez plus, lui ai-je dit d'une voix étranglée par une contraction violente.

— J'éprouve un grand calme... Dieu vient à moi... J'espère...

— Espérez! Qui serait prêtre, si vous ne l'étiez pas? Mgr de Guardiola[1], qui a daigné me bénir, me disait l'autre jour : « Un prêtre catholique! ces trois mots sont énormes. » Assurément, trop novice dans une voie où j'entre à peine, je n'en entends guère le langage, et mon esprit n'a pu pénétrer le sens caché des paroles de Sa Grandeur. Mais, si je vous suis, si je vous regarde, si, dans ma pauvre balance morale bien indécise, j'ose peser vos scrupules, vos timidités devant Dieu, je me persuade, en effet, qu'un prêtre catholique constitue ce qu'il y a de plus grand ici-bas et que vous êtes digne d'être prêtre catholique.

— Mon enfant, mon jeune frère bien-aimé, merci de vos encouragements : ils me fortifient. Dieu vous a trouvé là près de moi, près de mon cœur, et Dieu se sert de vous pour me rabattre vers lui. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, *Gloria in excelsis!* »

Il a poursuivi :

« Le P. Baudrez, lui aussi, me presse de son aiguillon, et je finis par me laisser mener sous le

1. Mgr de Guardiola, évêque d'Urgel, était venu se réfugier au grand séminaire de Montpellier, lorsque la trahison de Maroto avait amené la débâcle de l'armée et du parti carlistes.

joug, « le joug du Seigneur qui est léger ». Au fond de moi, je sens d'ailleurs tant de forces assemblées qui m'aideront encore!... Mgr de Guardiola a raison quand il dit : « *Un prêtre catholique!* ces trois mots sont énormes. » Mais ne pensez pas, Ferdinand, qu'en s'exprimant ainsi, l'évêque d'Urgel se préoccupe d'aucun prêtre en particulier; il se préoccupe du prêtre. Son vaste esprit, auquel le sacerdoce reçu dans sa plénitude communique de plus vives lumières, lui a fait mesurer la profondeur de la misère humaine, et il sait au prix de quels sacrifices l'homme dépouille les scories terrestres pour escalader les marches du divin. A ses yeux, le prêtre est le plus grand, le plus prodigieux effort qu'il ait été accordé à l'humanité de réaliser contre elle-même, au-dessus d'elle-même, pour voir Dieu, le toucher. N'y a-t-il pas de quoi être confondu, de quoi frémir jusqu'à la moelle des os, en songeant que moi, par exemple, moi couvert de tant de lèpres cuisantes, je pourrai être appelé, dans peu de jours, à célébrer le saint sacrifice de la messe, ce sacrifice auguste qui fera passer en mes mains indignes le corps vivant de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Ma tête s'égare à la grandeur dont on me menace, et je voudrais reculer encore pour travailler encore à une purification intérieure nécessaire, à une purification qui, à la longue, ferait de mon âme le temple saint, le tabernacle choisi où Dieu se complairait à résider. »

Martinage est entré en coup de vent.

« Il vous souffle une bise!... » a-t-il dit.

La bise dont parlait mon chambrier a saisi l'abbé Privat, l'a glacé. Il s'est levé et, prétextant sa préparation qu'il voulait faire à la chapelle, il a marché vers la porte. Martinage l'a arrêté.

« Enfin, as-tu pris ton parti? » lui a-t-il demandé d'un ton qui m'a paru trop familier, peu convenable dans la situation déchirante où se trouve placé notre ami.

Privat est demeuré muet trois secondes; puis, avec un sourire indulgent :

« Rassure-toi, Albert : le P. Baudrez m'accable de telles bontés, il découvre pour combattre mes incertitudes, mes peurs, mes reculements, de telles paroles, — et si franches, et si nobles, et si hautes en Dieu, — que je ne tarderai pas à être entraîné. D'abord, je lui ai répondu : « Non! non! » Ensuite, ramené tendrement, je lui ai murmuré : « Oui! Oui! »

Martinage lui a sauté au cou.

« Quelle consolation tu me procures, mon Augustin! »

Il a fondu en larmes.

La *Vie de saint François* a fui de la main de Privat, bouleversé de fond en comble. Je suis accouru et j'ai recueilli sur le carreau le livre, puis les trois feuillets contenant les essais de traduction de la *Légende*. Comme je lui restituais le tout, le diacre m'a regardé, complètement abasourdi. Mais, se récupérant tout lui-même, il m'a dit :

« Il se peut, Ferdinand, comme le croit Albert, que ce jour où j'ai tout promis au P. Baudrez soit un grand jour pour mon salut éternel. Laissez-moi le marquer d'un petit souvenir. Ces pages de saint Bonaventure vous ont intéressé; je vous les donne; gardez-les en mémoire de moi. »

Il avait avancé la main pour reprendre le livre; je la lui ai saisie et mes lèvres l'ont couverte ardemment. Plus d'une larme chaude a mouillé les doigts d'Augustin Privat.

[Cet apaisement dans l'âme si tourmentée de l'infortuné Augustin Privat ne fut pas de longue durée. Le jour où il devait recevoir l'ordination étant arrivé, le malheureux sentit renaître tous ses scrupules, toute sa défiance de lui-même; et, quand vint l'heure de recevoir la délégation divine qu'il jugeait trop haute pour son humilité, sa raison même lui échappa au milieu de ses angoisses.]

La journée de l'ordination s'annonça comme devant être fort belle. Dès neuf heures, la cour était claire, et les corridors de la maison recevaient des reflets où transparaissaient de chaudes lueurs de soleil. L'hiver, pour notre fête, se faisait aimable. Les portes, aux trois étages du séminaire, s'ouvraient, se fermaient avec des éclats joyeux, et les ordinands, affairés au milieu de leurs parents accourus à la cérémonie, passaient, non plus tête baissée, mais front haut, rayonnants des grâces promises, des grâces dont ils étaient sûrs. Nous étions à la veille de Noël, bien loin certes de la veille de Pâques, et pourtant tous les cœurs, le mien premier, chantaient : *Alleluia! Alleluia!*

Mgr d'Urgel a officié. Mgr de Montpellier, qui avait voulu honorer son frère étranger, a assisté le vieillard à l'autel, et j'ai été frappé de la complaisance affectueuse de Mgr Thibault à soutenir le célébrant affaibli par l'âge et l'exil, de l'extrême déférence avec laquelle il lui parlait. Tandis que les ciseaux de Mgr de Guardiola tondaient de rares mèches de cheveux aux têtes touffues des « tonsurés », que Mgr Thibault, pour alléger sa fatigue, articulait tout haut les textes qu'il murmurait tout bas, je pensais, moi, que la religion, en abolissant toute préoccupation d'intérêt, en portant nos pensées plus haut que nous-mêmes, change le caractère des

relations humaines, qu'elle les agrandit démesurément, jusqu'au ciel. Certes, ces deux pontifes étaient réunis là pour l'acte le plus important de leur ministère auguste, et il ne dépendait pas d'eux de décliner leur devoir; mais ce devoir, ils l'accomplissaient l'un et l'autre avec une solennité émue, une hauteur de respect dont j'étais anéanti. — Que n'aurais-je pas donné pour être admis à prendre rang parmi mes condisciples qui recevaient les ordres mineurs, pour être promu « tonsuré, portier, lecteur, exorciste, acolyte », grades en vertu desquels vous êtes autorisé à balancer l'encensoir, à lire l'épître dans le chœur, à sonner les cloches, à ouvrir et à fermer les portes de l'église! — Leurs pouvoirs reçus, après avoir salué l'évêque consécrateur, les ordinands revenaient vers nous, les ailes des surplis déployées, pareils aux beaux cygnes blancs qui glissent sur le bassin du Peyrou.

Cependant les sous-diacres avaient « fait le pas », avaient reçu l'amict, s'étaient inclinés devant Mgr de Guardiola assis, mitre en tête, et ils reprenaient leurs places dans la nef. Dom Cisneros, secrétaire du célébrant, se conformant au *Pontifical romain*, appela les futurs diacres :

« ... *Albertus Martinagius!*

— *Adsum!* » répondit mon chambrier à très haute et très intelligible voix.

J'étais placé au bas côté droit de la chapelle, formant la haie, avec d'autres abbés qui « n'avançaient pas », autour des ordinands, et Martinage me touchait presque. Je ne vis jamais visage plus épanoui, plus heureux, plus beau. Je tentai d'attirer l'attention de mon ami totalement transfiguré : je toussai. Mais, enlevé par les grâces qui le faisaient resplendir à mes yeux de la tête aux pieds,

il me frôla sans m'accorder un regard et marcha vers l'autel dans son aube resplendissante, l'étole au coude, la dalmatique sur le bras, sourd à la terre, impassible en Dieu qui l'avait saisi.

« Il est on ne peut mieux, tante, M. l'abbé Martinage », chanta derrière moi une voix flûtée d'oiseau.

Je me retournai. C'était Mme de Sauviac [1] qui parlait.

« On ne peut mieux, ma chère Zoé, lui répondit Mlle de Fouzilhon.

— Chut! » souffla Mlle de l'Hospitalet.

Je n'oserais affirmer que Mme de Sauviac haussa les épaules au *chut* de Mlle Ursule; mais elle eut un mouvement d'humeur peu convenable. L'air ennuyé, elle s'éventa, encore que la chaleur ne fût pas excessive, puis s'assit. J'en suis honteux aujourd'hui, ces caprices de la nièce de Mlle de Fouzilhon avaient pour moi un charme attirant, capiteux, qui me détachait de l'ordination. J'avais beau tenir mes yeux en bride, ils m'échappaient à tout propos, et je voyais la mine allongée de Mme de Sauviac, que la cérémonie décidément n'amusait guère, et j'entendais Mme de Sauviac lançant un mot découragé à sa tante, un lardon trop vif à Mlle de l'Hospitalet, échangeant de longues phrases avec le docteur Estor, médecin du séminaire, dont le siège avoisinait le sien. Tout à coup elle se pencha vers une femme âgée, à genoux, et lui parla à voix basse.

« Merci bien, madame la comtesse, merci bien, lui répondit-on.

— Asseyez-vous cinq minutes seulement, insista-

1. Nièce de Mlle de Fouzilhon, arrivée depuis peu chez sa tante.

t-elle. Ce repos vous soulagera. Il faut que vous puissiez aller jusqu'au bout!... »

Ses deux petites mains finement gantées soulevèrent la vieille. Elle la contraignit à prendre sa chaise. — Ciel! la mère de Privat. Je l'avais aperçue le matin avec son fils, dans le parloir, comme elle arrivait de Saint-Jean-de-Fos ; puis je l'avais perdue de vue dans la foule des parents et des invités. Comment se trouvait-elle là? Martinage, sans doute, l'avait recommandée à Mlles de Fouzilhon et de l'Hospitalet, qui connaissaient Privat. Mais alors pourquoi avait-on négligé de s'occuper d'elle? Il était heureux vraiment que la cérémonie n'absorbât pas Mme de Sauviac comme elle absorbait Mlles Ursule et Nobilie, que cette « impie », ainsi qu'on appelait la comtesse Zoé rue des Carmes, se fût un peu réservée pour le prochain! La paysanne respira. Prosternée sur la dalle nue depuis deux heures, elle paraissait exténuée. Elle regardait avec curiosité devant elle, la bouche mi-ouverte, le visage rigide, immobile, presque noir par le soleil qui l'avait recuit parmi les vignes ou les olivettes de Saint-Jean-de-Fos. Elle ne savait pas lire apparemment, car ses mains rudes, noueuses comme des branchettes d'amandier, de cette couleur sacrée qui est la couleur de la terre, au lieu de tenir un livre, égrenaient un gros chapelet dont le laiton poli par l'usure lui passait des bagues aux dix doigts. Mme de Sauviac se tenait droite à côté d'elle, donnant encore un mot, par-ci, par-là, au docteur Estor, à sa tante, à Mlle Ursule, mais attentive surtout à la mère de mon ami, qu'elle félicitait, à qui elle adressait pour la retenir sur sa chaise des gestes mignons, des paroles caressantes, des sourires tendres et jolis.

Soudain, la voix de trompette de dom Cisneros retentit à travers l'église :

« Que ceux qui doivent recevoir l'ordre de la prêtrise s'approchent, *Accedant qui ordinandi sunt ad ordinem presbyteratûs.* »

Dix ordinands, revêtus de l'aube, l'étole transversale à la poitrine, la chasuble pliée sur le bras gauche, avancèrent. Privat venait quatrième. Plus petit que les séminaristes de son groupe, enveloppé par eux, fondu au milieu d'eux en quelque sorte, je l'avais à peine aperçu de temps à autre, quand la cliquette du maître des cérémonies ordonnait une évolution en arrière ou en avant. Dieu, que je le trouvai changé! Sa figure mince, délicate, me parut réduite à rien. Ses yeux noirs, brillants, agrandis par les dépressions environnantes, lui emplissaient la face. Il me rappela une gravure qui décore le cabinet du P. Laplagne, que le P. Laplagne admire. Ce chef-d'œuvre incomparable reproduit la tête de Jésus crucifié, d'après un artiste ancien très vanté par mon directeur : Albert Dürer. Il est impossible d'inscrire plus de douleur sur un morceau de papier, et, je n'hésite pas à le croire, Albert Dürer avait du génie.

Augustin Privat, les cheveux hérissés comme un buisson d'épines — les épines dont saigne le front du divin Sauveur, — Augustin Privat hasarde deux pas ; mais il marche avec une peine extrême. Trop vivement poussé par les autres il s'arrête ; puis il soulève une jambe, fait un effort...

« Ah çà! mais cet ordinand est atteint d'ataxie locomotrice! » dit le docteur Estor à Mme de Sauviac.

Ataxie locomotrice! Que signifie cela? J'ai bien envie de quitter ma place pour soutenir mon ami

qui chancelle, qui n'avance pas vers l'évêque parce que, ses scrupules atroces le ressaisissant, l'évêque lui fait peur.

Les ordinands sont rangés en demi-cercle autour de Mgr de Guardiola, et Privat demeure à ving pas, seul, les traits de plus en plus assombris, orageux, ravagés, tordus. — Que fait donc Martinage? Pourquoi, étant diacre, étant libre désormais, n'accourt-il pas? — Si j'osais, moi, accompagner notre ami jusqu'à Mgr de Guardiola!

Dom Cisneros a commencé l'appel.

« ... *Augustinus Privatus!* »

Privat ne répond rien.

« *Augustinus Privatus!* » répète le secrétaire de Mgr d'Urgel.

Même silence.

Je suis au moment de m'élancer; mais le P. Baudrez descend de sa stalle et vient trouver son pénitent, les deux pieds fichés dans les dalles à ne pouvoir les déraciner... M. le supérieur lui parle. Privat l'écoute... M. le supérieur lui prend le bras. Privat le suit... Mon ami a reconquis la souplesse de ses membres frappés de paralysie.

Le célébrant lève la main. Dom Cisneros, pour la troisième fois :

« *Augustinus Privatus!* »

— Non! non! non! » répond Privat d'une voix terrible, d'une sorte d'accent surnaturel.

Et, s'étant rejeté en arrière par un bondissement de fauve qui, sous son nez, a rencontré plus fort que lui, il lance en avant la chasuble, arrache le manipule épinglé à son bras...

« Mon enfant!... mon enfant!... se lamente le P. Baudrez dans la consternation générale.

— Misérable! misérable! » hurle mon pauvre ami,

les yeux enflammés par l'incendie de son âme qui tout entière a pris feu.

On essaye de l'envelopper; mais il bouscule, frappe directeurs et ordinands, sa mère qui s'est précipitée. Enfin, il enjambe chaises, bancs, tabourets, et s'échappe de la chapelle par la porte ouverte au fond du chœur, à droite du maître-autel.

Mon Dieu!... mon Dieu!...

Alors se passèrent des scènes comme on n'en saurait voir ni de plus douloureuses ni de plus navrantes. Tandis que les évêques, enchaînés à l'autel par des obligations irrémissibles, achevaient la cérémonie de l'ordination, trente personnes au moins, directeurs, invités, séminaristes, parmi lesquels Martinage et moi, nous parcourions les corridors des trois étages de la maison, à la poursuite de Privat galopant devant nous d'un pas effréné. Une fois, comme il allait vers sa chambre, nous crûmes qu'il y entrerait; mais il ne s'arrêta pas plus devant sa porte que devant les autres et continua sa course, se complaignant, gesticulant, vociférant.

« Mon Augustin! mon Augustin!... » lui cria sa mère, la voix déchirée par les sanglots.

Il demeura planté, et la pauvre femme, se hâtant de tout son bâton, car elle boitait légèrement, put l'approcher, lui prendre les deux mains.

« O ma mère! balbutia-t-il péniblement, le regard fixe.

— Veux-tu te reposer une minute dans ta chambre, mon Augustin?

— Oui. »

Il rétrograda, trouva sa porte, l'ouvrit.

Le docteur Estor parut.

« Eh bien? » interrogea-t-il.

Le P. Baudrez, dans le corridor, le renseigna. M. Estor entra dans la chambre demeurée ouverte, et nous tous nous y entrâmes à sa suite, laissant le P. Baudrez à qui le médecin avait fait un signe. Privat était assis, accablé, harassé, pantelant. Ses mâchoires marchaient à vide par un mouvement convulsif.

« Comment vous trouvez-vous, à présent? lui demanda M. Estor.

— Bien, bien.... articula-t-il d'un ton saccadé.

— Et que comptez-vous faire?

— Partir... avec ma mère...

— Mon fils guérira à la maison », dit la paysanne de Saint-Jean-de-Fos.

Privat se leva, considéra toutes choses autour de lui, puis éparpilla sur le sol les papiers de sa table. Soudain, portant à sa poitrine une main effilée, aiguë, rétractile comme une griffe, il fit sauter trois boutons de sa soutane, déchira l'aube blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds.

« Il faut bien que je quitte ça! » bégaya-t-il.

Martinage, fraternel, voulut l'aider; mais il le repoussa brutalement et persista à mettre l'aube en lambeaux. L'idée me vint d'intervenir à mon tour. Un regard sauvage de Privat arrêta mon élan. J'eus peur et me tins coi. Songez donc, sur sa chemise qui bouffait par l'ouverture faite à la soutane, je venais d'apercevoir des gouttelettes de sang!

« Allons, partons », bredouilla-t-il furieusement.

Il passa au milieu de nous en nous menaçant de ses poings serrés, enfila le grand escalier, le dégringola quatre à quatre. Par bonheur, le concierge lui opposa porte close, et, quand nous le rejoignîmes, il était affaissé, pelotonné en un coin, sur un des bancs du parloir. Sa mère, qui n'avait pas redouté

de l'approcher, le berçait de paroles calmantes, de paroles de miel, jaillies de ses entrailles et de son cœur.

Cependant, M. Estor observait Augustin Privat, ne cessait de l'observer. Ayant suivi ses mines, ses gestes, ses hoquets, il écrivit deux lignes sur une page de son calepin et, remettant le feuillet à Martinage, lui murmura :

« Prenez ma voiture qui est à la porte du séminaire, et portez ce mot au directeur de l'Hôpital Général..

— Mais alors ?...

— Quand, dans la chapelle, j'ai vu M. Privat poser avec difficulté un pied devant l'autre, j'ai redouté pour lui quelque chose de funeste du côté du cerveau. Mes prévisions ne me trompaient pas : M. Privat est fou. »

Mon malheureux ami, ayant écouté sa mère, m'a appelé.

« Vous viendrez me voir à Saint-Jean-de-Fos, n'est-ce pas, Ferdinand? m'a-t-il dit d'une intonation naturelle.

— Je crois bien, que j'irai vous voir!

— Mon village est joli! et comme il y a fait bon vivre! Nous irons nous promener au bord de l'Hérault... sur la route de Saint-Guilhem-du-Désert, près de la fontaine Clamouse... »

Une porte de la chapelle s'est entr'ouverte et ces mots, chantés par cinq cents voix, se sont épanchés sur nous :

« *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ.* »

« Qu'est-ce? a-t-il demandé.

— Le *Te Deum*, lui ai-je répondu.

— La fin de la cérémonie de... »

Il a changé de place d'un bond et n'a plus proféré une parole. Ses yeux étaient fermés. On l'aurait cru assoupi. Sa mère, à travers des larmes qui ruisselaient abondantes, poussées comme l'eau d'une source intarissable, le regardait extasiée.

« Il va mieux », m'a-t-elle soupiré.

Il dormait, en effet. Durant plus d'un quart d'heure son souffle a été calme, régulier. Tout d'un coup, les paupières relevées jusqu'aux sourcils, il nous a enveloppés tout d'un regard irrité, farouche. Sa mère a essayé de l'étreindre, mais il l'a rejetée contre le banc de chêne, où la tête de la pauvre femme a heurté violemment.

« Je veux qu'on me crucifie! s'est-il écrié, je veux qu'on me crucifie! »

Et, de ses ongles acérés, tranchants, il s'est labouré la face, d'où le sang a jailli par vingt blessures.

Quatre hommes, précédés de Martinage, sont entrés. En moins d'une minute, ils sont venus à bout de l'exaltation, de la fureur, de la rigidité tétanique de l'insensé, qui s'est trouvé lié, garrotté, réduit à une impuissance complète dans la camisole de force.

Au moment où les infirmiers de l'Hôpital Général, leur horrible besogne achevée, emportaient, malgré les cris, le désespoir, les protestations de sa mère, Augustin Privat roulé comme un paquet, Mgr Simon de Guardiola s'est montré au bout du corridor entre dom Miguel Garcia et dom José Cisneros: il a levé ses bras tremblants et a envoyé une bénédiction.

Mon Dieu!... Mon Dieu!...

VI

[Une pareille scène avait atteint Ferdinand Fabre jusqu'à l'âme. Pour en détruire l'effet, Mlle de Fouzilhon jugea bon quelque temps après de solliciter pour le jeune homme un congé de trois jours qu'il passa chez elle. Mais, à l'hôtel de Fouzilhon, se trouvait alors installée Mme de Sauviac, que nous avons entrevue à la cérémonie de l'ordination. Devant cette jeune femme, très libre de préjugés dévots, très brillante, un peu évaporée et coquette, le séminariste fut d'abord décontenancé, puis troublé. On parlait de faire de lui le précepteur du petit garçon de Mme de Sauviac : c'était à en perdre la tête! Aussi, quand il revint à sa retraite du séminaire, se sentait-il en plein désarroi.

Martinage, très bon, mais un peu épais, n'avait point les ressources qu'il eût fallu pour rendre à son jeune ami la sécurité et la paix. Pourtant Ferdinand Fabre voulut continuer encore à se sonder, à s'éprouver et, très loyalement, très exactement, il remplissait toutes les obligations de son état.

Un jour il dut, avec Martinage, se rendre à l'évêché pour servir la messe basse de Mgr Thibaut. L'évêque, qui avait connu Martinage tout enfant et le traitait paternellement, invita les deux jeunes gens à partager son petit déjeuner et il engagea avec eux une conversation familière.]

« A propos, Albert, tu es l'ami du pauvre abbé Privat? a demandé Sa Grandeur.

— Le pauvre abbé Privat m'aime, en effet, beaucoup, Monseigneur, et je l'aime beaucoup aussi.

— Il était fort agité, n'est-il pas vrai, dans ces derniers temps?

— Son agitation ne lui laissait de repos ni jour ni nuit, dans ces derniers temps. Depuis trois mois, il ne vivait plus.

— Il ne vivait plus ?

— Votre Grandeur connaît mieux que moi les directeurs qu'elle nous a donnés, et je ne lui apprendrai rien en lui parlant du caractère tout de fermeté, de rigueur, de résolution, de M. le supérieur Baudrez. Au moment du pas décisif du sous-diaconat, l'abbé Privat avait été travaillé par des scrupules; mais les encouragements persistants, impératifs, du P. Baudrez, « debout à la porte de son âme comme un berger à la porte de sa bergerie pour empêcher le loup d'y entrer », — je cite les propres paroles de l'abbé Privat, — le rassurèrent à la fin, et il se laissa promouvoir au sous-diaconat et plus tard au diaconat sans nouvelle alerte du Démon. Avec la perspective de la prêtrise, l'Ennemi reparut, et Augustin Privat, déchiré à toutes griffes, ne parlait que de disparaître, de s'en aller...

— De s'en aller où ?

— Où, Monseigneur? Partout où ne serait pas le séminaire, où ne seraient pas nos directeurs, où nous ne serions pas, nous autres, ses condisciples. M. l'abbé Ferdinand Fabre, bouleversé, l'embrassait alors, et moi je m'évertuais à le calmer, lui répétant, après M. le supérieur Baudrez, que la suprême faveur du sacerdoce, par la présence habituelle de Dieu qu'elle lui promettait au saint sacrifice de la messe, anéantirait ses doutes, le pacifierait complètement. Les élans affectueux du jeune abbé Fabre le touchaient; mais moi, il ne m'écoutait guère et il continuait à se déchirer...

— A se déchirer?

— Je puis dire : à se « déchirer », Monseigneur, car, un jour, dans ma chambre, en me gémissant ses douleurs, il se passa la main au visage par un

geste si rude, que des gouttes de sang en jaillirent de toutes parts. Les ongles d'une bête féroce n'eussent pas amené de pires ravages sur ses traits. — « Mon ami, mon cher Privat!... » lui criai-je m'emparant de ses deux mains. Il tomba brisé sur une chaise et articula trois fois : — « Je souffre... Je souffre... Je souffre... »

Martinage, à court d'haleine, s'arrêta. L'évêque pâlit, le regarda, mais ne l'invita pas à poursuivre. Moi, je laissais errer partout mes yeux pleins, m'efforçant de tenir la tête haute pour faire rentrer les pleurs suspendus à mes cils.

Soudain, Monseigneur, avec une sorte d'emportement :

« Et pourquoi, je vous prie, monsieur, vous qui, dès l'enfance, par un privilège dont vous vous montrez si peu digne, jouissez de vos grandes et petites entrées dans ce palais, ne me dénonçâtes-vous pas le martyre où se débattait le plus intéressant à coup sûr et le plus saint de mes séminaristes?

— Je n'aurais jamais osé entretenir Votre Grandeur..., balbutia le diacre, atterré de l'algarade.

— En dépit d'un caractère que je voudrais voir à la longue relevé d'un peu de gravité, — de la noble gravité sacerdotale, — vous n'êtes pas sans posséder quelques-unes des qualités de votre mère qui, dans l'humilité de sa situation, fit paraître un cœur droit, franc, honnête, bon, courageux, et je vous blâme...

— Oh! Monseigneur...

— ... Et je vous blâme de m'avoir laissé ignorer l'acharnement de la lutte soutenue par l'abbé Privat. Votre affection pour lui vous imposait le devoir de m'instruire. C'est le cas de vous rappeler ces mots

de l'Écriture : « Un ami fidèle est le remède aux maux de la vie, *Amicus fidelis medicamentum vitæ.* » Qui vous dit, si j'eusse été prévenu à temps, que l'abbé Privat n'aurait pas été sauvé par moi? J'étais mieux fait que vous pour comprendre le supplice auquel la hauteur exceptionnelle de sa nature religieuse le condamnait, pour m'associer à sa torture, finalement l'aider à triompher de l'Ennemi. On ne vous a donc pas édifié, au séminaire, sur l'abondance de grâces dont les évêques disposent par la vertu unique de l'épiscopat?... « Je puis tout en Celui qui me fortifie. *Omnia possum in Eo qui me confortat.* »

— Pardonnez-moi d'oser intervenir, Monseigneur, c'est un malheur, en effet, que M. l'abbé Martinage ne soit pas venu à l'évêché... »

Je n'ai pas achevé ma phrase, la parole coupée par un regard de Sa Grandeur. Ce regard certes était bienveillant, je dirai plus, aimable. N'importe, mon évêque arrêtant ses yeux sur moi, j'ai senti le fil de ma pensée se casser dans mon cerveau et suis demeuré bouche bée.

« Maintenant, a repris Monseigneur, avec une émotion qui le pâlissait toujours davantage, maintenant tout est fini peut-être. Le docteur Estor, très dévoué à guérir le vilain eczéma qui m'empourpre la face, me visite de temps à autre. Il m'a apporté, avant-hier, les plus tristes nouvelles de l'abbé Privat. — « La fin est prochaine, m'a-t-il dit. La violence des crises redouble, et le premier assaut emportera, je le crains, — ou plutôt non, je le souhaite, — le malheureux abbé Privat. Le fameux docteur Willis disait qu'une folie seule avait résisté aux efforts de son art, la folie religieuse. Le docteur Willis disait vrai. Avec l'abbé Privat, il ne

nous reste qu'à attendre la mort, autrement dit, la délivrance. »

— La mort? a balbutié Martinage.

— La mort? » ai-je balbutié.

Alors notre évêque, gravement :

« Dieu est plus grand que tout. Nous devons l'aimer profondément; mais, en raison de sa grandeur incommensurable, de sa grandeur que l'univers ne saurait contenir, nous devons l'aimer aussi avec sagesse et modération. Nos organes sont trop fragiles pour ne pas éclater au seul contact de sa puissance. Regrettons de n'avoir pas un cœur assez vaste pour y loger notre Dieu, et ne tentons pas, comme Privat, de l'engouffrer tout entier en nous dans un élan d'amour. Notre amour même, engendré de l'homme, est, hélas! comme tout ce qu'il est permis à l'homme d'engendrer, limité, fini, et il ne dépend pas de nous qu'il ne sorte pas, ne soit pas de nous. Résignons-nous à l'humilité de notre condition misérable et attendons le ciel où le divin Maître est allé lui-même « nous préparer une place, *vado parare vobis locum.* »

Avec ce texte, Monseigneur nous a bénis. Il nous a congédiés.

VII

[De jour en jour Ferdinand Fabre comprenait plus clairement qu'il n'avait pas, qu'il n'aurait jamais la vocation religieuse. Mais il éprouvait presque autant de peine à se résoudre à quitter le séminaire qu'il en avait eu naguère pour se décider à y entrer.]

Grand Séminaire, 17 avril 1848.

J'ai des velléités de résolution, mais je suis incapable de me résoudre. Certains transports me

portent très haut; puis je ne me soutiens plus et retombe. Je ne me raidis jamais qu'à demi contre ce qui me déplaît, par l'impuissance d'une volonté qui commence tout et n'achève rien. Quand je suis seul avec moi-même, que j'ai le courage d'éliminer de mon examen des considérations de famille accablantes, je découvre, en ma nature loyalement consultée, toutes sortes d'incompatibilités, d'antipathies pour la carrière sacerdotale. Et cependant, par le fait de ma lâcheté invincible, je tremble de devenir prêtre. Il faudrait m'en rapporter à cette voix de probité qui me parle dans le recueillement affecté de mes jours, dans l'agitation plus franche de mes nuits, et, coûte que coûte, secouer le joug. Un peu d'audace, et je serais libre! C'est justement le défaut de ce peu d'audace — j'en demanderais gros comme un grain de mil — qui tient toute ma vie en échec.

On ne vit jamais dépression morale comparable à la mienne. J'en rougis honteusement. L'autre jour, j'ai cédé à un irrésistible mouvement de vaillance et j'ai acheté chez Patras le *Jocelyn* de Lamartine. Je volais à travers la ville, serrant le livre contre ma poitrine, me sentant réchauffé par lui, enlevé par lui. Je devais, rentré ici, lire, relire ce poème que Mme de Sauviac trouve un chef-d'œuvre, qui est un chef-d'œuvre certainement. Eh bien, rentré ici, je me suis hâté d'enfouir *Jocelyn* dans ma malle, sous mes hardes, et depuis quinze jours je n'y ai pas touché. Assurément la mort d'Augustin Privat, par le vide qu'elle crée autour de moi, — j'avais toujours compté le voir revenir, — la mort d'Augustin Privat n'a pas laissé dans ces derniers temps grande liberté à mon esprit. Mais, je dois avoir la franchise de me l'avouer à moi-même, ce

malheur qui pèse toujours sur moi n'a été pour rien dans ma retenue. Ma réserve provient uniquement d'une infinité de scrupules de conscience obscurs, indistincts, subtils, presque intangibles, sous le poids desquels je plie comme un roseau.

Si encore j'avais la fermeté de ne plus penser à ce livre, de l'oublier! Mais il m'obsède, et je souffre mort et martyre, étreint dans cette alternative ou de lire *Jocelyn* ou de le mettre en pièces dans un élan d'énergie.

Grand Séminaire, 23 avril 1848, jour de Pâques.

Ma situation est le comble de l'abaissement moral; je n'ai pas voulu m'en expliquer avec le P. Laplagne, trop habile à tisonner au foyer de mon âme et à recouvrir de cendre les moindres braises pour les étouffer. Dans une minute de paix intérieure où la lumière a éclairé le dernier repli de moi-même, j'ai vu clair, très clair. Si je n'ai pas retiré *Jocelyn* de sa cachette, si je ne l'ai pas ouvert, j'eus peut-être quelque mérite à me comporter ainsi. Par-dessus tout, en quelque mauvais pas que mon imprudence m'ait précipité, j'ai le devoir de demeurer honnête, et je cesserais d'être honnête en viciant l'épreuve du grand séminaire que j'ai acceptée. Si je ne puis vivre ici, avec les idées d'ici, l'enseignement d'ici, les contraintes d'ici, je me retirerai de cette partie engagée avec Dieu, mais je ne tricherai point. Or ce serait tricher que d'introduire dans ma vie actuelle des éléments qui ne devaient pas entrer dans le jeu. Je ne lirai pas *Jocelyn*. Saint Augustin écrit à la page 172 de ses *Confessions* : « Cette lutte intestine est un duel

de moi-même avec moi-même, *Ista controversia in corde meo, non nisi de meipso adversus meipsum.* » Cette phrase va à mon adresse.

Grand Séminaire, 19 mai 1848.

Nous ne sommes pas au milieu de mai et l'on dirait l'été dans sa gloire. On ne peut tenir sous les tilleuls de la cour. Nous ne respirons guère que dans les corridors de l'établissement, dans le parloir surtout, plus enfoui au milieu des constructions, plus abrité, plus frais.

Cette après-midi pourtant, en dépit de ce soleil brutal, nous nous sommes élancés hors de la bergerie comme un noir troupeau de moutons dans la montagne cévenole, et avons tiré vers Castelnau. Quelle poussière au quartier de la Pierre-Rouge! Nos soutanes avaient revêtu la couleur grise des oliviers qui bordent le chemin. Les tristes arbres, ces oliviers déjetés, tordus, rogneux! Pas un mot; chacun s'éventait ou s'épongeait avec son mouchoir. On se serait cru en juillet, à la saison torride des cigales.

Enfin, un bouquet d'ormes, vert, rutilant, apparaît dans la lumière aveuglante; puis des rochers pointus, concassés, calcinés, croulants, se montrent, embellis par places de touffes de romarins et de lavandes. Des traînées de gazon, parmi lesquelles on entend le clair gazouillis d'un ruisseau, décorent la pierraille pittoresquement. Nous sommes au bord du Lez, à l'entrée des bois de La Vallette.

Quelle ombre épaisse! Je me grise avec délices de cette ombre. Un de nos directeurs, le P. Lafon, nous donnant l'exemple, chacun se met en quête

d'une place douillette sur l'herbe, s'y étend à demi avec la décence qui convient. La rivière, sinueuse et lente, nous envoie les bouffées d'un air vif, parfumé, réconfortant : la rivière nous baise au front pour ainsi dire. L'abbé Bonafous, saisi par la douceur du paysage, le charme adorable de l'endroit, murmure non loin de moi :

« Qu'il fait bon ici, Seigneur! Si nous y fixions notre tente?... »

Et déclamant le texte latin, non sans prétention :

« *Domine, bonum est nos hic esse, faciamus hic tria tabernacula.* »

Je ne déteste personne au monde; mais, par exemple, je n'aime pas ce Bonafous, sans cesse sur mes talons depuis un mois ou deux. — Que me veut-il? Lui a-t-on enjoint de m'espionner? — Un hasard heureux me permet de m'isoler : les sous-diacres, novices encore dans la récitation fort compliquée du bréviaire, viennent de se grouper autour de l'abbé Bonafous, chargé de les édifier sur la *Rubrique* et sur l'*Ordo*. Je regarde. Les livres sont neufs : j'admire les housses de lasting qui les recouvrent soigneusement, donnant un éclat fulgurant à la tranche dorée. Une envie singulière me pénètre dans le désordre de mes idées : je voudrais avoir mon bréviaire. — Ma tante Angèle, ma mère m'entendront-elles jamais balbutier *Laudes*, *Matines*, *Sexte*, *None*? — Elles seraient trop heureuses... Et moi, serais-je heureux?...

Je descends le cours du Lez par un sentier étroit. Des tiges minces de bouleaux jaillissent du sol à droite, à gauche, clairsemées. Ces arbres frêles, délicats, me montrent une écorce argentée qui me réjouit. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Le fait est pourtant que la vue de ces bouleaux m'enchante. Je

vais, je vais dans une sorte de ravissement ému. La nature s'empare de moi dès que je me trouve seul avec elle. J'ai éprouvé cela cent fois, mille fois dans mon enfance à Camplong, et plus tard à Bédarieux, à la Tuilerie, à la Grange-du-Pin. Oh! puis le Lez est si beau avec la profusion de feuilles que je vois trembler dans sa profondeur, découpées à l'emporte-pièce, nettement, vivement...

Je n'entends plus le ronron latin des sous-diacres. Je m'enfonce toujours davantage, je m'enfonce... Ciel! le P. Perboyre. Il est là assis dans la fente d'une rocaille, sur mon chemin, le front penché, immobile. Je le salue avec respect. Il m'aperçoit. Il me sourit. Je m'incline de nouveau, puis j'ose approcher. S'il me disait un mot, il me ferait tant de bien! Il n'ouvre pas la bouche, se lève, disparaît...

Il m'a semblé que le P. Perboyre avait les yeux rouges. — Aurait-il pleuré? — A l'endroit où je l'ai surpris il repassait peut-être dans son cœur le martyre de son frère, et son cœur avait éclaté. On est un saint, mais la famille vous tient aux entrailles tout de même. Un attendrissement me gagne, je pense à la mort glorieuse du missionnaire lazariste, je l'envie. Si je m'étais trouvé à sa place, quelle gloire! Tout d'un coup, retirant *Jocelyn* de ma poche, je le lance dans la rivière. Je n'ai pu m'empêcher de pousser un cri : un trait enfoncé dans ma chair et que j'aurais arraché violemment ne m'aurait pas fait souffrir davantage.

« Que jetez-vous là? m'a demandé Bonafous, planté sous les bouleaux.

— Si vous avez besoin d'un exemplaire de *Jocelyn* par Lamartine, allez le pêcher dans le Lez.

— Et pourquoi aviez-vous ce livre infâme?

— Cela ne vous regarde pas.

[Mais, en se débarrassant ainsi d'un livre défendu, Ferdinand Fabre n'avait fait rien de plus qu'un acte de probité, il s'était conduit en honnête jeune homme qui ne veut pas tricher avec la règle : il n'y avait point là un retour de la vocation.]

Grand Séminaire, 8 juin 1848.

Je me débats dans les ténèbres infernales, J'ai invoqué Dieu, et Dieu ne m'a pas entendu. Cependant, le mois de juin s'écoule petit à petit, et, le 29, la fête des saints apôtres Pierre et Paul célébrée, il faudra quitter le séminaire pour aller en vacances. — Oserai-je paraître à Bédarieux avec l'habit ecclésiastique, quand je suis si peu sûr de le garder? — Ce n'est pas au P. Laplagne, conciliant, affectueux, glissant sur tout, n'appuyant sur rien, mais au P. Baudrez, curieux de vous, intraitable, glacé, plus coupant, plus amer que le houx du roc de Bataillo, que j'aurais dû confier la direction de ma conscience, de ma vie. Celui-ci n'eût pas, comme l'autre, offert uniquement à mes lèvres les bords du calice du sacerdoce, il m'eût fait vider le calice jusqu'à la lie. Sait-on, dès lors, si quelque dégoût invincible, quelque haut-le-cœur d'honnêteté robuste ne m'aurait pas sauvé?...

J'ai beau m'ouvrir de mes inquiétudes à mon directeur, doux à l'égal de Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, sa mansuétude obstinée a réponse à tout. Grâce à tant de miel répandu, je redoute de demeurer englué dans l'Église comme un frelon dans une ruche, et, ce matin, au fond de ma cellule, il m'a pris une envie folle de crier, d'appeler à l'aide,

au secours. Juste, Martinage est entré à cette minute de suprême angoisse. Il riait à gorge déployée.

« Parlez, qu'avez-vous à rire ainsi? lui ai-je demandé, blessé sans trop savoir pourquoi.

— Parbleu! je ris de te voir la figure si longue, m'a-t-il répondu, m'enveloppant de ses deux bras et me soulevant pour s'amuser.

— Je vous supplie de me laisser en paix. Ces jeux m'assomment.

— Mais c'est de l'amitié, ça.

— Nous ne saurions être des amis, puisque nous ne nous comprenons pas.

— Ah! par exemple!...

— Est-ce que vous souffrez ce que je souffre?

— Ma foi, non, je ne souffre pas...

— L'âme ne vous fait donc jamais mal, mal à en mourir?

— Ni l'âme ni le corps ne me font mal. Par la grâce de Dieu, je maintiens l'une et l'autre en parfaite santé.

— Eh bien! moi, j'étouffe dans votre caserne ecclésiastique...

— Est-ce la perspective d'être prêtre qui t'épouvante?

— Oui.

— Ce n'est pourtant pas si terrible.

— Cela dépend de l'idée qu'on se fait du sacerdoce. Pour moi, le sacerdoce est si haut que je désespère d'ouvrir jamais d'assez grandes ailes pour m'élever jusqu'à lui. Dans ce séminaire tout murmurant de prières et de syllogismes, j'ai écouté attentivement ce que les PP. Lazaristes m'ont dit, ce que m'y a dit Mgr de Guardiola, et, sans que j'aie eu à m'en mêler, mon esprit s'est formé une certaine conception du prêtre. Le prêtre, dans mon

opinion, a le devoir étroit de se montrer constamment au-dessus de la nature humaine, de vivre constamment près du ciel. Je me décourage, et je renonce à la poursuite d'une vocation qu'on veut m'imposer et qui n'est pas en moi. Il me faudrait déjà ne me préoccuper que d'en haut, et c'est d'en bas que sans cesse je me préoccupe. Vainement on me répète : « Pensez au ciel! » C'est à la terre que vont toutes mes pensées .. Vous avez le secret de ma torture.

Martinage me considérait avec étonnement.

« Je ne savais pas, mon Ferdinand, je ne savais pas... », a-t-il bredouillé enfin, tout gauche, tout penaud...

Grand Séminaire, 22 juin 1848.

Si je sue sang et eau, si je m'indigne, si je pleure en gravissant mon calvaire, c'est que je vois distinctement la croix dressée au bout et qu'il m'importe de ne pas être crucifié. Accepter la prêtrise, c'est accepter le gibet, car un prêtre qui à toute heure n'aurait pas le courage de mourir serait un traître, le rebut de l'humanité. Ah! s'il m'était permis de faire comprendre à ma tante Angèle, à ma mère, les motifs très religieux de mes répugnances! Mais où trouver des paroles qui leur rendraient visibles, à elles d'une piété simple, primitive, des choses d'âme si secrètes, si enveloppées?

Parfois, un vent déchaîné d'orage me soulève, et je démêle fort bien que, si n'étaient mon immense soumission, mon immense respect pour ma tante, mon immense tendresse pour ma mère, dans les flancs de laquelle je respire encore, l'habit que je porte ne chargerait pas mes épaules demain. Mais

en quel coin de moi-même découvrir cette force capable d'armer mon bras pour frapper ma mère au cœur?

Grand Séminaire, 23 juin 1848.

Je n'ai pu supporter la pensée de quitter le grand séminaire sans avoir entretenu le P. Laplagne, sans être allé une dernière fois en consultation chez lui. Sortir d'ici comme je m'évaderais d'une prison, ce serait indigne, presque scélérat.

J'ai mis une sorte de désespoir dans cette confession suprême, et je me suis ouvert à mon directeur de toutes mes misères dévorantes, lui posant le doigt sur chacun de mes doutes, chacune de mes hésitations, — autant de plaies qui saignent incessamment. Il n'a su que répandre sur moi le baume de ses paroles. Mon âme, avide de flagellation, grondait sous les caresses, et une colère terrible la travaillait sourdement. Lui, d'une voix tranquille, me faisait entrevoir mon avancement prochain dans les ordres, me détaillait les grâces attachées aux divers degrés de la hiérarchie sacrée, qu'il comparait à l'échelle de Jacob.

« Hélas! mon Père, ai-je dit, l'interrompant, ces échelons que vous me montrez, je crains bien de n'en franchir aucun jamais. Jacob endormi vit un ange, non un homme, au long de l'échelle mystérieuse dont l'extrémité touchait au ciel.

— Vous serez un ange quand l'évêque consécrateur, missionnaire du Très-Haut, vous aura imposé les mains.

— Non! mille fois non! Je ne suis qu'un homme et, je le devine, je ne serai jamais qu'un homme. Je

vous en supplie à genoux, mon père, conseillez-moi sans ménagements. J'ai mis une telle confiance en votre vertu, qu'un mot de vous, un seul mot, peut me perdre ou peut me sauver. Oh! prononcez le mot qui me sauvera... Je le reconnais, on contracte ici chaque jour des engagements éternels sans y mettre tant de façons. Moi, je ne saurais. Si on me menaçait seulement de la tonsure, et si, par quelque contrainte des miens ou de vous, je venais à l'accepter, à la subir, je serais capable, comme l'abbé Privat, d'en perdre la raison. Ayez pitié! j'aurais horreur de prendre ce qui ne m'est pas dû. Ce serait voler. En me refusant la vocation, Dieu a déposé en moi une hauteur de probité qui me défend contre tout entraînement hypocrite. C'est cette probité aux abois qui vous implore, qui...

— « Marthe, Marthe, disait Jésus à la sœur de Lazare, vous vous mettez en peine de bien des choses. Une seule chose est nécessaire : aimer Dieu... »

— J'aime Dieu, je l'aime de toute mon âme, de toutes mes forces; mais les préoccupations de mon être bouleversé sont invincibles. Je vous le répète, mon Père, j'en vois ici qui contractent les engagements les plus redoutables sans le moindre tremblement du cœur ou de l'esprit. Si cette quiétude parfaite est le signe de leur élection, je les admire et les envie; mais si elle n'est qu'une vaine apparence, si surtout il s'y mêle l'ombre d'un calcul, je les plains et ne voudrais pas leur ressembler.

— Je vous rappelle à la charité envers vos condisciples, dont les directeurs de cette maison, après Dieu, ont seuls le droit de sonder les dispositions intérieures. Parlons de vous, puisque aussi bien

c'est pour me parler de vous que vous êtes venu. Dans l'état où je vous vois, j'ai peur que vous ne retiriez pas grand profit de mes conseils. Toutefois, je n'hésite pas à vous dire de ne pas hâter vos résolutions. Vous avez passé ici huit mois à peine. Or, huit mois ne sauraient suffire à votre directeur, à vous-même, pour vous connaître, vous sonder, vous pénétrer jusqu'au dernier repli. D'ailleurs, soyez rassuré tout de suite : je vous rouvrirai moi-même la porte du séminaire, dès qu'il me sera démontré que vous n'êtes pas né pour vivre parmi nous, que Dieu ne vous a pas marqué... »

Des larmes m'ont empli les yeux.

« Savez-vous ce qui m'inquiète, m'effraye pour vous, mon cher enfant? a-t-il poursuivi.

— Quoi donc, mon père?

— Le siècle, où des scrupules trop délicats voudraient vous faire rentrer... N'y a-t-il pas au fond de vos tiraillements intimes, quelque embûche du Démon?... Assurément, il est épouvantable de penser qu'un défaut d'examen, une méconnaissance de soi, une ruse satanique — cela est arrivé — peuvent précipiter un homme, le premier venu d'entre les hommes, dans la théorie céleste des ordres sacrés, et je ne me ferai pas votre complice pour cette aventure sacrilège. Mais, réfléchissez-y, que deviendra, au milieu des intérêts compliqués, des agissements brutaux du monde, celui qu'une faveur spéciale avait désigné pour une vie de paix, de recueillement, dans le service des plus nobles devoirs, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ? Nombre de jeunes gens, après nous avoir quittés, sont revenus, effarés de la seule vue des hommes. Si, à votre tour, vous devez vous éloigner de moi qui vous aime tendrement, je vous invite à travailler, dès ce

jour, à vous rendre les nerfs plus résistants, plus solides que vous ne les avez. L'extrême sensibilité de votre nature trop féminine — vous ressemblez à votre mère, m'avez-vous dit souvent — trouverait dans l'Église sa libre expansion du haut de la chaire chrétienne où l'on est toujours sûr d'émouvoir quand on est ému. A quoi vous servira-t-elle ailleurs? Ailleurs, elle sera votre ennemie de toutes les heures. Partout vous la porterez, vous la traînerez, et partout elle vous trahira : dans les affaires, elle vous fera dupe; dans l'amitié, elle vous fera dupe; dans l'amour, puisque pour l'instant il demeure acquis que la femme vous possède, elle vous fera dupe... Quelques jours à peine nous séparent des vacances : « Veillez et priez, *vigilate et orate.* »

— Et quand j'aurai veillé? Et quand j'aurai prié?

— Vous partirez vaillamment.

— Avec l'habit ecclésiastique?

— Oui, avec le saint habit ecclésiastique. Lui, vous guidera, vous conservera, vous protégera. Le drap noir de votre soutane est, entre le siècle et vous, une muraille plus solide que vous ne croyez. Dieu a mis la main au tissu. »

Le cœur transi, le cœur gros, le cœur noyé dans une mer d'amertume, je me suis échappé, refusant d'en entendre davantage. « La solitude, ainsi qu'il est écrit à la page 172 de mon livre favori, de mes *Confessions de saint Augustin*, la solitude allait me donner la liberté de mes pleurs, *solitudo mihi ad negocium flendi aptior suggerebatur.* »

[Après une nuit passée dans l'angoisse et les larmes, où ses souffrances s'exaltèrent par moments jusqu'à la fureur, Ferdinand Fabre prit enfin son parti, et, le

matin venu, il écrivit à sa mère cette lettre qui allait mettre fin au « long martyre de sa vocation » :]

« *Grand séminaire, ce 24 juin. Cinq heures du matin.*

« Ma mère chérie,

« La lutte où j'ai manqué périr prend fin en ce moment. Dieu ne veut pas que je sois prêtre et je ne le serai point. Une lumière m'a éclairé cette nuit : j'ai vu le Fils à la droite du Père, et la volonté d'en haut m'a été clairement manifestée...

« Que deviendrai-je dans le monde où je tombe brusquement, comme précipité du ciel? Je l'ignore. Je sais seulement que les misères dont j'y serai accablé ne seront rien comparées à celles qui m'assailliraient dans la vie ecclésiastique, pour laquelle je ne suis pas fait. Le sanctuaire m'épouvante à l'égal de l'Enfer..

« Croyez-moi, ma mère, Dieu n'est si redoutable qu'à ceux qui ne se détachent pas de lui, qu'à ceux qui l'aiment. C'est vous avouer qu'il n'entre dans ma résolution que des motifs nobles, des motifs dignes de votre enfant respectueux et soumis, de votre enfant malheureux, qui n'eut jamais plus besoin de votre tendresse et de vos soins. Il me semble du reste que, désormais, je vais vous aimer davantage, mon père, ma tante et vous. Je suis rendu à moi-même et, du même coup, je vous suis rendu.

« FERDINAND. »

... Dans mon enfance rustique, à Camplong, je pris un jour, en une crevasse du presbytère, antique prieuré des Frères Mineurs de Saint-François, décrépit, croulant, un jeune hibou qui n'avait pas encore fait ses plumes. J'étais fort content de l'aubaine, et je portai en plein soleil mon oisillon, velu comme un gros rat du grenier. Il me regarda de ses yeux jaunes, eut une manière de petit cri

aigu, sauvage, puis chancela sur ses pattes, tomba le bec contre le sol. Je le saisis à pleines mains. Il était mort.

Moi, encore que j'aie séjourné en des endroits un peu enténébrés, un peu noirs, je ne suis pas un hibou, voyons, et la vue du soleil ne me tuera pas?... Peut-être.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE. 5

Les Courbezon. 39

L'abbé Tigrane. 127

Barnabé. 207

Mon oncle Célestin. 269

Xavière. 353

Ma vocation. 401

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 319-99.

00101635

Poètes français du 19e siècle. — G. Pellissier.
Poètes français contemporains. — G. Walch. 3 vol.
Poètes d'hier et d'aujourd'hui. — G. Walch.
Chanson française. — P. Vrignault.
Poètes du Terroir. — Ad. Van Bever. 4 vol.
Anthologie littéraire d'Alsace et de Lorraine. — Van Bever.
Victor Hugo. — Prose. Poésie. Théâtre. 3 vol.
Alfred de Vigny. — Trépsu.
Alfred de Musset. — P. Morillot.
Prosateurs du 19e siècle. — G. Pellissier.
Prosateurs français contemporains. — G. Pellissier. 3 vol.
Journalisme. — Paul Ginisty.
Humoristes français contemporains. — P. Mille.
Guy de Maupassant. — P. Bernot.
Ferdinand Fabre. — M. Pellisson.
Stendhal. — M. Roustan.
Paul-Louis Courier. — J. Giraud.
Chateaubriand. — Mémoires d'outre-tombe. P. Gautier
Ch. Nodier. — A. Cazes.
Paul Hervieu. — H. Guyot.
Les Écrivains de la guerre. — A. Fage.
Pensées et Maximes. — E. Cazes.
Théâtre contemporain. — G. Pellissier.
Auteurs comiques des 17e et 18e siècles. — H. Parigot.
Scribe. — M. Charlot.
Humoristes anglais et américains. — M. Epuy.
Littérature japonaise. — M. Revon.
Littérature allemande. — L. Roustan.
Littérature anglaise. — A. Koszul. 2 vol.
Littérature roumaine. — Jorga et Gorceix.
Shakespeare. — R. Lebelle.
Dickens. — L. Claretie.
Rudyard Kipling. — Michel Epuy.
Tolstoï. — Ch. Navarre.

Imp. Delagrave, Paris.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018